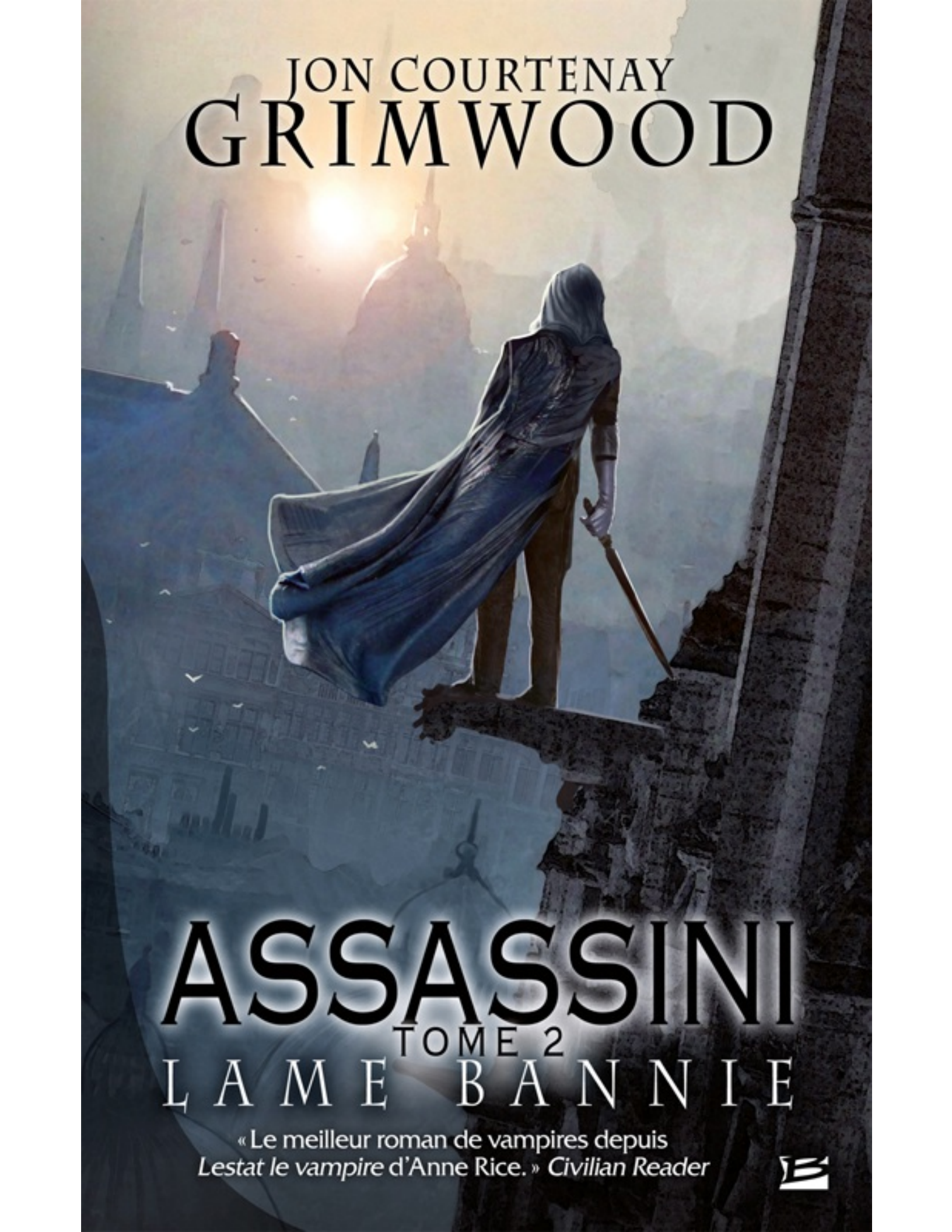




JON COURTENAY
GRIMWOOD

ASSASSINI
TOME 2
LAME BANNIE

« Le meilleur roman de vampires depuis
Lestat le vampire d'Anne Rice. » *Civilian Reader*



Jon Courtenay Grimwood

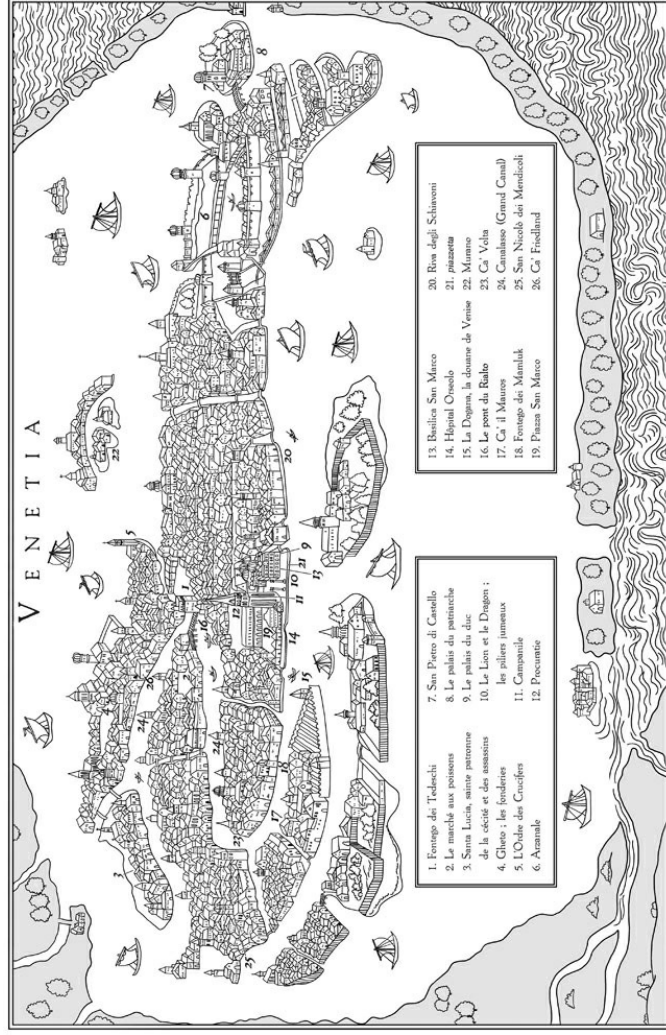
Lame bannie

Assassini – tome 2

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Louise Lafon

Bragelonne

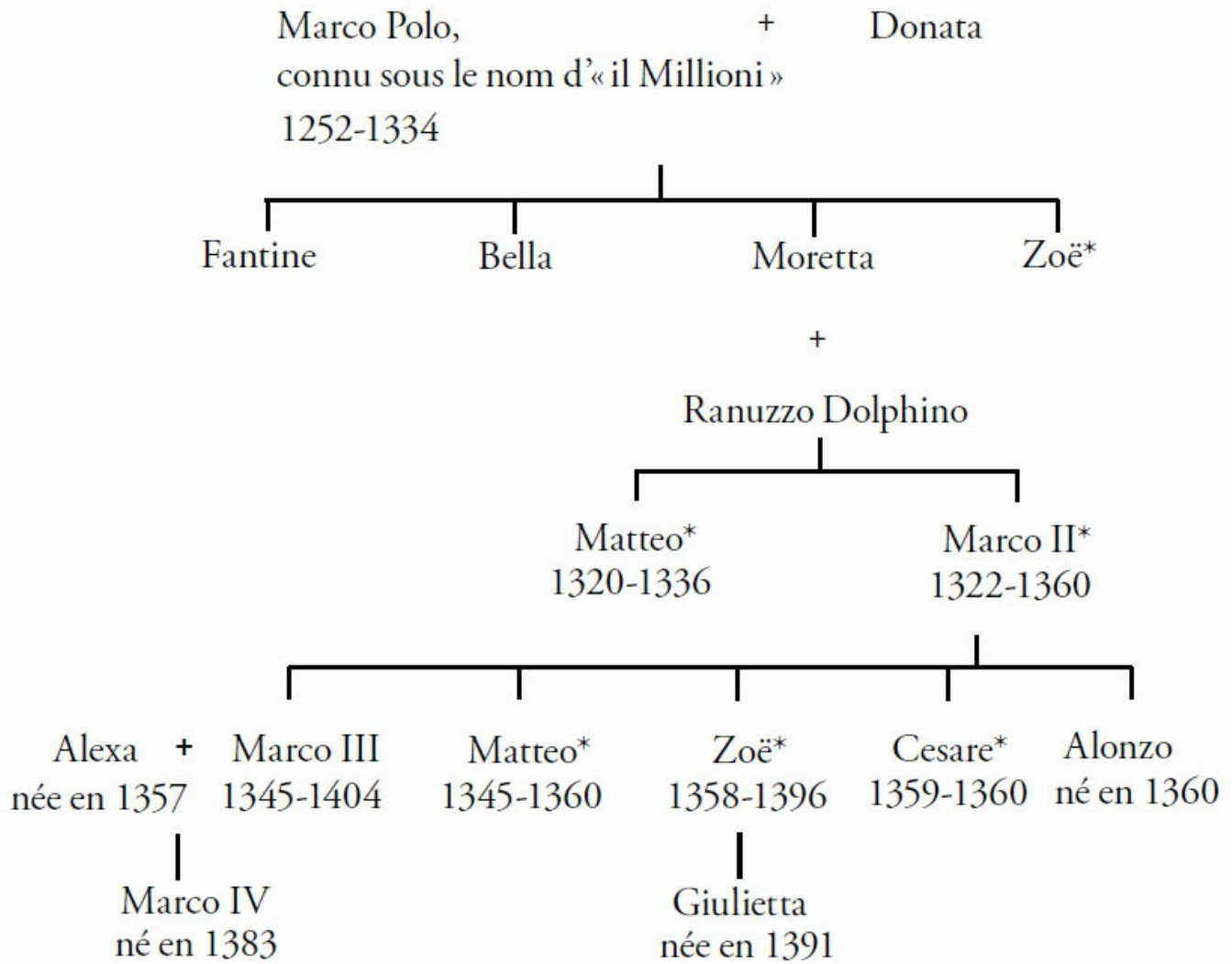
Pour Jams, qui a réussi à se perdre quatre heures dans les ruelles de Venise en passant cinq fois devant le même bâtiment, car la cité se recréait sans cesse autour de lui ; et pour Eun-jeong, qui m'a fait visiter un palais à Séoul. Merci...



- | | |
|--|---|
| 1. Forno dei Tedeschi | 7. San Pietro di Castello |
| 2. Le marche aux poissons | 8. Le palais du patriarche |
| 3. Santa Lucia, ancien parrone | 9. Le palais du duc |
| 4. Giudeo : les fondations de la cité et des amonstres | 10. Le Lion et le Dragon ; les piliers jumaux |
| 5. L'Office des Gracien | 11. Campanile |
| 6. Arsenale | 12. Procuratie |

- | | |
|------------------------------------|------------------------------|
| 13. Basilica San Marco | 20. Riva degli Schiavoni |
| 14. Hospital Ospello | 21. Marana |
| 15. La Dogana, la douane de Venise | 22. Marone |
| 16. Le pont du Rialto | 23. Ca' Vello |
| 17. Ca' il Mauro | 24. Cambuso (Grand Canal) |
| 18. Forno dei Mantik | 25. San Nicolo dei Mendicoli |
| 19. Piazza San Marco | 26. Ca' Foscari |

L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES MILLIONI



Première République
1336-1348

Deuxième République
1360-1362

Dramatis personae

Tycho, garçon de dix-sept ans aux appétits singuliers.

Les Millions

Marco IV, connu sous les noms de « Marco le Niais », « duc de Venise » et « prince de la Serenissima ».

Dame Giulietta di Milliioni, sa cousine de dix-sept ans, veuve du prince Leopold et mère de Leo. S'est enfuie de Venise mais s'apprête à y revenir.

La duchesse Alexa, veuve de feu le duc, mère de Marco IV. Princesse mongole de naissance. Elle déteste...

Le prince Alonzo, régent de Venise qui convoite le trône.

Dame Eleanor, cousine et dame d'honneur de Giulietta.

Marco III, connu sous le nom de « Marco le Juste ». Le regretté duc de Venise, frère aîné d'Alonzo, parrain de dame Giulietta et esprit trouble-fête.

Les membres de la cour vénitienne

Atilo il Mauros, ancien conseiller de feu Marco III et chef de l'organisation secrète des assassins de Venise. Amant d'Alexa, dont il est un partisan de longue date. Fiancé à dame Desdaio, fille du...

Seigneur Bribanzo, membre du Conseil des Dix, le conseil intérieur qui gouverne Venise sous l'autorité du duc. Bribanzo est l'un des hommes les plus riches de la cité, et soutient Alonzo.

Le prince Leopold Zum Bas Friedland. À présent décédé, il était naguère le chef des *Kriegshunde*, les loups-garous composant les troupes de choc de l'empereur Sigismund. (Son frère Frederick est désormais le seul fils encore en vie de l'empereur d'Allemagne.)

Le docteur Hightown Crow, alchimiste, astrologue et anatomiste auprès du duc. À l'aide d'une plume d'oie, il a inséminé Giulietta avec la semence d'Alonzo, qui l'a mise enceinte.

A'rial, la *stregoi* de la duchesse Alexa (sa sorcière favorite).

La maison d'Atilo

Iacopo, serviteur d'Atilo et membre des Assassini.

Amelia, esclave nubienne et membre des Assassini.

Pietro, ancien enfant des rues, apprenti des Assassini et frère de Rosalyn (à présent morte, et enterrée sur l'île au Mendiant).

Le bureau de douane

Seigneur Roderigo, capitaine de la Dogana et allié d'Alonzo.

Temujin, son sergent d'origine mongole.

Les Trois Empereurs

Sigismund, Saint Empereur romain, roi d'Allemagne, de Hongrie et de Croatie. Désire ajouter à cette liste la Lombardie et Venise.

Jean V Paléologue, le Basilius, dirigeant de l'Empire byzantin – connu sous le nom d'Empire

romain d'Orient – désire également s'appropriier Venise. N'admet qu'avec difficulté la qualité d'empereur de Sigismund.

Tamerlan, khan des khans, chef des Mongols et, depuis peu, empereur de Chine. L'homme le plus puissant du monde et cousin éloigné de la duchesse Alexa. Voit l'Europe comme une source mineure de désagréments.

PREMIÈRE PARTIE

« Ces joies violentes ont des fins violentes... »

Roméo et Juliette, William Shakespeare, traduit par F.-V. Hugo.

Prologue

CONSTANTINOPLE, 1408

L'encens embaumait toute la Hagia Sophia, la plus grande et la plus célèbre cathédrale du monde. Sous sa gigantesque coupole, des petits garçons répandaient des pétales de rose sur les mosaïques millénaires, qu'il faudrait nettoyer avant le soir.

La silhouette traînante de Jean V Paléologue, représentant de Dieu sur terre, Basilius de l'Empire byzantin, avançait précédée de son porte-croix. L'homme ployait sous un énorme crucifix orné en son centre de l'icône du Christ. Le crucifix, s'il avait été d'argent massif, n'aurait pas même pu être soulevé. Mais le métal avait été frappé, repoussé, embossé et martelé pour épouser la forme d'une légère armature de bois.

Sous l'icône se trouvait un morceau de la Vraie Croix. Il existait des milliers de reliques du même genre, mais le patriarche de Constantinople avait jugé celle-ci authentique.

À l'approche de l'empereur, ses courtisans tombèrent à genoux. L'esprit du Basilius était vieux et aussi fatigué que son corps, ce corps qui le tourmentait dès le réveil et devenait plus douloureux encore à l'approche du coucher. Il avait beau prétendre que sa haine grandissante contre son empire lui venait du désir de se trouver en présence de Dieu, au fond de son cœur, le Basilius savait qu'il était simplement las de vivre.

Il avait hérité du trône à neuf ans, sa mère allemande ayant mis en gage la couronne impériale pour trois cent mille ducats, deux ans avant sa naissance. Qu'il ait survécu à son enfance tenait du miracle. Sans doute avait-il alors plus de valeur vivant que mort. À l'âge de dix-sept ans, épuisé par l'incertitude, il avait fait assassiner les deux régents, leur personnel et leurs familles. Le coup, vif et cruel, avait été exécuté par un petit groupe de gardes impériaux écoeurés par le chaos perpétuel.

Une révolte, fomentée par le cousin d'un des régents, avait été écrasée dans le sang. On avait purgé l'armée de ses généraux félons et réinstauré le service civil. Les richesses trouvées dans les chambres fortes des régents et de l'argentier avaient été réintégrées au trésor et le montant des impôts diminué. Cet acte avait valu à Jean V Paléologue la loyauté des marchands de Constantinople : c'était la première fois que les impôts baissaient en cinquante ans.

Le nouvel empereur avait observé, et appris. Il avait identifié ses amis et ses ennemis, ainsi que ceux qui prétendaient pour une raison quelconque faire partie des premiers alors qu'ils comptaient parmi les seconds. À l'âge de vingt-deux ans, il avait terrassé le fils du roi seldjoukide à Tzympe, après que le prince Soliman et trente-neuf des chevaliers de son père eurent traversé l'Hellespont dans des bateaux loués à des négociants génois.

Le Basilius avait ordonné le massacre de toutes les familles de Constantinople originaires de Gênes, puis mené une offensive contre le père de Soliman. Désespéré par la perte de ses terres, de ses fils et de la plus grande partie de son armée, le roi Orhan avait supplié l'empereur de signer la paix.

Dans les années suivantes, l'empereur byzantin avait reconquis des provinces crues perdues à jamais. Bien sûr, si les Mamelouks n'avaient pas haï les Seldjoukides, l'issue de ces campagnes aurait peut-être été différente. Toutefois, c'était là une réflexion que les historiens prudents gardaient pour eux-mêmes.

C'est ainsi que des courtisans vêtus d'armures conçues mille ans auparavant s'agenouillèrent sur des mosaïques plus vieilles encore, les yeux baissés.

— Andronikos...

Le mage de l'empereur s'approcha.

Grand et mince, il portait une robe simple qui faisait pourtant beaucoup plus d'effet que les tuniques brodées d'or des gouverneurs, des princes indépendants et des courtisans qui l'entouraient. En Orient, bien des hommes se prétendaient mages. Quelques-uns étaient des charlatans, mais la plupart savaient exercer une magie simple, comme créer du feu, lire dans les pensées et chasser des maisons les esprits importuns. Une poignée d'entre eux voyaient l'avenir tel qu'il se produirait. Andronikos, lui, avait le pouvoir de connaître tous les avènements, de les confronter les uns aux autres et de manipuler les dés du destin afin qu'ils tombent sur une face plutôt que sur une autre. Il avait chevauché à la droite de l'empereur la nuit où ils avaient tué Soliman Pacha et changé le cours de l'histoire.

— Majesté.

Andronikos s'inclina profondément et rajusta sa tenue, luttant pour conserver l'équilibre. Ses os étaient vieux, et beaucoup, brisés au combat, continueraient à le tourmenter jusqu'à la fin de ses jours.

— Qu'as-tu appris ?

Le mage passa en revue les rumeurs de la ville : assassinats et adultères, plaisirs secrets et rapines. Le Culte de Mithra prenait de l'importance. On avait retrouvé un taureau blanc sacrifié au bord du fleuve. Un petit prince seldjoukide avait débarqué en ville afin d'attenter à la vie du Basilius. Il y avait toujours un petit prince seldjoukide en train de comploter pour attenter à la vie de l'empereur, qui se demandait s'il ne s'agissait pas là d'une stratégie cynique du roi seldjoukide pour se débarrasser de ses fils cadets les plus gênants.

— Et Venise ?

Andronikos joignit les doigts.

— Nul besoin d'un sortilège de dissimulation. Personne ne nous entendra.

L'empereur avait raison, bien sûr. La psalmodie du plain-chant et le bruissement des robes, le grincement des pankas se balançant au-dessus d'eux et les halètements des esclaves qui les actionnaient à l'aide de cordes étaient aussi efficaces que la magie.

— De bonnes et de mauvaises nouvelles...

L'empereur attendit. Il était habitué à entendre les hommes entamer une phrase puis hésiter ostensiblement pour s'assurer qu'il souhaitait bien connaître la suite. Andronikos aurait dû être au-dessus d'un tel comportement, mais l'empereur l'avait un jour fait jeter en prison pour avoir tenu des propos déplacés. Il avait aussi confisqué ses biens et enrôlé son fils aîné dans l'armée pour l'envoyer se faire tuer dans le Sud. Le mage, par la suite, s'était montré plus réservé dans ses opinions.

Après une vie passée à améliorer le système politique, renforcer les frontières de son empire, développer le commerce, consolider des alliances et forger des traités durables – en prétendant toujours n'être motivé que par Dieu –, Jean V Paléologue avait laissé les Mamelouks acheminer un démon en cage à travers son territoire, en échange de la reconduite d'un traité mineur.

Ce démon à la peau blême et aux cheveux d'un gris lupin était retenu prisonnier dans une cage aux barreaux d'argent. Le simple fait qu'on ne puisse le transporter que la nuit aurait dû alerter l'empereur ; il savait, même s'il ne l'aurait jamais admis, qu'Andronikos avait eu raison de lui déconseiller cet accord avec les Mamelouks.

Seule la peur de se retrouver face à l'ange de la mort, sommé de répondre de ses péchés,

empêchait le Basilius de faire exécuter les flagorneurs qui l'avaient conforté dans sa décision.

Les freins et les contrepoids de Dieu, disait son confesseur. Ils permettaient d'équilibrer presque parfaitement la balance. Si le monde les perdait, il deviendrait invivable.

— Dame Giulietta...

Andronikos gardait prudemment un ton neutre.

Ces temps-ci, l'empereur confondait ses petites-filles avec leurs mères et ses arrière-petits-fils avec leurs pères. Il lui était aussi arrivé d'appeler son archiviste du nom d'un esclave qui avait occupé le poste trente ans auparavant. C'était un des avantages que l'on avait à s'entourer de vieillards comme Andronikos : le Basilius savait qui ils étaient. Son esprit ne lui jouerait jamais le tour de les remplacer par quelqu'un d'autre. Il lutta pour se souvenir de Giulietta, en vain.

— Oui, eh bien ? demanda-t-il sèchement.

— La nièce de feu le duc de Venise.

— La fille de Zoë ? Comment va Zoë ?

— Elle a été tuée par des républicains, Majesté.

— Ah...

L'empereur étudia un moment l'information et constata qu'il s'en souvenait. Quelque chose d'autre lui revint en mémoire.

— Zoë avait épousé un de mes neveux, c'est bien cela ?

— Ce n'était pas un mariage heureux...

— Ah... Et cette fille, donc ?

— Son mari est tombé durant la récente bataille au large de Chypre.

— Nous en avons déjà parlé, n'est-ce pas ?

Le mage acquiesça, impassible.

— Il y a un enfant, ajouta-t-il. Et des rumeurs concernant son ascendance. Nous avons également abordé ce sujet.

— L'époux a reconnu cet enfant ?

— Oui, Majesté. Il en a fait son héritier.

— C'est tout ce qui compte.

Bien des familles nobles s'étaient servies de fils naturels ou d'enfants adoptés pour perpétuer leur lignée. C'était une vieille tradition romaine, et comme le Basilius descendait en droite ligne des Césars, pourquoi Andronikos se serait-il attendu à voir l'empereur troublé par cette nouvelle ?

— Viens-en au fait.

Le mage de l'empereur prit une grande inspiration.

— Le mari de Giulietta était le bâtard préféré de Sigismund...

Sigismund, l'empereur d'Allemagne... Enfin, théoriquement, il était le Saint Empereur romain, roi d'Allemagne, de Hongrie, ainsi que d'une demi-douzaine d'autres terres toutes également insignifiantes.

— Et en quoi cela devrait-il m'intéresser ?

— Majesté, le nouveau duc de Venise ne montre aucun intérêt pour les femmes. Nous savons d'ores et déjà que sa mère a menacé de faire empoisonner le régent s'il se mariait et engendrait un héritier. Le prince Alonzo ne peut donc avoir que des bâtards, qui n'auront aucun droit sur le trône.

— Pourquoi n'en avons-nous pas déjà parlé ?

— Nous avons effleuré le sujet, dit Andronikos, avant d'ajouter précipitamment : De manière très superficielle, cependant. Tout ceci n'importe aujourd'hui que parce que Sigismund va offrir un autre de ses bâtards en mariage à Giulietta.

— Sigismund veut s'emparer de Venise ?

— Majesté, il l'a toujours voulu.

— Tu sais bien ce que je veux dire par là. Pense-t-il pouvoir l'obtenir ? En mariant son fils naturel à la fille de Zoë puis en revendiquant Venise au nom du fils légitime de Leopold le moment venu ?

— Oui, Majesté.

L'empereur soupira.

— Dois-je faire tuer cet enfant ? demanda le mage.

— Les freins et les contrepoids, Andronikos. Je suis bien trop proche de ma rencontre avec Dieu pour charger ma conscience de la mort d'un nouveau-né de plus. Et tuer sa mère est également hors de question... Ce dont nous avons besoin, c'est de lui faire une contre-proposition. Un époux qui servira mieux nos intérêts.

— En effet, Majesté.

L'empereur réfléchit un moment tandis que le plain-chant s'interrompait, puis reprenait. Les pankas rafraîchissaient l'air tiède du dôme en le poussant vers d'immenses jarres de terre cuite qui pleuraient des larmes en forme de perle. Autour du Basilius, les courtisans parlaient à voix basse. Chacun d'entre eux s'était battu pour obtenir sa charge, qui n'exigeait d'autre faculté que celle de témoigner la plus grande révérence à l'empereur. Ce dernier savait à quel point tout cela était ridicule, et il soupçonnait le seigneur Andronikos de le savoir également. Sans doute ses courtisans ne se faisaient-ils pas d'illusion non plus. Cela ne les empêchait pas de s'entre-déchirer pour ces postes. L'empire fonctionnait ainsi depuis des siècles.

— Où est Nikolaos ?

— Sur ses terres, Majesté. Sous bonne garde.

— Est-il toujours le même ?

Né d'une esclave varègue affranchie, Nikolaos était le plus beau de ses fils, avec ses cheveux blonds et ses larges épaules qu'on aurait cru empruntées à une statue d'Hercule. Le jeune homme était viril et charmant, délicieusement courtois avec les femmes en public mais violent dans l'intimité. C'était une femme qui avait provoqué son exil, une fille de duc belle, talentueuse, intelligente et particulièrement obstinée à lui résister.

La victime idéale de sa sauvagerie.

— Majesté, ce n'est peut-être pas très prudent.

— Giulietta est fille et arrière-petite-fille de princes byzantins : c'est notre sang qui coule dans ses veines, pas celui de Sigismund. Nous leur enverrons Nikolaos. Si les espions de Venise sont un tant soit peu malins, ils sauront ce qui les attend. Dis au duc Tiersius que nous allons exiler Nikolaos, au bout du compte.

— Il souhaitait sa mort.

— La mort... Venise... Cela revient au même.

VENISE

La nuit du 1^{er} mai, à l'heure même où le Basilius s'entretenait avec le seigneur Andronikos de la situation à Venise, le vaisseau amiral de la flotte vénitienne jeta l'ancre dans sa lagune d'origine, les bastingages arrachés par les orages et les flancs balafrés par la bataille.

Le *San Marco* était l'unique rescapé de la flotte.

À son bord se trouvait le démon que le Basilius regrettait d'avoir laissé traverser son empire. Il se nommait Tycho et détestait son séjour sur le vaisseau pour trois raisons. D'abord, au-dessus d'une eau profonde, il se sentait faible et malade. Ensuite, des cauchemars de la bataille hantaient son sommeil. Enfin, la fille qu'il aimait s'était enfermée dans sa cabine et refusait d'en sortir. Pas vraiment l'issue qu'il avait espérée en lui révélant sa vraie nature.

— De nouveau seul, Sir Tycho ?

Le démon se rembrunit.

Arno Dolphini faisait partie des rares membres de l'équipage restés indifférents au rôle joué par Tycho dans leur récente victoire. Bien sûr, même les autres, ceux à qui il en imposait, le croyaient animé par une ambition dévorante. Pourquoi, sinon, prendrait-il le risque de faire la cour à une princesse Millionni si tôt après la mort de son mari ?

Sauf que c'est moi qui l'ai aimée le premier, pensa-t-il amèrement.

Et c'était bien elle qui était venue le chercher, cette nuit-là, sur le pont du *San Marco*, habillée comme aucune jeune veuve ne devrait l'être, d'une fine tunique que la sueur collait à sa peau. Tycho sentit sa gorge se serrer à la simple évocation de ce souvenir.

— Ma dame est contrariée.

— Avec un bébé qui hurle et un mari mort ? Ça ne m'étonne pas. Enfin, sa famille va bien vite lui trouver un nouveau prince.

Serrant les poings, Tycho riva les yeux sur les lumières de la côte, faisant appel à toute sa volonté pour ne pas frapper Dolphini. Le jeune homme, héritier gâté d'une immense fortune, était malveillant et stupide. La véritable raison pour laquelle Tycho brûlait de lui arracher la gorge, cependant, était qu'il disait la vérité.

— Venez donc ! Vous allez tout rater.

À son arrivée, le *San Marco* avait reçu l'ordre de se joindre à la file des navires en quarantaine, comme tout autre bâtiment en approche de Venise. Mais le seigneur Atilo, son capitaine, n'était pas le genre d'homme qu'on faisait attendre facilement.

— Vous osez me dire ce que je dois faire ?

Ne montre pas ta terreur, pensa Tycho en observant le messenger.

Mais celui-ci mesurait déjà du regard la distance qui le séparait de la sombre lagune, en contrebas. S'il parvenait à atteindre le bastingage, il avait une petite chance de réussir à sauter avant qu'Atilo ait pu frapper. Seulement, le régent le ferait alors pendre pour lâcheté. L'expression du messenger indiquait clairement qu'il se savait condamné dans tous les cas.

— Ce sont les ordres du Conseil, monseigneur.

— Au diable le Conseil. Je descends à quai.

— Vous serez arrêté.

Cette déclaration sidéra même le seigneur Atilo.

— Je viens de couler la flotte mamelouke. J'ai empêché la prise de Chypre et protégé nos routes commerciales. Vous croyez vraiment que quelqu'un oserait m'arrêter ?

— Monseigneur... Vos ordres...

Atilo il Mauros faillit dire qu'il ne recevait d'ordres de personne, mais malheureusement, c'était faux ; il en recevait de la duchesse Alexa, et il en aurait reçu de son fils si celui-ci n'avait été simple d'esprit. Quant au prince Alonzo, régent de Venise, il était aussi en droit de lui en donner.

— Voilà trois jours que je lutte contre la tempête, mon vaisseau est en ruine, mon équipage exténué. Tout cela pour vous apporter la nouvelle de notre victoire...

— Nous avons déjà reçu la nouvelle, monseigneur.

— Comment avez-vous pu...

— Elle a été annoncée dimanche dernier.

Le vieil amiral maure, hors de lui, gronda de fureur. Cela aurait été drôle s'il n'avait pas, en même temps, adopté une position de combat que l'ignorant messenger ne pouvait reconnaître. La colère d'Atilo était sur le point de se déchaîner ; s'il lui laissait libre cours, il frapperait l'homme en plein cœur.

L'air de la nuit serait alors empuanti par l'odeur du sang, et Tycho devrait combattre ses appétits. Il était épuisé, malade de toutes ces journées passées en mer, et il ignorait s'il pourrait s'empêcher de redevenir l'animal qu'il avait été la nuit de la bataille.

— Laissez tomber, dit-il.

Atilo fit volte-face, cherchant des yeux son ancien esclave.

— Vous osez remettre en question mon autorité ?

Atilo avait oublié le messenger, concentré désormais sur l'insulte qui lui était faite. Lorsque le vieil homme agrippa la garde de son épée, Tycho se demanda jusqu'où il irait.

— Personne ne va se battre.

La voix qui s'éleva derrière Tycho paraissait moins confiante que ne le suggérait l'ordre qu'elle donnait. La fille aux cheveux roux qui passa devant lui comme s'il n'existait pas tremblait de rage, d'énervement ou de fatigue. Contre sa poitrine, dame Giulietta tenait un nourrisson à demi couvert d'un châle maltais.

— Dites aux hommes à terre que j'accepte la quarantaine. Je n'accepte pas, en revanche, d'être cloîtrée dans ce vaisseau en compagnie d'imbéciles. Le Conseil des Dix trouvera une autre solution. Vous pouvez envoyer ce message en mon nom.

Le messenger s'inclina en une profonde révérence.

Giulietta di Milliioni, veuve du prince Leopold et mère de son héritier, retourna vers sa cabine, certaine d'être obéie. Les Milliioni étaient doués pour partir naturellement du principe que les autres exauceraient leurs moindres désirs sans poser de question.

Tellement doués que cela fonctionnait toujours.

Tycho dormit toute la journée du lendemain dans la cale obscure du *San Marco*, allongé sur de la terre qu'il avait embarquée à Ragusa, un port de la côte adriatique. Le soleil lui faisait mal, se trouver au-dessus de l'eau le rendait malade et la lumière du jour l'aveuglait. Son indisposition était bien connue.

L'équipage l'évitait. Tout le monde l'évitait.

Les officiers d'Atilo prenaient garde à lui témoigner la courtoisie due à son nouveau statut de

chevalier, et sa relation amicale avec dame Giulietta, si complexe qu'elle soit, ajoutait à leur malaise. Seule la fiancée du seigneur Atilo, dame Desdaio Bribanzo, allait et venait comme si rien n'avait changé.

— Tycho...

Il se leva souplement et ne prit conscience d'avoir brandi son poignard que lorsque Desdaio le lui fit remarquer :

— Est-ce bien nécessaire ?

— Toutes mes excuses, ma dame.

Elle jeta un regard sceptique autour d'elle.

Les murs étaient constitués de caisses qu'il avait repoussées pour libérer de la place. Un carré de vieille toile tendu au-dessus de lui le protégeait des rayons de soleil qu'une écoutille aurait pu laisser s'infiltrer. Sur la terre rouge, il avait posé un mince matelas.

— Je me sens moins malade ainsi.

— Tu sais toujours ce que je suis en train de penser.

— Certains jours, je connais les pensées de tout le monde. Les vôtres sont habituellement plus agréables.

Il la regarda rougir dans la pénombre et se détourner pour cacher son embarras.

— Je viens te dire que le message de dame Giulietta a reçu une réponse.

— C'est monseigneur Atilo qui vous envoie ?

Desdaio faillit mentir, par loyauté envers l'homme qu'elle devait épouser, mais elle secoua la tête. L'honnêteté était dans sa nature.

— J'ai pensé que tu voudrais...

Ils levèrent tous deux les yeux au son d'un reniflement dédaigneux.

Giulietta se tenait en haut des marches, se découpant sur le ciel étoilé, Leo endormi dans les bras. Elle arborait une mine renfrognée ainsi qu'une robe noire achetée à Ragusa. Cette grimace et cette robe, ces jours-ci, lui tenaient lieu de carapace.

Tycho la rejoignit alors qu'elle se détournait pour partir.

— Qu'étiez-vous venue me dire ?

— Que le seigneur Roderigo est ici.

— Le capitaine Roderigo ?

— Il est baron, à présent, grâce à mon oncle. Je suis étonnée que votre petite héritière ne vous l'ait pas appris. Votre conversation avait l'air passionnante.

— Ce n'est pas...

— ... ce que je crois ? Ah ? Qu'est-ce donc, dans ce cas ?

— Ma dame, il faut que nous parlions.

— Nous n'avons rien à nous dire. Sachez que je prévois de quitter Venise à la seconde où j'en obtiendrai la permission par le Conseil.

— Où irez-vous ?

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je me posais simplement la question, ma dame.

— Dans la propriété de ma mère, à Alta Mofacon. Leo sera heureux, là-bas, et moi je serai loin de ces égouts qu'on appelle Venise.

Et loin de vous. Tycho savait bien ce qu'elle voulait dire.

Le seigneur Roderigo portait en travers du torse une écharpe ornée du lion de saint Marc,

signifiant qu'il était là en qualité de chef de la douane vénitienne.

— Monseigneur, le salua dame Giulietta.

Roderigo s'inclina. Regardant derrière la jeune femme, il resta bouche bée devant la richesse du pourpoint de Tycho. Ce qui l'estomqua, cependant, fut la courte épée ceinte à sa hanche.

— Il a été fait chevalier, expliqua Atilo sans cacher sa désapprobation.

— Pour son rôle dans la bataille ?

— Avant cela.

— Mais il était *esclave* !

— En effet, acquiesça Atilo.

— J'ai été adoubé pour ce que *j'allais faire* dans l'avenir. (Tycho esquissa un sourire sans joie.) Le roi Janus pensait que j'avais une chance de me rendre utile.

— L'as-tu été ?

— Il nous a assuré la victoire, répondit Giulietta d'un ton qui ne souffrait aucune réplique.

— Comment a-t-il fait une chose pareille, ma dame ?

— Aucune idée. Nous avons été envoyés dans la soute.

Le seigneur Roderigo voyait là un enfant qui se faisait passer pour un homme, un ancien esclave qui se prétendait chevalier. Tycho était heureux de le lui laisser croire, puisque Roderigo était l'homme d'Alonzo, celui qui l'avait vendu comme esclave.

— Quand débarquons-nous ?

— Qui a parlé de débarquer ?

— Vous êtes ici. Vous ne vous seriez certainement pas déplacé en personne si nous avions dû demeurer à bord. Je suppose donc que nous allons débarquer.

Le regard de Roderigo se fit songeur.

— De la nourriture a été déposée à San Lazar, admit-il. Ainsi que du vin, de la bière et des vêtements neufs. En raison du triomphe du seigneur Atilo, le Conseil a réduit la quarantaine à dix jours.

Il s'agissait d'une concession importante.

— Mais c'est une île de lépreux, protesta Desdaio.

— Ma dame, on n'y a pas vu le moindre lépreux depuis cinquante ans. De nos jours, les Crucifers Blancs ne soignent que des blessés de guerre. Et comme Venise n'a pas connu de bataille depuis deux décennies... (Roderigo haussa les épaules.) Ils ont beaucoup de temps pour prier. Ma dame Giulietta, si vous acceptiez de prendre le premier bateau... ?

La jeune fille sourit avec grâce.

— Sir Tycho, vous voudrez bien l'accompagner ?

Le sourire de dame Giulietta se mua en grimace.

On voyait fréquemment à Venise des marches de pierre s'enfonçant dans l'eau sombre ; elles permettaient à la ville de s'adapter aux variations des marées. La plupart de ces escaliers de la cité lagunaire étaient vert d'algue et glissants sous les pieds. Celui qui menait à la *fondamenta* de San Lazar, son remblai bordé de pierre, avait, selon les ordres du prieur, été récuré avec tant de soin que l'on pouvait y distinguer les marques de burin des maçons qui l'avaient taillé.

— Ma dame, dit le prieur en s'inclinant.

— Mon père prieur.

Les chevaliers du prieur portaient des cottes de mailles sous leurs capes et des épées au côté. Leurs armures semblaient mal entretenues, presque rouillées, mais les tranchants bien aiguisés de

leurs lames étincelaient à la lueur des torches.

— C'est un honneur inhabituel, ma dame.

La bouche de Giulietta esquissa une moue désagréable, et elle était sur le point de dire quelque chose de grossier lorsque Tycho s'avança.

— Je suis Sir Tycho. (Le père prieur le considéra d'un air sceptique.) Le seigneur Atilo sera là d'un moment à l'autre.

Tycho avait toujours du mal à ne pas dire « mon maître ». Pourtant, ce rapport-là avait pris fin, leur laissant à tous deux un goût de cendres dans la bouche.

— Il vous présente ses hommages et vous remercie pour votre hospitalité. Tout particulièrement pour l'hospitalité que vous offrez à dame Giulietta et à dame Desdaio. Il sait...

— Est-ce vrai ? Desdaio Bribanzo est avec lui ?

— Oui, répondit Tycho.

Le père prieur pinça les lèvres.

— Ils seront logés dans des quartiers séparés.

— Je doute qu'elle souhaite le contraire, répliqua Giulietta, acide. Et si c'était le cas, je ne pense pas que monseigneur Atilo le permettrait.

Le prieur, à ces mots, garda sa désapprobation pour lui-même.

Les Crucifers Blancs faisaient vœu de pauvreté et de chasteté et juraient de protéger les pèlerins sur la route de Jérusalem. Ils évitaient autant que possible la compagnie des femmes et aucune d'elles n'avait foulé le sol de San Lazar depuis plus d'un siècle. Il était bien connu que le sexe féminin portait la marque de la souillure du péché. Par conséquent, cinq cents jeunes moines s'efforcèrent de prier, de travailler à leurs jardins, de s'entraîner aux armes et de ne pas tenir compte de la présence de dame Giulietta sur leur île.

Assise dans sa chambre, la jeune femme fit tourner la bague que Leopold avait passée à son doigt jusqu'à ce que son annulaire, à vif, devienne douloureux. Si elle avait pu ignorer sa propre présence, elle l'aurait fait. En quoi pouvait-elle réprouver l'opinion des Crucifers ?

Elle n'était pas sûre de savoir ce qui la dégoûtait le plus.

Ce qu'elle avait permis à Tycho sur le pont du *San Marco*... ou le fait qu'elle soit allée le chercher si tôt après la mort de Leopold. Elle aimait son mari. Leopold était un homme bon.

Avait été un homme bon.

Quand elle avait été au plus bas, rongée par la peur d'être capturée de nouveau, déjà enceinte et empêchée d'accéder au palais du patriarche, Leopold Zum Bas Friedland l'avait abordée sur les quais. Elle avait fondu en larmes devant tant de gentillesse.

Elle ne s'y serait pas attendue de la part d'un homme.

C'était un amour étrange, mais il n'existait pas de plus farouche amitié que la sienne, et il l'avait épousée sans jamais tenter de l'attirer dans son lit. Il avait été un père pour son enfant et était mort pour lui permettre de vivre. Les yeux de Giulietta se remplirent de larmes.

Avec Leopold, elle s'était sentie en sécurité.

Et Tycho... ?

Elle déglutit avec difficulté.

C'était la faute de Tycho si elle se sentait coupable.

Sur le pont du *San Marco*, il avait profité de son chagrin puis lui avait raconté d'horribles mensonges. Il s'était servi des événements qui s'étaient produits lors de leur première rencontre, dix-huit mois auparavant, dans la cathédrale. Quand il lui avait pris le poignard des mains... Il aurait dû la laisser mettre fin à ses jours avant qu'elle ne rencontre Leopold, avant qu'elle ne mette Leo au monde. Et avant qu'elle ne fasse sa connaissance à lui.

Pour cela, elle le haïssait.

Dame Giulietta se répéta ces mots.

Il n'était rien. Rien qu'un ancien esclave, même s'il avait le visage d'un ange et une crainte de la lumière divine qui évoquait plutôt une créature des enfers. Sa nourrice l'avait mise en garde contre les hommes comme Tycho.

Le regard rivé sur Venise, par-delà la lagune, Giulietta prit une décision et se fit une promesse. Peu importait que Tycho suscite chez elle... Dame Giulietta refusait de formuler plus clairement ses sentiments à son égard. Désormais, elle l'ignorerait et se comporterait comme la princesse Million qui elle était.

La veuve de Leopold.

Elle avait des responsabilités, un enfant et une réputation à protéger. Comment osait-il penser qu'il y avait une place pour lui dans sa vie ?

Les princes dirigeaient les nations selon la loi de Dieu : voilà ce qu'on avait enseigné à dame Giulietta. Au sein de leurs États, leur parole faisait loi, littéralement. Mais plusieurs ordres de chevalerie suivaient uniquement les commandements de leur Grand Prieur, et ce, où que se trouvent les chevaliers. Elle aurait dû se douter que le prieur saisirait cette occasion d'impressionner la princesse qu'il avait accueillie à contrecœur.

— Suis-je obligée de... ?

Le seigneur Atilo sourit.

— Ma dame, le contraire serait très impoli.

— Dieu nous en préserve...

Des tables sur tréteaux avaient été dressées dans la grande salle du monastère.

Le père prieur s'assit à la place centrale de la table d'honneur, Giulietta à sa droite, son bébé dans un panier à ses pieds. Atilo fut installé à la gauche du prieur, Desdaio près de lui, et Tycho de l'autre côté.

Le sous-prieur prit place là où aurait dû s'asseoir Atilo, à côté de Giulietta, ce qui signifiait que Roderigo devrait s'attabler plus loin. En plaçant son subordonné plus haut que le chef de la douane vénitienne, le prieur soulignait l'indépendance de son ordre.

Si les manières du père prieur étaient discutables, son banquet, lui, se révéla spectaculaire, arrosé d'un barolo d'un noir de velours et de blancs sucrés d'Allemagne obtenus en laissant pourrir le raisin sur la vigne. L'Ordre brassait sa propre bière, dont il fournit plusieurs tonneaux. La nourriture était tout aussi remarquable : pain frais sorti des cuisines, légumes marinés ou salés en provenance des jardins, mouton séché, longuement trempé pour le dessaler puis minutieusement dégraissé, carpes du bassin, anchois de la lagune frits et anguille grillée au fenouil.

Les victuailles furent servies sur d'immenses tranches de pain dur.

Les hôtes de la table d'honneur se laissèrent débarrasser de ces assiettes comestibles, mais ceux des tables inférieures les mangèrent après les avoir fait ramollir dans le jus de viande. Après les tourtes vinrent des gâteaux et des montagnes de friandises et de fruits confits, dattes et prunes. Le vin et la bière coulaient en flots si généreux qu'aucun verre n'avait le temps d'être vidé complètement avant d'être rempli de nouveau.

— Tu n'aimes pas le vin ?

Tycho secoua la tête à l'intention de Desdaio. Il s'était dégoûté de cette boisson à Pâques, lorsqu'il avait dû suivre la trace d'Alexa et Alonzo de taverne en taverne. Il avait échoué à exécuter leur ordre.

Au souvenir de cette mission, qui consistait à assassiner le prince Leopold, Tycho jeta un regard vers dame Giulietta. Ce faisant, il surprit l'apparition d'un homme dans l'encadrement d'une porte, un peu plus loin. Temujin était le sergent de Roderigo, et la haine entre lui et Tycho était assez vive pour que chacun souhaite ardemment la mort de l'autre.

Puisque Temujin n'était pas arrivé en même temps que Roderigo, il venait certainement tout juste de débarquer. Une supposition confirmée par la réaction du seigneur Roderigo qui repoussa sa chaise, marmonna une excuse au sous-prieur, finit son verre d'une seule gorgée et se dirigea vers la sortie. Arrivé à la porte, il se retourna et son regard croisa celui de Tycho. Son expression était insondable.

Reportant son attention sur Desdaio, Tycho se figea.

— Tu as un drôle de regard, protesta-t-elle.

Comment pourrait-il en être autrement ? Le visage de la jeune femme était devenu translucide, dévoilant ses os qui luisaient d'un éclat jaune. Ses yeux, réputés pour leur beauté, n'étaient plus que des orbites vides. *Le crâne sous sa peau...*

La mort le contemplait par ce visage.

— Tycho... Qu'est-ce qui se passe ?

L'espace d'un instant, il eut l'impression de se noyer. Sans en demander la permission, il engloutit le contenu du verre de vin de Desdaio et regarda autour de lui, ébranlé par les crânes qui lui rendaient son regard. Tous les convives de la table d'honneur, mais aussi, plus loin, des rangées entières de chevaliers crucifers à face de squelette le fixaient du regard. Leur chair était toujours en place, mais la mort transparaissait sous la surface.

— Quittez cet endroit, dit-il à Desdaio.

Il fut parti avant qu'elle ne puisse répondre. Giulietta cilla en voyant Tycho apparaître à ses côtés.

— Comment... ?

— Pas le temps.

Arrachant Leo à son berceau, Tycho saisit le poignet de Giulietta, tirant pour la faire se lever. Sa chaise se renversa avec fracas. Autour d'eux, les discussions s'interrompirent.

— Avancez.

— Donnez-moi Leo...

— Vous devez venir avec moi.

— Tycho, donnez-moi mon fils !

— Vous voulez donc qu'il meure ?

Quelques-uns des Crucifers des tables inférieures, parmi les plus perspicaces, s'étaient retournés, perturbés sans vraiment savoir par quoi.

— Y a-t-il un problème ? s'enquit le père prieur.

— Oui, répondit Tycho.

— Je parlais à dame Giulietta.

— Pas moi.

Tycho entraîna Giulietta vers la porte puis se rua avec elle à l'extérieur, dans une large cour, ne s'arrêtant que près d'un conteneur à grains, à l'autre bout. Quand il rendit Leo à sa mère, le petit visage du bébé était rose et son rire un gazouillis.

— Restez ici...

— Tycho, vous ne pouvez pas...

— ... ou vous mourrez.

Il la laissa décider.

Quelques secondes plus tard, il réapparut avec Atilo et dame Desdaio, traînant la jeune femme et le vieux Maure à une vitesse phénoménale pour leur faire traverser la cour. Il ne lâcha leurs poignets que lorsqu'ils eurent rejoint Giulietta.

— Que diable... ? demanda Atilo.

Et le monde s'embrasa derrière lui.

Les vitraux explosèrent. Les portes s'ouvrirent sous la force du souffle.

Lorsque la déflagration fendit les antiques murs de brique, un millier d'ardoises glissèrent au bas du toit. Après un instant de silence, les flammes s'engouffrèrent par les fenêtres brisées, charriant un cri qui envahit l'air, suivi d'un autre, puis d'un autre encore, jusqu'à ce que la nuit résonne d'un chœur de souffrances.

Dame Giulietta se signa.

Le réfectoire tint encore une seconde puis s'effondra en partie dans la fureur du brasier qui ravageait les caves à vin. Le feu tourbillonna vers le ciel alors que Tycho tirait son épée et poussait dame Giulietta derrière lui. Sa première pensée était de la protéger d'une attaque ; la seconde, de les faire sortir de là, elle et son enfant.

Il y avait près du conteneur une arche dont la porte était verrouillée. Tycho devait trouver quelqu'un d'encore en vie qui en posséderait la clé.

— C'était de la poudre à canon, gronda Atilo.

— Comment avez-vous su que nous étions en danger ? demanda Giulietta.

Elle lui jeta un regard étrange, comme s'il ne l'avait sauvée que poussé par la culpabilité, alors qu'il avait d'abord voulu la tuer avec cette explosion. Il était évident qu'elle lui faisait encore moins confiance qu'avant.

J'ai vu la mort sur votre visage.

Le sergent de Roderigo est apparu dans l'entrée et j'ai vu la mort sur votre visage, sur le visage de votre enfant et sur celui de tous ceux qui vous entouraient.

— Je l'ai su, c'est tout.

Sa réponse ne la rassura pas le moins du monde.

Tycho chercha du regard des survivants blessés puis comprit que la fumée allait tuer ceux que le feu et l'explosion avaient épargnés. Des volutes grasses emplirent l'air autour d'eux, répandant une puanteur de chair carbonisée et de poussière de brique brûlée.

— Grands dieux, ma dame...

Une voix sonore venait de s'élever depuis l'arche jusqu'alors verrouillée. Le seigneur Roderigo s'inclina devant Giulietta, hocha la tête à l'intention d'Atilo il Mauros et de Desdaio, et ignora complètement Tycho.

— Vous êtes sauvée ?

Giulietta acquiesça.

— Alors nous devons quitter cet endroit.

— Elle n'ira nulle part avec vous.

Roderigo plissa les yeux, chose que Tycho, grâce à sa vision nocturne, fut le seul à pouvoir remarquer. La lame de l'homme était à moitié sortie de son fourreau lorsqu'Atilo s'avança vers lui.

— Rangez cette épée.

Le seigneur Roderigo secoua la tête.

— Si vous ne le faites pas, poursuivit Atilo d'un ton dur, Tycho vous tuera.

— Je prends le risque.

— Certainement pas, déclara dame Giulietta. Du moins pas avant que le régent et ma tante n'aient appris comment vous saviez à quel moment quitter le banquet, et comment Sir Tycho savait que le réfectoire était sur le point d'exploser. Vous serez ensuite autorisés à vous entre-tuer comme bon vous semblera.

Le palais des Milliioni était le plus somptueux d'Europe.

Construit au bord de l'étendue ouverte de la lagune, Ca' Ducale, une savante combinaison de tons rose et crème aux élégantes colonnes de marbre, était constitué d'éléments volés à d'autres bâtiments tout autour de la Méditerranée. De ce simple fait, on pouvait y lire toute l'histoire de la cité adoptive de la duchesse Alexa.

La chambre de cette dernière, au deuxième étage, faisait partie d'une suite d'appartements familiaux où vivaient son fils Marco, le régent Alonzo et dame Eleanor, qui avait été la dame d'honneur de Giulietta jusqu'à la disparition de celle-ci.

La pièce favorite d'Alexa se situait à l'étage supérieur.

C'était dans le bureau bleu qu'elle se réfugiait pour réfléchir ou pour pratiquer sa magie discrète, qui faisait tant chuchoter les sujets de son fils, sans qu'ils soient bien sûrs d'y croire. Ils avaient raison de murmurer. S'ils avaient parlé tout haut, ils auraient eu affaire au Conseil des Dix.

Fronçant les sourcils devant ce qu'elle venait de voir, Alexa effleura du bout des doigts l'eau contenue dans la coupe de jade. L'image du monastère en flammes se brisa en un tourbillon de couleurs qui s'évanouit comme de l'encre cent fois diluée.

Elle en avait assez vu.

Sa coupe divinatoire en jade néphrite blanc était plus ancienne que l'Empire céleste de Chine lui-même. Elle lui avait été envoyée quelques mois auparavant par Tīmūr le Grand, que l'on appelait aussi Tamerlan, en réponse à l'un des rapports qu'elle lui avait fait parvenir. L'envoi d'un tel présent était la marque d'un respect inhabituel, et même inquiétant, de la part du khan des khans. Ou alors, il comprenait très clairement la difficulté de sa position en tant que mère du duc Marco.

L'autre cadeau du khan était roulé en boule à ses pieds.

Le lézard avait une langue violette et des yeux jaune vif, avec des pupilles noires qui s'étrécissaient à la lumière. Il était couvert de minuscules écailles irisées. Lorsqu'il était contrarié, la collerette qui encerclait son cou se dressait ; elle était douce et légèrement bosselée au toucher, comme composée d'arêtes de poisson bouillies. Alexa avait été ébahie lorsque, pour la première fois, la créature avait déployé ses ailes délicates. « *Ils sont très courants dans mon pays...* »

Elle avait menti instinctivement.

« *Je n'arrive pas à croire qu'il n'en existe pas ici.* »

Comment aurait-elle pu avouer à ses dames de compagnie qu'elle avait toujours pris les lézards ailés de Chine pour une légende ? Le dragonnet, mécontent d'avoir été réveillé avant l'aube, la fixait d'un regard jaune et hostile qui la fit sourire.

Une demi-heure plus tard, elle avait réussi à l'attirer jusque sur ses genoux lorsqu'on frappa à la porte. Les sentinelles qui gardaient l'entrée se mirent au garde-à-vous. Sans doute venait-on lui annoncer la nouvelle de l'explosion à San Lazar.

Elle était étonnée que cela ait pris si longtemps.

Le 11 mai de la quatrième année de son règne n'était pas un des meilleurs jours de son fils. Le duc Marco était affalé sur son trône comme une araignée disgracieuse, les jambes par-dessus l'accoudoir d'un côté, la tête pendant de l'autre, une main se grattant l'entrejambe. Marco IV avait vu des fantômes.

Plus précisément le fantôme de son père.

Le Conseil des Dix était forcé d'attendre qu'il ait terminé d'expliquer tout cela.

Son bégaiement ne faisait que retarder le m-m-m-moment d'en arriver aux choses sérieuses : l'explosion à San Lazar, qui avait failli coûter la vie à dame Giulietta di Millioni, fugitive sur le chemin du retour et deuxième prétendante au trône de Venise.

Depuis la mort du père de Marco, que les Vénitiens connaissaient sous le nom de Marco le Juste – un surnom qu'Alexa avait choisi pour lui –, l'objectif principal de la duchesse était de garder leur idiot de fils en vie. Son deuxième but était de maintenir la cité hors de portée de l'empereur byzantin, de l'empereur d'Allemagne et de son propre beau-frère, le régent. L'un des trois était, à n'en pas douter, le commanditaire de l'attentat. Le troisième objectif d'Alexa était de protéger Giulietta. Si la sécurité de sa nièce figurait en bas de sa liste, elle la prenait malgré tout très au sérieux.

Les seigneurs Atilo et Roderigo se tenaient devant les trônes, Sir Tycho un pas derrière eux. Le sergent mongol de Roderigo, quant à lui, attendait à l'extérieur.

— G-g-giulietta va bien ?

— Elle s'est rendue à la basilique pour remercier Dieu de l'avoir épargnée et prier pour l'âme de feu son époux.

Une demande, pensa aigrement Alexa, qu'il leur aurait été impossible de lui refuser sans passer pour des monstres d'impiété.

Alonzo ricana.

Le beau-frère de la duchesse était tout ce que son fils n'était pas.

Il se montrait tout aussi à l'aise parmi les constructeurs de navires de l'Arzanale qu'au milieu des marchands et des nobles. Jeune, il avait été séduisant, beau même. À présent, la bonne chère avait empâté son visage, et ce fut d'une voix éraillée par le vin qu'il ordonna aux gardes de faire entrer l'ambassadeur mamelouk.

— Votre Altesse...

Après s'être incliné devant le trône et avoir porté ses doigts à son cœur, à ses lèvres et à son front en un salut cérémonial, le Mamelouk évita de poser de nouveau les yeux sur le duc Marco. On savait l'ambassadeur orgueilleux et convaincu de mériter, en tant que serviteur d'un maître tel que le sien, le plus grand respect. Aussi, le fait qu'il ait accepté de patienter une heure dans une salle d'audience déserte témoignait de l'importance qu'il accordait aux événements de San Lazar.

En apparence, il s'était présenté devant le duc, mais en réalité, il s'adressait d'abord à Alonzo et Alexa, puis au Conseil des Dix, et enfin à ceux qui les servaient. La considération exprimée envers l'imbécile agité de tics qui occupait le trône n'était qu'une façade.

— Mon maître n'est pas responsable de cet outrage.

— En êtes-vous absolument certain ? répliqua Alonzo d'une voix tranchante. Votre maître vous tient-il au courant de tous ses faits et gestes ?

— Oui, monseigneur. (L'ambassadeur soutint son regard.) Tous sans exception.

Le régent de Venise prit un moment pour méditer ces derniers mots. Lorsqu'il reprit la parole, son expression était plus calme et sa voix plus douce. Jamais un étranger n'aurait cru qu'il s'agissait bien de l'homme qui avait fait brûler le Fontego dei Mamluk, à peine quelques mois auparavant, ordonnant que la fille du chef des marchands soit clouée à un arbre et écorchée vive. L'ambassadeur mamelouk, en revanche, n'était sans doute pas près de l'oublier.

— Nous avons votre parole à ce sujet ?

L'ambassadeur acquiesça avec raideur avant d'ajouter :

— Vous avez ma parole. Le sultan n'a pas ordonné l'explosion qui a détruit l'hospice des Crucifères.

— Il n'a pas été détruit, corrigea Atilo.

— Qui l'a endommagé, alors...

Le ton sec du Mamelouk traduisait sa répugnance à reconnaître la présence d'Atilo, un homme qu'il méprisait comme un traître à sa race et à sa religion.

— Nous vous offrons toute l'aide que vous pourrez souhaiter pour résoudre cette affaire. Toute information utile sera partagée avec vous. Nous ne voulons pas vous donner le sentiment que nous brisons la trêve juste après l'avoir signée.

La perte quasi totale des flottes vénitienne et mamelouk dans la bataille de Chypre avait laissé les deux parties en fort mauvaise posture, et l'offre d'une année de trêve avancée par le sultan avait été accueillie sans trop de réticence. Les Vénitiens étaient pragmatiques. Plus on avait d'ennemis, moins on avait de partenaires avec qui commercer.

— Monseigneur ambassadeur, dit Alexa en se penchant en avant, prévoyez-vous de demeurer dans notre cité ?

Sa question était presque aimable. Son poids résidait dans ce qu'elle évitait de dire, à savoir que le frère de l'ambassadeur faisait partie des victimes de la récente bataille.

— T-t-toiles, s'écria subitement le duc Marco.

Sa mère le regarda fixement. Son oncle, le régent, se contenta de prendre un air dégoûté.

— Vous v-voyez ?

Marco leva un doigt vers le plafond.

— Elles seront nettoyées dès ce matin, promit la duchesse Alexa. Toutes, jusqu'à la dernière. La prochaine fois que vous entrerez dans cette pièce, vous n'en verrez plus une seule.

— M-mais où vont aller les p-pauvres araignées ? Tout le monde a b-besoin d'un endroit pour vivre. (Son fils semblait dévasté.) Même les a-araignées sans m-maison.

Ayant épuisé son quota de mots pour la journée, Marco frappa des talons contre les pieds de son trône, se roula en boule et se mit à sucer son pouce.

La duchesse semblait pensive.

— Je pense que..., commença le prince Alonzo, mais il s'interrompit alors que la duchesse Alexa quittait son siège pour aller s'agenouiller devant son fils.

Doucement, elle lui retira son pouce de la bouche et désigna l'ambassadeur d'un signe de tête.

— Est-il une araignée ?

— Il m-m'en a t-tout l'air.

En effet, l'ambassadeur mamelouk était grand et mince, vêtu d'une robe qui le faisait paraître plus mince encore. Avec un peu d'imagination, le gros turban qui lui entourait le crâne aurait pu ressembler à la tête d'une araignée.

Enfin... avec beaucoup d'imagination.

— Le Fontego dei Mamluk a-t-il été vendu ?

Le comte Corte, à qui Alexa avait adressé sa question, cligna frénétiquement des yeux, surpris de se retrouver soudain au centre de l'attention.

— Nous avons reçu des offres, répondit-il prudemment. Des offres intéressantes. De la part des Maures et des Seldjoukides.

— A-t-il été vendu ?

— Non, ma dame.

— Alors il retourne à ses propriétaires d'origine.

Elle sourit à un ambassadeur si décontenancé qu'il en oublia de rester impassible.

— Ma dame, voilà qui est inattendu.

L'équilibre du pouvoir à Venise avait changé, et Alexa désirait le prouver. En emmenant dame Desdaio sans permission, Atilo avait risqué la disgrâce. Il avait aussi empêché le beau-frère d'Alexa de séduire la plus riche héritière de la ville. Mais sa victoire contre les Mamelouks le plaçait au-delà de toute sanction. Et comme il lui appartenait – aussi sûrement que Roderigo appartenait à Alonzo –, sa main s'en trouvait renforcée.

Avec une révérence plus profonde que de coutume, le Mamelouk fit ses adieux et quitta la pièce à reculons, ainsi que l'exigeaient ses traditions. Il partit avec une telle hâte que tous le soupçonnèrent de craindre qu'Alexa ne change d'avis.

— Maintenant, décréta-t-elle, Tycho va m'expliquer pourquoi il pense que le seigneur Roderigo est impliqué dans cette affaire. (Roderigo ouvrait déjà la bouche, mais Alexa fronça les sourcils.) Votre tour viendra.

— Ma dame, Roderigo était sur l'île avec nous.

— Le seigneur Roderigo, corrigea la duchesse. Ces choses-là ont de l'importance.

— Excusez-moi. *Sa seigneurie* était avec nous. Mais quand j'ai levé les yeux pendant le festin et que j'ai aperçu son sergent, qui n'était pas là auparavant, j'ai su...

Ceux qui l'observaient pensèrent probablement que Tycho essayait de rassembler ses pensées, mais il se demandait plutôt comment formuler ce qu'il avait à dire.

— J'ai su que quelque chose n'allait pas.

— Comment l'avez-vous su ?

— Ma dame, s'il vous plaît... Je l'ai su, c'est tout.

— Et savoir cela vous a donné la preuve que le seigneur Roderigo était coupable ?

— Non, ma dame. J'ai simplement pensé que...

Tycho vit la duchesse tourner les yeux vers un petit homme replet assis tout au bout de la rangée de chaises installées devant les trônes. L'homme secoua la tête. Habillé discrètement, d'apparence louche, le docteur Crow était prétendument le plus grand alchimiste du monde. Il avait déjà interrogé Tycho sur la façon dont il avait deviné l'approche de la mort. Il ne contestait pas sa prédiction mais voulait savoir comment elle lui était venue.

« *Je l'ai su, c'est tout* » ne l'avait probablement pas satisfait.

— Vous aviez raison à propos du danger, déclara Alexa, mais vous aviez tort en ce qui concerne le rôle du seigneur Roderigo. Le prince Alonzo m'a révélé qu'il avait envoyé le sergent de Roderigo sur l'île afin de vérifier qu'aucune maladie ne s'était déclarée. Si cela avait été le cas, la quarantaine aurait été prolongée. Le seigneur Roderigo a verrouillé la porte de la cour car c'était ce que le protocole lui dictait de faire.

— Ma dame...

— Il s'agissait d'un complot républicain. Plusieurs interpellations sont en cours. Nous sommes en proie à suffisamment de dangers extérieurs pour ne pas tolérer des traîtres en notre sein. Le seigneur Roderigo est un serviteur fidèle au trône et n'était pas impliqué.

— Non, ma dame. Bien sûr que non.

La duchesse paraissait attendre quelque chose. Au bout d'un moment, Tycho comprit de quoi il s'agissait, bien qu'elle soit trop subtile pour lui en donner l'ordre directement. Il se tourna vers le capitaine de la Dogana et lui présenta ses excuses pour cet affront.

Roderigo grogna.

— À présent, dit Alexa avec légèreté, passons à autre chose. Quel est le dernier homme d'armes

que nous ayons fait exécuter ?

— Sir Tomas Felezzo, ma dame. Exécuté il y a une heure.

— Sa demeure appartient à présent à Sir Tycho, en récompense de son rôle dans la bataille de Chypre. Son contenu, en revanche, appartient à la ville. Faites vider le bâtiment. Je présume que nulle famille ne contestera cette décision ?

— Tous exécutés, ma dame.

— Des républicains ?

— Tous. Et de la pire espèce.

La pire espèce, c'est-à-dire les plus malins. Ou les plus influents.

TYROL

La meute filait à travers la haute prairie alpine, l'herbe de la montagne ondulant sur son passage. Les loups se mouvaient avec une telle légèreté que les petites fleurs bleues écrasées sous leurs pattes se redressaient aussitôt, intactes. Un faucon les survolant aurait vu une flèche formée par une douzaine de bêtes lancées à pleine vitesse, une flèche dont la pointe était leur chef, qui courait devant comme pour défier les autres de le rattraper.

Et il y avait, effectivement, un faucon.

Haut et glacé dans le ciel tyrolien, il tournoya un moment au-dessus de la meute, étudiant ce qu'il voyait. Puis il s'éleva parmi les vents pour traverser un col qui le mènerait à la vallée adjacente. Le rapace était fatigué, à la limite de l'épuisement, mais sa tâche était accomplie. Nourriture et caresses récompenseraient son retour.

— Maître Casper...

— J'ai vu, Majesté.

Le fauconnier était le magicien de l'empereur Sigismund et venait de l'extrême nord de son empire, comme le prouvaient ses pommettes et son teint olivâtre. Il leva la main pour laisser le faucon exténué enfoncer ses serres dans son gantelet, puis il pencha la tête vers celle du faucon jusqu'à ce que les deux se touchent.

Faim et fatigue. Et des loups, comme une fumée en forme de flèche, coulant dans l'herbe ondulante, tout en bas.

— Nous les avons trouvés, Majesté. Dans le val voisin, derrière le col.

Sigismund, qui s'était baptisé Saint Empereur romain mais que ses ennemis appelaient empereur d'Allemagne, contempla le point où les deux vallées se rejoignaient. Il connaissait bien ces montagnes, il y avait chassé lorsqu'il était enfant.

— Suivez-moi, ordonna-t-il.

La meute avait commencé sa journée en traquant un cerf et en le mettant à mort avec une terrible efficacité. Puis elle avait continué à courir par pur plaisir. Les humains savaient que la vallée avait appartenu aux ancêtres des loups bien avant leur propre naissance ; ils l'évitaient soigneusement.

Ils rencontrèrent une rafale de vent qui rabattit leur odeur derrière eux et leur apporta les signaux d'un danger par-devant. Ils furent ainsi avertis de la présence de chevaux avant même que le premier chasseur de Sigismund n'aperçoive leur groupe.

Lorsqu'il les vit, l'homme porta sa corne à ses lèvres et joua une note qui résonna entre les parois du vallon, assourdissant ceux qui l'entouraient. Toujours en formation, les loups poursuivirent leur course, et lorsqu'un étranger qui chevauchait avec Sigismund saisit son arbalète, l'empereur secoua la tête.

— Attendez.

Sigismund était vieux, et même s'il restait large d'épaules, sa barbe était striée de gris. Quant à ses yeux, ils avaient perdu l'acuité de leur jeunesse. Il voulait voir par lui-même la meute en pointe de flèche, s'imaginer à quel point en faire partie devait être merveilleux.

Levant les yeux, le loup de tête sourit.

— Restez en position, ordonna Sigismund. Que personne ne bouge.

Agrippant les rênes de son étalon, l'empereur força l'animal terrifié à rester en place alors que les loups, se divisant à la dernière seconde, filaient comme une brume autour des cavaliers. Un homme fut jeté à terre, la monture d'un autre s'emballa, mais la plupart parvinrent à obéir et à ne pas bouger. Les loups s'arrêtèrent en culbutant sous l'effet de la vitesse, se redressèrent d'un bond et firent demi-tour pour charger.

— Assez, cria Sigismund.

Il riait.

Le meneur, qui n'était ni le plus grand ni le plus effrayant, courba l'échine en signe d'acceptation. Son corps commença à se transformer : la fourrure se fendit le long de son dos, révélant chair et peau humaines sous son enveloppe de loup, qui semblait se retourner sur elle-même.

Le jeune homme qui se tenait à présent, nu, devant l'empereur, s'inclina de nouveau ; derrière lui, ses compagnons se livraient à la même métamorphose.

— Est-ce douloureux ? demanda Sigismund.

— Pas autant que de devenir un *Kriegshund*.

La meute pouvait adopter trois états : humain, loup, ou un hybride des deux. Le passage à cette dernière forme était véritablement horrible – sans doute parce que les *Kriegshunde* ne ressemblaient à rien de naturel.

— Majesté...

Un colosse barbu, lui aussi nu comme au jour de sa naissance, vint se poster près du prince Frederick. Son ventre s'avavançait aussi fièrement qu'un menton proéminent et des cicatrices de blessures à l'épée couvraient son torse. Le maître loup et l'empereur étaient de vieux amis, bien que Sigismund soit humain et incapable de courir au sein de la meute.

— Mon fils a-t-il terminé son apprentissage ? demanda le souverain.

Le maître loup regarda le jeune homme à ses côtés. Il sembla réfléchir à la question.

— S'il doit en être ainsi, Majesté. Bien sûr, il reste toujours quelque chose à apprendre.

— Même à notre âge, acquiesça Sigismund. (Il baissa la voix.) Et ce que j'apprends en ce moment, c'est que j'aurais dû m'occuper de Venise plus tôt.

— Le Basilius ?

— Andronikos le pousse à avancer ses pions.

— Comment, Majesté ?

— En lui disant que je suis en train de faire de même. (L'empereur haussa les épaules.) Je n'ai donc pas d'autre choix que de lui donner raison.

Sigismund glissa à bas de sa monture, ce que ses hommes prirent comme une invitation à en faire autant. Cependant, ils demeurèrent en retrait lorsqu'il passa un bras autour des épaules de son fils, l'entraînant à l'écart du groupe.

— On dit que l'hiver sera rude.

Comme Sigismund n'ajoutait rien, Frederick regarda son père, songeur. L'empereur s'exprimait parfois sous forme d'énigmes, ou s'attendait à ce que l'on comprenne ses silences aussi précisément que des paroles. Cette fois, il semblait ne rien sous-entendre. L'hiver serait rude.

— Je suis désolé, poursuivit-il.

— Pour l'hiver ?

L'empereur s'esclaffa.

— Tu es comme ta mère.

Il mentionnait rarement la maîtresse qu'il avait aimée sans l'épouser, étant déjà marié à la reine Marie de Hongrie. La mère de Frederick lui avait apporté sa beauté et son rire ; la reine Marie, un royaume à ajouter aux siens.

Frederick comprit.

— J'ai une tâche à te confier. Une tâche qui ne te plaira pas beaucoup.

— Je suis à vos ordres.

Sigismund hocha la tête.

— Cela fait trois ans...

L'empereur s'interrompit, laissant Frederick se composer une expression.

Il y avait trois ans que la femme et l'enfant de Frederick étaient morts de la peste. Trois ans durant lesquels il avait lutté pour s'extraire de son chagrin, trouvant la paix et même le bonheur dans ses parties de chasse avec la meute. Il savait qu'il n'était pas Leopold, l'aîné et le favori de son père. Et, à dix-sept ans, Frederick se rendait bien compte qu'il ressemblait toujours à un jeune garçon, tandis que Leopold avait été un homme.

Mais il s'était marié à treize ans, ce que l'on ne pouvait pas dire de Leopold, et avait engendré un enfant. Peut-être sa silhouette était-elle encore plus frêle à l'époque, ses cheveux plus pâles, et sa moustache, aujourd'hui à peine symbolique, n'était-elle pas même une ombre... Mais il avait su aimer et honorer sa femme qui, plus âgée, plus résolue et plus maligne que lui, l'avait aimé en retour pour des raisons qui lui échappaient encore. Pendant un an, ils avaient connu un bonheur sans nuages.

— Je vous l'ai dit : je suis à vos ordres.

Sigismund soupira.

— Je veux que tu épouses dame Giulietta di Millioni et que tu intègres Venise à l'empire.

— La veuve de Leopold ?

— Je suis navré. Mais si tu ne l'épouses pas, c'est un prince byzantin qui le fera, et le Basilius obtiendra une base en Italie. Nous ne pouvons pas prendre ce risque.

Si dame Desdaio avait enseigné les lettres à Tycho, l'année précédente, c'était parce qu'elle avait été impressionnée par son enthousiasme pour l'étude et par les efforts qu'il était prêt à y consacrer. C'était du moins ce qu'elle lui avait dit. Comment aurait-elle pu deviner qu'il avait appris à lire pour une seule et unique raison ?

Savoir lire avait permis à Tycho de déchiffrer un manuscrit volé à un imprimeur dans les jours suivant son arrivée à Venise, un manuscrit si souvent parcouru depuis qu'il pouvait en réciter les mots par cœur. Mais les répéter ne l'aidait pas à comprendre comment ils pouvaient décrire la vérité.

Tycho avait caché le document sous le sol de la cave à Ca' il Mauros, la demeure du seigneur Atilo, où il avait insisté pour revenir pendant que sa nouvelle demeure de San Aponal était vidée selon les ordres de la duchesse.

Parfois, Tycho pensait reconnaître assez d'éléments de l'histoire relatée par le manuscrit pour la faire sienne. À d'autres moments, ce qu'il croyait en reconnaître lui semblait si inconcevable que tout cela lui paraissait ne pouvoir être que l'histoire d'un autre.

Lentement – car Tycho lisait toujours lentement, bien qu'il n'ait plus besoin de suivre les lignes avec son doigt –, il lut les mots à voix haute et les écouta se répercuter sur les murs de la petite cave qui avait autrefois constitué ses quartiers d'esclave.

« En une année où le monde se refroidit et où les canaux gelèrent à Venise, des vents glacés noyèrent une ville au-delà d'un océan immense, qu'aucun drakkar n'avait traversé depuis plus d'un siècle. Le blizzard ne fut pas loin d'ensevelir la femme qui s'approchait des portes du dernier village viking du Vinland. Elle avait emprunté un pont de glace depuis l'Asie. Pas cet hiver-là. Pas même le précédent.

Elle fut aux murs de Bjornvin avant que l'esclave qui gardait les portes ne l'aperçoive. Il avait ordre de ne laisser entrer personne, et il aurait bien obéi, mais elle leva vers lui un visage angélique encadré de cheveux noirs. Même à cette distance, il voyait que ses yeux étaient mouchetés d'ambre.

Sans le vouloir, il emprunta l'échelle pour quitter les remparts, décrocha la barre qui bloquait le portail et l'ouvrit... »

Le scribe était l'écuyer de Sir John Mandeville ; il avait voyagé avec son maître aux quatre coins du monde connu. L'histoire de la chute de Bjornvin était venue d'une vieille femme à l'air aigri et au bras atrophié, très loin au-delà de la Moscovie, qui l'avait racontée à un émissaire franciscain du khan, lequel l'avait lui-même fait retranscrire par son propre scribe.

Le franciscain l'avait ensuite rapportée à un frère bénédictin qui l'avait à son tour répétée à Sir John. Sir John, enfin, s'en était suffisamment souvenu pour la dicter à son secrétaire. Les événements décrits par le manuscrit avaient eu lieu plus d'un siècle auparavant.

« La nourriture se fit rare, l'année où arriva l'étrangère. Les neiges fondirent plus tard et commencèrent plus tôt, tombant plus longtemps, en un tapis épais. Le seigneur Eric et ses guerriers s'habituerent à manger moins. Ses esclaves, eux, mouraient de faim. Et la doyenne, Bras Atrophié, était faible lorsque ses contractions commencèrent.

Ce fut un accouchement difficile. Ils l'étaient tous, en hiver, dans les quartiers des esclaves, sans

lumière, et alors que la mère avait faim et froid. Mais celui-ci fut pire. L'enfant s'était retourné dans son ventre. Les mères succombaient à de telles lésions. Les bébés aussi.

— Laissez-moi regarder. J'ai des compétences...

— Ma dame... ce n'est pas bien.

Si quelqu'un l'avait entendue, Bras Atrophié aurait été fouettée pour lui avoir donné ce titre. Elles étaient toutes deux esclaves. Pourtant, l'ancienne prodiguait à l'étrangère un respect dont elle n'avait jamais fait preuve envers qui que ce soit.

Enceinte également, mais pas si proche du terme, l'étrangère souleva le sarrau de Bras Atrophié, ignorant avec désinvolture le souhait de son aînée. Comme elle le soupçonnait, le cordon enserrait le cou de l'enfant.

— Votre bébé est mort, déclara l'étrangère.

— Je le sens qui bouge.

— Presque mort. Vous avez un couteau ?

— Sous la paille.

— Restez tranquille, ordonna-t-elle.

D'un air détaché, elle fit glisser la lame le long de son poignet, jusqu'au bout de ses doigts.

— C'est fait.

Bras Atrophié sanglota. Elle savait.

L'étrangère enfouit sous la paille les morceaux découpés après avoir noué le cordon, et attendit le placenta.

— Maintenant, à mon tour.

— Ma dame ?

Bien que le seigneur Eric ait une épouse, des maîtresses et des esclaves pour partager sa couche, aucune femme ne lui avait jamais donné d'enfant. Il s'était adjugé l'étrangère comme esclave et avait si mal reçu la nouvelle de sa grossesse qu'il l'avait lui-même flagellée. Elle n'avait cependant rien changé à son histoire. Elle était enceinte en arrivant à Bjornvin, celles de son espèce avaient simplement besoin de plus de temps.

— Pour que mon enfant devienne le vôtre, il nous le faut tout de suite.

— Vous mourrez.

— Je m'en réjouis.

— Et quand le seigneur Eric demandera pourquoi je ne vous ai pas arrêtée ?

S'étant vu nier le plaisir de tuer le rejeton de l'étrangère, le seigneur exécuterait Bras Atrophié sans même réfléchir.

— Approchez, ordonna la femme.

Elle frappa Bras Atrophié sans prévenir, assez fort pour que son œil noircisse et commence à gonfler. Avant que la vieille femme ne puisse s'écarter, elle la frappa de nouveau.

— J'avais ce couteau. Nous nous sommes battues. Vous n'avez pas pu me contenir.

Elle désigna du menton le tas de lambeaux sanglants sous la paille.

— Ça, c'était mon bébé. Celui-ci, c'est le vôtre. Compris ?

Sans attendre de réponse, elle se mit à ouvrir son propre ventre. »

Il ne pouvait s'agir de lui. Et pourtant, comment aurait-il pu en être autrement ? Ses souvenirs de Bjornvin étaient trop nets, sa haine d'une femme au bras atrophié, qui lui laissait croire qu'elle était sa mère, trop féroce.

Tycho plia le parchemin, l'enveloppa dans un morceau de toile cirée et l'ajouta à la petite pile

de ses affaires. Il soupçonnait de ne rien pouvoir apprendre de plus de ce texte. S'il voulait comprendre qui il était – ou plutôt *ce* qu'il était, question certainement bien plus cruciale –, il devrait trouver d'autres moyens d'y parvenir. Le lendemain, ou le jour suivant, il quitterait le palais d'Atilo pour toujours, emportant le parchemin, comme un talisman. Mais avant cela, il y avait le banquet de la Victoire.

Les tables dressées pour célébrer la défaite des Mamelouks remplissaient la nouvelle salle de banquet de Ca' Ducale, une salle si neuve qu'elle empestait la térébenthine, la poussière de brique et le plâtre, et si spacieuse qu'on la disait la plus vaste d'Europe.

Dommage qu'elle ne soit pas finie, pensa aigrement Tycho.

Un échafaudage couvrait encore l'une des parois. À une extrémité de la salle, des étais soutenaient les poutres du plafond. Le plafond lui-même, qui serait sculpté et peint avant d'être suspendu, attendait toujours d'être fabriqué.

Tout Venise se dépêchait de trouver sa place.

Enfin... tous ceux qui avaient de l'importance aux yeux des Millionni. Tycho supposait qu'ils venaient pour le copieux festin, pour les jongleurs et les acrobates à demi nus, pour le privilège de clamer ensuite qu'ils avaient été là, ou bien parce que leur absence aurait pu être utilisée contre eux.

En outre, il lui parut évident que bon nombre des convives de cette réception étaient venus pour le voir, lui.

Tycho comprenait pourquoi. Combien d'hommes à Venise avaient été embarqués vers le Sud et vendus au marché aux esclaves de Chypre pour être ensuite achetés par dame Desdaio à un prix d'au moins dix fois leur valeur réelle, et finalement libérés ? Qu'il ait depuis été fait chevalier ne le rendait que plus intrigant encore. Il comprenait, mais il n'aimait pas cela pour autant.

Les plus riches des hommes qui l'entouraient portaient des capes de velours ornées de motifs compliqués et des pourpoints brodés à la dernière mode. Les jeunes portaient des brayettes proéminentes, les plus vieux des vestes descendant jusqu'aux hanches. Les poitrines de leurs femmes débordaient de décolletés profonds, l'or encerclait leurs cous ravissants, leur poulx palpitait comme autant de délicats papillons.

Le seigneur Roderigo se tenait au côté du régent. Il se renfroigna en apercevant Tycho, et l'ancien esclave lui rendit un regard hostile. Il *savait* que Roderigo avait quelque chose à voir avec cette explosion. Au diable les dires d'Alexa...

— Sir Tycho... ?

Un valet était apparu près de lui, vêtu de la livrée sang et or des Millionni.

— Dame Giulietta attend.

— Quoi donc ?

Le domestique cilla.

— Vous devez entrer ensemble, monsieur.

— Ce n'était pas mon idée..., précisa Giulietta, rageuse et comme au bord des larmes.

Le valet aurait aussi bien pu être invisible. Il disparut d'ailleurs avec une révérence hâtive, reculant pour se mêler à la foule tandis que Giulietta apaisait son bébé et lançait un regard assassin à son partenaire de la soirée.

— Ma tante affirme que je dois m'asseoir à côté de vous.

Sa mine boudeuse lui donnait l'air plus jeune que ses seize ans.

— Je vous dois la vie. Apparemment.

Tycho résista à la tentation de dire qu'elle la lui devait deux fois. Bien sûr, la première fois, la personne dont il l'avait sauvée n'était autre qu'elle-même. Au lieu de cela, il haussa les épaules, signifiant que ce n'était rien.

Giulietta rougit.

— Une idée de Marco.

Ce qui pouvait se traduire par : *Seul un fou m'obligerait à m'asseoir près de vous*. Se retournant pour voir ce qui avait encore assombri le visage de la jeune femme, Tycho aperçut Arno Dolphini, qui avait voyagé avec eux sur le *San Marco*.

— Cet homme est un imbécile, ma dame.

— Et un menteur.

Tycho se demanda ce qu'il avait bien pu raconter.

Dame Giulietta portait les cheveux relevés, comme il seyait à une femme qui avait été mariée. Leur roux flamboyant contrastait avec sa robe de veuve, coupée dans une soie noire qui chatoyait tandis qu'elle s'agitait nerveusement. Autour de son cou étincelaient des rubis de la taille d'œufs de pigeon, et l'anneau de Leopold brillait à son doigt. Le seul élément inhabituel de sa tenue était le bébé qu'elle tenait dans les bras.

— Vous amenez Leo ?

— Qu'ils essaient de m'en empêcher.

Dans un monde où les femmes nobles n'allaitaient que très rarement et où les pères envoyaient leurs fils au loin apprendre l'art de la guerre ou le commerce – comme cela avait été le cas de Marco Polo lui-même –, l'intérêt de Giulietta pour le bien-être de son enfant équivalait presque à une rébellion publique.

— Leo a l'air...

— Malheureux.

Tycho pensa que c'était plutôt elle qui semblait malheureuse.

Les courtisans pouvaient deviner leur sort à l'emplacement de leur siège au banquet. De nouvelles alliances se formaient quand certaines familles comprenaient que leurs voisins, jadis dédaignés, avaient gagné en puissance ; d'autres se brisaient lorsque les favoris d'autrefois se voyaient rejetés. Une querelle de dix générations commençait si un noble décidait qu'un autre avait usurpé sa place.

La table d'honneur était dressée avec des assiettes de pain dur et des fourchettes d'argent à deux dents, une coquetterie byzantine adoptée par les Vénitiens bien avant qu'elle n'atteigne l'Italie continentale. Tycho le savait uniquement parce que dame Desdaio, la fiancée d'Atilo, le lui avait raconté.

Giulietta se rendait-elle compte que l'argent le brûlait ?

La duchesse Alexa le savait. De même que Roderigo et Atilo, qui l'avaient un jour capturé à l'aide d'un filet d'argent...

— Je ne peux pas me servir de ce couvert, ma dame.

— Piquez la nourriture avec la pointe de votre couteau et épongez la sauce avec votre pain... Vous n'étiez qu'un esclave. Pourquoi ma tante s'attendrait-elle à ce que vous observiez les bonnes manières ?

Tycho garda son sang-froid.

Comment pourrait-elle savoir que leur promiscuité le troublait autant qu'elle ? Si une puissante odeur de fumée s'exhalait des torches plaquées aux murs, si la puanteur de la foule et le fumet des viandes qui rôtaient en cuisine emplissaient la salle, il ne pouvait rien sentir d'autre que l'eau de fleur d'oranger dont elle se parfumait et, en dessous, le musc de son corps, aussi addictif que l'opium.

Il devait dire quelque chose.

N'importe quoi. Il pourrait lui demander comment elle allait, ou lui parler de Leo, ou s'excuser pour... Tycho leva son verre de vin puis le reposa. S'il commençait à s'excuser, où s'arrêterait-il donc ?

Et cependant, de quoi devrait-il s'excuser ?

Elle se serait suicidée s'il ne l'avait pas arrêtée, dans la basilique. Il l'avait retrouvée uniquement parce qu'Alexa l'avait envoyé tuer Leopold, dont il avait, en plus, fini par épargner la vie. C'était pour sauver Giulietta qu'il s'était transformé en monstre le soir de la bataille. Alors de quoi voulait-elle qu'il s'excuse ? D'avoir dit la vérité ?

Il avait bel et bien été envoyé pour tuer sa tante Alexa.

Et l'ordre était venu de son oncle Alonzo – c'est du moins ce que lui avait dit le prince mamelouk dont il avait épargné la vie. Le jeune homme n'avait eu aucune raison de mentir, et Tycho n'avait pas lu le mensonge dans ses yeux.

Il se remit à jouer avec sa nourriture.

Les conversations montaient et descendaient comme une marée autour de lui. La plupart étaient inintéressantes, plusieurs passablement grossières, et quelques-unes paraissaient destinées à rester privées. Ce fut l'une de celles-là qui éveilla son intérêt, en grande partie parce que Giulietta s'était détournée de la table pour calmer Leo et que Tycho s'interdisait de la regarder si elle était en train de nourrir l'enfant.

Il remarqua donc que le régent convoquait le docteur Crow d'un claquement de doigts impérieux. Tout le monde le vit, mais seul Tycho avait l'ouïe assez fine pour distinguer les paroles qu'Alonzo adressa au petit alchimiste.

— Vous êtes certain que le secret est bien gardé ?

— Monseigneur, nous en avons déjà discuté.

— Répondez à ma question.

Le régent avait parlé si fort que dame Giulietta se raidit. Baissant la voix, il ajouta :

— Vous avez intérêt à en être sûr.

— Je serais prêt à miser ma vie là-dessus, monseigneur.

— C'est bien ce que vous êtes en train de faire.

D'un geste de la main, il congédia l'alchimiste qui partit tête basse, le visage troublé. Peut-être Tycho se trompa-t-il lorsqu'il crut voir l'homme lui jeter un regard furtif en passant.

— Ma dame, dit Tycho.

— Je vais donner à manger à Leo, répondit-elle, crispée.

Un serviteur l'arrêta avant qu'elle n'atteigne la porte. Il le fit poliment, avec embarras et une profonde révérence, trahissant d'un signe de tête en direction du régent l'origine de l'ordre qui lui dictait de faire demi-tour. Jetant un œil vers la sortie, elle parut hésiter à partir tout de même, mais regagna finalement sa place.

— Apparemment, je ne peux pas sortir avant la fin du banquet.

Étant donné qu'Alonzo avait déjà fait usage des latrines à deux reprises, il était évident qu'il cherchait par cet ordre à dire ce qu'il pensait de Leo.

— Vous l'aviez allaité, à votre mariage. Vous vous souvenez du moment où Leopold avait écarté le châle de dentelle pour montrer... (Giulietta rougit.) Pas ça, ajouta Tycho précipitamment.

Le sein, brièvement dévoilé, ne l'avait pas été intentionnellement. Leopold souhaitait exhiber la cicatrice sur le torse de Leo, la preuve que son fils adoptif était son héritier en toutes choses. Leopold étant un *Kriegshund*, son fils le serait également. Une bête humaine liée aux caprices de la

lune. L'enfant serait mort si Alonzo ou Alexa l'avaient appris.

Tirant sa chaise, Tycho promit :

— Je regarde ailleurs.

— Vous feriez bien, oui.

Lorsqu'elle dégrafa sa robe, la salive inonda la bouche de Tycho et ses canines le lancèrent furieusement. Il humait sa sueur et sentait la chaleur irradier de sa peau. Se détournant davantage, il vit la duchesse Alexa qui les observait.

— Ma dame, dit-il à Giulietta.

— Quoi ?

Leo se mit à geindre, Tycho entraperçut un mamelon, l'assemblée se raidit légèrement et il perdit l'attention de Giulietta lorsqu'elle ramena le bébé à son sein, les couvrant elle et lui de son châle maltais. Quand Tycho vérifia de nouveau, Alexa parlait à Alonzo.

— Ma dame, quand vous avez été enlevée...

Giulietta se figea.

— Vous dites que des hommes habillés en Mamelouks vous ont prise et ont été attaqués à leur tour, et que vos nouveaux ravisseurs vous ont retenue prisonnière dans une île sur la lagune ?

— Je crois, oui.

— Vous ne savez pas ?

— J'avais les yeux bandés, on m'avait enroulée dans un tapis et portée de rue en rue, puis enfermée dans une pièce déserte.

Sa voix était montée d'un ton et Tycho se demanda quelle quantité de vin elle avait bue. Son propre corps savait s'y adapter. Pas celui de Giulietta.

— Et le *Kriegshund* a tué vos geôliers ?

— Oui ! rétorqua Giulietta. Il...

Sa voix mourut et elle déglutit. La bête qui avait tué ses ravisseurs était devenue l'homme qui l'aimait sans avoir jamais couché avec elle. Le complexe, le charmant, le mortel – et mort, à présent – prince Leopold Zum Bas Friedland.

— Je suis désolé, s'excusa Tycho. Je ne voulais pas vous contrarier.

— Tout me contrarie. Regardez ma tenue... Mon époux est mort. Je n'ai pas le droit de nourrir mon enfant quand bon me semble. Et le pire...

Elle désigna de la main l'endroit où se trouvaient Alonzo et Alexa, l'un ivre, l'autre vigilante.

— ... c'est que je suis de retour ici. Au sein de ma merveilleuse famille.

— Giulietta !

Mais il s'y prenait trop tard.

La chaise de la jeune femme raclait déjà le sol.

Cette fois, nul garde n'essaya de l'empêcher de sortir.

— Puis-je me joindre à vous ?

Levant le nez de sa coupe, Tycho trouva le régent qui le surplombait alors que cinquante courtisans faisaient semblant de ne pas les observer. Alonzo tapota le siège abandonné par dame Giulietta, comme s'il avait besoin d'une quelconque autorisation pour s'y asseoir.

— J'en serais honoré, monseigneur.

— Que lui arrive-t-il ?

— Elle est fatiguée.

— Nous le sommes tous.

Le prince Alonzo contient son agacement, attrapant une amande au miel et la suçait lentement tandis que son visage reprenait une expression plus calme.

— Ces derniers temps ont été difficiles pour nous tous, ajouta-t-il.

Tycho attendit.

Les amandes se succédèrent.

Quand le régent saisit un verre, ce fut celui de Tycho, qu'il vida d'un trait. Il renvoya d'un geste une servante qui se précipitait, une cruche à la main.

— Pas de femmes qui écoutent pendant que les hommes discutent, n'est-ce pas ? (Alonzo haussa les épaules.) Je sais que nous avons eu nos différends...

C'était une façon comme une autre de qualifier l'ordre qui avait envoyé Tycho dans le Sud pour être vendu sur le marché aux esclaves de Chypre.

Le jeune homme était cependant trop sensé pour en faire la remarque, et il se contenta de hocher la tête en se demandant ce qu'Alonzo voulait de lui. Car le régent désirait quelque chose. La manière dont il se forçait à être courtois signifiait même qu'il le désirait énormément.

— Vous et ma nièce... Vous êtes devenus proches ?

— Monseigneur ?

Le régent soupira.

— Assez de petits jeux. Je suis un homme simple. Un soldat. J'aime qu'on me parle clairement et qu'on me dise la vérité. Vous êtes-vous lié d'amitié avec dame Giulietta durant le voyage de retour ?

— Elle avait besoin de parler, monseigneur.

— Évidemment. Les femmes ont toujours besoin de parler. À quel propos ?

— La mort de son mari.

À ces mots, le régent se raidit.

— Vous avez assisté à ce mariage ? Il a été fait dans les règles ? Avec un vrai prêtre et des témoins légitimes ?

— Le prieur Ignacio a mené le service. Le roi Janus en a été témoin. Toute la cour chypriote était présente. J'ai endossé le rôle de témoin du marié...

— Vous ?

— Il m'avait choisi lui-même.

Se baissant vers lui, Alonzo demanda :

— Vous saviez ce qu'il était ?

— Un *Kriegshund*, monseigneur. Une bête humaine des forêts de Teutenbourg. Vous me l'avez dit la nuit où vous m'avez donné mes instructions. Mais il s'est bien battu, il est mort dignement, et dame Giulietta ne serait pas ici sans lui. Monseigneur Atilo peut en témoigner.

— Savez-vous comment ma nièce et lui se sont rencontrés ?

— Non, monseigneur, dit fermement Tycho. Je ne sais rien à ce sujet.

— Et le gamin... (La voix du prince Alonzo restait soigneusement neutre.) À qui Leopold a transmis ses terres et ses titres. Croyez-vous qu'il soit le sien ? On m'a dit que les tendances de Zum Friedland ne le portaient pas vraiment de ce côté-là.

— Leopold a reconnu l'enfant.

— C'est ce que l'on m'a dit, oui. Giulietta prétend-elle qu'il est l'enfant de son mari ?

La sueur perlait sur le front du régent, d'où partait une chevelure grisonnante, lissée vers l'arrière à l'ancienne mode. Il faisait chaud pour la mi-mai et l'homme était éméché, mais pas assez pour expliquer son visage cramoisi.

— Monseigneur...

— Répondez-moi, bon sang !

— Il faudrait que vous le lui demandiez vous-même, monseigneur.

L'outrage ébranla les traits du régent, qui se leva. Impossible de savoir s'il comptait tirer une dague, partir en tapant des pieds ou se mettre à hurler. Mais la vérité était que Giulietta n'avait pas nommé le père de son enfant. « *Je suis venue vierge au lit de Leopold.* »

Elle l'avait juré dans une chapelle pleine de Crucifers Blancs, à Chypre. Et pourtant, Leopold avait demandé à Tycho s'il était le père de l'enfant. Et Giulietta clamait qu'elle était toujours pure, son ventre ayant été entaillé et l'enfant extrait de cette entaille par un chirurgien juif. Une énigme que Tycho était loin de réussir à démêler. Car l'enfant devait bien avoir un père...

— Monseigneur, il y a des choses que l'on ne peut pas dire.

Le prince Alonzo se rassit, approcha sa chaise de Tycho et posa un bras lourd sur son épaule.

— Bien, dit-il. On se rapproche de la vérité. Elle vous a dit que l'enfant n'était pas de lui ?

— Le prince Leopold me l'a dit.

Le régent se figea.

— Il savait ?

— Nous n'en avons parlé qu'une fois. Mais Leopold savait.

— Et ma nièce ne vous a jamais dit qui était le père... ?

— Comme je vous l'ai dit, monseigneur. Il y a des choses que l'on ne peut pas dire.

S'appuyant contre le dossier de son siège, le régent claqua des doigts pour appeler la servante qu'il avait renvoyée un peu plus tôt. Elle était jeune et plantureuse, exactement le genre à attirer l'attention du prince Alonzo, et Tycho s'en réjouit. Cependant, voyant la crispation que trahit le regard de la fille lorsque le régent lui passa un bras autour des hanches, il eut de la peine pour elle.

— Je t'ai peut-être mal jugé.

Il était clair qu'Alonzo parlait à Tycho.

Dans ses projets pour la jeune fille, les mots ne seraient pas nécessaires.

Comprenant qu'il était congédié de son propre siège, Tycho se leva, s'inclina devant le régent et partit. Lorsqu'il jeta un regard en arrière, la servante était assise sur les genoux d'Alonzo et tout le monde faisait semblant de ne rien voir. Tout le monde sauf Alexa, qui était raide de fureur.

Son regard transperça Tycho alors qu'il se dirigeait vers les latrines et l'air frais du dehors. Apparemment, elle le tenait pour responsable.

Quand la servante réapparut, le lendemain matin, elle avait la démarche arquée qu'arboraient généralement les jeunes Vénitiens fraîchement initiés aux arts équestres.

— Buvez cela, lui intima un messenger en livrée.

Elle observa le liquide d'un œil sceptique.

— Ordre de la duchesse.

Depuis sa position privilégiée, Alexa constata que le breuvage ne parvenait guère à consoler la jeune fille. Même à trois chambres des appartements de son beau-frère, la duchesse l'avait entendue crier, gémir et sangloter.

Son chagrin était légitime.

Son messenger donna à la jeune fille deux ducats d'or qu'il lui ordonna de cacher, cinq pièces d'argent afin que les gens sachent qu'elle avait été récompensée, et une poignée de pièces de cuivre destinées à acheter son passage vers le continent.

Aucun enfant ne naîtrait des plaisirs d'Alonzo. Quant à Marco, Alexa avait de tout autres raisons de s'inquiéter. Non qu'elle doive l'empêcher de trousseur tout ce qui portait jupon.

Au contraire – elle ne pouvait l'en convaincre.

Avec un soupir, Alexa regarda la fille empocher l'argent, ignorant qu'elle était observée à travers un judas. Puis, ce problème-là étant réglé, la duchesse se dirigea vers les appartements de son fils, déjà certaine de ce qu'elle y trouverait.

Une fille de plus qu'il n'aurait pas touchée.

Personne n'avait fait l'effort d'apprendre le nom de l'offrande de cette nuit. On avait pris grand soin, cependant, de s'assurer qu'elle était suffisamment saine d'esprit pour savoir ce qui se passerait si elle contrariait Marco.

Elle avait obéi aux ordres : souriant de façon charmante, elle s'était penchée en avant pour que sa poitrine généreuse se balance dans son décolleté, puis en arrière pour la faire pointer vers le ciel. Le duc Marco n'avait pas montré le moindre signe d'intérêt.

— Ma dame, nous devons accepter la réalité.

La duchesse Alexa jeta un regard hostile à l'alchimiste.

Le docteur Crow était si sûr de lui qu'il ne faisait guère d'efforts pour paraître contrit. Au lieu de cela, il épousseta sa vieille robe râpée. Il avait les moyens de s'offrir des vêtements neufs mais prenait rarement la peine de le faire. Crow se souciait peu des apparences. Ou du moins le prétendait-il...

— Elle est intacte ?

— Elle l'était et l'est toujours, répondit-il gaiement. On pourrait la dévêtir entièrement, l'attacher au lit et la laisser là jusqu'à la fin de l'année, soyez sûre qu'elle le resterait.

— Mais alors qu'a-t-il fait pendant ces huit heures ?

La duchesse procurait volontiers des compagnes à son fils, mais se refusait à regarder ce qui arrivait ensuite. Une délicatesse surprenante de la part d'une femme dont la rumeur disait qu'elle avait réduit son mari en esclavage grâce à ses prodigieuses compétences amoureuses. La rumeur était fausse. Cela avait été un mariage d'amour, aussi étonnant que cela puisse paraître.

— Eh bien ? insista Alexa.

— Ce que son Altesse fait chaque fois, ma dame. Il leur fredonne des chansons, leur offre des

friandises, leur raconte des histoires, leur brosse les cheveux.

Marco les regarda depuis son lit et sourit. Il était assis, un livre entre les mains. Le livre était à l'envers.

— Que lisez-vous, monseigneur ?

— Des m-m-mots, des m-mots, des mots.

Le docteur Crow lui rendit son sourire.

La jeune Juive à côté de Marco avait détourné la tête. Ses traits tirés et sa bouche pincée prouvaient qu'elle savait avoir échoué, mais elle était trop terrifiée pour s'imaginer combien d'autres avaient échoué avant elle.

— Faites lever la fille. Débarrassez-vous d'elle.

Les lèvres du duc Marco se mirent à trembler et ses yeux se remplirent de larmes. Il ouvrit la bouche, la referma et se mordit les lèvres. Après un instant, il s'empara de la main de la jeune femme et la tint fermement. Lorsqu'il la serra, elle entremêla ses doigts aux siens.

— Son p-père est un l-lapin.

Alexa soupira.

— Mais elle, c-c'est aussi une a-araignée.

— Donnez de l'argent à son père, dit Alexa au docteur Crow. Quant à elle, je lui trouverai un poste au palais demain.

Marco hocha la tête.

— Vous devriez dormir, lui conseilla Alexa. Desdaio doit venir tout à l'heure.

— D-desdaio, répéta le duc, heureux.

Alexa avait un jour espéré lui faire épouser Desdaio, rendant les Millionni, déjà une des plus grandes fortunes d'Europe, plus riches encore. Hélas, son fils était un idiot et Desdaio était tombée amoureuse d'Atilo. Et de toute manière, son fils ne montrait pas plus d'intérêt pour Desdaio que pour n'importe quelle autre femme.

Comment Alexa pourrait-elle préserver le patrimoine de son mari si Marco était incapable de produire un héritier ?

— Soyez g-gentils avec Elizavet, fit soudain Marco.

— Elizavet ?

Sa mère était ébahie de voir qu'il avait fait l'effort de retenir son nom.

— Vous l'aimez bien, celle-là ?

Marco acquiesça, malicieux.

— Envoyez-la à T-t-tycho. Dites-lui de ne pas lui f-faire de mal. Ils peuvent être des araignées ens-semble.

Alexa se demandait parfois si son fils ne comprenait pas plus de choses qu'elle ne le pensait. Et dans ces moments-là, comme pour souligner le ridicule de cette idée, il se mettait à manger les pages d'un livre pour connaître le goût des mots, ou se tenait debout, nu, sur un lit de roses parce qu'il voulait savoir comment c'était d'avoir des épines, et le doute la quittait. Son fils était le cinquième duc Millionni de Venise. Un nombre inquiétant de Vénitiens commençait à murmurer qu'il risquait d'être le dernier.

— Nous avons envoyé des espions afin qu'ils posent des questions.

— Mais vous n'avez pas de réponses ?

La duchesse Alexa rougit.

— Giulietta...

— J'aurais pu mourir. Vous vous rendez compte ?

— Beaucoup de gens sont morts.

Des moines... et qui ne m'aimaient pas beaucoup, en plus. Giulietta se retint à temps. C'était suffisamment horrible de l'avoir pensé.

— Je sais, dit-elle. Je suis désolée.

— Ce n'est pas qu'une question de sécurité. Ta place est ici.

— Je suis la veuve de Leopold et ma place est à Ca' Friedland.

Dame Giulietta espérait que sa voix ne tremblerait pas. En réalité, elle n'était pas certaine de vouloir habiter le palais branlant de Leopold sur le Grand Canal. Elle savait seulement qu'elle ne voulait pas vivre avec son oncle et sa tante.

— J'en parlerai à Alonzo, et nous en déciderons.

— Il n'y a rien à décider. Et j'en ai fini avec ça.

— Avec quoi ?

— Qu-quoi, qu-quoi, qu-quoi, qu-quoi...

Son cousin s'agitait sur son siège, près de la fenêtre, d'où il regardait les mouettes se disputer des morceaux de nourriture au-dessus du Molo. Il paraissait fasciné par leur manière de planer, statiques, au-dessus des marches à demi submergées, flottant sur les vents à petits coups de leurs ailes en lames de couteau. L'après-midi était chaud, la lagune commençait à tiédir. Le canal derrière Ca' Ducale sentait de plus en plus mauvais. Le mois suivant, il empesterait.

Giulietta avait d'abord adopté une posture de défi, qu'elle avait ensuite jugée immature ; elle opta donc pour une attitude adulte et déterminée. Ses précédentes méthodes en matière de dispute consistaient à hurler, claquer les portes et éclater en sanglots. Quel que soit l'objet de l'altercation, elle perdait invariablement.

Une chose avait changé, cependant.

Elle avait seize ans, elle était veuve, et mère d'un enfant. Depuis son retour, ni sa tante ni son oncle ne l'avaient menacée de coups de fouet. Peut-être la voyaient-ils différemment, désormais, sans même s'en rendre compte. Cela signifiait-il qu'il leur serait plus facile d'accepter qu'elle aille vivre ailleurs ?

— J'ai dit : avec quoi ?

— Demander la permission à tout le monde avant de faire quoi que ce soit.

— Je suis la duchesse, dit froidement Alexa.

Giulietta fit claquer sa langue contre ses dents.

— Grands dieux, je sais comment fonctionne Venise. J'ai besoin de l'autorisation des Dix pour quitter la ville ou faire le commerce de denrées rares, acheter un terrain ou construire un palais. Même pour me remarier, bien que je n'en aie aucune envie... Je *sais* que vous et oncle Alonzo régnerez sur Venise.

Les épaules de la duchesse se raidirent.

— Puisque ces choses-là ennuiant Marco, ajouta précipitamment Giulietta.

Marco, en entendant son nom, sourit joyeusement.

— Tout cela, c'est à cause de ce garçon, dit Alexa.

— Quel garçon ?

— Tu le sais parfaitement.

— Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire, rétorqua Giulietta.

Elle ferma les yeux et prit une longue inspiration avant de s'autoriser à poursuivre.

— Vraiment, je ne vois pas du tout.

— Alors pourquoi te mets-tu en colère ?

— Parce que vous ne voulez pas me laisser tranquille !

Et voilà, elle s'était mise à pleurer. En se levant, elle sentit une main sur son épaule et se retourna. Marco, les yeux écarquillés, lui tendait une écharpe violette. Après s'être essuyé le nez, elle hésita à la lui rendre.

— G-g-gardez-la.

— Vous avez arrangé mon mariage avec Janus. Et ne me dites surtout pas qu'il fallait bien que je me marie. Vous avez arrangé mon mariage avec un Crucifer Noir parce qu'il régnait sur Chypre, et que Chypre contrôle les voies commerciales au départ de l'Égypte.

— Il n'a été Noir que brièvement.

— C'est ce qu'on dit. Les Crucifers Noirs torturent les gens.

— Pour racheter leurs péchés.

— Ça m'est égal !

Sa voix s'étrangla :

— Vous avez arrangé ce mariage. Et après...

Elle s'interrompit et jeta un regard à Marco, se demandant comment formuler la suite. On lui avait ordonné d'empoisonner Janus, mais à petit feu, à l'aide des poisons que sa tante lui avait fournis. Chaque baiser le rapprocherait un peu plus de sa fin.

— Vous savez ce que j'étais censée faire.

Le duc Marco arrêta de balancer les jambes. Bien qu'il n'ait pas quitté son siège où il était retourné s'asseoir, et bien qu'il n'ait pas non plus détourné le regard d'un nouveau vol de mouettes, les deux femmes savaient qu'il les écoutait.

— Je suis désolée, dit Alexa.

Vraiment ? Voilà ce que Giulietta voulait dire. Mais d'autres mots lui échappèrent :

— C'est trop tard.

La jeune fille pâlit, atterrée par ses propres paroles.

— Trop tard pour quoi ? demanda une voix.

Oncle Alonzo, évidemment. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, vêtu, comme toujours, de sa cuirasse, par-dessus son pourpoint. Une dague du meilleur acier de Tolède pendait à son côté et il portait négligemment son casque à la main.

— Pour m'empêcher d'aller vivre à Ca' Friedland.

— Pourquoi souhaiterions-nous t'en empêcher ? Je trouve que c'est une excellente idée. Tu auras la joie d'habiter une ruine minable et démodée, et nous n'aurons pas à endurer la vue de ta figure accablée.

Son regard passa de l'écharpe à ses yeux rougis.

— Comme si nous ne subissions pas déjà les braillements de ton insupportable morveux.

— Leo n'est pas un insupportable morveux.

— Non. Bien sûr que non. C'est un prince Zum Friedland et tu étais l'épouse pure et chaste de son père.

Dame Giulietta ouvrit la bouche et s'aperçut qu'aucun mot ne voulait en sortir. Elle pivota alors sur elle-même et rencontra le regard de Marco. Lorsqu'il tapota le banc près de lui, elle courut le rejoindre et le laissa l'entourer de ses bras. Il était son aîné de huit ans mais ne faisait pas son âge.

De près, il avait l'odeur d'un débardeur des quais.

C'est le soleil, pensa-t-elle. Puis elle se rendit compte qu'elle se trompait. Son pourpoint lavande était taché de sueur, son cou trempé ; de minuscules bulles de mousse blanche ourlaient sa bouche.

— Tante Alexa. Venez ! Vite !

La duchesse eut une moue agacée avant de s'apercevoir que Giulietta était sérieuse : ce qu'elle avait pris pour de l'insolence était en fait de l'inquiétude. Attrapant le visage de Marco, Alexa le tourna vers elle.

— Dites-moi, demanda-t-elle. Qu'avez-vous mangé ?

Marco tenta de détourner les yeux.

— Marco...

— Une prune.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit. Vous ne devez rien manger qui n'ait d'abord été goûté.

— Elle était violette.

— Va chercher ma boîte à poisons, ordonna sèchement Alexa.

Dieu sait ce que pensèrent les gardes postés dans le couloir, ni même s'ils osèrent seulement penser, lorsque dame Giulietta se rua à l'étage, s'arrêta en glissant devant la porte du bureau de sa tante, y entra en trombe et claqua la porte derrière elle.

Une demi-douzaine de portraits de Millionni posèrent sur elle un regard réprobateur.

Les serviteurs murmuraient que la surface du coffret était empoisonnée, que de se lécher les doigts après l'avoir seulement touché signifiait la mort.

Giulietta hésita au moment de le saisir.

Puis la pensée du visage triste de Marco la persuada de le prendre quand même ; elle aimait son cousin, idiot ou pas. Elle faillit trébucher dans sa hâte à redescendre, la boîte d'Alexa serrée contre son cœur. À l'entrée de la chambre de Marco, les gardes ouvrirent la porte sans même prendre le temps de se mettre au garde-à-vous.

Déposant le coffret, Giulietta se retourna.

— Où vas-tu... ?

— Me laver les mains.

— Ce n'est pas nécessaire, affirma la duchesse Alexa. J'ai lancé cette rumeur moi-même il y a des années. Depuis, elle protège efficacement cette boîte.

Elle sortit un paquet du coffret, le déchira et en tira des feuilles séchées.

Elle porta une feuille à la bouche de Marco et fronça les sourcils.

Ouvrant un autre paquet, elle effleura d'une herbe différente la mousse au bord de ses lèvres, sans résultat. Elle répéta l'opération avec un brin de fougère qui, lui, se teinta de rose au contact de la substance. Elle saisit alors une bouteille de verre, versa une goutte de son contenu sur son doigt et en humidifia les lèvres de Marco.

— Laisse-nous.

— Mais je peux vous aider...

— Giulietta, ta tante t'a demandé de partir.

Dame Giulietta ne tint pas compte de son oncle.

— Est-ce que Marco va mourir ?

— Pas si je peux l'empêcher, répondit sa tante. À présent, j'aimerais m'entretenir avec le régent...

Giulietta se retira à contrecœur.

Quelques minutes plus tard, Alonzo sortit également.

Il ne la remarqua pas, cachée dans l'ombre d'une arche, l'observant avec une colère telle qu'elle ne parvenait pas à traduire sa haine en mots. Il avait demandé au docteur Crow de l'inséminer avec une plume d'oie...

Son oncle avait détruit sa vie. Il lui avait fait implanter sa propre semence, traitant sa grossesse comme un énième coup dans ses jeux politiques. Comme Janus ne pouvait produire d'héritier, Alonzo lui en procurerait un.

Sauf que Giulietta et Janus ne s'étaient jamais mariés.

Et maintenant, elle était la veuve d'un autre, avec un enfant qu'elle adorait, d'un père qu'elle détestait mais que la magie l'empêchait de nommer. Était-il si surprenant qu'elle soit malheureuse ? Écrasant une larme contre sa joue, Giulietta partit faire ses bagages.

Même la maladie de Marco ne suffisait pas à la convaincre de rester.

Avant la nuit, les rumeurs sur le mal dont souffrait Marco se répandirent dans la ville. On les répétait à voix basse et seulement entre amis, car il était toujours plus sûr de chuchoter lorsqu'on parlait des *Millioni*, et l'on ne pouvait se fier qu'à ses proches.

Mais comme tout le monde à Venise était proche de quelqu'un d'autre, le bruit se répandit si vite que le Conseil des Dix dut envoyer ses agents dans les tavernes pour lancer des contre-murmures affirmant que les premiers n'étaient qu'un stratagème.

Cela eut l'effet escompté.

La conversation se porta sur l'origine du stratagème.

D'abord l'explosion à San Lazar, puis de fausses rumeurs sur la santé du duc... Tous s'accordaient à dire que les ennemis de la cité cherchaient à l'ébranler, mais peu tombaient d'accord sur l'identité de ces ennemis. Les *Castellani*, qui habitaient les paroisses autour de San Pietro di Castello, déclarèrent que l'empereur allemand était derrière toute l'affaire. Cela suffit aux *Nicolotti*, leurs ennemis héréditaires, pour affirmer qu'il s'agissait du *Basilius* et que seuls les fous et les traîtres oseraient prétendre le contraire.

La bataille entre bonnets rouges et bonnets noirs, rapide et brutale, fut réprimée tout aussi rapidement et brutalement par la Garde. Le temps que le jeune homme désigné comme « ce garçon » par la duchesse Alexa traverse Dorsoduro sur la rive gauche du Grand Canal en direction de San Polo, la ville avait retrouvé son calme.

Il marchait d'un pas égal, le regard droit devant lui.

Tycho ne pensait pas à *Giulietta*. Il prenait grand soin de ne pas penser à elle depuis qu'il s'était réveillé, deux heures plus tôt, dans sa chambre-cave à Ca' il Mauros, et qu'il était monté au *piano nobile* dans la pénombre vespérale pour prendre congé de dame *Desdaio* et présenter ses respects à son ancien maître. Était-ce sa faute si *Atilo* avait cru qu'il se moquait de lui ?

— Sir Tycho... ?

— Quoi ? répondit celui-ci, agacé.

— J'ai cru que vous disiez quelque chose.

— Je parlais tout seul.

Les deux charretiers qui transportaient ses affaires eurent la présence d'esprit de garder le silence.

Devant la vitrine d'une boucherie où pendaient des souvenirs-de-veuve, de gros cervelas à la peau d'un rose indécent, Tycho s'arrêta pour regarder une femme de marchand qui choisissait son dîner. Il envia cette vie si... normale.

Quel effet cela faisait-il de n'avoir vécu qu'à un seul endroit ? De se rappeler avoir trébuché, enfant, sur ces marches, avoir escaladé ce mur pour gagner un pari, avoir connu son premier baiser sur ce banc et son deuxième sous ce porche... Était-ce vraiment merveilleux de se sentir chez soi, d'être à sa place ? Ou ceux qui l'étaient rêvaient-ils de venir d'ailleurs ?

L'étroit canal qui barrait la route de Tycho était bordé d'un quai en mauvais état s'écroulant à moitié dans l'eau verte et nauséabonde, et traversé d'un pont branlant en bois vermoulu plutôt qu'en pierre. Les maisons qui le longeaient étaient vieilles, leurs minces façades de brique dépourvues d'enduit. Contre le mur d'un *sottoportego* – un passage couvert reliant une ruelle à une autre –, deux enfants laissaient libre cours à leur désir. Le lieu était mieux choisi que le taudis bondé sans doute

partagé par leurs familles, où chaque extase serait accueillie par des huées.

— Nous y sommes presque, dit un des charretiers.

Saint Apollinaire était le patron de ceux qui avaient fui Ravenne pour Venise quatre siècles plus tôt. Ici, il était devenu San Aponal, et son église formait le coin nord-est d'une place carrée légèrement mieux entretenue que le reste.

La statue qui surmontait la porte affichait clairement les sympathies républicaines de feu Sir Tomas Felezzo. Elle représentait Pietro Gradenigo, le dernier doge de Venise élu librement. Si tant est que le suffrage ait été libre, cependant ; si l'on se souvenait de lui – ce qui était rare –, ce n'était que comme le doge détrôné par Marco Polo.

Tirant une clé de sa ceinture, Tycho entra dans la demeure.

Le vestibule, sombre et poussiéreux, sentait le renfermé et les légumes pourris. La première chose qu'il remarqua, lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité, fut une autre paire d'yeux rivée sur lui depuis le dessous d'un banc de chêne. La créature semblait affamée, et bien décidée à déguerpier de cette maison dont elle s'était retrouvée prisonnière. Une tranche de jambon lancée par Tycho l'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est que... ça, monseigneur ?

— Une espèce de lézard.

Les charretiers jetèrent un coup d'œil furtif sur la dague que tenait Tycho, pensèrent à la vitesse surnaturelle avec laquelle elle était passée de sa ceinture à sa main, et étudièrent le jambon, jusque-là entier. Tycho sourit en les voyant conclure qu'ils avaient bien fait de ne pas tenter de le gruger.

— Vous pouvez partir.

Ils empochèrent les pièces d'argent avec reconnaissance.

Lorsqu'ils eurent disparu, Tycho traîna ses provisions à l'intérieur et les empila près de la porte. Il n'avait emporté de la nourriture qu'à cause de l'insistance de dame Desdaio.

Ca' Bell' Angelo Scuro.

Il avait un palais qui portait son nom.

Un petit palais étriqué, certes, aux murs de brique à demi effondrés, en face d'un canal puant, flanqué d'un côté par l'église de San Aponal et de l'autre par un entrepôt à vin... mais un palais tout de même.

De quatre étages, si Tycho en croyait les fenêtres qu'il avait vues depuis la place.

Le vestibule était exigü et bordé, le long d'un des murs, de bancs de chêne. La cheminée de pierre en face de l'entrée contenait encore de la cendre. À la droite de Tycho, une porte plus imposante menait à un embarcadère délabré auquel était amarrée une gondole d'aspect coûteux.

Étant donné l'aversion de Tycho pour l'eau, il était peu probable qu'il s'en serve un jour.

De retour dans le vestibule, il tourna lentement sur lui-même et fronça les sourcils. La pièce semblait normale, mais quelque chose n'allait pas, comme s'il avait poussé un cri et que son écho se répercutait de manière peu naturelle. En baissant les yeux, il remarqua que le lézard le scrutait avec un intérêt non dissimulé.

— Ne te gêne pas, dit Tycho.

Pourquoi se gêner ? répondit son regard insolent.

Tycho étudia son environnement direct. Une porte fraîchement repeinte menant à une remise. Une armoire en chêne à double battant. Un médaillon de marbre aux armes des Felezzo. Une fresque représentant une martyre nue, dont les seins en forme de pommes semblaient fixés avec de la colle, comme si Sir Thomas avait changé d'avis au dernier moment sur le sexe du personnage.

L'armoire ne contenait qu'un rouleau de soie pourrie, poisseuse au toucher. Dans la remise, il

trouva un autre placard, plein de poussière et de toiles d'araignée. L'intérieur était maculé d'une tache qui pouvait bien être du sang, de l'huile, de la peinture, ou n'importe quelle autre substance de son choix.

C'est ici, pensa Tycho.

Le lézard paraissait de plus en plus captivé.

Tycho essaya d'abord de desceller le fond du placard, sans succès. Il tenta ensuite plusieurs approches différentes, pour finalement appuyer du plat de la main sur la paroi du fond, qui s'enfonça légèrement puis s'arrêta avec un cliquetis.

Lorsqu'il la fit glisser sur le côté, l'air de la nuit s'engouffra dans la pièce.

Il pensait trouver un passage semblable à ceux que le seigneur Atilo empruntait pour se déplacer sans être vu dans Ca' Ducale. Au lieu de cela, il avait dévoilé une ouverture donnant sur un petit jardin envahi de mauvaises herbes. De l'autre côté, en miroir de la première, il vit une autre porte.

Même le lézard sembla surpris.

Les murs qui encadraient le petit jardin n'avaient pas de fenêtres. Du moins, pas de fenêtres d'où on aurait pu l'observer. La façade ornée de stuc de San Aponal arborait un vitrail si haut qu'il n'avait pas été nettoyé depuis des années.

Sur l'autre porte, une clé saillait de la serrure. Tycho la tourna et entra.

Une presse d'imprimerie à vis trônait au milieu de la pièce.

Les murs qui l'entouraient étaient capitonnés de couches de chiffon, tant et tant qu'ils paraissaient tapissés de feuillage. La porte elle-même était soigneusement rembourrée afin d'étouffer le bruit de la presse. L'ouverture sur la rue avait été comblée avec des briques, et la petite maison était trop humble pour disposer d'une porte d'eau.

Des feuilles imprimées étaient empilées sur une table, certaines déjà cousues entre elles pour former des cahiers. Tycho en saisit un et le feuilleta. Il s'aperçut alors que le lézard avait grimpé sur la presse, et, près de son épaule, regardait lui aussi les pages.

Retour à la République...

Le pamphlet appelait au renversement de la dynastie de Marco Polo, suivi d'un vote libre à bulletin secret afin de choisir un nouveau duc. Le vote concernerait tous ceux possédant des biens immobiliers d'une valeur excédant dix mille ducats. Parmi les raisons censées motiver ce changement, la politique dispendieuse des Millioni, leur recours perpétuel aux assassins, la passion de feu le duc pour la guerre, celle du régent actuel pour le vin, et le goût de la duchesse mongole pour la sorcellerie.

Sur la première gravure, ciselée avec un talent surprenant, des assassins masqués poignardaient un paisible aristocrate. La deuxième montrait le prince Alonzo en compagnie d'une fille de marchand ; sa bouteille de vin était vide, mais pas ses mains. Le lézard se figea lorsque Tycho tourna la page, révélant un portrait du nouveau duc telle une araignée sur son trône, la bave aux lèvres. Le quatrième dessin mettait en scène un brave marchand entravé et sanglant, écartelé par des chevaux sauvages. Sur un pamphlet qui dépassait de sa ceinture, on pouvait lire : *République*.

Jusque-là, Tycho avait pris le fameux complot républicain pour une invention des Millioni, une excuse pour justifier la poigne de fer avec laquelle ils tenaient Venise. Il semblait cependant qu'une sorte de conspiration soit effectivement à l'œuvre, ou que la grogne enfle du moins sérieusement chez les moins titrés des nobles et les plus riches des marchands. Ainsi, les ennemis tournaient autour de la cité et les loups guettaient en son sein. Il se sentit presque navré pour Alexa.

La gravure suivante l'arrêta.

Alonzo, encore une fois. Et Alexa, portant toujours son voile, mais par ailleurs entièrement nue.

Ses seins étaient fiers, ses cuisses fuselées, sa tête jetée en arrière pour regarder les chauves-souris qui tournoyaient au plafond de sa chambre. Elle se tenait à califourchon sur le corps en forme de barrique de ce beau-frère qu'elle haïssait. Au cas où tout le monde ne reconnaîtrait pas l'homme barbu, le casque à plume du régent était visible au sol, à côté de lui.

— Brûlez ça, exigea le lézard.

Tycho se retourna, stupéfait. Le lézard le fusilla du regard, les yeux exorbités. Une collerette de chair s'était dressée autour de sa tête et ses délicates petites ailes s'étaient déployées.

— Qu'est-ce que tu es ? demanda Tycho.

Le lézard n'émit qu'un sifflement rageur.

Jetant un regard circulaire sur le *piano nobile* de Ca' Friedland, dame Giulietta ouvrit la bouche pour protester contre la remarque de sa cousine Eleanor, qui affirmait que la plus somptueuse des pièces supérieures du palais avait besoin d'un sacré ménage... puis choisit finalement d'économiser sa salive.

Pendant qu'elle était à Chypre, sa dame d'honneur avait grandi. Eleanor lui avait déjà clairement fait comprendre qu'elle n'était absolument pas obligée de reprendre son ancien poste. Elle visiterait d'abord Ca' Friedland et déciderait ensuite.

Giulietta avait été tellement ébahie qu'elle avait accepté sans protester.

D'ailleurs, sa cousine avait raison. Après l'enlèvement de dame Giulietta, Eleanor avait été intégrée au personnel de tante Alexa. Elle pouvait désormais y demeurer ou reprendre sa place auprès de Giulietta : la décision lui appartenait.

— Leopold a vécu ici, dit Giulietta comme pour expliquer son propre désir de revenir à Ca' Friedland.

Elle contempla la vue de la fenêtre, les bâtiments qui s'élevaient au-delà du Grand Canal. Tout, plutôt qu'affronter le regard de la jeune femme à ses côtés. Elle ne supportait pas l'idée qu'Eleanor décèle la peur dans ses yeux.

Ici, je pourrai cacher la vraie nature de Leo.

Elle ne pouvait pas dire cela, pas même à Eleanor, qui était pourtant sa cousine, sa dame d'honneur, et la seule personne qu'elle avait pu considérer comme son amie avant de rencontrer Leopold. Parce que si elle le lui disait, elle devrait lui avouer que Leo était un *Kriegshund*. Et même Eleanor aurait du mal à garder un secret comme celui-ci.

Les *Kriegshunde* étaient des animaux, ils n'avaient pas d'âme. Les *Kriegshunde* adultes se transformaient en monstres à la pleine lune. Tout bon chrétien se devait de les tuer à vue. Voilà comment les gens parlaient de son bébé.

— Qui préparera votre lit et chauffera l'eau pour votre bain ? demanda dame Eleanor, changeant de sujet.

— Je peux le faire moi-même.

— Et je présume que vous laverez par terre, aussi ?

Traversant le carrelage blanc et noir, Eleanor ouvrit grand les volets d'un immense balcon percé de trèfles qui surplombait le Canalasso. Puis elle ferma ceux d'une fenêtre étroite donnant sur un petit canal. La gondole qui les avait amenées était toujours amarrée à son poste, le gondolier appuyé sur sa rame.

— Combien de chambres ? questionna-t-elle.

Giulietta n'en avait aucune idée. Elle s'abstint d'expliquer que les seules qu'elle connaissait étaient celles que Leopold avait entourées de sel pour la protéger de la magie du docteur Crow. Eleanor n'avait pas besoin de tout savoir sur sa vie à l'époque. Certaines choses restaient ignorées de tous – sauf de « ce garçon ».

— Nous aurons besoin de domestiques, dit Eleanor.

Giulietta comprit qu'elle capitulait.

— Non, répondit-elle. Nous nous débrouillerons.

Le moment semblait venu pour Eleanor de faire la moue, de se plaindre copieusement ou

d'annoncer que dans ces conditions, elle ne voulait plus rester. Tout ce que Giulietta faisait à quatorze ans.

Au lieu de cela, elle dit simplement :

— Impossible.

Et avant qu'elles ne puissent se lancer dans une de ces querelles du type *si, non, si, non* qui avaient jalonné leur enfance, Eleanor lui expliqua pourquoi. Si elles n'embauchaient pas de serviteurs, sa tante le ferait pour elles. Et le personnel fourni par la duchesse serait loyal à Alexa d'abord, à Giulietta ensuite. Était-ce vraiment ce qu'elle voulait ?

— Tu as changé.

— Je n'ai pas eu le choix, répliqua Eleanor, acide.

Giulietta eut la bonne grâce de prendre l'air penaud. Elle n'avait guère pensé à sa jeune cousine durant les mois passés loin d'elle.

— De quoi penses-tu que nous aurons besoin ?

Dame Eleanor suggéra une nourrice pour Leo, un cuisinier, un gondolier, un ou deux anciens soldats pour garder les portes, ainsi qu'une bonne à tout faire pour préparer les lits et transporter l'eau. Si elles s'apercevaient qu'il leur manquait quelqu'un, Giulietta pourrait toujours l'embaucher par la suite.

— Personne ne vous empêchera de nettoyer les toiles d'araignée, si c'est ce que vous souhaitez. Personne n'aurait cette audace. Mais...

— Je suis d'accord, dit Giulietta, ce qui les surprit toutes les deux.

Elle se décida alors à poser la question qui l'avait tracassée toute la semaine, celle qui l'avait aidée à rassembler le courage de tenir tête à sa tante et de quitter Ca' Ducale alors que la santé du pauvre Marco occupait encore tous les esprits.

— Marco va se remettre, n'est-ce pas ?

Giulietta voulait s'en assurer avant de s'autoriser à poser la véritable question.

— Bien sûr. Tante Alexa l'a dit.

Giulietta avala sa salive.

— Je sais que cela semble étrange, mais... Tu ne penses pas que c'est tante Alexa qui aurait pu me faire enlever ? Enfin... elle n'a rien dit... ?

— Giulietta...

— Je suis sérieuse. Alors ?

— Non, bien sûr que non. Elle était très affectée. Elle a offert de l'argent, des titres, des faveurs à quiconque lui donnerait des nouvelles de vous. Personne ne l'avait jamais vue comme cela. C'est une idée absurde.

Giulietta conclut qu'Eleanor avait raison.

Cette idée absurde, c'était Tycho qui la lui avait suggérée, cette nuit-là sur le *San Marco*, quand il avait inventé l'histoire selon laquelle il était venu à Venise pour tuer sa tante sur ordre de son oncle. Ce n'était qu'une parole de plus prononcée pour la blesser.

— As-tu des domestiques pour te servir ?

Giulietta s'obligea à prendre une gorgée de sa petite tasse de thé fermenté avant de répondre.

— Oui, je vous remercie. Un cuisinier, une nourrice, un portier et deux gardes. Je viens de passer plusieurs jours à les sélectionner.

— Parce que si tu n'en as pas...

— C'est très aimable, mais mon personnel est au complet.

Elle était assise dos aux jalousies d'un balcon de marbre surplombant les petits jardins derrière Ca' Ducale. Début juin était la meilleure période pour les fleurs, à Venise : gueules-de-lion, gloriosa et bouvardia s'épanouissaient dans les pots ou débordaient d'urnes de pierre plus vieilles que la cité elle-même.

Giulietta aurait juré voir sa tante sourire.

— Comment se porte Marco ?

La question n'avait pas pour but de détourner l'attention d'Alexa des espions qu'elle aurait voulu introduire dans le personnel de sa nièce, mais elle y parvint très bien tout de même.

— Mieux qu'hier, et il se portait hier mieux qu'avant-hier...

— J'en suis contente.

— Oui, répondit sobrement la duchesse. Moi aussi.

Se laissant aller contre le dossier de sa chaise, elle ajouta :

— Sais-tu quel est mon souvenir préféré de Marco ?

— Non, ma dame.

— Sigismund lui avait envoyé un jouet, un loup fait de vraie fourrure.

Voyant la surprise de Giulietta, elle précisa :

— Nous n'avons pas toujours été ennemis. Et il est le parrain de mon fils, si tant est que cela ait encore un sens. À l'époque, j'avais trouvé le jouet charmant. À présent, bien sûr...

L'empereur ayant orienté l'attention de ses *Kriegshunde* sur Venise, n'importe qui aurait désormais saisi le sens de cette offrande à double tranchant. Giulietta se demandait quelle était la leçon à tirer de cette histoire lorsqu'elle s'aperçut que sa tante n'avait pas terminé.

— Un jour, je suis allée voir Marco dans sa salle de jeux. Tu sais ce qu'il faisait ?

Giulietta secoua la tête.

— Il jouait aux échecs avec le loup, décidant de ses coups comme des siens. De bons coups, de vrais coups... Une semaine plus tard, la fièvre le prenait. Elle a transformé un vif enfant de six ans en bègue imbécile, incapable de se laver ou de s'habiller tout seul.

— Une fièvre comme celle dont il souffre aujourd'hui ?

Alexa la dévisagea à travers son satané voile. Si elle n'avait pas été sa tante, Giulietta en aurait eu peur. Enfin... encore plus peur.

— Vous qualifiez cela de légère fièvre, non ? Je fais cette supposition car c'est ce qui se dit dans la rue, parmi les gens du peuple.

— Et comment le sais-tu ?

— Parce que j'y suis allée.

L'excitation qu'elle avait ressentie alors était difficile à exprimer. Se mêler tout simplement aux femmes sur le marché, traverser des *campi* à demi déserts, entrer dans des églises ordinaires qui

n'étaient pas sur son chemin afin d'allumer des cierges pour Leopold, devant des madones que l'on n'avait pas dorées ni peintes depuis des années.

Tante Alexa n'avait jamais connu une telle liberté.

Elle ne la connaîtrait jamais. Son mariage avait substitué une prison à une autre, et la mort de son mari lui avait infligé de nouvelles responsabilités. À l'inverse, le veuvage avait libéré Giulietta. Son petit Leo était peut-être un prince, mais aucun trône ne l'attendait. La mort d'un homme qui l'avait aimée, bien que d'un amour étrange, avait procuré à Giulietta une demeure à elle et ajouté le pouvoir de son nom au sien, réduisant du même coup l'emprise de sa propre famille.

— Tu médites...

— Sur la façon dont fonctionne le monde.

— Et comment fonctionne-t-il ?

— Très subtilement.

La réponse de Giulietta fit rire Alexa, si fort qu'un jeune homme qui taillait les roses dans le jardin leva les yeux, puis se détourna pour se remettre au travail, priant pour que son indiscretion soit passée inaperçue. Ce n'était pas le cas, bien sûr. Rien ne passait jamais inaperçu, à Ca' Ducale.

— Est-ce que vous savez... ?

— Qui l'a empoisonné ?

Sa tante hésita, sembla sur le point de dire quelque chose puis se ravisa. Lorsque Giulietta ravala sa déception de n'être pas prise au sérieux, tante Alexa eut un hochement de tête approuvateur, et Giulietta se demanda si elle avait tort de se croire traitée comme une enfant. La vie au palais était compliquée.

Leopold lui avait expliqué que la vie dans les palais était toujours compliquée.

Il fallait, pour se la représenter, s'imaginer que l'on jouait aux échecs en ne voyant de l'échiquier que son reflet dans une glace, avec des pièces dont la moitié étaient invisibles.

— Mes gardes vont t'escorter jusqu'à chez toi.

Giulietta savait ce qu'il devait coûter à sa tante d'appeler Ca' Friedland « chez elle », aussi sourit-elle en secouant doucement la tête :

— J'ai déjà deux gardes avec moi.

— Dans ce cas... Prends bien soin de toi. Après Marco...

Giulietta fronça le nez. Elle aurait aimé que sa tante termine sa phrase. *Après Marco, c'est toi que j'aime le plus. Après Marco, je ne supporterais pas qu'il t'arrive quelque chose, à toi aussi.* Ou simplement : *Après Marco, nous nous devons de prendre soin des nôtres...*

Elle aurait voulu savoir laquelle de ces phrases était la vraie.

Sa tante l'aimait-elle ? Et si c'était le cas, pourquoi ne le lui disait-elle jamais ? Giulietta avait besoin de se convaincre que quelqu'un d'autre que son bébé l'aimait. Comme son mari l'avait aimée. Ainsi que Tycho...

Mais être aimé par quelqu'un que l'on détestait n'avait jamais été un réconfort pour personne.

— Ma tante.

Après avoir déposé un baiser sur la joue d'Alexa, Giulietta fit la révérence comme il convenait à une nièce prenant congé d'une duchesse, puis partit en emportant avec elle ses réflexions sur la rigueur de la vie de son aînée. Lorsqu'elle était arrivée dans la cité, Alexa n'était que la fille d'un khan mineur, à laquelle on attribuait des noms encore moins glorieux.

Jeune fille mongole, elle était arrivée dans une ville étrange qui voyait encore la Horde d'Or dans ses cauchemars. Depuis, le prince Tamerlan – son cousin éloigné, bien qu'il l'appelle « tante » dans ses lettres – avait conquis la Chine, et son domaine s'étendait désormais de la mer Jaune

jusqu'aux portes de l'Empire byzantin.

Les soies de Cathay, les épices d'Inde septentrionale et l'argenterie de Samarcande avaient afflué dans la ville adoptive d'Alexa, tandis que les marchandises occidentales prenaient la route de l'Est dans des caravanes de Venise, où revenaient ensuite s'amasser les bénéfices.

Venise avait besoin de tante Alexa pour ses liens de parenté avec le khan des khans. Giulietta n'enviait pas la duchesse.

Alors qu'elle cheminait vers Ca' Friedland avec ses gardes, elle avisa le docteur Crow sur un appontement, non loin de San Giovanni. Il conversait avec deux hommes à l'allure de mendiants.

— Et frais, cette fois, l'entendit-elle dire. Sinon, je n'achète pas.

— Non, monsieur, bien sûr que non. Je vous promets que les... que la prise de ce soir sera meilleure.

Elle se hâta de poursuivre sa route, soulagée d'avoir échappé au regard de l'alchimiste ; sans doute ne s'attendait-il pas à la voir là. Les Vénitiennes bien élevées voyageaient en gondole, ce qui expliquait en partie pourquoi Giulietta aimait tant marcher. Plus tard seulement, elle se demanda ce que le docteur Crow pouvait avoir à dire à des poissonniers, et pourquoi il n'allait pas faire ses courses au marché, comme tout le monde.

La crémation des morts était interdite, par la religion comme par la tradition. Bien sûr, la religion était en général traitée par-dessus la jambe, à Venise, à moins qu'elle n'entérine les propres usages de la cité. Même l'excommunication, garantie d'une damnation éternelle, ne suffisait pas à la convaincre d'obéir au pape. La tradition... c'était une autre histoire.

Venise aimait la tradition.

Et puis, il y avait la résurrection, qui n'appartenait vraiment ni à la religion, ni à la tradition. C'était plutôt une affaire de bon sens : comment pouvait-on revenir d'entre les morts si on n'avait pas, au son de la dernière trompette, de squelette auquel rattacher sa chair ?

Le sacristain de San Giacomo, une paroisse des bas quartiers situés entre Cannaregio et les chantiers de l'Arzanale, ne s'embarrassait pas de telles subtilités. Il aurait volontiers brûlé les morts si la cité l'avait payé pour le faire. Malheureusement, la cité tenait à ce qu'ils soient enterrés.

Mais après tout, inhumer les corps ne payait pas trop mal. Et, comme le cousin du sacristain pouvait en témoigner, les exhumer ensuite payait encore mieux.

— Celle-là, déclara le cousin du sacristain.

— Tu es sûr ?

Le regard de son demi-frère passa d'une butte à l'autre. Sur la terre fraîchement retournée des deux fosses baignées de lune, on pouvait voir des racines arrachées et un peu d'herbe clairsemée.

— L'autre, c'est celle de la variole.

Ces mots firent taire son compagnon.

Une vague de variole avait déferlé sur l'hospice Orseolo. Comme à chaque fois, la plupart des patients étaient morts en moins de dix jours, et leurs corps avaient dû être plongés dans de la chaux avant d'être inhumés. Leurs tombes n'avaient plus aucun intérêt.

— Et puis, poursuivit le cousin du sacristain, j'avais laissé la pelle de Giorgio comme repère.

Une vieille pelle était plantée sur l'une des fosses du cimetière insulaire. Avec son métal craquelé et son manche plein d'échardes, elle ne valait même pas la peine que l'on se baisse pour la voler.

— Creuse.

— Creuse toi-même. C'était moi, la dernière fois.

Son demi-frère se dirigea vers la petite embarcation qu'ils avaient hissée sur la vase. C'était un bateau de pêche, car il avait été pêcheur, à l'origine. Voler des corps s'était simplement révélé plus lucratif. Il s'empara d'un traîneau d'osier et le tira en haut de la bosse.

Le cousin du sacristain avait trouvé un cadavre. La fosse, vieille, utilisée depuis des années, débordait presque. Seule une fine pellicule de terre durcie avait recouvert la main qu'il venait d'exhumer.

— Trop pourri, jugea son demi-frère.

Leur employeur n'acceptait pas les corps âgés ou décomposés. Il lui fallait du jeune, du frais, du récent. En fait, il voulait que les deux compères lui mettent les meilleurs corps de côté avant même qu'ils ne soient enterrés, mais jusqu'ici, ils étaient restés sourds à ses prières et à ses menaces.

La lune, cette nuit-là, était à demi pleine et en partie cachée par les nuages, conditions idéales pour leur travail. Un pêcheur de la lagune qui remarquerait deux ombres se mouvant sur l'île au Mendiant ferait le signe de croix, marmonnerait un *Ave Maria* hâtif et commencerait aussitôt à ramer

dans la direction opposée.

Plongeant sa pelle dans la butte, le cousin du sacristain se remit à creuser. Il se passa une bonne minute avant qu'il ne heurte à nouveau quelque chose.

— Attention...

— Tu n'as qu'à le faire toi-même !

Son demi-frère secoua la tête.

Les deux hommes étaient mariés, avaient dépassé la trentaine et seraient bientôt grands-pères. Ils avaient appris le métier de pêcheur auprès du même oncle et avaient commencé à creuser des tombes dix ans auparavant, en plus de leur travail. Ils avaient été ravis de constater que déterrer les morts rapportait plus d'argent que de les enterrer.

Laissant tomber sa pelle, le cousin du sacristain se mit à genoux et enfonça la main dans le trou, chassant d'un visage la terre humide qui le recouvrait.

— Celle-là a l'air bien, fit remarquer son demi-frère.

Elle surgit lentement, la terre la laissant partir avec un doux bruit de succion. À Venise, on était toujours au bord de l'eau, et personne ne le savait aussi bien que les croque-morts. Alors que le corps se libérait, le trou dont il sortait se remplissait d'un jus putride. Les ronces et les rosiers sauvages poussaient et s'épanouissaient richement autour des fosses, et on devinait aisément pourquoi.

— Vérifie, alors.

Tournant la tête de la morte, l'homme s'assura que ses oreilles n'avaient pas été coupées pour vol, puis lui ouvrit la bouche afin de voir si elle n'avait pas perdu la langue pour trahison. Il lui souleva ensuite les paupières, l'une après l'autre. Elle avait vécu et était morte sans avoir rien vu d'interdit.

— Et le reste...

Ses bras n'étaient pas brisés, ses jambes non plus. Sa peau n'était pas marbrée comme aurait dû l'être celle d'un cadavre de trois jours. Bien qu'aucun des deux hommes ne se souvienne d'elle, elle avait bien dû faire partie du dernier groupe enterré là, pour se trouver si proche de la surface.

— Je t'avais dit qu'ils seraient encore bons, s'exclama le cousin du sacristain, triomphant.

Son demi-frère aurait voulu n'attendre que deux jours, mais lui avait insisté pour qu'ils patientent un jour de plus. Étant le propriétaire du bateau, il avait eu le dernier mot. Soulevant la robe souillée de la morte, son demi-frère grogna, irrité.

— Quoi ?

— Poignardée...

Elle portait une plaie au cœur. Pire encore, une entaille à demi refermée partait de son épaule gauche et courait entre ses seins menus jusqu'à sa hanche droite.

— Qu'en penses-tu ?

— Bah... Je la trouve très bien quand même.

Le docteur Crow regimbait devant les corps trop malingres, trop maladifs avant leur mort pour lui être vraiment utiles, ou trop meurtris par la vie pour satisfaire ses exigences. Il ne donnait son meilleur prix que pour les cadavres sains. Pas de membres ni d'organes manquants, pas de chair putréfiée...

Le grand ennemi de Venise, l'empereur Sigismund, avait mis sa tête à prix. L'autre grand ennemi de la ville, l'empereur byzantin, avait tenté de le faire assassiner. Le pape, à Rome, l'avait excommunié pour hérésie. (Cela dit, le pape avait déjà excommunié Venise tout entière. Personne ne semblait en souffrir outre mesure.) Seule la protection des Millionni lui permettait de survivre.

— Trois pièces d'argent, pas moins.

— Et s’il nous en propose deux ?

— On les prend. Qu’est-ce qu’on peut faire d’autre ?

Lorsque le traîneau qu’il tirait sur la vase devint soudain plus léger, le cousin du sacristain crut que le cadavre avait glissé. Il mourut sans avoir compris son erreur. Son demi-frère n’eut pas cette chance.

Elle lui déchiqueta la gorge.

Les yeux de la jeune fille avaient changé, depuis qu’elle avait vu le monde pour la dernière fois. Les couleurs étaient plus profondes, plus nombreuses aussi. La puanteur de la tombe était plus intense qu’elle ne s’y attendait, le parfum de la boue plus riche, l’eau plus salée. Elle savait cela instinctivement, d’un savoir animal.

Sa renaissance avait été lente. Inconsciente, elle n’avait pas pu la voir, la sentir ou la comprendre. À l’intérieur de son corps, des doigts invisibles avaient démêlé les fils, changé les nœuds du tissu même de ce qui avait été son humanité.

Après, seulement après, ils avaient réparé la chair qu’ils trouvaient.

Les doigts bougeaient vite, pour leur taille, mais ils étaient si incroyablement petits que même le docteur Crow n’aurait rien vu s’il les examinait à travers sa loupe la plus puissante. Et ils avaient œuvré dans les pires conditions imaginables : sans lumière, sans air, sans ce dont ils avaient habituellement besoin pour faire leur travail.

Et pourtant, ils avaient persévéré.

Alors que l’horizon s’éclairait, la jeune fille l’étudia un instant puis jeta un regard derrière elle. Le trou dont elle avait été tirée lui procurerait de l’ombre, mais l’odeur fétide des corps était presque insupportable. Sans relâche, elle avait dû les écarter du chemin qu’elle se creusait, son instinct la guidant vers la liberté. L’eau infiltrée dans le sol l’avait affaiblie. En luttant pour s’échapper, elle avait fini par trouver une terre plus sèche, puis tiède, surmontée d’une croûte durcie qui l’avait empêchée de se libérer.

Jusqu’à l’arrivée du cousin du sacristain.

Alors qu’elle retournait s’engouffrer dans la fosse puis se recouvrait de terre, la jeune fille ne pensait à rien. Elle n’avait conscience ni de ce qu’elle était ni des raisons de son existence. Sa peur de la lumière du jour était atavique. La fille qu’elle avait été aurait craint l’humidité de la tombe, cette eau qui risquait d’aspirer la force dont elle aurait besoin pour remonter. Mais celle qu’elle était à présent n’avait pas de place pour ce genre d’inquiétudes. Elle savait seulement que l’obscurité valait mieux que la lumière, que la terre mouillée était moins dangereuse que les rayons directs du soleil.

Il faisait une chaleur inhabituelle, ce matin-là.

Ce fut la première des trois aubes qui réchauffèrent la lagune et firent empester même les canaux les plus larges. Les berges boueuses durcirent et les filets de pêche devinrent cassants. Des mendiants moururent de chaud, comme ils mouraient parfois de froid, car les mendiants mouraient toujours.

Ils mouraient, et devaient être enterrés.

Giorgio, le sacristain de San Giacomo, en fut satisfait. Sa paroisse était pauvre, et sa proximité avec l’île au Mendiant constituait son unique atout. L’argent qu’il retirait des inhumations, en tant que sacristain, lui permettait de nourrir sa femme et de garder sa maison debout.

Le troisième jour qui suivit la disparition de ses cousins, Giorgio reçut l’ordre d’enterrer les victimes de la vague de chaleur. Ce n’est qu’en abordant l’île au Mendiant avec son chargement de pauvres hères qu’il les trouva.

Lorsqu'il signala leur décès à la Garde, affirmant qu'il croyait l'île hantée par des démons, on lui suggéra de garder cette opinion pour lui. Et de l'autre côté de la cité lagunaire, dans la fraîcheur humide de sa cave, le docteur Crow se résigna à l'idée qu'il ne recevrait pas ses cadavres. Après avoir maudit l'inefficacité des gens du cru, il se demanda une fois de plus où, dans le reste de l'Europe, un génie tel que lui pourrait se sentir le bienvenu.

Les rayons du soleil manquaient à Tycho. La lumière du jour, sa chaleur, son éclatante clarté lui manquaient. Ses souvenirs de journées radieuses et de ciels bleus attisaient son désir de revoir ce soleil, qui pourtant le tuerait s'il n'y prenait pas garde.

Jetant un œil vers l'horizon, il n'y trouva pas même une trace des lueurs du couchant. Avant son réveil, le rouge et l'orange avaient pâli, tournant au jaune et au mauve jusqu'à se fondre en un bleu froid. Puis le bleu s'était changé en un noir velouté.

« Il va falloir la protéger. »

Le mot, non signé, était de la main d'Alexa.

Et Tycho n'avait pas besoin qu'on lui précise qui devait être protégée. S'il ne pouvait profiter du soleil, l'autre objet de ses désirs restait là, tout proche. Il avait donc passé les trois dernières nuits à arpenter les rues, depuis les confins du crépuscule jusqu'aux instants qui précédaient l'aurore. La lettre d'Alexa constituait une excuse pour faire ce qu'il aurait fait de toute façon, incapable qu'il était de se tenir à distance de cette rive du Grand Canal et des rues qui jouxtaient le palais de Giulietta.

Durant son année d'entraînement auprès du seigneur Atilo, il avait étudié la structure du moindre petit quartier de Venise, découvrant quels ponts étaient d'usage privé et d'accès payant, quelles places étaient sous le contrôle des gangs.

Bien sûr, au bout du compte, tous les gangs devaient allégeance soit aux Nicolotti, soit aux Castellani, bonnets rouges ou bonnets noirs. Tycho soupçonnait que ces deux factions étaient elles-mêmes contrôlées, de loin, par le Conseil des Dix. Il était plus facile de maîtriser la cité si chaque rive du Canalasso se tenait en permanence prête à lancer l'assaut sur sa voisine.

Secouant la tête, il pénétra en jouant des coudes dans une taverne le long d'une étroite ruelle, derrière la demeure de Giulietta. Le vin y était aigre, et la chèvre qui rôtissait sur la broche si ruisselante de graisse que des gouttes en tombaient sans interruption, s'enflammant sur les braises dans un grésillement. Les clients, des marchands du Rialto à l'œil mauvais, le toisèrent avec méfiance. Ils parlaient d'un démon qui vivait sur l'un des cimetières insulaires.

Tycho sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— On dirait de la pisse, ce vin, déclara-t-il.

— T'as qu'à aller boire ailleurs.

— Bonne idée...

Il se frayait un chemin vers la sortie, plein d'une amertume qu'il ne devait pas uniquement à la médiocrité du breuvage, quand il entendit Giulietta crier. Tout le monde l'entendit et, lui excepté, tout le monde l'ignora.

À ses yeux, les couleurs se firent plus vives, le monde aiguïsa ses contours. Il devint la chose qu'il haïssait, l'autre Tycho. N'importe quel témoin aurait dit qu'il avait soudain disparu, qu'il s'était envolé dans le néant en un claquement de sa cape. C'était faux : il avait simplement bougé plus vite que leur monde, en direction du bruit.

Alors que le second garde de Giulietta mourait dans un gargouillis, Tycho étudia la scène depuis le toit d'une maison où il avait grimpé sans s'en rendre compte. En contrebas, l'assassin brandissait une lame triangulaire et mortellement effilée.

L'homme sourit.

— Mon oncle vous tuera, dit Giulietta. Vous serez déchiré par des chevaux sauvages sur le

Molo. Cinquante mille personnes vous regarderont mourir.

Il s'esclaffa.

— Prenez ceci, le pria dame Eleanor en dégageant un bracelet de son poignet.

Il semblait fait d'argent et incrusté de jais. Dame Giulietta ne l'aurait jamais porté, et elle aurait encore moins cru qu'il puisse acheter sa vie.

— Nous vous donnerons tout ce que nous avons, ajouta sa dame de compagnie.

— Tout ?

Dame Eleanor rougit.

Alors que l'homme s'avavançait, dame Eleanor s'interposa entre lui et dame Giulietta. Tycho décida qu'il en avait assez vu. Il ouvrit les bras, sa cape flottant derrière lui, et sauta du toit au moment où Eleanor tentait d'agripper la dague. L'homme tordit l'arme pour la libérer et frappa, une fois. La jeune femme suffoqua.

— *Gesù Bambino*, murmura-t-elle.

Le second coup de l'homme n'atteignit jamais sa cible.

Derrière lui, une ombre tomba du ciel et se changea en une silhouette vêtue de noir qui traversa la cour si vite que l'assassin n'eut pas le temps de se retourner. Entre le moment où son poignet céda et celui où son stylet toucha le sol, il perçut un autre mouvement... et le son, comme un coup de fouet, d'une échine brisée.

— Je suis blessée, dit Eleanor.

Tycho le savait. Il en sentait presque le goût sur sa langue.

Tandis que dame Giulietta cherchait fébrilement sa clé, Eleanor se mit à trembler, submergée par le choc. Son visage olivâtre devint pâle, son regard trouble. Tycho sentait la peur, l'urine et le sang. Surtout le sang.

— Je vais mourir...

— Non, répondit-il. Vous n'allez pas mourir.

Elle se raidit lorsqu'il glissa un bras sous elle pour la soulever du sol. Sa hanche était saillante comme celle d'une enfant, la déchirure de sa robe effilochée et sanglante. La salive emplît la bouche de Tycho et sa mâchoire supérieure se mit à le lancer.

— La porte...

— Je fais ce que je peux !

Dame Giulietta se battit avec la serrure avant de comprendre qu'elle était ouverte depuis le début, et entra avant que Tycho ne puisse l'arrêter. L'intérieur était plongé dans le noir, les lampes de l'entrée tombées à court d'huile. Giulietta, trop occupée à héler ses domestiques, ne remarqua pas la puanteur latente de l'air nocturne.

Mais elle n'échappa pas à Tycho.

Laissant tomber Eleanor, il l'enjamba et tira Giulietta derrière lui. La pièce obscure, qu'il voyait aussi bien qu'en plein jour, se teinta de rouge lorsque ses gencives se déchirèrent pour laisser passer ses canines, et que sa gorge se serra. À chaque fois, cela faisait terriblement mal.

— Tycho, qu'est-ce qu'il y a ?

Je me bats contre moi-même.

Il était Déchu. Il était humain.

Quelqu'un là-dedans était blessé, mais vivant.

Le sang d'une personne morte ne lui aurait pas fait autant d'effet. Tycho vit le corps d'un valet caché derrière un coffre, celui d'une servante dissimulé sous un banc, la gorge tranchée. La vie qui s'en était échappée formait une flaque encore tiède sur le sol de marbre.

Les serviteurs de Giulietta.

Entendant un bruit dans l'escalier, Tycho tira sa dague et la lança. Il espéra que l'homme qui s'écroula alors était leur chef ; après tout, il portait un justaucorps immaculé et une arbalète neuve. Lorsque celle-ci heurta le sol, dame Giulietta comprit que quelque chose n'allait pas.

Le dernier des embusqués le comprit aussi.

— À terre, ordonna Tycho.

Comme Giulietta ne bougeait pas, il pivota et lui donna un coup de pied dans les jambes qui la fit s'écrouler en grognant.

— Leo, haleta-t-elle. Où est Leo ?

Tycho la retint avant qu'elle ne puisse se relever et la força à demeurer à terre, resserrant sa poigne jusqu'à ce qu'elle cesse de se débattre.

— Leo va bien.

— Comment le savez-vous ?

Parce que je ne sens pas le sang des Millions.

Le prince Leopold Zum Bas Friedland avait placé sa femme et son enfant sous la protection de Tycho. Le fait que ce dernier soit amoureux de la jeune veuve et qu'il ait peur de ce que deviendrait l'enfant ne faisait que... compliquer légèrement les choses.

— Que voulez-vous ? cria Tycho.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui passait par là.

— Alors partez tant que vous le pouvez encore.

Tycho regarda l'intrus qui se rapprochait légèrement, se croyant dissimulé par la pénombre. Un poignard saillait de son abdomen, preuve que l'un des domestiques s'était âprement défendu. C'était donc le sang de l'assassin qu'il sentait.

— Dites-lui de se rendre.

— Giulietta...

— Rendez-vous, cria Giulietta. Vous serez jugé équitablement.

— Non. Je ne vous crois pas.

Le ton de l'homme était trop âpre pour être convaincant, et Tycho y décela l'espoir qu'elle lui donnerait sa parole. Bêtement, c'est ce qu'elle fit.

— Je le jure.

— Je baisse mon arme.

Un carreau heurtant le sol, la vibration d'une corde qui se détendait et le son d'une arbalète que l'on déposait leur prouvèrent qu'il avait tenu sa promesse. Giulietta aida Eleanor à se relever et soutint la jeune blessée, qui chancelait.

— Eh bien, arrêtez-le !

Mais Tycho était trop occupé à surveiller l'intrus qui se glissait hors de sa cachette, derrière une des colonnes de l'escalier. Une main le long du corps, l'autre derrière le dos.

Un poignard ?

En quelques pas, Tycho le rejoignit, et l'homme se figea lorsqu'il s'aperçut de sa présence. Il cria lorsque le jeune homme lui cassa le bras puis recula en jurant, s'éloignant de son assaillant.

— Tycho...

Il aurait préféré qu'elle s'abstienne de hurler son nom au moindre prétexte. Du coin de l'œil, il vit une minuscule arbalète apparaître dans la main valide de l'intrus. Il la pointait en direction de la voix de Giulietta.

Le temps s'arrêta, et Tycho bougea.

Il se jeta devant elle juste à temps pour prendre la fléchette dans l'épaule, et le choc le fit redevenir presque entièrement humain. La dernière chose dont il se souvint fut d'avoir projeté sa dague en retour.

— *Réveille-toi, réveille-toi, réveille-toi...*

Des vagues d'agonie le retenaient prisonnier de l'obscurité. Il était enfoui si profondément dans sa propre tête qu'il n'avait pour compagnie que des fantômes, et une grande étendue désolée. Un Skaélingar peint en rouge l'observait de loin. Le sauvage qui avait tué Afrior, sa sœur.

Cela s'était passé durant ses derniers jours à Bjornvin.

La mort d'Afrior était la seule chose dont il se souvenait avant son arrivée ici. Il n'était toujours pas certain que ce monde n'avait pas été créé uniquement pour le punir.

— *Réveille-toi...*

Tycho se força à ouvrir les yeux.

Dame Giulietta était agenouillée au-dessus de lui, des larmes roulant le long de ses joues. Elle les essuya d'un air rageur. Son visage était blême, son corps frissonnant d'horreur.

— Retirez la flèche, gronda Tycho.

Giulietta s'écarta, surprise. Soudain, une femme plus âgée apparut derrière elle, une femme que Tycho n'avait jamais vue. La nourrice de Leo, supposa-t-il. Elle tendit son bébé à Giulietta et prit une lampe des mains d'Eleanor.

— Mesdames, laissez-moi faire...

— Vous avez protégé l'enfant ? demanda Tycho.

— Je me suis barricadée dans sa chambre.

Tycho essaya de sourire, mais la douleur l'en empêcha. Des flots d'ombre venaient s'écraser sur lui ; les fantômes dans sa tête faisaient plus de bruit que des galets s'entrechoquant sur une plage.

— Vous devez extraire la flèche.

— Vous pourriez mourir.

— Je mourrai si vous ne l'enlevez pas. La pointe est...

Il s'apprêtait à dire « empoisonnée », mais la vérité s'imposa.

— En argent.

Peut-être avaient-ils simplement des flèches à pointe d'argent. Peut-être savaient-ils qu'il serait là. N'importe quelle flèche tuerait Giulietta, sa dame de compagnie et ses gardes, mais seule une flèche à pointe d'argent le mettrait hors d'état de nuire, lui.

— S'il vous plaît, ajouta-t-il, se surprenant lui-même.

— Cela va faire mal.

— Pas autant que de la laisser là.

Il hurla tout de même. Sa longue plainte résonna alors que les barbes aiguës déchiraient sa chair et que les parois lambrissées de chêne du vestibule se teintaient de douleur. Il aurait dû lui ordonner d'élargir la plaie, d'abord.

— Ne bougez pas, monseigneur. Ma dame va envoyer chercher un chirurgien.

— Inutile...

Son épaule guérissait. Une démangeaison féroce lui indiquait que la chair se ressoudait et que le muscle se reconstituait. Le ruissellement du sang noir ralentit puis s'arrêta sous leurs yeux. Tycho se figurait toujours des araignées. Une centaine, un millier, ou quel que soit le nombre qui venait après un millier... d'araignées, tissant des toiles en lui.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il à Giulietta.

C'était une question stupide, étant donné que son vestibule était jonché de serviteurs morts et que ses deux gardes gisaient, morts aussi, dans la cour devant la porte.

— Vous m'espionniez, dit-elle.

— Je passais par là... Laissez-moi vous aider à tout remettre en ordre. Vous allez devoir appeler la Garde. Et vous devriez probablement prévenir votre tante.

— C'est tante Alexa qui vous envoie ?

Tycho secoua la tête.

— Vous êtes sûr ?

— Évidemment, je suis sûr.

Elle ne l'avait pas vraiment envoyé. Elle lui avait plutôt suggéré de garder un œil sur la situation de ce côté-ci du canal.

— Jurez-le, exigea Giulietta.

Comme il restait silencieux, elle le repoussa loin d'elle.

— Toute ma vie, on m'a espionnée. Enfant, j'étais épiée où que j'aie, chacun de mes gestes était consigné par écrit. Je refuse d'être espionnée !

— Giulietta... Je viens de vous sauver la vie.

— Vous avez failli laisser tuer ma dame de compagnie.

À partir de là, la dispute ne fit qu'empirer.

Dans le nœud de canaux derrière Ca' Ducale, l'eau avait pris la couleur verte du vieux cuivre et l'odeur fétide d'une tannerie de cuir. Le régent ne semblait remarquer ni la puanteur, ni le fait que le docteur Crow respirait par la bouche.

— Le cambrioleur a avoué.

Le docteur Crow prit soin de garder une expression neutre.

— Excellent, monseigneur. Qu'a-t-il avoué ?

— Qu'il était républicain. Nous avons raison : les républicains étaient à l'origine de l'explosion de San Lazar, tout comme de l'empoisonnement de Marco. Et ce dernier outrage n'est que leur plus récente tentative de détruire ma famille. Cet homme était un imbécile. Il n'a pas cessé de clamer que mon idiot de nièce lui avait promis un procès. Il l'a répété encore et encore, jusqu'à l'instant de sa mort.

Le docteur Crow eut un mince sourire. L'alchimiste aurait voulu objecter que cela semblait un bien vaste complot pour seulement trois malfaiteurs, mais il était trop malin pour cela et se contenta de demander :

— Y en avait-il d'autres ?

— Des sympathisants, oui, répondit Alonzo. J'ai une liste de noms.

Le docteur Crow conclut qu'il en savait assez. Le régent avait décidé d'interroger lui-même le prisonnier, il valait donc mieux ne pas se mêler davantage de cette affaire. Il lui fit plutôt part d'une bonne nouvelle : la fureur de dame Giulietta, si violente qu'elle avait suivi Tycho jusqu'à la porte de Ca' Friedland, ne montrait aucun signe d'apaisement. Elle avait éconduit le messenger qu'il lui avait envoyé.

— En quoi est-ce une bonne nouvelle ?

— Cela vous donne le temps d'appâter le garçon.

— Seigneur ! Pourquoi diable est-ce que je voudrais l'appâter ?

— Il serait un atout précieux au sein de votre parti, monseigneur. Et, poursuivit le docteur, abattant sa carte maîtresse : il vaudrait mieux qu'il vous suive, vous, plutôt qu'Alexa.

Les vices du docteur Crow étaient suffisamment inhabituels pour lui rendre la vie compliquée. Il aimait porter des robes de femme, de préférence en soie. Et il aimait ouvrir des cadavres pour regarder à l'intérieur. S'il s'était adonné à ces deux passions en même temps, Alonzo lui-même n'aurait pu le garder en vie. Et si ces deux détails avaient été ses seules particularités, sa vie aurait depuis longtemps cessé d'être compliquée pour devenir très simple. L'Église brûlait les hommes qui se travestissaient en femmes, et elle brûlait ceux qui disséquaient des corps humains. Les deux en un seul homme, voilà qui aurait fait un bien beau feu de joie.

Par chance, le docteur Crow avait d'autres talents.

La plupart des alchimistes passaient leur vie à voyager de pays en pays, avec en général une petite longueur d'avance sur les gardes du prince qu'ils venaient juste de dépouiller. Le génie de Crow avait été d'annoncer très tôt, lors de sa première rencontre avec Marco le Juste, qu'il ne savait pas transformer le plomb en or et qu'il doutait que quiconque en soit capable. En revanche, il pratiquait des formes de magie étonnamment efficaces.

— Une violente querelle, dites-vous ?

— Elle hurlait contre lui depuis le seuil de sa porte comme une poissonnière du Rialto.

Alonzo ricana.

— Sir Tycho lui a alors dit qu'elle était une petite peste trop gâtée et qu'elle lui faisait honte. À ces mots, votre nièce a fondu en larmes, ce qui l'a rendue encore plus furieuse. Et le garçon est parti sans un regard en arrière.

L'air de rien, l'alchimiste prit une amande au miel sur un plateau et fit semblant de ne pas remarquer la moue irritée du prince.

— Tycho est... particulier.

Le docteur Crow choisissait soigneusement ses mots.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il vaudrait mieux qu'il soit à vous plutôt qu'à Alexa.

L'usage fait par le régent des services du docteur Crow et de ceux des Assassini était gouverné par les mêmes lois. Ni le premier ni les seconds ne pouvaient être employés à l'encontre d'un corégent. Le seigneur Atilo et le docteur Crow étaient tenus de rapporter toute tentative d'écart à cette règle.

Tout le monde savait que le seigneur Atilo penchait du côté de la duchesse, aussi sûrement que le docteur Crow était de celui du prince Alonzo. Hightown Crow se demandait parfois si sa propre haine des compétences d'Alexa en matière de poisons égalait l'aversion d'Atilo pour la formation militaire du régent. Quant au problème de dame Giulietta, il était véritablement très épineux.

Le régent avait refusé d'impliquer Alexa dans son plan consistant à inséminer Giulietta de sa propre semence pour s'assurer qu'elle donne un enfant à Janus. Cette stratégie était parfaitement justifiée par les précédents échecs du roi de Chypre dans ce domaine. Si le mariage de Giulietta avait bien eu lieu, tout aurait été pour le mieux.

À présent, bien sûr, le prince Alonzo voulait être absolument certain que le sortilège du docteur Crow empêcherait Giulietta de tout raconter elle-même à sa tante.

— Pour Giulietta, vous êtes sûr... ?

Le docteur Crow soupira intérieurement.

— Monseigneur... Nous avons déjà fait le tour de la question.

— Je veux être complètement certain qu'elle ne peut le dire à personne !

— Et je vous l'ai déjà dit, monseigneur...

— Alors pourquoi a-t-il dit qu'il savait ? Dites-le-moi !

L'alchimiste ne comprenait plus.

— Qui, monseigneur ? demanda-t-il, avant d'ajouter pour plus de clarté : Qui a dit qu'il savait ?

— Ce monstre aux cheveux blancs que vous voulez me faire recruter. Au banquet, quand je l'ai interrogé, il a dit : « Il y a des choses que l'on ne peut pas dire ». Il sait que l'enfant n'est pas de Leopold. Je lui ai demandé si, d'aventure, Giulietta avait dit...

Le docteur Crow se raidit.

— Il a répondu : « Il y a des choses que l'on ne peut pas dire ». Le petit salaud condescendant... Il sait et il va s'en servir.

Le verre de vin que se servit le régent était énorme, et la gorgée qu'il en prit suffit presque à le vider. Il était gros, se plaisait à vivre en cuirasse, et était resté plus ou moins ivre sans interruption depuis le soir du banquet. Il aurait eu besoin d'un bain, de vêtements propres et d'un bon coup de rasoir. Le docteur Crow n'avait toutefois aucun désir d'être l'homme qui lui en ferait la remarque.

— Trêve de finasseries. Je vous ordonne de le tuer, Hightown. Peu m'importe comment. Invoquez tous les démons de l'enfer si ça vous chante.

— Monseigneur !

— C'était une plaisanterie. Si vous osez dire le contraire, je vous livrerai au pape personnellement. Vous savez combien il brûle de vous voir.

À l'autre bout de la table, l'alchimiste chipa la dernière amande.

— Réfléchissez bien, monseigneur. Vous ne voulez pas...

— Je vous déconseille d'essayer de me dire ce que je veux ou pas, nom de Dieu !

— Si vous permettez..., reprit Hightown Crow. Un prince sage réfléchit à deux fois avant d'agir. À moins que la situation ne l'oblige à agir immédiatement.

Il y avait une note de vinaigre dans sa voix.

— Citez-moi encore une seule maxime de mon frère et je vous jetterai moi-même sur le bûcher.

— Je n'aurais jamais osé...

— Citer Marco ? Alors vous seriez bien le seul. Le saint duc faisait ceci, le saint duc disait cela...

Le régent était décidément très éméché, et le docteur Crow s'en félicita. Certes, il était plus dangereux lorsqu'il était ivre. C'était le cas de tous les hommes, et de toutes les femmes, pour ce qu'en savait le docteur Crow ; il n'en savait cependant pas grand-chose, car il évitait autant que possible d'avoir affaire à elles. Mais ainsi, le régent était aussi plus facile à manipuler.

Et le docteur Crow lui en était reconnaissant.

Cette affaire recelait de tels dangers que les intrigues habituelles de la cité semblaient dérisoires, en comparaison ; une bonne partie de ces dangers le visaient directement, lui. Si le régent avait simplement couché avec sa nièce, cela aurait été de l'inceste ; mais la faire inséminer avec une plume par le docteur Crow, et s'assurer par magie que l'enfant serait un garçon, c'était de la sorcellerie. Cela provoquerait l'excommunication du régent, l'empêchant donc de protéger le docteur Crow de l'Église. Et puis, il y avait Janus de Chypre. Son épouse avait été empoisonnée pour laisser place à dame Giulietta. Janus serait sans pitié s'il le découvrait. L'homme était un Crucifer Noir, pour l'amour du Ciel ; c'était son travail d'être sans pitié. Il tuerait peut-être Alonzo proprement, mais il y avait peu de chances qu'il fasse la même faveur à l'alchimiste.

Alonzo ne pouvait pas revendiquer la paternité de l'enfant, car il ne pouvait pas se permettre de laisser éclater la vérité sur sa conception. Le seul espoir du prince s'il se voyait accusé était de brouiller les pistes et de nier fermement avoir un quelconque rapport avec cette histoire.

— Monseigneur, pensez-y. Nous n'avons aucune preuve que Tycho sache ce que vous avez fait à Giulietta.

— Ce que *nous* avons fait.

— Sur vos ordres, ajouta le docteur Crow. Mais oui, *nous*.

— Vous avez une conclusion à me faire partager ?

— Soit il ne sait pas... soit il sait, et il ne l'a pas dit à Alexa. La première possibilité nous arrange, et la seconde encore plus. Cela signifierait qu'il ne lui appartient pas comme nous le supposions. Et il est... (Le docteur Crow hésita sur la formulation.)... très doué dans son domaine, qui dépasse celui du meurtre pur et simple. J'ai assisté à son entraînement, vous vous souvenez ?

— Il ressemble à un mignon de marchand maure.

— Monseigneur, son apparence importe peu. Il tue comme s'il était né pour cela. Même si je vous accorde que ses traits ont quelque chose d'angélique.

— Vous êtes en train de me dire que vous refusez de le tuer ?

— Je vous dis que je ne suis pas sûr d'y parvenir.

Le régent s'apprêtait à répondre lorsque des pas lourds, dans le couloir, l'interrompirent. Les sentinelles se mirent au garde-à-vous, frappèrent le sol de marbre de leurs hallebardes, et les

croisèrent comme le voulait la tradition. Puis, l'arrivante ayant prouvé qu'elle était autorisée à faire irruption au milieu d'un rendez-vous privé du régent, elle entra, suivie de son escorte.

— Nous avons un problème, annonça la duchesse.

Si la bouche du régent n'avait pas déjà été ouverte, le seul choc de voir Alexa débarquant dans son bureau pour lui faire cette confidence, plutôt que d'exiger une rencontre en terrain neutre, aurait suffi à la lui faire ouvrir.

— Quel problème ?

— D'après mes espions, Sigismund a l'intention de proposer un mariage : celui de Giulietta avec le demi-frère de Leopold Zum Bas Friedland.

— Frederick... ?

La duchesse acquiesça.

— L'empereur va le faire prince impérial et reconnaître le bébé de Giulietta comme son petit-fils. Nos deux pays seront liés par cet enfant.

Le ton sec d'Alexa trahissait son inquiétude.

Alonzo était contrarié que les espions de sa belle-sœur aient eu vent de tout cela avant les siens, mais il ravala sa fierté. Ils savaient tous les deux que l'Allemagne et l'Empire byzantin convoitaient Venise et ses colonies.

Milan, Gênes, Florence ? Venise pouvait leur mener la guerre, et gagner. Quand les philosophes parlaient de la richesse des républiques italiennes, ils parlaient de Venise. Les cités-États du continent n'étaient que les pâles reflets de la glorieuse Serenissima.

Les empires, en revanche...

Il fallait les traiter avec un respect visible. Et même si le khan des khans appelait Alexa « ma tante », Tamerlan était à l'autre bout du monde en train d'asseoir son autorité sur la Chine, une conquête plus vaste que l'Europe tout entière. Son esprit était ailleurs.

— Cela reste entre nous pour le moment, si vous êtes d'accord ?

Le régent fit signe qu'il acceptait, puis demanda :

— Que suggérez-vous ?

— L'option la plus évidente : une lettre personnelle à Sigismund. Notre nièce pleure toujours la perte de son cher mari. Reparlons-en dans un an.

— Cela me semble très bien. Vous devriez l'écrire.

— C'est bien mon intention, répondit Alexa.

On pouvait déchiffrer Venise au fil de ses lumières. La lueur montante des torches en haut des murs, l'éclat plus vif des lampes à huile derrière les fenêtres, les feux des gondoles illuminées et des barges qui apparaissaient et disparaissaient au rythme des brèches dans les murailles. Quand la bête s'éveillait, Tycho voyait la vie différemment.

Le monde n'était que lumière en perpétuel mouvement, les événements comme des éclairs fulgurants qui lui brûlaient la rétine dans les ténèbres. Même les foules... en particulier les foules, peut-être, car elles n'étaient que des myriades de lumières plus ou moins vives. Des boules lumineuses, composées de flammes infinitésimales qui se rassemblaient en flammes de plus en plus grandes.

Vacillant sans cesse. Coulant en un flot sans fin.

Ce n'était pas ainsi qu'il se voyait lui-même, et Tycho s'étonnait de ce décalage. Il se demanda une fois de plus si ce monde était vraiment le sien. Cette marée d'émotions multicolore, invisible à tout autre que lui, ce flot ardent d'amour et de colère.

Toute cette nourriture.

Il savait de quoi il avait l'air aux yeux des voyous qui écumaient les rues la nuit. Un jeune homme à l'air hargneux, aux pommettes hautes et au nez de faucon contrastant avec sa bouche pulpeuse. Ils s'avançaient vers lui, farauds, la main sur la poignée de leur dague, pour fléchir ensuite devant l'obscurité de son regard.

Et les femmes ?

Aristocrates, putains, Nicolotti...

L'étrangeté qu'elles percevaient en lui les faisait frémir. Il sentait leur regard sur lui, les voyait rougir quand il les frôlait dans les ruelles.

Dix jours plus tôt environ, sans réfléchir, il avait barré la route à une fille de *cittadino* aux cheveux roux. Elle s'était immobilisée et l'avait laissé la toucher à travers sa jupe, le regardant humer le musc sur ses doigts.

Le frère censé la chaperonner louchait sur une putain aux seins nus. À la vue de Tycho, il s'était dirigé vers lui d'une démarche résolue, mais sa hardiesse avait vite fait place à l'hésitation, puis au soulagement lorsque Tycho s'était fendu d'une révérence inattendue.

— Ma demeure est vôtre, avait dit Tycho. Joignez-vous à moi pour le dîner.

Le matin suivant, il avait poussé la fille hors de son lit, lui avait baisé la main et mis une claque sur les fesses, lui signifiant qu'il était temps pour elle de partir. La tache de sang discrète qui maculait le drap était la preuve qu'elle avait laissé sa virginité à Ca' Bell' Angelo Scuro.

Au fil des jours, les rumeurs enflèrent. Il était le fils d'un prince nordique, capturé et réduit en esclavage. Il était un noble *romaioi* de Constantinople, où les princes qui régnaient sur les Grecs et les Turcs se réclamaient toujours de Rome.

Le bruit qui le disait *romaioi* se retrouva chanté dans des ballades.

De ces chansons naquirent des pièces de théâtre improvisées par des troupes itinérantes, autorisées ou non. Puis cette rumeur mourut, terrassée par une autre encore meilleure. Plus tôt dans la soirée, Tycho avait entendu un jeune homme coiffé d'une perruque blanche et vêtu de somptueux haillons déclarer : « Je suis Sir Tycho des Anges, vaillant bâtard de Marco le Juste. » Alors que la

foule agitée des Nicolotti se demandait si ce qu'elle venait d'entendre constituait une trahison, le garçon ajouta : « La pute mongole m'a fait mettre un masque de fer et jeter dans la Fosse. Le bon prince Alonzo m'a libéré... »

Ils furent alors certains que c'en était bien une.

La Garde ne tarda pas à mettre un terme à la représentation.

Tycho esquissa un sourire aigre en repensant à ces inepties. Il se choisit une taverne derrière San Nicolò dei Mendicoli et y commanda deux cruches de mauvais vin rouge, qu'il emporta à une table branlante, dans un coin. La nuit était bien avancée et la pièce plus obscure encore que la place baignée de lune, au-dehors, jetant assez d'ombre sur le visage de Tycho pour lui éviter d'être reconnu.

Après avoir décidé qu'il était forcément l'un des leurs, car personne n'était assez stupide pour fréquenter cette taverne dans le cas contraire, les Nicolotti recommencèrent leurs messes basses. Peu de choses dignes d'intérêt ; on parlait d'un hurlement entendu sur une île où étaient enterrés les mendiants.

Des fantômes, disait l'un.

Une folle que sa famille avait mise dehors, avançait un autre.

La discussion dériva sur la conjuration républicaine qui avait par deux fois tenté d'assassiner dame Giulietta. S'ils avaient tué tous ces moines puis attaqué la dame dans sa propre demeure, c'était bien la preuve qu'ils ne reculaient devant rien. Une bagarre de rue avec les Castellani était prévue la semaine suivante...

Les Nicolotti prévoyaient d'y arriver en avance.

Tycho aurait volontiers parié que les Castellani allaient tenter d'arriver plus tôt encore. Les conversations entre sales types dans les tavernes mal famées de ce genre étaient toujours les mêmes – si on voulait les voir de cet œil-là.

Et de quel droit, se demanda-t-il, est-ce que je me permettrai de les juger ?

Il finit son vin et salua le tavernier d'un signe de tête. Il croisa sa fille en passant la porte et emporta avec lui le parfum de la jeune femme, le contact de sa poitrine généreuse et son petit rire. Il était temps pour Tycho de ramener son appétit à la maison.

— Vous êtes soûl, dit la femme qui lui ouvrit la porte.

— Si seulement c'était aussi simple...

La jeune Juive aux cheveux noirs qui se disait envoyée par le duc Marco se débattit quand il l'attira contre lui. Elle lui affirma avec tant d'assurance qu'elle n'était « pas pour lui » qu'il lui permit de se libérer.

— Comment t'appelles-tu ?

— Elizavet, monsieur. Comme hier.

— Je veux que tu me caches, Elizavet.

— Vous cacher de qui, monsieur ?

— De moi-même, et de la lune.

La guidant devant lui vers la petite pièce attenante au vestibule, il la fit patienter tandis qu'il poussait le fond du placard et le faisait coulisser pour révéler l'air nocturne, le jardin en friche et l'imprimerie de l'autre côté.

— Qu'est-ce qu'il y a, par là ? demanda-t-elle.

— La vérité.

Trois jours plus tard, Elizavet avait déverrouillé la porte de la petite maison pour le laisser sortir, comme il le lui avait ordonné. Et dans les semaines qui suivirent, ni l'un ni l'autre ne firent mention de cet épisode, bien qu'il ait surpris à plusieurs reprises le regard d'Elizavet sur la lune croissante... Elle était assez intelligente pour faire le rapprochement. D'ailleurs, elle était intelligente tout court. Ce que Tycho ne pouvait dire, en revanche, de la fille qui se trouvait cette nuit-là dans son lit.

Il la fit rouler sur le côté.

— Mets-toi sur les genoux.

— Monsieur, d'abord il faut que je...

— Les latrines ?

La fille rosit délicatement. Étant donné ce qu'il venait de lui faire, sa réaction parut étrange à Tycho. Mais après tout, il n'était pas une Vénitienne de seize ans aux parents aussi attentifs qu'ambitieux.

— Par là, indiqua-t-il. Je t'accompagne.

Ces mots semblèrent la déconcerter et elle rougit plus violemment.

— Monseigneur...

— Quoi ?

— J'ai honte...

— C'est inutile. Et ne m'appelle pas « monseigneur », mon nom est Tycho et je t'ai dit de l'utiliser.

La fille minauda comme s'il venait de lui faire un compliment. Tycho tira un rideau, révélant deux trous dans une planche, et pissa dans le plus proche.

C'était facile pour lui, comme il était nu. Elle, en revanche, dut relever sa chemise avant de l'imiter. Elle s'assit ensuite, l'air mal à l'aise.

Tycho soupira.

— Je reviens tout de suite.

Il restait une heure avant l'aube, ce qui lui laissait le temps de profiter d'elle une dernière fois. Il avait hâte que l'hiver arrive et que les nuits s'allongent. En été, les nuits étaient trop courtes et les jours trop longs à son goût.

— Je suis désolée, dit-elle en l'embrassant sur la bouche.

— De quoi ?

— D'avoir fait l'enfant.

— Mais non. Allez, enlève donc ça...

Peut-être était-ce une sorte de troc : il l'avait laissée aller seule aux toilettes et à présent, elle le récompensait. Ou peut-être était-elle simplement plus en confiance. Elle lutta pour se débarrasser de sa chemise et commença à la faire passer par-dessus sa tête, mais hésita.

— Je vais moucher la lampe.

Son corps était voluptueux, mûr à point. L'idéal de beauté vénitien demandait une poitrine généreuse, des hanches moelleuses et un ventre légèrement rebondi. La jeune fille s'en approchait assez pour attirer son lot d'admirateurs.

— Où est ton père ?

Elle se figea.

— Je me demandais, c'est tout.

— À Pise, avec ma mère. Ils échangent du sel contre de l'huile d'olive et achètent du tissu pour le vendre aux Allemands, à l'automne. Ils font le voyage tous les ans.

Le commerce tenait une place privilégiée à Venise. Les grandes maisons marchandes étaient nobles, et les plus petites, comme celle du père de cette fille, aspiraient à le devenir. Le commerce était le seul moyen pour un homme de s'enrichir – sauf s'il était juif. Le prêt d'argent était interdit aux chrétiens par la loi sur l'usure.

— Et il t'a laissée seule ?

— Avec mes cousins. Ils sont en bas.

Tycho s'adonnait au sexe comme un renard pille les poulaillers, parce que c'était ce qui se rapprochait le plus de satisfaire son autre faim. Il ne comptait plus ses conquêtes, pas plus qu'il ne comptait les ducats qu'il gagnait aux cartes.

Chaque nuit, Tycho attendait de voir sur quelle berge du canal se plaçait sa nouvelle maîtresse. Celle de la férocité, de la passion animale et de l'excitation brute ? Ou celle de la douceur, de la gentillesse et de la sage retenue ? Quel qu'il soit, le choix lui convenait ; la nuit suivante, il prenait une fille qui lui paraissait susceptible de préférer l'autre berge.

Il s'établissait ainsi une réputation d'amant brutal et tendre, ténébreux et caressant. Personne ne relevait la contradiction, et chaque femme le quittait persuadée d'avoir connu le vrai Tycho. Comme s'il avait pu envisager un seul instant de le leur dévoiler réellement...

Cette fois, cependant, il baissa sa garde et la posséda plus sauvagement qu'il ne l'aurait voulu. Surprise, elle protesta en sanglotant. Le véritable désir de Tycho ne pouvait être assouvi par ce qu'il prenait ainsi, mais il s'en contentait.

Lorsqu'il eut terminé, elle refusa sa bouche à ses baisers et il sentit sur ses joues le goût du sel et du chagrin. Il se mit alors à la câliner, murmurant qu'il était désolé, que sa beauté l'avait rendu fou ; et lentement, avec beaucoup de douceur, il la ramena sur la berge du canal qu'elle préférait. Comment aurait-il pu admettre qu'il avait été à deux doigts de lui arracher la gorge ?

— Tu es adorable, dit-elle.

Tycho soupira.

Elle fut stupéfaite lorsqu'il lui dit que jamais un mari n'apprendrait ce qu'elle avait fait, à moins qu'elle ne le lui avoue. Les hommes ne savaient pas, et les mères mentaient tout simplement à leurs filles pour les forcer à bien se tenir. Elle fut encore plus étonnée lorsqu'il retira une bague en diamant de l'un de ses propres doigts.

— Pour ta dot.

Elle fut la dernière de ses conquêtes.

Mais Tycho l'ignorait encore lorsque, une demi-heure plus tard, il ferma les volets, tira les rideaux pour se garder du jour naissant, fit lui-même le lit et mit de côté le drap souillé pour qu'Elizavet le lave.

Il se réveilla triste, au son des voix de ses amis qui se regroupaient à la porte de sa demeure. Il descendit les saluer et fut aussi surpris qu'eux lorsqu'il les pria de partir. Il ne pouvait pas se permettre de les fréquenter dans les jours à venir.

Réfléchis, s'admonesta-t-il. Soit tu trouves une solution, soit Elizavet t'enferme encore une fois. Et la solution, quand elle lui apparut, sembla si évidente qu'il s'étonna de ne pas y avoir songé plus tôt.

Il était à Venise : tout pouvait s'acheter.

Il y avait des commerces plus sinistres que celui des barils de vin débarqués à la Riva dei Vin, ou du minerai de fer des barges allemandes accostant à la Riva del Ferro, plus lugubres même que celui des esclaves sur la Riva degli Schiavoni. Puisqu'il lui fallait du sang mais qu'il avait pris la résolution de ne pas tuer pour se nourrir – même s'il doutait de tenir cette promesse –, il n'avait qu'à en acheter.

Dans une ville comme Venise, qui l'en empêcherait ?

Un saut le propulsa de l'*altana* de sa demeure – une terrasse sur le toit – au-dessus de l'étroit *rio* et jusqu'au toit d'un entrepôt. Un chat de gouttière s'immobilisa, des pigeons se réveillèrent bruyamment, et un gardien de nuit s'extirpa péniblement du bâtiment pour scruter en clignant des yeux la pénombre alentour. Tycho avait déjà disparu, parcourant les tuiles à grandes enjambées vers la misère abjecte des quartiers pauvres de l'extrême ouest de Venise.

Ils regroupaient une centaine de rues sordides où le simple fait de rester en vie était un combat quotidien. Tycho avait revêtu ses vêtements les plus ternes et abandonné son épée au profit d'un couteau bien aiguisé. Les piécettes glissées dans sa ceinture étaient de cuivre, plus quelques pièces d'argent qu'il lui était douloureux de manipuler. Un unique ducat était dissimulé dans ses bottes maculées de boue.

Il portait un bonnet nicolotti volé.

— T'es sur mon territoire...

La jeune mendiante saisit sa béquille.

Elle semblait bien trop agile pour en avoir réellement besoin. Une couverture moisie lui servait de lit. Un chien crasseux, qu'elle tenait par une ficelle abîmée, découvrit des dents jaunes alors que sa maîtresse retournait la béquille pour s'en faire une arme. Tycho lui lança une pièce.

— C'est quoi ?

— Une pièce, répondit-il.

La fille le regarda, puis s'accroupit et tendit la main pour ramasser le grosso de cuivre poisseux. Tycho attendit. Quand elle releva les yeux, il lui en jeta un autre, puis un autre encore.

— Couché, debout ou à quatre pattes ?

— J'ai des goûts un peu plus compliqués que ça.

Elle fit la moue en considérant les trois pièces de cuivre, comme si elle essayait d'évaluer le degré de complication qu'elle était prête à tolérer dans ses goûts. Tycho lui en lança une quatrième et une cinquième et la vit conclure qu'ils devaient effectivement être très spéciaux.

— Tu veux quoi, exactement ?

— Je veux que tu remplisses ceci.

Le bol d'étain qu'il lui tendit avait autrefois contenu de l'encre, dans l'imprimerie secrète de son palais. Il était banal et anonyme, sans monogramme, armoiries, patera ni marque de famille. Le genre de bol que n'importe qui pouvait posséder.

— Tu veux me regarder pendant que je...

Elle en était presque à rire de soulagement, persuadée d'avoir cette fois très bien compris ce qu'il voulait.

— Je veux du sang.

Quand Tycho lui ouvrit la paume d'un coup de dague, il la vit pisser tout de même, mais elle tremblait alors trop pour s'en apercevoir.

— Trop profond, dit-elle. T'as coupé trop profond.

Le sang jaillit et Tycho le recueillit dans le bol. Rien qu'à en respirer le parfum, il pouvait

presque s'imaginer le sentir descendre dans sa gorge. Il se détourna pour cacher ses canines qui s'allongeaient et mordit son propre doigt, qui se mit lui aussi à saigner.

— Qui t'a fait ça ? demanda-t-il.

Une entaille livide lui barrait la joue.

— Coup de fouet. Un charretier que j'empêchais de passer.

Oui, il lui avait bien semblé reconnaître une blessure de ce type. Elle était profonde, comme toutes celles que faisaient les fouets, et la peau était déchiquetée aux deux extrémités. Il se pencha et tira sur la plaie pour la rouvrir. La fille cria, et des pas qui résonnaient dans une rue voisine s'interrompirent. Tycho fit courir son doigt le long de son visage avant qu'elle n'ait pu se libérer puis étala son propre sang sur la paume de la fille.

— Elles guériront très vite toutes les deux.

— C'est vrai ?

— Va-t'en, maintenant, ordonna Tycho, la voix rauque.

La fille se leva en hâte et s'éloigna, son chien pouilleux sur les talons.

Tapi sous le porche désert qui avait été le recoin attitré de la mendiante, dans ce quartier misérable, sur cette couverture moisie, Tycho but au bol le liquide mousseux et sentit que les rues et le ciel nocturne gagnaient en netteté. Le sang de la fille était plein de peur et de chagrin, de solitude et d'espairs secrets, mais pas de souvenirs. Peut-être que seule la mort de sa victime libérait ses souvenirs. Ce sang avait le goût de sa propre enfance, et il espéra, sans y croire vraiment, qu'elle parviendrait à vaincre son malheur, elle aussi.

La nuit suivante, il déclara que sa demeure était fermée à tous, amis et connaissances, et qu'elle le resterait. Il suggéra à chacun de trouver un autre moyen de perdre son argent.

Tycho rêva d'une fin d'après-midi obscurcie par un épais nuage descendant sur la lagune, d'un orage de début juillet aussi violent qu'une crue subite, inondant la cité lagunaire et douchant ses habitants, tombant si fort que les marchands du Rialto et les vendeurs de nourriture ambulants de la Riva degli Schiavoni se dépêchaient de trouver un abri, quel qu'il soit, pour eux-mêmes et pour leurs marchandises.

La pluie rebondissait sur la brique en arête-de-poisson de la Piazza San Marco, giclait en jets cadencés du cul de pierre d'une gargouille de San Pietro di Castello, jaillissait du toit en plomb du palais ducal et coulait, comme un vernis, jusqu'au bas des dômes de cuivre de la basilique. Elle tomba dru, et anormalement longtemps.

Lorsque le soleil déclina et que les cieux s'assombrirent, ce qui aurait dû n'être qu'une averse d'été martelait toujours la ville. Venise disparut alors que la lagune pivotait sous les yeux de Tycho, et il se retrouva au-dessus d'une petite île au nord-est de la cité. Des rosiers sauvages fleurissaient en une forêt sanglante autour de fosses mortuaires. Il savait d'instinct que chacune d'elles renfermait des centaines de corps.

Il vit une jeune fille pointer la tête hors de la terre détrempée. Elle hésita, puis se cacha de nouveau. Une minute plus tard environ, elle émergea complètement dans la lueur du crépuscule, protégeant ses yeux d'une main contre le dernier ruban rouge sang brûlant à l'horizon.

Un moment, Tycho crut reconnaître la petite mendiante dont il s'était nourri la semaine précédente. Les rêves étaient si rares, dans l'obscurité stérile de son sommeil, que celui-ci l'avait plongé dans une confusion amnésique à mi-chemin du somnambulisme.

Les cheveux de la fille étaient sales et gluants de boue.

Sa bouche était pleine de terre, dont elle se débarrassa en grattant avec les doigts et en crachant. Un linceul de coton, aussitôt trempé par la pluie, lui collait à la peau. Elle le déchira et se mit debout, vacillante, maigre et tremblante sous l'averse. Ses seins étaient minuscules et ses côtes une rangée de brindilles saillantes, son bassin aussi creux que celui d'un chien errant. Tycho la reconnut immédiatement.

Rosalyn avait treize ans lorsqu'ils s'étaient rencontrés et quatorze lorsqu'Atilo avait ordonné à Tycho de la frapper. Il avait refusé de le faire, provoquant par là même la mort de l'enfant. Il en éprouvait du remords, assez pour que ce souvenir le hante.

Elle leva les yeux vers lui.

Sa bouche s'ouvrit en un rictus, dévoilant ses canines, et Tycho frémit. Ses yeux étaient d'un rouge sanglant, brûlant d'un feu qui mourut peu à peu. Quoi qu'elle ait cru voir en observant le ciel, elle l'avait oublié.

Elle tomba à quatre pattes et se lança dans une course effrénée le long du rivage. Mal assurée d'abord, elle finit par trouver son rythme, bondissant par-dessus les barques brisées, jusqu'à s'emmêler les pieds et culbuter dans le sable. Elle éclata d'un rire dément, bestial.

— *Monseigneur...*

La voix venait de l'autre côté de la porte.

On frappa, timidement d'abord, puis un peu plus vaillamment lorsque le jeune garçon dans le couloir eut rassemblé son courage.

— Monseigneur, êtes-vous... décent ?

Que venait donc faire ici le page d'Atilo ? s'interrogea Tycho. Et pourquoi Pietro lui posait-il une telle question ? D'abord il rêvait de sa sœur morte, ensuite le garçon lui-même apparaissait... ?

— Pietro ?

— Oui, monseigneur...

— C'est Sir Tycho, corrigea celui-ci en sortant du lit pour attraper une robe de chambre.

Contrairement à la plupart des gens, il dormait nu. Si on pouvait appeler « dormir » ce qu'il faisait quand ce monde s'estompait.

— Quel jour sommes-nous ?

— Samedi, monseigneur. Samedi soir.

Tycho soupira.

— Ma dame Desdaio veut savoir si vous êtes réveillé et décent...

À la façon dont le garçon prononça ce dernier mot, Tycho comprit qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il signifiait.

— Dis-lui de m'attendre en bas.

— Elle est dans la rue.

— Seigneur ! Pourquoi ?

— La fille juive qui a répondu à la porte...

Tycho enfila à la hâte son haut-de-chausses puis revêtit une chemise en lin et un pourpoint de velours noir qui le rendait presque invisible dans l'obscurité. L'habit, coupé court, s'arrêtait aux hanches. Comme la plupart des jeunes Vénitiens, Tycho portait une brayette rembourrée à la dernière mode.

— Oui ?

— Elle a essayé de renvoyer dame Desdaio. Elle a dit que vous viviez désormais comme un moine et que vous ne couchiez plus avec les jolies petites vierges. Et qu'elle devrait tenter sa chance ailleurs. Je crois que dame Desdaio n'était pas...

Non, Tycho ne pensait pas non plus qu'elle ait beaucoup apprécié.

Il avait grandi dans un monde où un seigneur ivrogne prenait les esclaves où et quand il le voulait. L'éducation de Desdaio avait été plus soignée. Tycho boucla sa dague à sa ceinture, enfila à son doigt une bague de rubis qu'il avait gagnée au jeu et ouvrit la porte. Pietro le suivit jusqu'à la porte d'entrée et ils retrouvèrent Desdaio dehors.

— Je me demandais si tu allais bien... Les gens murmurent...

Qu'elle se soucie assez du bien-être d'un ancien esclave pour traverser la ville de nuit dans le seul but de lui demander de ses nouvelles paraissait tellement absurde qu'elle disait certainement la vérité. Pour quelle autre raison serait-elle restée là, toute seule, au seuil de sa porte ?

— Desdaio...

La jeune femme releva le menton d'un air de défi.

Tycho soupira.

— Vous feriez mieux d'entrer.

Dame Desdaio lui rendit de nouveau visite la semaine suivante, toujours sans prévenir et accompagnée de Pietro. Elle apportait un panier d'osier plein de figes fraîches, affirmant que Tycho lui semblait pâle, et un livre sur l'art de la guerre emprunté dans la bibliothèque d'Atilo. Tycho le lut en une journée, constata qu'il ne valait pas grand-chose, et le posa près de la porte pour qu'elle le récupère à sa prochaine visite... car il lui paraissait évident qu'il y en aurait une.

Entre la fille du plus riche seigneur de Venise et la servante juive de Tycho se développa vite une amitié fondée sur l'absurdité de leur première rencontre. Seule Desdaio était capable de transformer une telle méprise en un souvenir amusant.

La semaine suivante, elle apporta de nouveaux vêtements pour Tycho, une paire de bottes en chevreau qu'il avait « oubliées chez elle », et du poulet froid pour le lézard ailé qui refusait de quitter la demeure.

— Il t'observe.

— Il s'est probablement échappé d'un bateau mongol. Elizavet le nourrit. Il reste.

Desdaio secoua la tête.

— Regarde ses yeux.

Tycho s'exécuta mais se surprit à détourner le regard. Cette nuit-là, le lézard le suivit d'encore plus près et finit par s'endormir sur son traversin, si bien qu'en se réveillant le soir suivant, Tycho se trouva littéralement nez à nez avec la créature.

Il ne s'aperçut qu'un ou deux jours plus tard que les visites de Desdaio coïncidaient toujours avec les réunions des Dix. Le Conseil des Dix tenait Venise au creux de sa main ridée. Des vieillards de l'âge d'Atilo étaient prompts à condamner de jeunes hommes à une fin précoce, ainsi que de jeunes femmes, d'ailleurs. Tycho se demanda si dame Desdaio savait les risques qu'elle courait.

Lors de sa quatrième visite, quand il lui suggéra de se rendre sur l'*altana* où le vent frais les soulagerait de la chaleur de la nuit, elle parut surprise.

— La lune ne te tourmente donc plus ?

— C'est la nouvelle lune, ce soir, ma dame.

— Mais te tourmente-t-elle toujours lorsqu'elle est pleine ?

Elle se remémorait la nuit où un minuscule éclat de pleine lune aperçu derrière sa propre épaule l'avait rendu à moitié fou. Il mentit donc.

— Cela a changé, ma dame.

— Comment ?

— Avec l'âge, je suppose.

Desdaio apprécia la réponse. Elle acquiesça avec l'air supérieur d'une femme de vingt-quatre ans face à un interlocuteur de dix-neuf. Bien sûr, c'était le sang de la mendicante, et non l'âge, qui avait délivré Tycho de sa faim.

— À quoi penses-tu ?

— À l'étrangeté de Venise.

Desdaio sourit tristement.

— Bien sûr...

De cinq ans son aînée, Desdaio lisait parfaitement, parlait trois langues et avait un corps sur lequel tous les hommes se retournaient, au risque de marcher droit dans les murs. Elle était aussi,

comme les gens ne se lassaient jamais de le rappeler, la plus riche héritière de Venise, et aurait naguère pu espérer devenir l'épouse de Marco IV. C'est pourquoi il avait été si choquant de la voir s'installer chez le Maure de l'ancien duc...

C'était justement d'Atilo dont elle voulait parler.

Tycho le sut dès l'instant où elle commença à le questionner sur lui-même, lui demandant où il jouait, s'il avait toujours des maîtresses, et lui expliquant que son soudain retrait de la société n'avait fait qu'ajouter à son mystère.

— Je me suis réformé.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit, répliqua-t-elle, acide. Tu as cessé de collectionner les pucelles vénitiennes. Je suppose donc que je suis en sécurité.

— Desdaio...

Lisant la peine dans ses yeux, Tycho mêla ses doigts aux siens. Elle se détourna, semblant sur le point de retirer sa main.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Giulietta.

— Que lui arrive-t-il ?

Il avait dû parler d'un ton plus tranchant qu'il n'en avait eu l'intention, car elle lui reprit sa main et son visage se ferma.

— Pardon, dit Tycho.

— Tu as entendu parler de l'envoyé de Sigismund ?

— Elizavet m'a dit qu'un noble allemand était arrivé ce matin avec cinq chevaliers et dix domestiques, exigeant que l'on aménage la moitié du Fontego dei Tedeschi pour son usage personnel. Que savez-vous de lui ?

— Je devrais être contente pour elle, mais...

Tycho était abasourdi. Il avait un jour entendu décrire Desdaio comme « un chou au miel avec une cuillerée de sucre », et il était difficile d'imaginer ce qui pouvait lui faire prendre un air aussi aigri.

— Quel est le rapport avec Giulietta ?

— Sigismund lui propose un mariage.

Tycho posa son verre.

— Je suis jalouse, d'accord ? dit Desdaio. Voilà, c'est dit. Je suis jalouse. Elle a déjà été mariée, et maintenant elle va l'être une nouvelle fois. Pourquoi serait-ce son tour ? Je suis fiancée à Atilo depuis plus d'un an.

— Elle a accepté ?

Desdaio haussa les épaules, indiquant que cela importait peu.

Pour Tycho, au contraire, la réponse de Giulietta était tout ce qui comptait, mais même inquiet comme il l'était, il savait qu'il ne pouvait pas dire cela à Desdaio. Il posa donc une autre question.

— Vous vous êtes disputée avec Atilo ?

Desdaio acquiesça en silence.

Risquant un regard de côté, Tycho remarqua que sa silhouette s'était arrondie, que sa peau resplendissait un peu moins qu'avant, et que ses cheveux châtain, qu'elle avait toujours notoirement refusé de rincer avec de l'urine et de la potasse pour les rendre blond vénitien, étaient moins luxuriants que dans ses souvenirs. Elle était jeune, belle et riche. Mais plus aussi jeune ni aussi belle qu'elle ne l'avait été.

— Je te plais ? demanda-t-elle avec humeur.

— Desdaio...

Elle se renfroigna.

— On dit que le nombre de vierges à Venise a diminué de moitié en un mois. Que les pucelages sont tombés comme des pétales.

— On ment.

Desdaio lui lança un regard assassin.

— Tu ne voulais pas le mien ?

— Ma dame, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Pourquoi pas ? répliqua Desdaio, furieuse. Il ne veut pas coucher avec moi.

— Vous le lui avez demandé ? s'écria Tycho, stupéfait.

Il tenta d'imaginer la réaction horrifiée d'Atilo.

— J'ai voulu savoir quand nous allions nous marier, et il a dit que nous le ferions quand le moment serait venu. Alors j'ai dit que je partagerais son lit, si c'était ce qu'il désirait ; que nous étions promis l'un à l'autre et que nous pouvions jurer de nous marier, et ainsi être libres de... Toutes mes amies sont mariées, et la moitié ont des enfants. Et à présent, Giulietta va se marier une deuxième fois.

Alors qu'elle se penchait en avant, son décolleté s'ouvrit, révélant le rebondi de ses seins et la vallée au milieu. Il sentit la transpiration provoquée par sa marche à travers Dorsoduro, ce qu'elle avait mangé pour le dîner, et le soudain parfum du désir lorsque sa poitrine bougea sous sa robe de soie et que son mamelon frôla le poignet de Tycho.

Elle l'embrassa avec passion, la bouche ouverte, les lèvres câlines. Puis, d'un coup, elle le repoussa et se rassit loin de lui, trop atterrée par sa propre attitude pour dire quoi ce soit.

C'est ainsi que dame Giulietta les trouva quelques secondes plus tard, assis sur un banc de la terrasse en bois de Tycho, sous la voûte étoilée d'un ciel sans lune, adossés loin l'un de l'autre dans un silence gêné.

— Monseigneur, dit Pietro d'une voix forte.

Giulietta leva la bougie qu'elle portait et les dévisagea tous les deux, jusqu'à ce que Tycho se lève et mouche la flamme entre ses doigts.

— Nous essayons d'observer les étoiles, dit-il.

— Elle est ici pour regarder les étoiles ? demanda Giulietta, glaciale.

— Pourquoi croyez-vous que je sois là ? rétorqua aussitôt Desdaio.

Dame Giulietta lui adressa un regard furibond. Ce n'était pas ainsi que l'on s'adressait à une princesse Millioni.

— Comment le saurais-je ? Tout ce que je sais, c'est que la servante de Tycho refusait de me laisser entrer sans le prévenir et que votre page ne voulait pas me faire monter jusqu'ici.

— Vous auriez peut-être dû les écouter.

S'interposant entre les deux jeunes femmes, Tycho toucha l'épaule de Pietro pour lui intimer de détourner le regard.

— Ramène dame Desdaio chez elle, prends ma gondole. Laisse-la sur l'un des petits canaux, j'enverrai quelqu'un la chercher demain.

— Je peux marcher.

— Vous serez plus en sécurité en gondole.

— Sans oublier, ajouta Giulietta, que cela sera plus convenable que d'arpenter les rues en pleine nuit sans escorte digne de ce nom. Enfin, si ces choses-là ont toujours de l'importance pour

vous.

— Et cela vient de la femme qui...

— Pietro, insista Tycho, tendu.

Le garçon dut presque pousser Desdaio jusqu'à l'échelle de l'*altana*. Arrivée à la trappe, Desdaio s'arrêta et se retourna, hésitante.

— Nous discuterons plus tard, promit Tycho.

Desdaio fit « oui » de la tête et disparut sans faire de révérence à dame Giulietta ni même paraître se souvenir de sa présence. Tycho entendit un trotinement dans le couloir, des pas dans l'escalier du *piano nobile*, la voix d'Elizavet, le vacarme de la porte d'entrée qui s'ouvrait, un silence, puis des sanglots...

— Vous n'en avez pas assez de vous comporter comme une garce ?

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Vous m'avez très bien entendu.

Tycho, les yeux tournés vers une lune invisible, entendit un bruissement de soie.

— Oh non, dit-il, je vous le déconseille, parce que je vous rendrais votre gifle.

— Un vrai gentilhomme ne frapperait pas une femme.

— Je ne suis pas un vrai gentilhomme.

— Le roi que j'aurais dû épouser vous a fait chevalier. Mon mari a combattu à vos côtés. Marco vous a donné son affection. Ma tante vous a offert ce palais...

Elle le regarda fixement, les yeux brillants et les mains sur les hanches, puis sa colère retomba comme le vent entre les voiles d'un bateau de pêche.

— Qu'ai-je fait pour mériter cela ? demanda-t-elle.

Sa lèvre inférieure tremblait et Tycho comprit qu'elle était sincère.

— Je vous ai sauvé la vie, répondit-il presque gentiment, et vous m'avez jeté hors de chez vous en m'interdisant de revenir. Vous avez dit que j'avais profité de vous... Que vous ne vouliez plus jamais me revoir.

— Alors vous avez jeté votre dévolu sur Desdaio à la place ?

— Nous sommes amis, et elle se sent seule. C'est l'unique raison de sa venue.

— Tout le monde, à part Atilo, est au courant de votre « amitié ». Que pensez-vous que les gens racontent sur elle ? Que pensez-vous qu'ils disent de vous ?

Ses tremblements étaient de plus en plus visibles. Dame Giulietta luttait contre les larmes, sans succès.

— Desdaio n'aime qu'Atilo.

— Ne soyez pas idiot. Vous voyez bien qu'elle vous aime aussi...

— Elle pense que je suis un démon.

Giulietta ferma la bouche, ravalant une question, mais son regard se fit perçant et Tycho vit qu'elle attendait une explication de sa part.

— Je lui ai parlé de mon enfance, un jour.

— Enfance de laquelle je ne sais rien.

— J'ai passé sept ans enchaîné à un portail, comme un chien. Je dormais dans des trous. Un jour, un noble m'a donné un coup de pied dans le ventre parce que je lui bloquais la route et m'a sauvé la vie en me pissant dessus. J'étais en train de mourir de froid, et sa colère m'a poussé à me cacher dans une étable.

Tycho porta son regard au-delà des toits, se demandant comment décrire la lente guerre d'usure que leur livraient les Skaélingar, à présent que Bjornvin semblait si loin. Les Skaélingar avaient

commencé à gagner bien avant sa naissance.

— Nos ennemis se battaient nus, avec des haches, des arcs et des couteaux. Leur peau était rouge et huileuse, dans la pénombre. Ils nous éventraient, coupaient les seins de nos femmes et embrochaient les bébés sur des piques. Leur chef avait des cornes...

Tycho reconnut l'expression de dame Giulietta.

Desdaio avait eu la même la nuit où il lui avait parlé de Bjornvin. Il s'attendait à ce que Giulietta le bombarde de questions, ou lui recommande de garder tout cela secret. Au lieu de cela, elle se signa et s'en fut sans se retourner.

Tycho la laissa partir.

Il prit conscience seulement plus tard qu'il ignorait pourquoi elle était venue.

La suggestion faite à Sir Tycho Bell' Angelo Scuro de se présenter à midi au Ca' Ducale pour une entrevue avec le prince Alonzo n'était pas exactement un ordre, mais pas non plus une simple requête. Les gardes qui l'attendaient en bas de chez lui en étaient la preuve.

— Le pourpoint noir.

Elizavet sortit le vêtement de son coffre de bois et ses pouces caressèrent son étrange surface.

— Soie enduite, fabriquée par le docteur Crow.

À la mention du nom de l'alchimiste, la jeune fille fronça les sourcils.

— Le haut-de-chausses noir, les gants assortis, et les bottes.

Il se dévêtit sans honte, indifférent à l'embarras d'Elizavet, et s'habilla avec une lenteur presque rituelle. La chemise d'abord, suivie du haut-de-chausses, de la brayette lacée et du pourpoint matelassé. Son reflet dans le miroir était inexpressif, son attention tournée vers ses propres pensées ; il tâchait de comprendre les raisons de cette convocation. Une visite de dame Giulietta, suivie d'une invitation de la part de son oncle... Tous deux étaient, à leur manière, ses ennemis avoués. Quant à Alexa, elle ne lui avait plus donné de nouvelles depuis qu'il avait malgré lui révélé à Giulietta leur accord pour la protéger.

Cela faisait plus d'un mois à présent.

Lorsque Tycho eut accroché ses dagues à sa ceinture et se tourna vers la porte, son visage ne trahissait aucune émotion et son regard était froid. Il avait adopté une apparence conforme à ce qu'il était : un homme entraîné au maniement des armes. Personne ne verrait la bête en lui, ni le jeune esclave qu'il avait été.

— Va dire au lieutenant que je suis presque prêt.

Elizavet s'exécuta.

Le fils de *cittadino* au visage poupin qui avait tambouriné impérieusement à sa porte, une heure plus tôt, avait refusé de croire que Sir Tycho n'était ni éveillé ni levé ; son humeur n'avait fait qu'empirer lorsqu'on lui avait annoncé qu'il devrait patienter le temps que Tycho se prépare à rencontrer le régent.

Cela faisait des mois que Tycho n'avait pas affronté la lumière du soleil. Et même s'il faisait confiance aux verres fumés du docteur Crow et à ce qui restait de ses onguents pour le protéger, le jour lui faisait peur au moins autant qu'il lui manquait.

Massant les derniers restes de pommade sur son visage, Tycho fit glisser les lunettes sur son nez, lissa ses tresses argentées et les dissimula sous un chapeau à large bord. En descendant l'escalier, le long des fenêtres aux volets clos et aux rideaux tirés, il laissa ses yeux s'accommoder à la pénombre.

Il voulait se préparer aux rayons aveuglants qui l'attendaient.

— Ah, vous êtes enfin...

Après un examen plus attentif, le lieutenant constata que les rumeurs faisaient à peine justice à la bizarrerie de Sir Tycho et garda pour lui le reste de sa phrase.

— Monsieur... Vous allez devoir laisser vos dagues ici.

— Alonzo me demande, n'est-ce pas ?

La formule correcte était « le prince Alonzo ». Le fils de *cittadino* s'étonna qu'un chevalier nouvellement adoubé ignore ce genre de subtilité. Tycho faillit sourire devant l'évidence de son

trouble.

— En général, on me convoque pour mes armes, justement.

— Une gondole nous attend.

— En fait, je vais marcher, dit Tycho. Vous pouvez m’accompagner, ou me retrouver là-bas.

Alors qu’ils se mettaient en route vers le pont en bois du Rialto, où ils pourraient traverser le Canalasso et emprunter les rues qui menaient vers le palais ducal, au sud, Tycho sentit sa nuque se crispier. L’importance de ne pas être vu constituait l’essence même de son entraînement d’Assassini ; il lui fallait étreindre les ombres tel un amant, les déployer comme une cape douée de vie. Il détestait si farouchement être visible qu’il pouvait presque sentir les « Regarde ! » murmurés sur son passage quand il bifurqua sur la Vecchio San Giovanni, non loin d’une bande de gamins qui jouaient au ballon.

Heureusement, les rues suivantes étaient étroites et bordées de hauts bâtiments. Il ne reçut presque pas de lumière directe dans la Calle de Madonna ; en revanche, devoir longer le quai ouvert de la Riva dei Vin lui fut très pénible, car le soleil éclairait généreusement les eaux maussades du Grand Canal, les parant de mille éclats d’argent liquide.

Le pire fut la traversée du Rialto.

Le Ponte Maggiore était le plus large de Venise, et le seul à relier les rives du Grand Canal. Lorsqu’ils l’atteignirent, la passerelle avait été levée afin de laisser passer une flottille de petits bateaux à rames tirant à contre-courant une lourde cogue génoise. Tycho fendit la foule sans doute un peu trop brusquement, car un homme imposant se retourna pour lui faire face ; toutefois, en s’apercevant de l’étrangeté qui émanait de lui, il se mit à s’excuser d’avoir été bousculé.

— Vous comprenez maintenant pourquoi j’évite de sortir durant la journée.

— Les gens réagissent toujours de cette façon ?

— J’ai une apparence... (Tycho s’écarta pour laisser passer une religieuse, qui se signa et pressa l’allure.)... inhabituelle, même pour Venise.

— Et si on vous remarque même au milieu d’eux...

Le lieutenant désigna du menton les Maures, les Mamelouks et les Mongols qui marchandaient sur la Riva del Ferro, l’œil rivé sur leurs bénéfices et leur prochaine bonne affaire.

— Alors...

— Exactement.

Venise était la croisée des routes, le lieu où chaque monde venait vendre ce que les autres n’avaient pas. Secrets, épices, soies, jade de Cathay, armes, armures. Les marchands y pariaient sur la prochaine moisson seldjoukide, sur l’état actuel du brigandage le long de la route de la Soie, sur la découverte de nouvelles mines en Afrique. Chaque teint, chaque forme d’yeux et chaque couleur de cheveux s’y retrouvait plus d’une fois. Tous, sauf les siens.

Le seigneur Roderigo les attendait en haut d’un escalier de marbre jalonné de statues grecques à divers stades de nudité et d’effondrement. La plupart étaient ébréchées, quelques-unes n’avaient plus de bras. Tycho supposa que celles-ci devaient être les plus anciennes.

— Vous êtes en retard, dit Roderigo.

— Nous sommes venus à pied.

— Pourquoi ?

— Parce que je l’ai décidé.

— Messieurs, s’il vous plaît...

Tycho se retourna à demi et découvrit le régent dans l’encadrement d’une porte.

Il tenait un verre de vin à la main, ce qui n'avait rien d'inhabituel, et paraissait relativement sobre, ce qui semblait plus étrange. Alonzo recula pour inviter Tycho à le rejoindre à l'intérieur. L'un des murs était décoré d'épées, un autre d'étendards gagnés à la bataille. Une armure florentine richement ciselée occupait un coin de la pièce. Il aurait été difficile d'ignorer le passé de *condottiere* du régent.

Lorsque celui-ci ferma la porte, Tycho prit conscience qu'il était seul et bien armé, ses dagues à portée de main, en compagnie de quelqu'un qu'il souhaitait tuer depuis très longtemps. C'était cet homme qui l'avait vendu comme esclave. Et, malgré tout le soin apporté à l'histoire du complot républicain, Tycho pensait qu'il était également à l'origine de l'explosion à San Lazar – à moins que Roderigo n'en ait eu l'idée tout seul, car Tycho restait fermement convaincu que le capitaine y était pour quelque chose. Le régent devait certainement se douter de ses soupçons... Mais Alonzo ignorait une chose : Tycho savait désormais que c'était bien le régent qui l'avait fait venir à Venise des mois plus tôt, dépouillé de ses souvenirs et avec un seul objectif en tête...

Tuer Alexa.

Alors, pourquoi m'a-t-il convoqué ici ?

— Je pense que nous devrions être amis, vous et moi, déclara le régent.

L'homme attrapa une amande caramélisée et se la fourra dans la bouche puis regarda dans le vague, l'air pensif. Tycho n'arrivait pas à savoir si Alonzo étudiait vraiment le goût de la friandise ou s'il essayait simplement de l'impressionner.

— Vraiment, monseigneur ?

— Aussi étonnant que cela puisse paraître, oui.

Le prince se retourna et marcha jusqu'à la fenêtre pour contempler la lagune étincelante et la dizaine de bateaux dont l'équipage étouffait, impuissant, dans la file de quarantaine. Le soleil ardent de ce début d'août avait rendu le Molo en contrebas presque désert.

— Vous avez vu ma nièce, hier soir.

— Ses nouveaux gardes l'espionnent pour vous ?

Alonzo s'esclaffa.

— L'un d'eux, oui. Et je vous faisais suivre dans les tripots par un petit *cittadino*, jusqu'à ce que vous cessiez de les fréquenter. Je dois dire que vous m'avez coûté une fortune en mises, et Antonio me jure qu'il a d'ordinaire beaucoup de chance. Vous trichez ?

— J'ai du mal à perdre à quoi que ce soit.

— J'essaierai de m'en souvenir.

Il y avait une note d'amusement dans la voix du régent, mais Tycho n'était pas sûr que ce rire monte jusqu'à son regard.

— Combien d'arbalètes sont pointées sur moi ?

— Aucune. Notre conversation ne peut en aucun cas être répétée, et même moi, je n'irais pas jusqu'à être forcé de massacrer une demi-douzaine de mes propres hommes.

Se détournant de la fenêtre, Alonzo emplît à demi un verre de neige compacte, dont il lui dit qu'elle avait été descendue de l'Altus dans des bottes de paille, puis le remplit à ras bord de vin blanc. Il tendit ensuite le verre à Tycho et en prépara un autre pour lui-même. La vraie discussion commençait.

— Pourquoi ma nièce est-elle venue vous voir ?

— Monseigneur... ?

— Si je dois vous faire confiance à l'avenir, il vous faut répondre franchement à mes questions. Je vous le demande à nouveau, donc... Pourquoi ma nièce vous a-t-elle rendu visite hier soir ?

— Elle est venue chez moi pour crier contre moi. Du moins, c'est ce qu'il m'a semblé. Elle est partie avant que je ne lui découvre d'autres desseins.

— Cela ressemble bien à Giulietta.

Tycho prit une gorgée de vin glacé et s'aperçut qu'il était délicieux. Évidemment, le prince Alonzo ne se serait pas contenté de moins.

— Dame Desdaio était venue me voir plus tôt dans la soirée.

— Pas pour la première fois, d'ailleurs...

Le régent souriait, légèrement penché en avant, et son attention paraissait tout entière concentrée sur Tycho. Cependant, celui-ci ne pouvait s'empêcher de penser que ses paroles avaient un sens caché, plus grave.

— Nous ne sommes pas amants.

— Vous seriez bien le seul homme à Venise à ne pas prétendre le contraire. Il y en a des centaines qui se vanteraient volontiers d'être passés entre ses cuisses.

— Dame Desdaio est une amie.

— Peu importe. Atilo vous tuerait quand même. (Le régent réfléchit un instant.) Il vous tuerait sans doute tous les deux. Vous croyez qu'il parviendrait à vous abattre ?

— C'est possible.

— Mais pas certain, donc ?

Tycho haussa les épaules et prit une nouvelle gorgée de vin.

— Cela aussi, j'essaierai de m'en souvenir.

Le régent semblait penser ce qu'il disait.

— Quelle est la raison de ma présence ici, monseigneur ?

— Hormis l'opportunité de gagner la faveur d'un prince ?

Tycho ne répondant rien, le régent poussa un soupir théâtral et mâchonna une poignée d'amandes dont il avala les éclats avec une gorgée de vin glacé.

— Vous avez eu connaissance de la proposition de Sigismund ?

— Vous désirez que je tue son envoyé ?

Pour la première fois depuis son réveil, Tycho eut l'impression que la journée ne s'annonçait pas si mal, finalement. Tuer le messenger ne changerait rien au message mais enverrait un signal fort.

— Non. Je veux que vous m'écoutez.

Tycho ne put s'empêcher de se rembrunir.

— Est-il vrai que vous étiez ami avec le prince Leopold ?

Comme Alonzo lui-même l'avait envoyé tuer ce prince, la question était piégée. En épargnant la vie du *Kriegshund*, Tycho avait commis une trahison.

— Sur la fin, oui, admit-il prudemment.

— Sa mort a-t-elle été honorable ?

— Magnifique. Il est mort pour sauver Giulietta. Ses hommes sont tombés avec le même courage. C'était un spectacle glorieux...

— Brave homme.

Tycho savait qu'Alonzo apprécierait.

Le régent était un enfant gâté, un prince chouchouté et un soldat chevronné réunis dans le même corps en un mélange explosif. Si l'on n'avait pas laissé moisir ses talents dans l'ombre de son frère aîné, et si son niais de neveu ne lui avait pas barré l'accès au trône, sa vie aurait pu être exemplaire. Comprendre cela ne le rendait pas moins retors aux yeux de Tycho, seulement plus facile à analyser.

— On dit que vous avez combattu à ses côtés. Que vous vous êtes battu d'une manière...

Alonzo semblait perplexe, trop perplexe.

— Personne ne dit vraiment comment. Simplement que vous avez gagné la bataille. (Ses yeux se plissèrent lorsque Tycho se contenta d'acquiescer.) Vous en avez tué beaucoup ?

— Suffisamment.

— Combien ?

— Je n'ai pas compté. Je n'en ai pas eu le temps, ni aucune bonne raison de le faire. Chaque fois qu'un Mamelouk tentait de m'arrêter, je le tuais, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Il vit que le régent hésitait à le croire.

— Comme saisi d'une colère aveugle ?

— Aveugle et froide, répondit Tycho. Comme si je n'étais pas vraiment là.

— Aah...

Le régent saisit son verre et prit le temps d'en boire une gorgée.

— Alors Alexa disait vrai. Elle vous a vu combattre dans un de ses rêves. Lesquels, je dois dire, deviennent de plus en plus fréquents...

— Monseigneur... Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Parce que je viens de perdre un mois à me demander si je devais vous faire tuer ou non. Et, bien que je risque fort de le regretter, j'ai décidé que vous m'étiez plus utile vivant que mort. La suggestion de l'empereur Sigismund est...

Alonzo soupira.

— Inopportune ?

Le régent se remplit la bouche d'amandes, mâchant bruyamment. *Quelle est la part de calcul dans tout cela ?* se demanda Tycho.

— Je vais être honnête avec vous, dit Alonzo.

Il répondit ainsi à la question de Tycho. L'entretien tout entier avait été calculé dans les moindres détails.

— Venise ne peut pas se permettre de laisser Giulietta épouser le frère de Leopold.

Tycho attendit qu'il lui explique pourquoi.

— Cela va provoquer la colère de Byzance. Première raison. La seconde, c'est qu'en un rien de temps, Sigismund présentera son bâtard comme le duc et Giulietta comme la duchesse, soumettant Venise au joug allemand. Il proposera sans doute le fils de Leopold comme héritier.

Cette fois, lorsqu'Alonzo s'empara de son verre, ce fut pour le vider et s'en servir un nouveau. Il le posa ensuite sur la table et se retourna vers Tycho.

— Mais il y a un problème dans tout cela, n'est-ce pas ?

Tycho en voyait plusieurs.

— Dieux, lâcha Alonzo avec humeur, vous n'êtes pas prompt à abaisser vos cartes. Je suppose que je ne peux pas vous en blâmer. Vous et moi savons très bien que le gamin n'est pas de Leopold, n'est-ce pas ? Vous me l'avez dit au banquet.

— Vous insinuez qu'il est de moi ?

Le prince Alonzo lui lança un regard étrange.

— C'est ce que vous insinuez ? Que je suis le père de Leo ?

Le visage gras du régent se fendit d'un sourire et il tira à lui ce qui restait d'amandes caramélisées.

— Le docteur Crow avait raison, dit-il. Vous êtes bon à ce jeu-là. Très bon. C'est encore mieux que ce que je pensais.

L'offre du prince Alonzo était simple. Sir Tycho, l'esclave fraîchement anobli, ferait sa cour à sa nièce en comptant, pour obtenir ses faveurs, sur tout ce qu'ils avaient vécu ensemble, le malheur qui hantait la jeune femme, et l'amitié de Tycho pour son mari décédé.

Il la convaincrail de lui accorder sa main et le régent répandrait discrètement une rumeur désignant Tycho comme le véritable père de l'enfant. Un écart scandaleux de la part de Giulietta, bien sûr, mais puisque tout Venise s'était déjà persuadé que Tycho était le bâtard d'un prince... Et le bruit circulait qu'ils avaient été amants à bord du *San Marco*.

— Je vais demander au Conseil de la pousser à accepter la proposition de l'empereur. Laissez-lui une semaine, le temps qu'elle panique un peu, puis entrez en scène. Je compte sur vous pour faire preuve de finesse.

Avec Giulietta ?

Face à elle, sa langue se changeait systématiquement en plomb.

Si le plan d'Alonzo fonctionnait, Sigismund se désintéresserait du bébé. En retour, Tycho recevrait la faveur du régent, grimperait les échelons de la société vénitienne et verrait son nom inscrit au Livre d'or, la fameuse liste des nobles ayant le droit de siéger au Conseil. Personne n'oserait refuser cela à l'époux d'une princesse Million. Tycho pourrait compter sur un avenir confortable. Un avenir privilégié. Un avenir où il serait l'ami du régent...

Et où, pensa Tycho, le régent s'imaginait sans doute pouvoir manipuler sa nièce par l'entremise de son nouvel « ami ».

En rentrant chez lui le long de ruelles qui, au soleil de la fin d'après-midi, lui paraissaient à la fois familières et étranges, Tycho eut la sensation que le prince Alonzo pensait déjà avoir obtenu son accord. Le régent était malhonnête, intéressé et sournois, Tycho n'en doutait pas une seconde. Mais il venait de lui offrir ce qu'il désirait le plus au monde : Giulietta.

Peut-être avait-il bel et bien accepté, en fin de compte.

— Vous avez entendu parler du démon ?

Tycho regarda le page d'Atilo. Il avait grandi, ses épaules s'étaient élargies. L'entraînement du Maure avait habillé de muscles sa frêle carrure. Dame Desdaio veillait visiblement à ce qu'il soit bien nourri.

— Ton maître sait que tu es là ?

Le garçon fit halte, se dandina un instant puis reprit sa marche. Tycho prit cela pour un non.

— Dame Desdaio le sait.

— Ah bon ?

Pietro hochait farouchement la tête, les yeux brillants d'adoration.

— Elle a dit que je n'avais pas besoin de déranger le maître à chaque fois que je faisais un pas.

En tant qu'apprenti assassin, le garçon avait droit à un jour de congé chaque deuxième samedi du mois. Tycho aurait dû se douter qu'il le trouverait devant sa porte, à l'attendre, dès la tombée de la nuit.

— Enfin bon. Monseigneur siège au Conseil, ce soir, de toute façon.

Pietro paraissait fier de servir un membre des Dix, ce qui n'était guère étonnant. Aucun enfant des rues n'aurait osé rêver d'une telle promotion. C'était Tycho qui l'avait rendue possible, au printemps précédent. L'amitié du garçon lui était acquise, qu'il le veuille ou non.

— Afin d'étudier la proposition de Sigismund ?

— C'est ça. Monseigneur ne rentre presque plus à la maison.

Ainsi, Atilo passait ses journées en courbettes auprès de la duchesse Alexa, la femme qui l'avait banni de son lit ? Desdaio trouverait certainement cela difficile à avaler, ne serait-ce que parce que l'inclination du Maure à son égard était l'étoile qui la guidait à travers le mépris du monde.

— Et pour le propre mariage du seigneur Atilo, une date est-elle fixée ?

Les lèvres de Pietro se pincèrent en un trait crispé.

Il était normal que Pietro soit fidèle à son maître, et son dévouement pour dame Desdaio était une évidence. Il avait tout juste l'âge de l'enfant qu'elle aurait eu si elle s'était mariée en même temps que ses amies. Mais le garçon ressentait également de la loyauté envers Tycho, et cela l'empêchait de prendre une décision.

— Peu importe, le rassura ce dernier.

Pietro se détendit. Et dans l'espace exigu d'une ruelle presque déserte, quelques minutes plus tard, Tycho perçut un écho double à leurs pas qui s'étaient accordés en un seul et même rythme, comme cela arrive parfois entre amis. Il compta à rebours depuis cinquante.

— Qui est-ce qui nous suit ?

Tycho dut attraper Pietro par la nuque pour l'empêcher de se retourner. Devant eux se trouvait le pont qui leur permettrait de traverser le Rio di San Felice en direction du palais de dame Giulietta. Non loin de là, un groupe de noctambules se déversait dans la rue par la porte d'une taverne.

— Avance.

Le garçon obéit.

Une minute plus tard, alors qu'ils croisaient des familles au sortir d'une messe tardive, Tycho interpella sèchement son compagnon. Pietro leva les yeux vers lui et Tycho lui frôla la joue d'une giflette feinte. Au même moment, il lui donna un rapide coup de pied qui le fit trébucher. Cela se passa

si vite que n'importe quel témoin aurait cru que la gifle avait jeté le garçon à terre.

— Maintenant, regarde, siffla Tycho entre ses dents.

Tirant le garçon en larmes pour le relever, Tycho brandit de nouveau la main, puis sembla changer d'avis et le lâcha en haussant les épaules. Un noble comme un autre qui s'énervait contre son page. Les curieux retournèrent à leurs occupations.

— Bien. Qui est-ce ?

— Iacopo..., répondit Pietro tristement.

— Tu es sûr que le seigneur Atilo ne t'a pas interdit de me voir ?

— Il m'a dit de faire ce que je voulais pendant mon congé, mais de l'utiliser avec sagesse.

Du Atilo tout craché.

— Alors qui suit-il ?

Pietro réfléchit un instant.

— Vous ?

Le valet d'Atilo, supérieur à Tycho dans la hiérarchie de la maison, avait été jaloux de la vitesse à laquelle celui-ci assimilait les techniques des Assassini. Le connaissant, Tycho présumait que sa rancœur ne connaîtrait jamais de fin. Il s'en préoccuperait plus tard. Pour l'heure, il avait des soucis bien plus importants en tête.

— Monseigneur, chuchota Pietro.

Tycho baissa les yeux vers lui.

— Êtes-vous souffrant ? Vous tremblez.

— Je suis inquiet.

Pietro parut choqué.

Arrivé chez Giulietta, Tycho confia le garçon à la bonne pour qu'elle lui trouve quelque chose à manger en cuisine. Il lui ordonna aussi de demander à dame Giulietta si elle acceptait de le recevoir, lui.

— Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer, monseigneur, je vais envoyer quelqu'un la prévenir.

— J'attends dehors.

— Monseigneur...

— Demandez-lui. Dites que c'est à propos de Leo.

— Vous avez remplacé vos gardes.

— Cela vous étonne ?

Étant donné qu'il avait assisté à la mort des deux premiers, il reconnut que non.

Dame Giulietta semblait aussi nerveuse que lui. Vêtue de ses atours noirs de deuil, elle était assise, très raide, au milieu du *piano nobile*, dans un fauteuil de noyer à haut dossier et aux bras sculptés qui avait été le préféré du prince Leopold.

Devant elle trônait sur un plateau d'argent une tourte au pâté de pigeon. Le dessus de la croûte avait été retiré, mais Giulietta n'avait pas touché à la viande.

Un unique verre étincelait à la lueur d'une dizaine de bougies blanches. Leopold avait beau être un bâtard, il était tout de même fils d'empereur, et sa demeure était somptueuse. Tout ce qu'elle contenait appartenait désormais à Giulietta.

Tycho tenta de se souvenir de son âge.

Elle avait quinze ans lorsqu'il l'avait rencontrée, dans la cathédrale. À présent, donc, seize ans, peut-être dix-sept. À la lumière des bougies et de tout ce luxe rutilant, elle semblait à la fois plus

âgée et beaucoup plus jeune. Elle ne le pria pas de s'asseoir ni ne lui proposa de rafraîchissement.

— Où est Leo ?

— Il dort, répondit Giulietta. Pourquoi ?

— Je me posais simplement la question.

En contemplant son visage, Tycho s'efforça de réprimer ses souvenirs de la première fois qu'il était entré dans cette maison. Bien sûr, il ne parvint ainsi qu'à les faire resurgir avec autant de clarté que s'il y était encore.

« *Vous êtes comme Leopold* », avait déclaré Giulietta cette nuit-là.

Elle s'était tournée face à lui en se servant du bébé pour dissimuler ses seins. « *Une bête à l'intérieur d'un homme. Et un homme à l'intérieur de la bête.* »

« *Non*, l'avait avertie Tycho *Je ne lui ressemble en rien.* » Il avait enfoui ses doigts dans ses cheveux et lui avait tiré la tête en arrière jusqu'à ce que sa gorge soit exposée.

« *Si.* »

Il l'avait mordue sauvagement, du sang s'écoulant en travers du bébé et sur les draps. Et lorsqu'elle avait hurlé et que le prince Leopold s'était mis à tambouriner à la porte, Tycho avait pris la douceur exquise que la vie de la jeune femme avait à offrir.

Il l'avait conduite tout au bord du précipice de la mort.

Ce faisant, il s'était rendu dépendant d'elle, parachevant ce qui avait commencé le soir où, dans la basilique, elle s'était agenouillée à demi nue, un couteau contre son sein, devant une Vierge au tendre sourire. Avait-il eu tort ?

Tycho serra les poings jusqu'à ce que ses ongles lui meurtrissent les paumes.

Évidemment qu'il avait eu tort.

Il ne l'avait pas compris à l'époque, et la bête ténébreuse et amère que sa cage thoracique retenait prisonnière, celle qui s'était échappée pour sauver Giulietta des Mamelouks, refusait de l'admettre à présent.

Sans lui, elle serait morte. Et maintenant, assise là devant lui, elle le regardait froidement, comme s'ils ne partageaient pas les mêmes souvenirs intenses. Comme s'il était vraiment le démon que l'histoire de Bjornvin et de ses ennemis cornus évoquait pour elle.

— Que venez-vous faire ici ?

Il avait posé à Alonzo la question inverse avant que le régent et lui ne tombent d'accord pour que Tycho demande Giulietta en mariage. Une proposition si étrange que le jeune homme n'était pas sûr de savoir lequel des deux avait manipulé l'autre. Un regard sur le visage fermé de Giulietta et le discours soigneusement préparé de Tycho s'évanouit sur ses lèvres.

— Alors... ?

— Leo a besoin d'un père.

Il aurait dû trouver une meilleure manière de le dire.

— Vous êtes venu jusqu'ici pour me dire d'épouser Frederick ? C'est ce que souhaite le Conseil, vous savez... Ils veulent que j'épouse le demi-frère de Leopold, parce qu'après tout, un bâtard de Sigismund ou un autre, quelle différence ? (Sa voix enfla, pleine d'une colère à peine réprimée.) Je suppose que c'est tante Alexa qui vous envoie ?

— Cela fait des semaines que je ne l'ai pas vue.

— Répondez à ma question.

— Non, ce n'est pas la duchesse qui m'envoie.

— Mais vous croyez que je devrais accepter ce mariage ? Mon oncle est de cet avis. Tante Alexa m'a semblé moins enthousiaste. Sans doute parce que l'idée plaît tant à oncle Alonzo. Quand il

est pour, elle est contre. Quand elle est pour, il est contre. Leurs petits jeux m'écœurent.

— Giulietta, écoutez-moi.

Elle se renfonça dans son fauteuil, boudeuse.

Je vous aime. Je ne peux pas vivre sans vous. Ma vie est liée à la vôtre depuis l'instant où j'ai posé les yeux sur vous. Toutes ces choses qu'il ne lui avait jamais dites, pourquoi ne pourrait-il pas les lui avouer maintenant ?

— Oui ? dit-elle finalement.

— Je... Je... (Tycho hésita.) Nous étions amis, autrefois.

Elle se détourna avec dédain. Tycho connaissait les réflexions de la plupart des gens avant même que leur esprit ne les formule. Il savait décrypter les émotions qui émanaient d'eux. Mais lorsque Giulietta était dans les parages, il avait du mal à lire ses propres pensées.

— Votre tante vous a-t-elle enseigné son art ?

— Quel art ? L'art de l'amour ?

— Giulietta...

— N'est-ce pas ainsi qu'elle avait ensorcelé mon oncle Marco ? Vous avez dû entendre les ragots. C'est cela que vous voulez savoir ?

Il avait en fait songé à l'art de dissimuler son esprit.

— Et de toute façon, en quoi cela vous concerne-t-il ?

— Vous n'êtes pas obligée d'épouser le demi-frère de Leopold.

— Je sais ! C'est ce que je me tue à répéter depuis une semaine. Alors pourquoi venez-vous me dire que Leo a besoin d'un père ?

— Parce que c'est vrai.

— Eh bien, c'est dommage : son père est mort.

— Sauf que Leopold n'était pas son père.

— Qui vous a dit cela ? s'exclama Giulietta avec colère.

— Vous.

— J'ai menti.

— Leopold me l'avait dit, lui aussi. Il voulait savoir si l'enfant était de moi.

— Quelle hypothèse séduisante, cracha-t-elle, furieuse.

Tycho rougit.

— Giulietta, devenez ma femme et je serai un aussi bon père que Leopold. Personne ne pourra vous obliger à épouser Frederick si vous êtes déjà mariée !

— Alors c'est cela que vous êtes venu me dire ?

Non, ce qu'il était venu lui dire, c'était : *Je vous aime. Quand vous souriez, ma nuit s'illumine. Quand vous êtes en colère, je me déteste.*

Mais il avait repoussé trop longtemps le moment de prononcer ces mots.

— Comment osez-vous... ? (Giulietta enfouit son visage dans ses mains.) Vous me prenez vraiment pour une idiote, n'est-ce pas ?

— Pourquoi donc ?

— Vous croyez que je ne sais pas que vous auriez pu sauver Leopold ?

— Giulietta...

— Vous auriez pu.

— Il a sacrifié sa vie pour vous.

— Et vous l'avez laissé faire ! cria-t-elle, la voix vibrante de colère. Vous avez sauvé tous les autres, Dieu sait comment, puisqu'on n'a pas le droit de vous poser la question. Mais vous avez

attendu la mort de votre rival pour le faire. Vous pensiez que je ne le savais pas ? Vous avez laissé mourir Leopold !

— C'est faux...

— Non, c'est la vérité. Si seulement vous m'aviez laissée mourir, moi aussi...

— Et votre enfant ? demanda Tycho. Vous auriez préféré que je le laisse se faire tuer, lui aussi ?

— Oui, répondit-elle. En effet. Vous ne savez rien de Leo. Rien sur la façon dont... Sur l'endroit où...

— Alors expliquez-moi.

La bouche de Giulietta se réduisit à un pli serré et malheureux.

— Racontez-moi, insista-t-il. Je ne le répéterai à personne. Quoi qu'il se soit passé, qui que soit le père, je garderai votre secret.

— Pourquoi est-ce que je voudrais vous en parler, à vous ?

— La nuit, sur le bateau, où nous avons...

— Je vous interdis d'essayer de me manipuler de cette façon ! Vous avez laissé brûler le vaisseau de Leopold. Vous l'avez laissé mourir. Vous les avez tous laissés mourir, Leopold, Sir Richard, son équipage. Pourquoi ne l'avez-vous pas sauvé ?

— Je ne pouvais pas.

— Si, vous pouviez ! hurla-t-elle. Vous ne l'avez pas fait, c'est tout.

Les quatre chevaux de bronze, figés en un saut partant du balcon de la basilique, étaient très, très anciens. Sculptés par les Grecs de l'Antiquité, volés par les Romains, récupérés par les Grecs romanisés à la chute de Rome, ils avaient été volés à nouveau par Venise lors du pillage de Constantinople, deux siècles auparavant.

Tycho les avait découverts dès sa première semaine à Venise.

Pour les voir de plus près, il avait grimpé pour la première fois sur ce balcon. Puis les sanglots de Giulietta l'avaient attiré à l'intérieur, où elle était agenouillée devant une statue.

Cette fois-ci, lorsqu'il se hissa par-dessus la balustrade et atterrit souplement sur ses pieds, il s'aperçut qu'il n'était pas seul.

— C'était vraiment une idée stupide.

— D'escalader la basilique ?

— De mettre Giulietta en colère.

Deux yeux verts soutinrent son regard. La fille au corps frêle qui chevauchait l'étalon le plus proche lui lança un sourire moqueur. Ses haillons formaient une voile claquant au vent, ses cheveux roux étaient une oriflamme de guerre déchirée par l'orage qui tentait de la désarçonner.

— Essaie donc de me dire que ce n'était pas complètement idiot.

Tycho la reconnut sur-le-champ. Ces pommettes hautes, ces yeux d'émeraude, le crâne d'oiseau rongé à blanc suspendu par une lanière à son cou... A'rial était la *stregoi* d'Alexa, sa petite sorcière de Dalmatie.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je t'attendais, bien sûr. Tu es tellement prévisible. *Il la suit par-ci, il la suit par-là, le pauvre garçon la suit partout où elle va.* Comment as-tu pu être assez bête pour t'imaginer qu'une fille accepterait une proposition pareille ?

De fait, Tycho se posait la même question.

— Tu penses qu'elle te déteste, là ? Comment tu crois qu'elle va réagir quand elle découvrira que tu jouais les larbins pour le compte d'Alonzo ?

Comment A'rial... ?

— Tu ne t'es pas demandé pourquoi il voulait que tu l'épouses ?

— Le régent me l'a dit. Sigismund va...

— Les vraies raisons. Celles qui font qu'un prince Millionni s'abaisse à mendier les services d'un ancien esclave. Tu devrais peut-être te pencher là-dessus, non ?

— Il n'a pas mendié mes services.

— Dieux... (Les yeux verts d'A'rial se durcirent.) Tu crois que ça lui plaît de devoir traiter avec toi ? C'est un Millionni, et toi, tu es un monstre.

— Leopold n'était pas mieux.

— Dieux, toujours jaloux parce qu'il a eu ta chérie en premier ?

— Elle n'a jamais été à lui.

A'rial soupira.

— Si simple. Si simpliste. Si peu désireux de vivre à la hauteur de ses talents. Tu as promis à Alexa une armée d'immortels. Tu m'as promis un meurtre de mon choix. Et maintenant te voilà, à pleurnicher sous la pluie comme une gamine. Tout ça parce que Leopold...

— Je l'avais vue le premier.

— « Je l'avais vue le premier... »

Tycho savait qu'il méritait le ton railleur qu'elle prit pour l'imiter. Cela ne l'empêcha toutefois pas de trouver A'rial détestable. Il pourrait laisser Venise derrière lui, abandonner sa vie ici et en commencer une autre ailleurs. Mais où ?

Plus loin que la Dalmatie... ?

Y avait-il un endroit quelque part où la lune n'enflerait pas chaque mois pour donner naissance à son terrible appétit ? Pour l'instant, ses seules options étaient de tuer, d'acheter du sang – mais il se rendait compte à présent des risques qu'il y avait à laisser le pourvoyeur en vie – ou d'attendre, en prisonnier volontaire, que sa faim se tarisse.

Ce n'était pas une vie.

Mais certains jours, il n'était même pas sûr d'être encore vivant.

Lorsqu'il releva les yeux, A'rial avait disparu. Les chevaux, le vent, la pluie, la litanie du plainchant résonnant dans la cathédrale étaient toujours là, mais la petite *stregoi* d'Alexa s'était envolée.

Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Pensait-il à A'rial ou à Giulietta ?

Tycho n'en était pas certain lui-même. Pour ce que cela changeait, de toute façon... Il avait échoué dans sa mission pour Alonzo et ruiné ses chances avec Giulietta, la *stregoi* d'Alexa était apparue pour lui prodiguer un avertissement qu'il était trop stupide pour comprendre, et cela signifiait sans doute qu'Alexa était elle aussi au courant de son échec.

À moins qu'A'rial n'ait agi seule, de son côté ?

Oui, c'est bien possible...

Tycho essuya la pluie et les larmes qui lui brouillaient la vue et jeta un regard âpre autour de lui. Bjornvin avait été un véritable enfer. Ici, c'était la même chose, sauf que la nourriture était meilleure et la vue plus agréable. À moins que l'enfer ne vienne de lui, et qu'il ne fasse qu'en charrier la noirceur dans son être ?

Plus il y réfléchissait, plus il était convaincu qu'Alexa n'était au courant de rien.

Cette semaine, il passerait la grossesse de la lune dans l'imprimerie reçue en supplément de son palais, pleine de plaques métalliques montrant les trahisons des Millionni et la vertu des républicains ; puis il rendrait visite à la duchesse.

Et il lui raconterait ce qu'il avait fait.

Alors qu'approchait l'heure du dîner, Alexa se fit la réflexion que ce troisième mercredi du mois d'août était décidément un jour bien étrange. Sa nièce, qui vivait déjà en recluse, refusait à présent de répondre à ses lettres. La convocation qu'Alexa lui avait fait envoyer le matin même avait été rapportée, aussi incroyable que cela puisse paraître, par le messenger censé la délivrer. Sommé de s'expliquer, l'homme avait bafouillé une excuse selon laquelle personne n'était venu ouvrir la porte.

Alexa l'avait fait fouetter, évidemment.

Et puis il y avait Alonzo... Une journée entière de fureur éthylique, la semaine précédente, avait donné lieu à quarante-huit heures de gueule de bois maussade ; et cette semaine-là, il avait passé son temps à rôder dans les coins sombres avec les seigneurs Roderigo et Bribanzo. Ce matin-là, Roderigo et le régent avaient quitté le palais ensemble avec la même discrétion que s'ils avaient suspendu à leur cou un écriteau indiquant « complot ».

Le dévouement de Roderigo envers Alonzo l'inquiétait. La douane imposait une taxe sur les marchandises qui entraient et sortaient de la cité, puis remettait l'argent au trésor. Il suffirait que leur capitaine ordonne à ses hommes d'envoyer l'argent directement au régent pour que la vie d'Alexa se complique considérablement.

Elle devait absolument apprendre ce qui se tramait.

La duchesse ferma les volets pour se garder du soleil du soir, versa l'eau d'une carafe en argent dans sa coupe de jade, baissa les paupières et se concentra sur ce qu'elle souhaitait que sa magie lui dévoile. Lorsqu'elle les releva, elle fut surprise de découvrir dans la coupe l'image du serviteur d'Atilo, Iacopo.

Elle s'était au moins attendue à Roderigo.

Elle laissa ses doigts frôler la surface, faisant trembler le visage de Iacopo. La table devant lui était d'une propreté parfaite et le verre vide qui y était posé de grande qualité. Pas une auberge ordinaire, donc. Ce garçon serait-il la clé de la fureur d'Alonzo ?

Sauf que Iacopo n'était plus un petit garçon.

Il portait la barbe et une armure, et avait revêtu ses plus beaux atours pour ce rendez-vous, quel qu'il soit. Aux yeux d'Alexa, cependant, il restait un enfant. À le voir comme cela, assis à attendre en tapant nerveusement du pied et en marmonnant tout bas, elle eut presque pitié de lui. C'était affreux de servir de pion dans le jeu d'un autre.

Mais quel autre, et quel jeu ?

Pour obtenir des réponses à ces questions, elle avait renvoyé ses dames de compagnie et rempli sa coupe d'eau de pluie. La nature de l'eau n'avait aucune importance, mais un jade d'une telle perfection méritait tous les égards. Alexa sourit en voyant Iacopo cesser de parcourir la pièce du regard et se redonner une contenance : l'homme qui l'avait convoqué revenait des latrines.

Elle progressait enfin.

Il n'était pas certain qu'on puisse appeler « taverne » l'établissement qu'avait choisi Roderigo pour cet entretien. Les tables tenaient droit, le sol était propre, les plats appétissants. Un jeune serviteur ambitieux tel que Iacopo devait rêver d'être un jour le bienvenu dans ce genre d'endroit.

— Désolé, dit Roderigo en s'asseyant. Je me suis dit qu'il valait mieux que j'y aille maintenant, histoire d'être débarrassé.

En attrapant son verre, il remarqua que celui de son invité était encore vide.

— Tu ne t'es pas servi ?

— J'ai pensé que ce ne serait pas très poli, monseigneur.

Roderigo hocha la tête d'un air approbateur.

— ... Et j'aimerais vous féliciter.

— Pourquoi ?

— Pour votre anoblissement.

Presque une insulte, pensa Alexa.

Iacopo blêmit en comprenant son erreur.

— Je veux dire, votre titre.

— J'avais compris, dit Roderigo.

Sa famille était noble depuis plusieurs générations et son nouveau titre de baron était simplement la preuve de la faveur du régent, tout comme l'or qui avait offert un nouveau toit à son palais le long du Canalasso.

— Monseigneur, c'est un honneur que vous me faites...

— Mais tu te demandes pourquoi je t'ai invité ?

Le jeune homme rougit, hésita à mentir et considéra que la franchise était sa seule option.

— Bien que ce soit un plaisir de boire en votre compagnie. Et cet endroit est...

Iacopo accompagna ses paroles d'un regard circulaire.

— Fort différent du bordel où nous avons partagé une table autrefois ?

— Oui, monseigneur. Très différent...

Pas une putain aux seins nus en vue, un vin exquis, des conversations tenues à voix basse. Même les amateurs de jeux de hasard parvenaient à s'abstenir de sortir leurs couteaux en s'accusant mutuellement de triche. Et il y avait autre chose...

Le personnel était exclusivement masculin. Un choix étrange dans une cité où une poitrine opulente attirait le chaland à coup sûr.

— Quel genre d'établissement est-ce donc ?

— Un club, répondit Roderigo. Un club républicain.

— Monseigneur...

— Bon Dieu ! Il n'y a pas de républicains ici. Ou si certains des membres les plus anciens le sont, ils sont trop malins pour l'avouer. C'est comme cela que le club a été formé, cela dit, pendant la brève période de la Seconde République. Le propriétaire a ensuite eu l'intelligence d'abandonner la politique et de garder ses habitués.

— Et les Censeurs ne disent rien ?

Roderigo lui jeta un regard perplexe.

— Le régent fait partie des membres. Il serait difficile pour les Censeurs d'accuser de trahison un club que le prince Alonzo utilise pour ses entrevues les moins formelles... Bois donc. Le vin est excellent.

— Délicieux, monseigneur.

— Espagnol, bizarrement. Mais tu le savais sans doute.

— Non.

Iacopo résista à l'envie de mentir, et quand il leva le nez de son verre à présent vide, son compagnon avait l'air songeur. Roderigo remplit lui-même le verre de Iacopo, congédiant d'un geste le serveur qui accourait.

— Tu travailles toujours pour le seigneur Atilo ?

Iacopo acquiesça.

— Et tu es toujours malheureux... ?

— Monseigneur...

— Il y a un an, tu m'as dit que tu ne valais guère mieux qu'un esclave, pour lui. Tu te souviens ?

Le jour où tu as gagné la régale.

— J'étais ivre. Je m'en excuse.

— *In vino veritas*. Les gens disent la vérité lorsqu'ils ont bu. Uniquement lorsqu'ils ont bu, pour la plupart. J'ai entendu l'amertume de ta voix et je l'ai vue dans ton regard.

C'est un test, jugea Alexa.

Iacopo dut penser la même chose, car il hocha la tête.

— Et pourtant, tu as été promu ?

— Je suis à présent le valet du seigneur Atilo, son secrétaire et son garde du corps.

Le jeune homme sourit pour montrer combien il trouvait ridicule l'idée qu'un vétérane comme le Maure ait besoin d'un garde du corps.

— Que sais-tu du prince Alonzo ?

— Ce que tout le monde sait, monseigneur. C'est le frère de feu le duc. L'oncle du présent duc. Un homme courageux et aguerri. (Iacopo hésita.) On dit qu'il aime boire autant que nous autres. Et que lui et Alexa...

— Se détestent ?

— Ce n'est pas ce que j'allais dire.

— C'est pourtant la vérité.

En effet, approuva Alexa. Elle regrettait la promesse faite à son mari sur son lit de mort. Sans cela, il y a des années qu'Alonzo aurait très opportunément succombé à une fièvre quelconque.

Dans sa coupe, Alexa vit Iacopo hésiter.

Incertain de ce qu'il fallait dire, le jeune homme se donna une contenance en attrapant son verre pour le siroter d'un air pensif. Il avait bien grandi depuis qu'Alexa l'avait remarqué pour la première fois. Son plastron ne donnait plus l'impression d'avoir été briqué par un forain tentant de refourguer de la camelote à un Schiavoni. (Les Schiavoni étaient comme des pies : irrésistiblement attirés par tout ce qui brillait.) Il avait aussi appris à parler moins et écouter davantage. Il n'existait qu'une leçon plus importante que celle-là : observer plus et parler moins.

— Nous sommes face à de grands périls, dit Roderigo. Les Byzantins et les Allemands veulent notre cité, et la cité elle-même est divisée. D'un côté, le régent, qui a fait la guerre et qui est aimé de son peuple. De l'autre, la duchesse mongole, qui ne l'est pas.

— Monseigneur...

— Il est temps pour toi de choisir ton camp.

Les yeux écarquillés, peinant à croire ce qu'il entendait, Iacopo se demandait visiblement ce qu'il avait fait pour attirer l'attention du régent. C'était une bonne question et Alexa brûlait d'en connaître la réponse.

— Il m'offre sa protection ?

— D'abord, il a besoin d'être sûr que tu es de son côté.

Iacopo prit quelques secondes pour réfléchir à ces paroles. Comme il ne protestait pas et ne paraissait pas non plus découragé, Roderigo hocha la tête.

— Je vais être franc. Ton maître n'a pas la confiance du régent. La rumeur dit que le seigneur Atilo a été l'amant de la duchesse...

Tout le monde savait qu'il ne s'agissait pas que d'une rumeur.

— Et il a emmené dame Desdaio à Chypre en dépit des ordres du Conseil. Elle devait vivre à

Ca' Ducale pendant son absence. Même la duchesse était d'accord. Et puis bien sûr, par la suite...

Oui, songea la duchesse.

Atilo avait remporté la bataille contre les Mamelouks.

Le régent serait fou d'essayer de punir publiquement l'homme du moment, et s'opposer à lui au Conseil paraîtrait mesquin. Tellement mesquin que la duchesse serait forcée de prendre ouvertement la défense de son amant. Pour arriver à ses fins, Alonzo devait passer par une voie détournée. Elle se demanda si Iacopo était assez intelligent pour comprendre que cette voie, c'était lui.

— Vous connaissez bien Sir Tycho ?

En voyant les épaules du jeune homme se crispier instantanément, Alexa comprit que Iacopo haïssait jusqu'au son de ce nom.

— Il a été l'esclave d'Atilo.

— Vous n'êtes pas en bons termes ?

— Il a retourné le seigneur Atilo contre moi.

— Alors vous serez ravi d'apprendre que Sir Tycho a profondément déçu le régent...

Devant l'air soucieux de son interlocuteur, il ajouta :

— Vous n'êtes pas destiné à le remplacer, si c'est ce qui vous inquiète. Tout ce que je dis, c'est que le prince Alonzo a déjà connu une grande déception ce mois-ci. Il serait fort imprudent de lui en infliger une deuxième.

Tycho a déçu le régent ? pensa Alexa.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Rien, pour l'instant. Observe bien ton maître et retiens à qui il parle. Si tu peux, essaie de te souvenir de quoi ils ont discuté. Observe dame Desdaio et efforce-toi d'apprendre où elle va, qui elle voit et de quoi elle parle.

— Vous savez qu'elle rend visite à Tycho ?

— Je prenais cela pour une rumeur.

— Il lui est arrivé d'y aller trois fois en une semaine. Toujours quand le seigneur Atilo est au Conseil. Elle y serait certainement cette nuit, s'il n'y avait pas eu l'histoire avec dame Giulietta.

Le visage de Roderigo se figea.

— Explique-toi.

— Monseigneur, il y a trois semaines, dame Giulietta est venue voir Tycho pour lui reprocher de salir la réputation de dame Desdaio. On m'a dit que la dispute a été violente.

— On te l'a dit ?

Iacopo regarda fixement la table.

— Je suppose que ce n'est pas sur l'ordre d'Atilo que tu as suivi dame Desdaio.

— Non, monseigneur.

— Et tu ne lui as pas fait part de cette information ?

— La dernière fois que j'ai dit la vérité à mon maître, il m'a entaillé le visage et m'a fait recoudre la plaie moi-même.

Iacopo prononça ces mots d'un ton égal, sans se rendre compte qu'il avait porté la main à son visage pour suivre du doigt sa cicatrice.

— De quelle vérité s'agissait-il ?

— Que Desdaio était entrée dans la chambre de Tycho, une nuit.

— Alors qu'il était encore esclave ?

Alexa se pencha vers le bol dans sa hâte de connaître la réponse. La liaison supposée de Tycho et de sa nièce était une rumeur étourdiment répandue dans les tavernes par les membres de l'équipage

du *San Marco*. Plus d'un s'était ensuite endormi pour ne plus se réveiller et être retrouvé flottant, la gorge tranchée, dans un canal. Mais aurait-il eu une autre liaison, avec Desdaio Bribanzo, la plus célèbre et bien sûr la plus riche pucelle de Venise... ?

— Oui, monseigneur. Quand il était esclave.

Roderigo eut l'air dégoûté.

— Et Atilo ne sait pas qu'elle lui a rendu visite dans sa demeure de San Aponal ?

— En tout cas, je ne le lui ai pas dit. Il y a autre chose.

— Oui... ?

— Tycho est allé voir dame Giulietta récemment.

Tycho a fait quoi ? s'étonna Alexa.

— Je suis au courant, fit Roderigo.

Alexa commença à s'inquiéter sérieusement. Elle ignorait que Tycho était allé voir sa nièce préférée, mais l'homme de main d'Alonzo le savait, lui ? Cette pensée l'occupa tant qu'elle manqua la nouvelle question de Roderigo ; mais elle fut facile à déduire de la réponse de Iacopo.

— J'avais suivi le nouvel apprenti d'Atilo.

— Pourquoi ?

— C'est l'espion de Tycho. Ou son mignon, peut-être.

— N'en espérons pas tant.

— Vous non plus, vous n'aimez pas Sir Tycho, monseigneur ?

Roderigo pinça les lèvres.

— Peu importe : il a déçu le régent et abusé de sa confiance. Une erreur qu'il va regretter.

La troisième partie de la soirée de Iacopo fut peut-être la plus déconcertante – pour Iacopo lui-même, du moins. Pour Alexa, il était évident que Roderigo avait mis en place un piège en trois points. Séduction, corruption, flatterie. La première partie, ce verre dans un club élégant au bord du Canalasso où le seigneur Roderigo avait traité Iacopo en égal, avait été passablement étrange. La deuxième partie, pas du tout.

Seulement merveilleuse et totalement inattendue pour Iacopo.

Roderigo l'emmena dans un bordel pour nobles derrière Giovanni e Paolo. On arrivait dans ce petit palais en traversant un *corte*, une minuscule place privée. Les prostituées étaient jeunes, courtoises et très timides en comparaison de celles que fréquentait habituellement Iacopo.

Après l'avoir invité à entrer, Roderigo informa un majordome au visage grave que Iacopo était un homme estimé du prince Alonzo et qu'il fallait le traiter avec le plus grand égard. Il prit ensuite congé de Iacopo, monta un escalier de marbre et disparut, laissant son invité bouche bée dans le vestibule richement décoré.

La fleur empoisonnée se déployait exactement comme Alexa l'avait prévu. Son beau-frère séduisait avec un soin méticuleux.

Iacopo fut baigné, massé et invité à regarder deux filles s'amuser entre elles. Lorsqu'elles eurent fini de se tordre d'extase, il était clair que Iacopo ne rêvait plus que d'une chose : se glisser enfin entre les cuisses d'une femme.

— Laquelle de nous deux préférez-vous ?

Il choisit la plus jeune, la plus jolie et la plus stupide. Alexa aurait pu le prédire. Quand la jeune blonde surprit dans un miroir le regard avide qu'il jetait sur ses fesses, elle se contenta de sourire.

— C'est la première fois que vous venez ?

Iacopo rougit.

— Ne vous en faites pas pour cela. Nombreux sont ceux qui n'ont jamais ce privilège.

Iacopo choisit la plus luxueuse des chambres qu'on lui proposait.

D'immenses miroirs d'argent ornaient les murs, où pendait aussi un vaste tapis persan. Sur une table de marbre en demi-lune trônaient une carafe de vin rouge et une coupe pleine de raisin. Voyant les yeux ronds de Iacopo, la jeune femme saisit un grain de raisin, se retourna et l'introduisit discrètement en elle. Puis elle l'invita à venir le retirer... avec la langue.

À Venise, de nombreuses pièces paraissaient sublimes à la lueur des bougies, cette lumière qui rendait aussi la plupart des visages plus jeunes qu'ils ne l'étaient réellement. La pièce où s'éveilla Iacopo, elle, était tout aussi somptueuse à la lumière du jour. Et la fille qui partageait son lit était aussi jeune et belle que dans ses souvenirs.

— Est-ce que nous nous reverrons ?

Elle lui sourit, laissant entendre que ce n'était pas la première fois qu'on lui posait cette question. Elle quitta le lit et enfila un peignoir de soie qu'elle noua autour de sa taille. Puis elle passa les doigts dans les cheveux bouclés de Iacopo, lui essuya la bouche et recula avant qu'il ne puisse lever la main vers sa poitrine.

— Oui, si vous revenez nous rendre visite.

— Nous pourrions nous voir ailleurs...

Quel manque cruel d'imagination, pensa Alexa. Et elle n'évoquait pas uniquement sa proposition, ou la tristesse éblouie avec laquelle il jeta un dernier regard à cette chambre dorée à l'excès et ses décorations tape-à-l'œil. Sa réflexion s'appliquait aussi à tout ce qu'il avait fait à la fille au cours des six dernières heures.

Enfin, dans les moments où Alexa s'était donné la peine de regarder.

Alors qu'on l'escortait vers la sortie, la troisième partie du piège se referma sur Iacopo. Déjà lavé et habillé, se demandant probablement ce qu'il allait bien pouvoir dire pour expliquer son absence au seigneur Atilo, il faillit bousculer un homme à la carrure énorme qui arrivait en sens inverse. Sa stupeur atteint son paroxysme lorsque le régent lui donna une claque sur l'épaule comme à un vieux camarade.

— Tu es l'ami du seigneur Roderigo ?

Iacopo s'inclina profondément.

— Iacopo, monseigneur.

— Viens manger avec nous. Tu dois avoir faim, après...

Le régent afficha un large sourire et lui fit faire demi-tour pour l'accompagner jusqu'à une pièce pleine de nobles qui prenaient leur petit-déjeuner. Seul Roderigo se donna la peine de répondre au salut de Iacopo.

Celui-ci prit place tout au bout d'un banc.

La table offrait un festin de pain chaud, de fromage de chèvre, de bœuf salé et de poisson si frais qu'il avait dû être pêché le matin même dans la lagune, avec, en guise de boisson, de la petite bière, du vin blanc et du lait fermenté qu'un Seldjoukide à la peau sombre était le seul à boire.

Les compagnons d'Alonzo finirent par prendre congé lorsque le régent les y invita d'un signe discret de la main. Bientôt, Roderigo, Alonzo et Iacopo se retrouvèrent seuls.

— Joins-toi à nous, aboya Alonzo.

Abandonnant sa place au bout du banc, Iacopo s'assit là où Alonzo le lui indiquait. Le visage du régent était plus grave, à présent, son regard moins cordial. Il examina son verre à moitié vide d'un air furieux.

Nous y voilà, pensa Alexa.

— J'ai reçu une lettre des Crucifers Rouges.

Iacopo jugea préférable de se taire jusqu'à ce que l'un d'eux lui ait expliqué qui étaient les Crucifers Rouges et pourquoi ils irritaient le régent. Il apprit qu'il s'agissait d'un groupe de chevaliers teutoniques embauchés par Venise pour combattre les barbares au Monténégro, qui affirmaient maintenant avoir fondé un nouvel ordre.

— Ils sont à la recherche d'un chef.

— Monseigneur..., s'écria Roderigo, consterné.

— Oui, Roderigo. Des traîtres m'invitant à combattre des hérétiques ! Je suis bien décidé à faire voile immédiatement pour écraser les uns et les autres... Une bonne bataille, voilà qui me ferait du bien avant que je ne m'encroûte pour de bon... Toutes ces magouilles politiques me fatiguent. Toutes ces réunions du Conseil pour débattre des monopoles et des taxes, tous ces grippe-sous avides... Même quand Venise finit par se battre, c'est au large de Chypre, qui nous appartient pratiquement. Et nous dépendons d'un Maure ayant trahi son peuple pour remporter notre victoire.

Iacopo était tétanisé.

— Tu penses que j'ai tort ?

C'était à lui qu'Alonzo s'adressait.

— Alors ? vociféra le régent. Tu crois que j'ai tort ? Tort de vouloir m'arracher à cet égout puant pour retourner me battre ? Avec de braves soldats chrétiens derrière moi ?

— Monseigneur, commença Iacopo.

Comme il n'y avait pas de bonne réponse à la question, il choisit la flatterie.

— Monseigneur, vous aimeriez peut-être quitter Venise, mais je ne suis pas sûr que Venise puisse se permettre de vous perdre. Même si c'est pour conquérir une terre hérétique.

Le prince Alonzo ricana.

— Je le pense vraiment, monseigneur. Vous avez uni les Castellani et les Nicolotti au moment de la disparition de dame Giulietta. Si vous partiez, vous laisseriez Venise entre les mains de...

Iacopo hésita.

— La duchesse Alexa ? suggéra Alonzo.

— C'est une femme. Et puis, elle...

Alexa, penchée sur sa coupe de voyance, se demanda comment il allait le formuler.

— Elle n'est pas vénitienne, monseigneur.

— Tu veux dire qu'elle est mongole ?

Iacopo hocha la tête.

— Il y en a d'autres qui pensent comme toi ?

— Oh oui, monseigneur. La plupart des gens du commun. Et beaucoup de riches marchands et de nobles ne font confiance qu'à vous.

C'était la bonne réponse.

Tycho s'était réveillé au crépuscule pour découvrir que la duchesse Alexa exigeait de le voir immédiatement. Les sentinelles de la Porta della Carta l'avaient laissé entrer sans poser de question, et un domestique de la duchesse lui avait fait doubler la foule des requérants attendant d'être reçus. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans la salle d'audience de Marco, sommé par Alexa d'expliquer pourquoi il lui avait envoyé un placet la priant de le recevoir, comment il avait provoqué la colère de son beau-frère le régent, et pourquoi sa nièce vivait à présent en recluse à Ca' Friedland.

Il se demandait à présent si lui avouer que ces trois questions avaient une seule et même réponse, et lui donner cette réponse, avait été une très bonne idée.

— Vous avez fait QUOI ?

Tycho recula devant la fureur de la femme assise sur le trône devant lui. Il lui semblait voir la rage émaner de son corps comme une aura enflammée. Il imagina sa propre peau se racornir sous la brûlure, sa chair être réduite en cendres, ne laissant de lui que son squelette.

— Dehors, décréta Alexa.

Il comprit qu'elle s'adressait à tout le monde, sauf à lui.

Même Marco sortit de sa propre salle d'audience en traînant les pieds, le visage marqué d'une incompréhension mêlée de chagrin. Il s'attarda un moment afin de vérifier qu'il avait bien compris l'ordre de sa mère. Lorsqu'il en fut certain, il s'engagea dans le sillage des dames de compagnie, de la femme de chambre d'Alexa et de ses deux gardes. Pas avant, cependant, d'avoir touché son menton du doigt, le soulevant légèrement. *Tête haute*, disait son geste.

Tycho se demanda s'il n'avait pas rêvé.

— Alors... ? demanda Alexa.

— J'ai eu un entretien avec Alonzo, ici, au palais...

— Pourquoi ?

— Il m'a promis ce que je désirais.

— La richesse ? fit Alexa, méprisante. Un plus grand palais ? Des chaînes d'or pour orner votre cou, des broderies pour décorer votre cape ? Un faux arbre généalogique prouvant que vous avez toujours été noble ? Vous ne seriez pas le premier.

— Giulietta.

Alexa parut scandalisée, bien plus que s'il avait répondu « oui » à toutes ses questions précédentes. Dame Giulietta était une princesse Millionni. Tout le problème actuel venait du fait qu'elle avait épousé un prince, et qu'un deuxième demandait maintenant sa main.

Que quelqu'un comme Tycho puisse espérer...

Il la regarda reprendre son sang-froid. C'était une vision impressionnante, et quelque peu inattendue. Alexa plaqua les mains sur une table de marbre et les y appuya un moment, comme pour laisser sa colère descendre jusqu'à ses doigts et s'échapper de son corps. Lorsqu'elle se rassit, ses épaules étaient détendues et sa voix presque calme.

— Vous êtes conscient que le régent vous tuera s'il apprend ce que vous m'avez dit ?

— Il m'a dit la même chose vous concernant.

— Vous semblez très sûr de vous.

Croyez-moi, je ne pourrais pas l'être moins.

Mais il s'estimait heureux que son visage affiche le courage dont il manquait. On lui avait offert

l'opportunité de courtoiser dame Giulietta, de la conquérir. Il aurait pu obtenir ce qu'il désirait le plus au monde, ce qu'il n'avait jamais cessé de désirer, et sa pitoyable lâcheté avait réduit toutes ses chances à néant. Pourquoi était-il incapable de dire « je vous aime » ?

Apparemment, c'était au-dessus de ses forces. Il n'avait pas hésité, quelques instants auparavant, à regarder Alexa dans les yeux en lui avouant qu'il était amoureux de sa nièce, risquant ainsi l'arrestation. Mais devant Giulietta, il n'avait pas osé.

L'éclat railleur de son regard l'avait désarmé.

La duchesse Alexa repoussa loin d'elle une coupe pâle contenant de l'eau et la recouvrit d'un linge.

— Ma nièce boude.

— Elle est malheureuse, ma dame.

Alexa soupira.

— Nos espions rapportent que l'on parle de l'offre de Sigismund à Constantinople. Savez-vous ce que cela signifie ?

Comment aurait-il pu le savoir ?

— Cela signifie que le Basilius est au courant.

Devant l'air perplexe de Tycho, Alexa fit une moue agacée.

— Le Basilius, répéta-t-elle. L'empereur Jean V Paléologue. Descendant en droite ligne des Césars... Un vieil homme opiniâtre et superstitieux. Voilà des années qu'il me met des bâtons dans les roues.

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un pour...

Alexa sourit.

— Je ne doute pas que vous seriez prêt à essayer.

— Je préférerais voyager par voie terrestre, si possible.

— Je trouve impressionnant que vous soyez même capable de traverser une étendue d'eau. Pour prospérer, votre espèce a besoin de sentir la terre sous ses pieds.

— Mon espèce ?

— Nous faisons tous partie d'une espèce, répondit-elle. L'un des érudits de mon neveu Tamerlan a récemment eu l'amabilité de me confirmer la vôtre. Hélas, le Basilius est si bien protégé que vous-même seriez sans doute incapable de percer ses défenses... Même si j'aimerais beaucoup essayer. Je vais maintenant vous poser une question et j'exige que vous y répondiez franchement.

Tycho attendit.

— Pourquoi Giulietta est-elle en colère contre vous ?

— Parce que je lui ai demandé de m'épouser.

— Vous ne m'écoutez pas. Je ne vous ai pas demandé quelle était votre dernière sottise. Je ne vous demande pas non plus de quoi vous l'avez traitée la fois où elle vous a surpris avec dame Desdaio.

Devant la mine effarée de Tycho, elle ajouta :

— Oui, je suis au courant de cela aussi.

— Il ne s'est rien passé entre Desdaio et moi.

— Je doute que ce soit ce que pense ma nièce... Je voulais dire bien avant, avant même que vous ne débarquiez à San Lazar ; il s'est passé quelque chose. Et je veux savoir quoi.

— Je lui ai confié un secret.

— Vous lui avez dit ce que vous êtes ?

— Ma dame... (Tycho avala sa salive.) Je ne sais pas ce que je suis.

— J'ai entendu dire que vous vous désigniez vous-même comme « Déchu ».

— C'est ainsi que se désignait ma mère. Je l'ai appris de la bouche d'une femme avant... avant de me retrouver ici. Non, ce n'est pas cela que j'ai dit à Giulietta. La nuit de la bataille au large de Chypre, j'ai épargné la vie d'un prince mamelouk. En retour, il m'a éclairé sur mes origines.

— Pourquoi en saurait-il quelque chose ?

— Il m'a dit que son père m'avait acheté à des mercenaires tīmūrides avant d'ordonner à des mages de me remplir la tête d'une seule et unique pensée : vous tuer. Il l'a fait à la demande du prince Alonzo. Une requête adoucie par un flot d'or vénitien.

— Vous n'avez pas dit cela. Je n'ai rien entendu.

— Non, ma dame.

— Je ne suis pas étonnée que ma nièce soit bouleversée, si vous lui racontez des choses pareilles à tout bout de champ.

Alexa souleva son voile diaphane et regarda fixement Tycho de ses yeux sombres encadrés par un visage dénué de rides, presque sans âge. Elle avait cette peau parfaite, aussi lisse que la cire, dont semblaient gratifiées presque toutes les femmes mongoles de la ville.

Plus il la regardait, plus elle rajeunissait.

Finalement, ses yeux plongèrent dans ceux, immenses, d'une petite fille mongole. Elle sourit, comme amusée d'être reconnue, et la tristesse inonda le cœur de Tycho lorsqu'elle laissa retomber son voile.

— Vous aimez ma nièce. (Elle paraissait surprise.) Je vous prenais pour un simple ambitieux.

— Ma dame...

— Oui, oui, je sais. Votre cœur saigne d'être séparé d'elle. Le fait que cette union ferait de vous un prince n'a aucune importance. (Alexa soupira.) Vous devez vous faire à l'idée qu'un tel mariage est rigoureusement impossible. Cependant, vous pourriez être amants.

Elle leva la main, coupant court aux protestations de Tycho.

— Si cela devait se concrétiser, alors ainsi soit-il. Je vais convoquer Giulietta à nouveau, en lui faisant savoir que je ne tolérerai pas d'être dédaignée une seconde fois. Pendant ce temps, nous informerons l'envoyé de Sigismund que cette liaison est un fait avéré.

— Est-ce que le prétendre suffira ?

— Cela suffira pour l'envoyé, assura Alexa. Il devra repartir faire son rapport. Sigismund voudra étudier ce « fait avéré » avec ses conseillers.

— Et le bébé de Giulietta ?

— Que savez-vous au juste à ce sujet ?

— Puis-je me permettre de vous retourner la question ?

Pendant un instant, Tycho eut l'impression que la duchesse allait lui ordonner de répondre, et il ne doutait pas qu'elle puisse l'y obliger par magie. Mais elle consentit à avouer :

— Je ne sais rien. Vous n'imaginez pas à quel point c'est angoissant.

— Ma dame, vous devez certainement...

— Oh, bien sûr, je l'ai tenu dans mes bras, je l'ai regardé dans les yeux. C'est bien le rejeton de Giulietta. Le sang de mon mari coule dans ses veines. Mais du côté de Leopold... La lignée de Sigismund ? (Alexa haussa les épaules.) Je ne sens rien qui vienne de Leopold.

— L'enfant n'est pas de lui.

— Vous en êtes sûr ? demanda Alexa d'un ton tranchant.

— Le prince m'a demandé si Leo était mon fils.

— Comment serait-ce possible ? Quand vous l'a-t-il demandé ?

— Le jour de sa mort. Nous parlions, avant la bataille, et Leopold... était tourmenté, conclut faiblement Tycho.

— Un homme étrange et brillant. Qui aimait les hommes, couchait avec des femmes qu'il haïssait, et par conséquent maltraitait, car ces relations étaient exigées de lui, et il en voulait au monde de l'y obliger.

— Je ne savais pas.

— Pourquoi l'auriez-vous su ? Giulietta devient muette dès que le sujet est abordé. Je suppose qu'Alonzo sait que Leopold vous a posé cette question ? (Alexa entendit la réponse dans le silence de Tycho.) Alors, son offre est de plus en plus compréhensible. Vous deviez revendiquer la paternité de l'enfant ?

— Oui, ma dame.

— Et vous seriez prêt à le faire ?

— De bonne grâce.

La duchesse Alexa soupira.

— Je le répète, un tel mariage est inconcevable. Mais je vais réfléchir aux alternatives. En attendant, qu'avez-vous entendu sur le démon de l'île près de San Giacomo ?

— Presque rien, ma dame.

— Cela ne va pas tarder à changer.

Le sacristain de San Giacomo vivait avec sa femme et sa fille dans un taudis sordide de la place des Trois-Côtés, un peu à l'ouest de l'Arzanale, et aussi loin au nord qu'il était possible d'aller sans tomber à l'eau. On avait baptisé la place ainsi après que sa façade nord se fut effondrée dans la lagune.

L'air de la nuit était envahi de l'odeur putride des canaux stagnants, du soufre des fonderies à l'ouest, et d'excréments humains recueillis dans une cuve à engrais une centaine de pas plus loin. La puanteur était tout aussi insupportable à trois mètres de hauteur qu'au sol, mais au moins Tycho profitait-il d'une brise légère qui compensait un peu la touffeur nocturne. Il glissa son couteau entre les lames des volets et en souleva le loquet de bois.

N'entendant personne remuer, il ouvrit un des pans et regarda à l'intérieur.

Un homme dormait dans un lit étroit, une femme sur un lit de camp à son côté et un bébé dans une caisse aux pieds de sa mère. Un même drap avait été coupé en trois morceaux pour leur offrir une couverture à chacun. Le sacristain et sa femme étaient plus jeunes que Tycho ne s'y était attendu.

Il se figea lorsque le rebord de la fenêtre fléchit légèrement sous son poids, mais la pièce demeura silencieuse et aucun des trois dormeurs ne s'éveilla. Il rengaina alors son couteau et s'empara de la dague posée sur le sol à côté du sacristain pour la mettre hors de sa portée.

Puis il s'agenouilla au chevet de la femme, lui tapota la joue et la vit bouger. Dans le sourire enfantin qui envahit son visage alors qu'elle s'arrachait au sommeil, il aperçut la petite fille qu'elle était autrefois. Une demi-seconde plus tard, elle ouvrit la bouche pour crier et Tycho lui posa un doigt sur les lèvres.

— Souhaitez-moi la bienvenue...

Elle le dévisagea sans rien dire.

Il dut le lui ordonner une seconde fois avant qu'elle ne s'exécute, et la faim douloureuse qui palpitait en lui s'estompa.

— Réveille ton homme.

— Nous sommes mariés.

— Réveille ton mari, alors.

Il aurait pu frapper à leur porte, exiger d'être reçu, mais il voulait prendre le sacristain au dépourvu. Un coup d'œil au corps de la femme alors qu'elle repoussait son drap pour se pencher sur son époux confirma à Tycho qu'il avait largement de quoi faire pression sur lui.

Elle était enceinte jusqu'aux yeux, la peau du ventre si tendue qu'il semblait prêt à éclater, les seins énormes. Quand le bébé dans la caisse se mit à vagir, elle ferma les yeux.

— S'il a faim, allaitez-le.

La femme regarda Tycho.

— C'est la duchesse Alexa qui m'envoie.

La mention de la duchesse chassa toute émotion du visage de la jeune femme. Il n'avait fait que l'effrayer davantage. Avec des gestes absents de somnambule, elle prit l'enfant en pleurs dans ses bras et ouvrit sa chemise, dévoilant un sein.

Une seconde plus tard, le bébé tétait.

— Maintenant, réveille ton homme.

— Giorgio...

Comme il ne réagissait pas, elle le secoua.

— Il boit, dit-elle, avant d'ajouter en posant une main sur son ventre gonflé : ce n'est pas facile pour lui, en ce moment. Et il y a autre chose...

— Je sais, coupa Tycho. C'est pour cela que je suis venu.

L'ivrogne chercha sa dague d'une main tâtonnante, grattant le sol crasseux comme un homme enfermé dans un cercueil. Tycho désigna une table du doigt et vit Giorgio plisser les yeux. La lumière de la lune était assez claire pour qu'il y distingue son poignard.

Giorgio estima la distance, jeta un coup d'œil à sa femme pour se donner du courage, et hésita lorsqu'elle lui dit :

— C'est la duchesse qui l'envoie.

— Couvre-toi, femme.

— Je descends, dit-elle en se redressant.

— Maria...

— Ce n'est pas à moi qu'il veut parler.

Les deux hommes l'écoutèrent descendre l'escalier d'un pas lourd, claquer une porte et pisser bruyamment dans la rue. Puis la porte claqua à nouveau, et ce fut le silence.

— C'est pour bientôt, dit Giorgio.

Peut-être disait-il cela pour l'excuser. Ou peut-être pour excuser les marques de coups qu'elle portait sur le visage. La nuit était chaude, humide et poisseuse, l'air empuanti par les bateaux à merde amarrés tout près. Il ne faisait pas bon être enceinte en cette saison, et les lits séparés, les paroles sèches et les silences crispés en disaient long sur l'entente du couple.

— Vous êtes le sacristain de San Giacomo ?

L'homme hocha la tête, le regard méfiant. Le tic agitant le coin de son œil indiquait qu'il savait tout ce que sous-tendait la question de Tycho.

— Alors vous savez pourquoi je suis venu.

Pendant un instant, Giorgio s'apprêta à nier. Il ouvrit la bouche pour dire qu'il n'en avait aucune idée, mais laissa échapper un hoquet à la place.

— Trois bateaux, dit-il. Cinq de mes hommes.

— Personne n'est revenu ?

Le sacristain secoua la tête.

— C'est pour cela que les cadavres de mendiants s'entassent dans la crypte ?

— Je n'ai plus d'hommes, répondit-il simplement. Plus d'hommes, plus de bateaux. Vous croyez que c'est facile de recruter une fois qu'un bruit pareil s'est mis à courir ?

— Les gens en parlent ?

— Évidemment, répliqua Giorgio sans plus aucune crainte dans la voix. On l'entend hurler d'ici.

— Les nuits de pleine lune ?

— Non. Toutes les nuits. Écoutez...

Tycho tendit l'oreille. Il n'entendit que le claquement des voiles dans le lointain, les vibrations musicales des cordes d'amarrage dans le vent et les reniflements des cochons qui débarrassaient de ses ordures la place des Trois-Côtés. Giorgio n'entendit rien d'autre, lui non plus.

— Bande d'imbéciles, cracha-t-il.

Tycho l'interrogea du regard.

— Quelques hommes voulaient aller lui régler son compte. Si elle ne hurle pas, c'est parce qu'elle a mangé. Elle est toujours calme quand elle vient de tuer.

— Vous êtes sûr qu'elle tue ?

— Si personne ne revient, il y a bien une raison, non ?

— Vous en avez informé la Garde ?

— Mes cousins ont été tués sur l'île, j'ai trouvé leurs corps. La Garde n'a rien voulu savoir.

— Vous avez dit « elle »... Vous avez vu cette créature ?

Le sacristain parut soudain nerveux.

— J'y suis allé quand je n'ai pas vu revenir le deuxième bateau. J'ai pris la barque de pêche de mon beau-frère et je me suis arrêté avant d'atteindre la rive. Elle est venue jusqu'au bord de l'eau et m'a regardé d'un air menaçant.

— Décrivez-la.

— Elle était nue, monseigneur.

C'était la première fois que Giorgio se montrait courtois. Il venait sans doute de comprendre que si son secret était connu des autorités, il n'aurait plus de secret à garder.

— Elle se déplaçait à quatre pattes, comme un chien.

— Vous l'avez bien vue ?

Giorgio acquiesça.

— Maigre à faire peur, monseigneur. Avec de grands yeux et des cheveux noirs. Une cicatrice de l'épaule à la hanche. Une autre cicatrice... (Il hésita.) Comme si elle avait reçu un coup de poignard dans le cœur.

— C'est le cas.

Le sacristain devint blême.

— Dites-moi que vous plaisantez...

— J'étais là quand elle est morte. Je vais avoir besoin de votre aide.

— Pour faire quoi, monseigneur ?

— Pour la tuer une seconde fois.

Le sacristain se signa.

— On s'en va, cria Giorgio en direction de la petite pièce sombre derrière lui.

Un grognement irrité et les pleurs d'un nourrisson lui répondirent.

— Nous devons retrouver votre beau-frère sur la jetée ?

— Oui, monsieur. Et il amène son cousin.

Avant que Tycho ait pu protester, le sacristain ajouta :

— C'est le propriétaire du bateau que vous nous avez fait remplir de terre. Vous avez son brevet de circulation, j'espère ?

Giorgio pâlit devant sa propre audace.

— Oui, dans ma poche, mentit Tycho.

Il était interdit de circuler dans la lagune après la tombée de la nuit, à moins de posséder un brevet délivré par la Dogana et la preuve que l'on avait payé les taxes nécessaires. Bien sûr, cela n'empêchait pas les contrebandiers, les amants clandestins, ceux qui avaient un corps sur les bras ou quelque autre crime à commettre de naviguer quand même.

— Voilà le bateau, monsieur.

C'était une barque à merde qu'ils avaient vidée avant de la pousser dans la lagune.

Une puanteur de latrines publiques s'en dégagait, et Tycho, en voyant les taches qui la maculaient, s'inquiéta pour son pourpoint. Cependant, son chargement habituel avait été remplacé par de la terre fraîche, encore humide et pleine de vers qui se tortillaient, aveugles, à la surface.

— Lui, c'est mon beau-frère, Mario.

Un jeune homme accroupi, vêtu d'une blouse de Castellano et d'un vieux bonnet crasseux, s'inclina gauchement devant Tycho et se mit à tripoter un cordage.

— Et lui, c'est son cousin.

Le propriétaire du bateau empestait même à plusieurs mètres de distance. Il puait avec l'intensité d'un homme qui passait six jours par semaine plongé jusqu'à la taille dans les excréments. Venise fonctionnait selon des règles très strictes quant à l'eau et la merde. L'eau propre de la ville était tirée d'un ensemble de réservoirs, et les excréments étaient déposés dans d'autres. Quand les réservoirs étaient pleins, on en extrayait la merde et on l'envoyait sur le continent, afin qu'elle serve d'engrais pour les cultures.

Tycho dégaina son épée et la planta dans la terre à ses pieds.

La lame s'enfonça jusqu'à toucher la coque, une soixantaine de centimètres plus bas. C'était plus qu'il ne l'avait exigé. Peut-être même assez épais pour qu'il ne soit pas malade du tout.

— Ça ira, dit-il.

Tycho surprit les hommes en s'asseyant directement sur la terre plutôt que sur la caisse qu'ils avaient pris soin de lui fournir.

— Dis-lui, murmura Mario.

— Plus tard, souffla un autre.

— Non, maintenant, c'est mieux.

— Me dire quoi ? demanda Tycho. Mon ouïe rendrait jalouse une chouette, ajouta-t-il alors que les trois hommes le regardaient avec des yeux ronds. Parlez plus doucement ou éloignez-vous.

En vérité, il les aurait entendus même s'ils avaient été de l'autre côté de la place.

— Ou, encore mieux, dites ce que vous avez à dire.

— Eh bien, parfois, monseigneur... Nous...

Les paroles de Mario furent suivies d'un silence. Près de lui, ses compagnons se balançaient d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Tycho finit par apprendre qu'ils dépouillaient les morts de tout ce qui n'avait pas déjà été volé par ceux qui les avaient trouvés.

— Les cadavres arrivent nus ?

Giorgio eut l'air choqué.

— Non, monseigneur. Ils sont vêtus des haillons qu'ils portaient en étant découverts. Certains corps sont frais, d'autres sont décomposés, selon la saison et le temps que les gens ont mis à les signaler. Nous les fouillons presque tous, sauf les pires.

— Vous fouillez les haillons ?

— Et aussi les corps.

L'un des deux autres marmonna dans sa barbe.

En fait, pensa Tycho, je ne serais pas surpris d'apprendre où on peut parfois trouver des choses. Les cachettes des pauvres étaient certainement les mêmes que celles des esclaves ; différentes pour les hommes et les femmes, mais pas si différentes que cela.

— C'est ce que vous vouliez me dire ?

— C'est pas tout. Il y a des gens qui...

Tycho savait que la suite ne lui plairait pas, mais finalement, Mario ne voulait pas parler de pratiques perverses. Enfin, si, mais pas de nécrophilie, uniquement de péchés motivés par l'appât du gain.

Il fallut aux trois hommes la moitié du trajet jusqu'à l'île pour se décider à cracher le morceau.

Ils prenaient les babioles qu'ils trouvaient sur les morts, et parfois, ils volaient les corps eux-mêmes. Mario refusa d'avouer l'identité de l'acheteur. Cela ne dérangerait pas Tycho, qui avait déjà deviné de qui il s'agissait. Il n'y avait qu'un homme à Venise susceptible de désirer un approvisionnement régulier en cadavres humains. Hightown Crow.

Son oncle Alonzo était au bordel, au jeu ou ailleurs, quelle que soit l'activité dont il occupait en ce moment ses dimanches. Tycho était... Peu importait où, dame Giulietta s'en moquait bien. Et tante Alexa servait le thé, rayonnante de suffisance à l'idée d'avoir enfin réussi à imposer un tête-à-tête à sa nièce.

« Viens me voir en fin d'après-midi », disait son mot.

Le palanquin laqué de rouge de la duchesse accompagnait la missive. Elle avait même envoyé ses meilleurs hommes pour porter Giulietta jusqu'au palais. Celle-ci les avait fait attendre le temps de se changer, puis avait tiré sur elle les rideaux de la chaise pour se protéger des regards. Elle dut bien admettre que ce moyen de transport était confortable.

Elle était venue habillée en adulte.

Parce que je suis adulte.

Elle avait demandé à sa femme de chambre de lui tirer les cheveux en arrière sans laisser échapper la moindre mèche, et revêtu une robe noire en soie grège de Chine, ciselée de motifs compliqués. Elle dissimulait à moitié son visage derrière un voile de dentelle arachnéenne, et un collier constitué d'écailles d'argent imbriquées ornait sa poitrine. Cela ne faisait pourtant aucune différence. Même vêtue comme une adulte, elle avait marché droit dans le piège de sa tante. Cette entrevue avait un motif sérieux.

Giulietta en était sûre, vu le temps que mettait la duchesse à en venir au fait.

Pour une femme qui s'estimait fière de son habileté à éviter les écueils de la vie de la cour, Giulietta s'était laissé surprendre trop souvent, ces dernières années. Cela avait commencé avec l'apparition de Tycho au moment où elle s'apprêtait à se suicider. Pendant des jours, elle avait supplié la Vierge de l'aider... et celle-ci lui avait envoyé Tycho ?

Puis il y avait eu Leopold, élégant et légèrement railleur le jour de leur première rencontre, sur la Riva degli Schiavoni. « *Les œufs n'ont pas à danser avec les pierres.* » Il avait deviné qui elle était, tout en prétendant le contraire. « *Je connais la qualité.* »

Ses paroles et son sourire l'avaient conquise.

Et puis il l'avait quittée, abandonnant le monde derrière lui et la laissant maîtresse de tout ce qu'il possédait. Ses terres, ses rentes, ses titres.

— Tu m'écoutes ?

— Non, répondit sèchement Giulietta. Je réfléchis.

Alexa écarta son exemplaire du *Liber Igneum*, dont le titre complet pouvait être grossièrement traduit par *Livre de formules pour réduire ses ennemis en cendres*, et saisit une cruche à anse d'ivoire. Ce livre contenait une formule de fabrication de poudre à canon que Giulietta avait autrefois apprise par cœur. Elle avait onze ans, son oncle Marco était mourant, et elle avait l'intention de percer un trou dans le mur qui entourait le jardin pour s'échapper.

Pendant un mois, elle avait conservé son urine pour distiller du salpêtre, auquel elle ajouterait du charbon de sa boîte à dessin et du soufre pilé extrait des cachets contre la diarrhée que prenait sa nourrice. Mais le liquide avait commencé à sentir si fort qu'elle l'avait finalement jeté dans les latrines, justifiant la puanteur en accusant dame Eleanor de faire pipi au lit. Eleanor avait été fouettée, évidemment, après quoi elle n'avait plus adressé la parole à Giulietta pendant des jours.

— Pourquoi nous faisiez-vous fouetter, quand nous étions enfants ?

- Tous les enfants sont fouettés.
- Aussi souvent que nous ?
- Laisse-moi te raconter une histoire.

Tante Alexa prit lentement une gorgée de thé et parut, l'espace de quelques secondes, se perdre dans ses souvenirs.

— Une fille de l'âge d'Eleanor fut un jour découverte parlant avec un garçon dans un couloir après la tombée de la nuit. Ils ne faisaient que parler, rien d'autre. Elle ne fut pas fouettée : elle fut étranglée avec une cordelette de soie. Le garçon ne fut pas fouetté non plus : il fut empalé sur une pointe d'acier que l'on avait chauffée pour cautériser la plaie. Il mit deux jours à mourir. La dame de compagnie de la jeune fille ne fut pas non plus fouettée. Elle fut pendue, étant de trop basse extraction pour avoir droit à la cordelette de soie. La jeune fille était ma sœur, et moi, j'ai été fouettée.

— Pour ne pas l'avoir empêchée... ?

— Et je me trouvais pourtant dans une autre ville qu'elle. Tu crois que ton oncle ne te ferait pas étrangler, s'il le pouvait ? Qu'il ne ferait pas empaler mon fils, s'il pensait pouvoir s'en tirer sans dommage ?

Giulietta ne l'avait jamais entendue parler de la sorte.

— Je vous ai gardés en vie, insista la duchesse. Je vous ai protégés, tous les deux. Si tu quittes Venise, car c'est paraît-il ce que tu souhaites, comment ferai-je pour veiller sur toi ? Cela dit, Tycho pourrait sans doute s'en charger.

— Tycho ?

— Il y a des bruits qui courent...

— Il ne représente rien pour moi.

— Alors il ne part pas avec toi ?

Il ne part pas... ? Dame Giulietta secoua farouchement la tête. *Comment sa tante pouvait-elle lui poser une telle question ?*

— Bien sûr que non.

— Dans ce cas, je doute que le Conseil te donne l'autorisation de te retirer sur les terres de ta mère. Et ne compte pas non plus sur mon soutien.

— Ma dame... !

— Tu restes à Venise.

Elles étaient assises de part et d'autre d'une petite table, sur des fauteuils en croix garnis de coussins brodés, beaucoup moins confortables qu'ils n'en avaient l'air. La chambre d'Alexa était conforme aux souvenirs de Giulietta. C'était la seule pièce immuable dans un palais qui ne cessait d'être reconstruit, amélioré et redécoré. Ce jour-là, cependant, la table sentait fortement l'essence de térébenthine, car on l'avait récemment revernie avec de l'ambre dissous. Le seul détail inhabituel, que Giulietta remarqua en promenant son regard autour d'elle pour tenter de recouvrer son sang-froid, était un lézard iridescent, dans un coin.

— Qu'est-ce que cet animal ?

— Ne change pas de sujet.

Dame Giulietta leva fièrement le menton.

— Je crois qu'il est temps que je m'en aille.

— Nous devrions d'abord terminer notre conversation.

Et pourquoi cela ? pensa Giulietta. Mais les coups l'avaient petit à petit rendue obéissante, bien qu'elle soit toujours aussi obstinée. Il émanait de sa tante une telle certitude de se voir obéie que Giulietta en perdit tous ses moyens.

— Très bien... Qui vous a parlé de moi derrière mon dos ?

— Il y a des rumeurs...

— Sur dame Desdaio, siffla méchamment Giulietta. Pas sur moi. Pourquoi serais-je l'objet de ragots ? C'est Desdaio qui est tout le temps fourrée là-bas. À chaque fois qu'Atilo se rend à une réunion du Conseil, elle fait le mur pour aller voir son ancien esclave.

— Tu es jalouse.

— C'est faux !

Giulietta serra le poing jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa paume. Malgré cela, les larmes lui montèrent aux yeux. Il était hors de question qu'elle pleure devant tante Alexa.

L'espèce de lézard leva les yeux vers Giulietta lorsqu'elle s'en approcha. Il l'observa d'un air méfiant s'agenouiller près de lui, tournant le dos à sa tante. Quand Giulietta se sentit à nouveau capable de parler, sa voix avait retrouvé sa fermeté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un dragonnet.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ils sont courants en Chine. Mon neveu me l'a envoyé en même temps que sa dernière lettre. Il a pensé que cela me rappellerait mon pays.

— Et c'est le cas ? demanda Giulietta, espérant se montrer cruelle à son tour.

La duchesse acquiesça.

— Ma petite, dit-elle, il faut que nous parlions de Tycho. On m'a rapporté que vous aviez été intimes, sur le vaisseau.

Le ton était mi-affirmatif, mi-interrogateur.

Dame Giulietta ne prit pas la peine de nier.

— J'étais fatiguée et bouleversée, après la bataille. Leopold venait de mourir et...

— Le rire peut attirer une femme dans le lit d'un homme, mais le chagrin l'y poussera plus vite encore. Fais attention. Avec une telle créature, on devient responsable de ce qu'on a apprivoisé.

Giulietta était presque sûre qu'elle ne parlait pas du dragonnet.

— Nous n'avons pas...

— Mais vous n'en étiez pas loin ?

Giulietta rougit et tenta d'écarter la question en haussant les épaules.

— J'ai besoin que tu me le dises... Crois-le ou non, c'est devenu une affaire d'État.

Était-ce par hasard qu'Alexa se tenait maintenant entre Giulietta, toujours accroupie près du dragonnet, et la porte ? La jeune femme n'en était pas certaine. Le temps avait beau passer, en présence de sa tante, Giulietta avait toujours l'impression d'avoir douze ans.

Elle pouvait maintenant mentir ou dire la vérité, mais elle avait toujours méprisé les menteurs.

— Leopold était mort. Et moi... (Giulietta haussa à nouveau les épaules.) J'étais désespérée, je me sentais seule et vulnérable. Il y a quelque chose de particulier chez Tycho...

— Et il y a quelque chose de particulier à avoir seize ans. J'ai deux questions, toutes deux importantes.

Giulietta attendit.

— L'enfant est-il de Leopold ? Avez-vous été amants ? Après tout, il était réputé pour avoir d'autres tendances. Et... étais-tu réellement amoureuse de lui ? Ou est-ce pour la galerie que tu te déguises en veuve éplorée ?

— Cela fait trois.

Alexa fronça les sourcils, agacée.

— Non, non, oui.

Giulietta égrenait rapidement ses réponses, si rapidement qu'elle ne se donna presque pas le temps d'y penser.

— Et non, je ne joue pas la comédie. Leopold était un ami qui a été bon pour moi alors que j'avais besoin... (Elle hésita.)... besoin d'aide.

— Dans ce cas, qui est le vrai père de Leo ?

En un éclair, Giulietta fut debout, devant la porte.

Elle ne se souvenait même pas d'avoir décidé de partir. Elle aurait tourné la poignée si Alexa n'avait pas happé son poignet avec une force qui la surprit. Giulietta était plus jeune et aurait dû pouvoir se dégager facilement. S'en voyant incapable, elle sentit les larmes lui piquer les yeux.

— Est-ce Tycho ?

— Non, ce n'est pas Tycho, martela Giulietta.

Elle porta la main aux doigts qui enserraient son avant-bras et les détacha un à un avec une lenteur méprisante. Alexa la laissa faire.

— C'est la dernière fois que je viens vous voir, annonça dame Giulietta entre ses dents serrées. Si vous souhaitez me contacter, vous pouvez m'envoyer une lettre. Je ne vous promets pas d'y répondre.

Alexa recula et Giulietta ouvrit la porte.

— Garde à l'esprit que nous avons raconté à l'envoyé de Sigismund que Tycho et toi étiez amants, dit Alexa. Que tu te reposais sur lui en ces temps difficiles. Je te suggère de te comporter en public comme si c'était le cas.

— Plutôt mourir.

— Dieux, soupira Alexa. Il a vraiment su toucher ton cœur, n'est-ce pas ?

Giulietta serra son collier d'argent entre ses doigts et claqua la porte en sortant.

Le premier voyage jusqu'à l'île n'eut qu'un intérêt limité, le sacristain, son beau-frère et son cousin étant trop terrifiés pour accoster. Comme Tycho ne voyait que des rosiers sauvages, des buissons de ronces et des fosses communes, qu'il n'entendait rien d'autre que le vent dans les herbes folles et n'éprouvait rien de plus qu'un inquiétant sentiment de vide, il leur pardonna leur lâcheté.

Ils accostèrent la nuit suivante et découvrirent les corps de trois voyous castellani, en justaucorps de cuir renforcés avec du foin, portant des heaumes rouillés et des épieux à sanglier. Ils ne virent pas trace du démon.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Tycho abandonna la dalle qui lui servait de lit dans la crypte de l'église de San Giacomo. Cette pièce était à peu près la seule de ce bâtiment en ruine qui ne laissait rien filtrer de la lumière du jour. Il déverrouilla la porte et sortit sans prendre la peine d'allumer une bougie. Les trois hommes l'attendaient déjà sur la jetée.

— Nous allons la trouver, ce soir.

— Comment le savez-vous, monseigneur ?

— Je le sais, c'est tout...

Comment aurait-il pu expliquer cette douleur sourde au fond de son ventre, cette intuition lui disant que cette nuit-là n'était pas comme les autres ? Alors qu'ils se rapprochaient de l'île, il vit des volutes de brouillard estival s'étirer paresseusement sur la vase luisante. Toute la lagune n'était que bancs de vase et hauts-fonds, et comme les ducs refusaient de laisser tracer des cartes des canaux, l'art d'y naviguer devait être appris par cœur. Seul un guide chevronné en connaissait tous les secrets.

Pour créer ce cimetière insulaire, il avait fallu planter des pieux verticaux tout autour d'un monticule de vase, entrelacer des branches de saule entre ces pieux, puis remblayer la berge avec une terre où l'on avait semé des graminées qui l'aideraient à se stabiliser. Cinq cents ans de cadavres lui avaient fait gagner en hauteur.

— Est-ce que ce brouillard est là, d'habitude ?

— Quel brouillard, monseigneur ?

C'était une réponse suffisante.

— Vous êtes certain que c'est ici que vous l'avez vue pour la première fois ?

— Monseigneur, j'aurais du mal à l'oublier.

Cela était en effet peu probable. Ces hommes menaient des vies ordinaires, si on considérait comme tel le fait de pelleter la merde ou d'enterrer les corps. La vision d'une créature infernale hurlant à la lune avait des chances de se graver profondément dans leur mémoire.

— Jetez l'amarre ici, ordonna Tycho en désignant un appontement.

En l'entendant, ils se mirent à ramer avec vigueur.

L'un d'eux jeta une corde autour d'un poteau, s'en servit pour rapprocher le bateau du ponton et noua l'amarre avec le détachement typique d'un Vénitien pour qui une telle tâche était aussi naturelle que de respirer. Puis Giorgio balaya du regard la lagune opaque et la rive hérissée de ronces de l'îlot. Il frissonna.

— Nous ferions peut-être mieux de vous attendre au large, monseigneur.

— Vous allez m'attendre ici.

— Vous êtes sur notre île.

La plainte résonna dans la tête de Tycho.

Dans le brouillard flottaient une multitude de visages répétant cette phrase, des visages aux orbites vides, aux bouches béantes et tristes. Il voyait à travers eux les roses sauvages qui fleurissaient sur l'île, et plus loin encore, des lumières vacillantes – des étoiles à l'horizon, peut-être, ou bien une ville du continent.

— Gardez-la, je vous la laisse, dit Tycho d'un ton indifférent.

— Vous êtes sur notre...

— C'est pour la fille que je suis venu.

— Ahh...

Les voix s'interrompirent, mais les visages continuèrent d'apparaître et de disparaître, de s'avancer et de reculer, jugeant les paroles de Tycho. Il rêvait, sans doute ; à moins que le rêve ne soit les trois hommes sur le bateau derrière lui, trop aveugles pour voir que les fantômes qu'ils craignaient tant étaient déjà là, autour d'eux.

— Elle est morte, dirent les voix.

— Alors moi aussi, je suis mort.

Les visages se figèrent, comme pétrifiés.

Des masques blancs avec des creux sombres à la place des yeux. Ils lui sourirent, puis grimacèrent, prirent un air stoïque, irrité, intrigué, et enfin perplexe.

— Vous n'êtes pas nous.

À ces mots, la brume se dissipa, la triste et basse litanie s'évanouit, devenant écho puis silence, et les esprits disparurent, comme s'ils avaient décidé d'un commun accord que leur tâche était accomplie.

Du bout du pied, Tycho retourna un des trois Castellani découverts la nuit précédente pour l'examiner. Le cadavre avait commencé à se décomposer et à s'ouvrir sous la pression interne des gaz, mais il était néanmoins évident que l'homme avait été éviscéré, ses entrailles extirpées de son corps. Sa gorge avait été déchirée et son cou brisé, à en juger par la facilité avec laquelle sa tête ballottait de droite à gauche.

Le meurtre avait été brutal, sans doute très rapide. L'herbe autour du corps était constellée d'éclaboussures de sang séché. Elle l'avait sans doute saigné trop vite pour pouvoir se nourrir ensuite.

Il n'était pas difficile de pister ses allées et venues.

Les empreintes de pieds dans la vase montraient qu'elle s'était tenue là, au bord de l'eau, avant de longer la rive dans les deux sens. Ses traces faisaient tout le tour de l'îlot, et Tycho lut la frustration dans leur dessin.

Plus d'une fois, elle avait marché le long du rivage. Elle descendait tout au bord de la lagune, s'éloignait dans une direction, puis revenait à son point de départ avant de repartir dans l'autre sens. Toujours, ses pas la ramenaient au même endroit.

Pourquoi ici et pas ailleurs ?

Une réponse s'imposa à lui.

De là, on apercevait la lueur des fonderies de Cannaregio et, au loin, le long d'une *fondamenta*, les torches des porte-flambeaux chargés d'éclairer le chemin des passants. Ce côté de l'île, orienté au sud, donnait sur la rive nord de Venise. En tendant l'oreille, Tycho entendit l'horloge de la Piazza San Marco sonner dix coups.

La fille avait sans doute une ouïe équivalente à la sienne.

L'autre réponse se trouvait derrière lui. C'était une tombe à la surface piétinée. L'un des coins était dissimulé sous la coque d'un petit bateau. Tycho souleva cette carcasse vermoulue, révélant l'entrée de la tanière de la fille. Son petit enfer personnel.

Il n'avait plus qu'à l'appâter hors de son trou.

Pas une souris ne détala sous les pieds de Tycho lorsqu'il repartit en direction de l'appontement. Les graminées étaient silencieuses, les buissons de roses et de ronces immobiles, à l'exception d'un léger frisson sous la brise. Pas le moindre oiseau, rat, souris ni mulot en vue.

Tycho savait ce que c'était d'avoir faim à ce point-là.

Arrivé au ponton, il montra Giorgio du doigt et lui fit signe de s'approcher. Le sacristain s'exécuta sans enthousiasme, aiguillonné par les encouragements de ses compagnons.

— Donnez-moi votre main.

Il parut encore moins enthousiaste.

Tycho sortit son poignard, trancha d'un geste vif et rengaina l'arme avant même que le sacristain ait pu ouvrir la bouche pour crier. Le sang se mit à couler entre les doigts que l'homme avait refermés sur sa paume et dégouлина sur le sol, à ses pieds.

— Maintenant, courez, lui dit Tycho.

Elle jaillit de la tombe comme un boulet de canon, faisant voler autour d'elle la terre qui la recouvrait un instant plus tôt. Elle atterrit accroupie, la gueule béante, les canines découvertes. Il n'y avait rien d'humain dans son regard.

— Courez ! hurla-t-il de nouveau.

L'enfant sauvage heurta Tycho de plein fouet, le faisant basculer dans les ronces. Elle lutta de tout son corps décharné pour se libérer de son emprise et se lancer à la poursuite de l'homme qui se ruait vers le bateau, mais Tycho tint bon.

— Courez, bon sang...

Dressée au-dessus de lui, la fille poussa un hurlement de fureur en voyant le sacristain sauter dans le bateau, qui s'éloigna de la jetée sous les coups de rames frénétiques de ses amis.

Vivante, elle avait eu quatorze ans.

Morte, elle ne paraissait pas plus âgée. La faim freinait la croissance des jeunes et hâtait le vieillissement des adultes. C'était pareil à Bjornvin ; partout dans le monde, les enfants affamés sont les mêmes.

Il fallait qu'il réfléchisse à la façon dont il allait la tuer.

Mais la bête au fond des yeux de la fille était folle de faim et de colère.

Elle avait mangé tout ce qu'elle avait trouvé sur l'île, et maintenant sa proie s'échappait par la faute de Tycho. Il avait l'impression de contempler son propre reflet, la singularité de son visage, sa peau d'une blancheur malade sous la lueur pâle du clair de lune.

Elle plongeait, visant la gorge.

Tycho glissa un de ses avant-bras sous le menton de la fille, un de ses pieds sous son ventre, et la repoussa avec une telle violence qu'elle jaillit en l'air, décrivant un arc de cercle tournoyant avant de retomber une dizaine de pas plus loin. Mais elle se releva en un éclair et revint à la charge.

Elle fut à nouveau sur lui, si vite que Tycho eut à peine le temps de se relever avant d'être repoussé en arrière, ses orteils raclant la boue. Il visa sa gorge, elle arrêta son poing d'instinct. La seconde fois aussi. Elle planta son regard sombre dans le sien.

Un regard plein de haine.

Tycho la projeta au loin et la vit se relever avec la même vigueur qu'auparavant pour l'attaquer une nouvelle fois. Il lut la frustration dans ses yeux lorsqu'il fit un pas de côté et qu'elle tomba droit

dans les ronces, qui lui déchirèrent la peau quand elle s'en dégagea. Elle n'avait jamais connu un adversaire aussi rapide que lui. *Elle n'avait jamais connu...*

Il se fourvoyait depuis le début.

Sa frustration prouvait qu'elle était capable de penser. La peur, la folie, le délire, le désespoir... Il reconnaissait ces émotions, aurait dû les reconnaître bien plus tôt. Sa propre stupidité le frappa avec autant de force que la nouvelle charge qu'elle lui infligea.

Tout ce qu'elle ressentait, il l'avait senti.

La tuer voudrait dire tuer sa propre image, peut-être la seule créature de son espèce qui existerait jamais.

Elle donna un coup de pied, qu'il évita. Elle donna un coup de poing, qu'il bloqua, et il para chacun de ses coups, encore et encore, jusqu'à ce que les roses sauvages deviennent floues et que les étoiles s'étirent comme des griffures sur la voûte céleste. Le temps ralentit ; leur combat ne se joua plus que par tranches de quelques secondes, puis à chaque seconde, puis dans les instants qui séparaient chaque seconde de la suivante. Le monde leur appartenait, rien d'autre n'existait. Enfin, le souffle de Rosalyn s'accéléra, ses yeux s'écarrillèrent, et elle sut qu'elle avait perdu.

En dégainant son poignard, Tycho hésita...

Alexa lui avait ordonné de la tuer. S'il désobéissait et qu'il était découvert, il ne pourrait plus compter sur sa protection. Pourquoi serait-il assez stupide pour prendre un tel risque ? Cette... chose... était répugnante, à demi morte, à peine humaine.

Un être à demi mort et à peine humain.

Il avait été tout cela, lui aussi. Et en plus...

Qui l'avait tiré du Grand Canal, lors de sa première nuit à Venise ? Rosalyn. Tout ce qu'elle avait gagné en retour, c'était la mort. Par sa faute. Il refusait d'être celui qui la tuerait une seconde fois. Conscient qu'il risquait de le regretter, et même presque certain qu'il le regretterait effectivement, Tycho rengaina son poignard. Lorsqu'elle se jeta sur lui une fois de plus, il la saisit, la souleva, la porta jusqu'à l'appontement et la précipita dans l'eau.

Elle hurla.

Tycho la laissa remonter sur la vase avant de l'empoigner de nouveau. Elle siffla de colère et se débattit furieusement lorsqu'il la ramena au bout du ponton pour la jeter une deuxième fois dans les flots. Tycho savait qu'il se montrait cruel, très cruel. Mais il ne s'arrêta pas pour autant.

Chaque fois qu'elle regagnait la terre ferme, il la relevait presque avec sollicitude, la portait sur l'appontement et la renvoyait dans l'eau, jusqu'à ce que la lagune la prive de ses dernières forces et qu'elle ne puisse plus ramper jusqu'au rivage. Et petit à petit, au fil de ces allers et retours, comme le plomb se transforme en or entre les mains d'un alchimiste, ses hurlements bestiaux se muèrent en sanglots. Elle criait toujours, mais cette fois, elle savait contre qui.

Elle se débattait, mais il ne la lâchait pas.

Tu les as laissés me tuer.

Dans la vase jusqu'aux genoux, se sachant l'objet de regards fascinés et horrifiés à la fois, Tycho la ramena sur la rive une fois de plus. Elle avait beau s'être battue comme un démon, grondant et montrant les dents, elle ne pesait presque rien. L'épuisement eut raison d'elle et, en quelques secondes, elle s'endormit dans ses bras.

— Vous ne raconterez à personne ce qui s'est passé ici ce soir.

Les trois hommes le regardèrent, regardèrent la jeune fille nue, se regardèrent les uns les autres. Dans leurs yeux, on pouvait lire la colère froide de ceux qu'on avait entraînés dans une affaire qui les dépassait, et qui savaient qu'ils auraient de la chance de s'en sortir vivants.

— C'est compris ?
Tous hochèrent la tête.

Le voyage de retour vers la demeure de Tycho fut aussi calme que pouvait l'être une marche dans Venise à minuit. Il avait donné de l'or au sacristain et à ses compagnons, ce qui les avait surpris. Il leur avait rappelé que parler à quiconque des événements de la soirée les condamnerait à mort, ce qui, en revanche, n'avait étonné personne. Nul n'arrêta Tycho dans les rues de la ville.

Nul n'essaya de croiser son regard.

La Garde de Nuit déboula sur une place crasseuse au moment où il la traversait. Ils le hélèrent, brandissant leurs torches, mais un regard au riche pourpoint noir de Tycho, à l'épée dans son dos et à la fille à demi nue dans ses bras leur suffit pour repartir d'où ils étaient venus en bafouillant des excuses.

Sur le Ponte Maggiore, où un garde ronflait, affalé sur son trépied, deux dogues levèrent la tête au passage de Tycho, reniflèrent de loin la tunique d'emprunt de Rosalyn, réfléchirent à la conduite à tenir et s'affalèrent de nouveau sur le sol.

Tycho et Rosalyn passèrent devant des tavernes qui se vidaient et des bordels qui se remplissaient. Un jeune prêtre qui verrouillait les portes d'une vieille église se signa en les voyant, tandis qu'un Mongol au regard vif, devant le *fontego* de son khan, leur sourit. La puanteur des canaux était étouffante, surtout mélangée à la fumée âcre des grils des tavernes et aux vapeurs de soufre émanant des fonderies voisines.

S'y ajoutait, du moins pour Tycho, l'odeur de la robe que la femme de Giorgio s'était résignée de mauvaise grâce à lui abandonner. Poisson salé, misère et lait maternel. Les femmes castellani sentaient toutes la même chose.

— Tycho...

Pris de court, il se retourna.

Une jeune femme élégante quitta sa cachette, sous un porche, et accourut à sa rencontre. Elle chancela en apercevant la jeune fille dans ses bras, puis se figea lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était presque nue.

— Ma dame ?

Desdaio était pétrifiée.

— Où sont vos gardes ? interrogea Tycho, devinant déjà la réponse.

Elle s'était aventurée seule, en pleine nuit, dans les rues de la ville ; en dépit de la haine qu'il vouait à Iacopo, il aurait encore préféré qu'il soit là plutôt que de savoir Desdaio si vulnérable.

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Non...

Mais elle l'a été.

Et elle le serait à nouveau si Alexa s'en mêlait.

Ses ordres avaient été très clairs : il devait traquer le démon et le tuer. Et il lui assurerait l'avoir fait.

— Ce n'est qu'une enfant, fit remarquer Desdaio.

Elle se mordit la lèvre, l'air de plus en plus triste.

— Et elle sent mauvais. Sa robe est pleine de trous. Ce n'est pas décent. Tycho, pourquoi transportes-tu une fille à moitié nue... ?

— Desdaio, coupa-t-il.

Elle s'arrêta net.

— Rentrez chez vous, conseilla-t-il.

Les yeux de Desdaio se remplirent de larmes et la lèvre qu'elle mordait se mit à trembler. Instinctivement, elle se tassa, comme s'attendant à recevoir un coup. Tycho s'interrogea sur son enfance et sur le seigneur Bribanzo, l'homme le plus riche de Venise et l'un des plus ambitieux.

— Tu me détestes, dit-elle.

— Non. Mais il est tard et vous ne devriez pas être ici.

— Toi non plus, répliqua Desdaio d'un air fâché. En tout cas, pas avec un tel chargement.

Qu'as-tu l'intention d'en faire, d'ailleurs ?

— La laver, répondit Tycho. La nourrir.

— Et ensuite ? Coucher avec elle ?

— Desdaio !

— Ce n'est pas une réponse.

— Elle m'a sauvé la vie lors de mon arrivée à Venise.

— Où était-elle, depuis tout ce temps ?

— En prison, dit Tycho sans réfléchir.

Être enfermé dans le noir entre la vie et la mort, de la terre plein la bouche, pouvoir à peine bouger et lutter néanmoins pour rejoindre la surface, abandonner son humanité derrière soi... Quel autre nom cela pouvait-il avoir ? Lorsque Tycho releva les yeux, l'expression de Desdaio s'était adoucie. Il sut ce qu'elle s'apprêtait à dire avant qu'elle ouvre la bouche.

— Je vais lui donner un bain. Tu ne peux pas le faire, ce ne serait pas convenable.

Une fois Elizavet remise de sa surprise de voir dame Desdaio, qu'elle croyait rentrée chez elle après avoir été informée de l'absence de Tycho, elle se hâta d'aller faire chauffer de l'eau, chercher du savon et préparer des linges de toilette. Tycho obéit à l'ordre de Desdaio et s'assit à l'extérieur de la chambre, insistant cependant pour que la porte reste entrouverte. Tant que Rosalyn demeurait inconsciente, le joyeux babillage de Desdaio était sans conséquence. Au cas où elle se réveillerait, cependant, il préférerait ne pas s'éloigner.

J'aurais dû la tuer.

Tycho s'adossa contre le mur et se mit à décortiquer ses propres pensées. *Si Desdaio n'avait pas été là, j'aurais pu la tuer.* Mais dans ce cas, pourquoi l'avoir amenée jusqu'ici au lieu d'obéir aux ordres d'Alexa et de la tuer sur l'île ? Il avait été stupide de l'épargner. Un monstre suffisait ; la ville n'en avait pas besoin d'un second.

Elle n'était pas comme lui, de toute façon.

Lui était né ; elle avait été faite.

Fermant les yeux, Tycho lutta contre la nausée que cette pensée faisait naître en lui. Il l'avait faite. D'abord, il avait provoqué sa mort, puis il avait provoqué son retour à la vie. Elle n'était devenue un monstre que parce que lui en était un. Bien sûr, elle était dangereuse, ils l'étaient tous les deux. Mais il ne pouvait se convaincre de la laisser mourir encore une fois.

Si elle passait la nuit, il s'occuperait d'elle.

Une fois convaincue que Tycho n'avait réellement aucune intention de coucher avec la jeune pauvre, Desdaio trouva touchant qu'il se préoccupe autant de son bien-être. Une preuve de plus que la créature qu'il avait prétendu être lors de leur première conversation pouvait être rachetée, sauvée.

Elle se considérait comme responsable de ce changement, sans comprendre qu'il n'y en avait eu aucun.

— Tu peux entrer, déclara Desdaio.

Rosalyn était allongée sur un lit d'appoint, vêtue d'une robe de soie qui bâillait au niveau de la poitrine. Desdaio suivit le regard de Tycho et couvrit d'un drap le corps de la jeune fille. Elle fronça les sourcils lorsque Tycho écarta à nouveau le drap.

— Vous lui avez donné votre chemise ?

— Il lui fallait un vêtement convenable.

De là où il était, Tycho sentait encore l'odeur de la robe qu'avait portée Rosalyn. Cela dit, il distinguait toutes les odeurs de la pièce, depuis la cendre, la graisse de mouton et la lavande contenues dans le savon jusqu'à la transpiration de Desdaio, qui avait dû s'activer avec vigueur pour laver les cheveux sombres de la jeune fille. Il sentait même, sur le drap propre, l'odeur du coffre en cèdre dont on l'avait sorti. Tycho se tourna vers la porte et appela Elizavet.

— Prends cette robe et brûle-la.

— J'aurais pu m'en occuper...

Tycho se demanda à quel degré de solitude il fallait en être rendu pour supplier son ancien esclave de vous confier ses tâches ménagères. C'est là qu'en était Desdaio à présent. Il s'aperçut qu'elle avait les yeux fixés sur le lit.

Rosalyn lui rendait son regard.

Sans réfléchir un seul instant, Tycho dénoua la ceinture que portait Desdaio et s'en servit pour attacher les poignets de Rosalyn à la tête du lit.

— Elle pourrait se blesser, expliqua-t-il.

Desdaio eut l'air perplexe.

— On ne sait jamais, dans un accès de colère...

La petite pauvre n'avait jamais été potelée, mais son visage était maintenant plus émacié que jamais. Les bleus sur ses joues suivaient les lignes de ses os, et ses épaules étaient si maigres qu'elles saillaient même à travers la soie de sa nouvelle robe. Tycho, cependant, ne voyait que ses yeux.

Il espéra que Desdaio n'avait rien remarqué, mais un coup d'œil vers elle confirma ses craintes. Le regard de la jeune femme passait sans cesse de lui à la fille étendue sur le lit. Pour chasser le doute, Desdaio approcha une bougie des yeux de Rosalyn. Ils étaient bien mouchetés d'ambre.

— C'est impossible.

— Elle souffre de la même maladie.

Peut-être ses paroles suffiraient-elles à justifier cette étrange situation ?

— Elle ne supporterait pas la lumière du jour ?

— Et le soleil la brûlerait comme il me brûle.

Tycho savait que Desdaio le pensait échappé des enfers, soit démon en fuite, soit ange déchu. Sa peau blême, ses yeux étranges et son extrême beauté appuyaient son hypothèse. Tycho regarda Rosalyn, avec son teint translucide qui avait l'éclat du marbre après la pluie, et se rendit compte qu'elle était devenue extraordinairement belle.

— Est-ce qu'elle est muette ?

— Elle ne l'était pas, avant de...

Avant de mourir et d'être enterrée, avant que je ne la précipite dans les flots. Chaque paroisse du nord de Castello et de Cannaregio avait entendu ses hurlements de faim et de colère. Le regard de Rosalyn ne reflétait plus grand-chose d'humain avant que Tycho ne la plonge dans l'eau. Après cela, il n'avait presque plus rien reflété du tout.

— Avant de tomber malade.

— Elle a besoin de médicaments ?

— Elle a besoin de nourriture.

Desdaio eut l'air excédé.

— Eh bien va en chercher, vite ! Si tu n'as rien qui lui convienne, je préparerai quelque chose.

— Où est Atilo ?

Elle le regarda comme s'il l'avait giflée.

— Au Conseil, en tout cas il le prétend.

Elle eut beau lever le menton avec arrogance, ses yeux brillaient de chagrin contenu.

— Avec sa duchesse, plus probablement. On dirait qu'ils se sont à nouveau rapprochés.

— Qui vous a dit, pour Alexa ?

— Vu que toi, tu ne l'as pas fait ? répliqua vertement Desdaio. Vu que tu as prétendu que toutes ces nuits où vous partiez ensemble, à l'époque, il les passait en réunions du Conseil ?

— La plupart de ces nuits-là n'avaient rien à voir avec la duchesse.

— Qu'est-ce que vous faisiez, dans ce cas ?

Tycho secoua la tête.

— Je ne peux pas trahir un secret qui n'est pas le mien, ma dame.

Il pouvait difficilement lui avouer que pendant ces nuits-là, Atilo le regardait traquer et tuer des

prisonniers à qui on avait promis la liberté s'ils parvenaient à sortir de la ville. Il analysait chacun de ses gestes pour lui en faire ensuite une critique détaillée, jusqu'à ce qu'il ait appris à rattraper les furtifs plus vite, à les tuer plus prestement. Tycho s'était d'abord entraîné sur des cochons pour apprendre à tuer des êtres humains, et sur des hommes avant de passer aux femmes et aux enfants. Il avait fait tout cela sous la direction d'Atilo, sous les ordres de la duchesse Alexa et sous le regard du docteur Crow.

Desdaio ne voyait en son fiancé qu'un soldat à la retraite, parfois bourru mais surtout bienveillant. Pour le reste de Venise, il était un Maure renégat qui avait réussi à faire tourner la tête à une femme deux fois plus jeune que lui. On se demandait bien pourquoi il ne l'avait pas déjà attirée dans son lit, puisqu'il ne se privait pas de fréquenter celui des autres.

— Rien à voir avec Alexa ?

— Non, promet Tycho, rien.

— Atilo m'a juré que leur « amitié » était nécessaire, une affaire d'alliances et de politique. Je peux accepter cela. Mais... Tout le temps qu'il passe avec elle, c'est autant de temps qu'il ne passe pas avec moi.

Quel âge a Desdaio ? se demanda Tycho.

Vingt-trois ans ? Et elle était vierge, riche et célibataire dans une ville où ces choses allaient rarement de pair. Elle n'avait fait que remplacer l'ambition de son père par l'amour d'Atilo, qui l'étouffait tout autant. Il n'était pas étonnant qu'elle se sente seule au point de trouver du réconfort dans l'idée d'une trahison moins grave qu'elle ne l'avait imaginée.

— Tu voulais aller chercher à manger, lui rappela-t-elle.

— Je n'ai rien qui convienne.

— Je vais préparer quelque chose.

Desdaio se leva, heureuse d'avoir trouvé une occupation.

— Du bouillon... On peut faire du bouillon avec n'importe quoi.

— Il lui faut du sang, dit Tycho.

Voyant Desdaio se décomposer, il ajouta :

— C'est un symptôme de la maladie. J'enverrai Elizavet en chercher à l'abattoir, demain matin.

Et si Rosalyn refusait d'avaler le sang de porc – ce qui était probable –, il devrait lui trouver du sang humain. Pourtant, Dieu savait qu'il lui était déjà difficile de s'en procurer pour lui-même.

— Envoie-la tout de suite, s'écria Desdaio.

— Cela peut attendre.

— Non, c'est faux. Si elle meurt dans la nuit, pourras-tu te le pardonner ?

Elle lui lança un regard furieux et il détourna les yeux. Elle semblait comprendre plus de choses qu'elle ne l'aurait dû, ce que sa phrase suivante confirma.

— Tu mens quand tu dis que tu enverras Elizavet à l'abattoir.

— Ce n'est pas vraiment de sang de porc dont Rosalyn a besoin.

Cette Desdaio-là était terrifiante. Elle demanda qu'on lui apporte un petit bol et un couteau bien aiguisé, puis informa Tycho qu'il pouvait rester ou s'en aller : cela n'avait aucune importance. Après quoi, elle releva sa manche, nettoya soigneusement le haut de son bras, noua un ruban autour de son coude puis trancha prudemment dans sa chair rebondie.

Ce n'était pas la première fois qu'elle se coupait. Tycho découvrit sur sa peau une série de cicatrices bien nettes, comme les barreaux d'un portail de jardin. La plupart semblaient récentes, quelques-unes étaient complètement guéries, et la dernière avait été faite le matin même.

— Le docteur Crow, précisa-t-elle.

— C'est lui qui vous a fait ça ?

— La première. Les autres, c'est moi. C'était cela, ou...

Elle rougit, peu désireuse de lui révéler l'alternative suggérée par l'alchimiste.

— Mes humeurs sont perturbées. Alors j'ai songé... Enfin, il m'a semblé judicieux de consulter le docteur Crow.

Pendant qu'elle parlait, son sang gouttait dans le petit bol d'étain apporté par Tycho.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda-t-elle soudain.

Non. Il n'allait pas bien, évidemment.

Sa mâchoire le lançait, la bile avait envahi sa bouche : il voulait sentir le goût délicieux du sang de Desdaio presque aussi ardemment que la fille qui s'agitait, éperdue, sur le lit.

— Tu penses que cela suffira ?

Tycho jeta un œil au bol à moitié plein. Ce sang si épais, si riche, si chaud... Il sentait son parfum sucré, presque son goût sur sa langue.

— Bandez-vous le bras, maintenant.

Rosalyn le regarda s'agenouiller près d'elle. Quand il parla, ce fut à peine un murmure, mais il savait qu'elle l'entendait.

— Ne fais pas le moindre mal à cette femme. Si tu essaies de te libérer, je te jure que je te tuerai.

À Desdaio, il dit :

— Faites-le-lui couler entre les lèvres.

— Où vas-tu ?

— Je descends.

En réalité, Tycho dévala quelques marches à grand bruit puis remonta silencieusement pour monter la garde devant la chambre de Rosalyn. À travers la porte lui parvint le doux bavardage de Desdaio, gentil, drôle et plein d'espoir quant au prompt rétablissement de la jeune fille.

— Et voilà, dit-elle finalement. C'était la dernière goutte.

Le gémissement de Rosalyn indiqua qu'elle avait bien compris ces mots.

— Je peux peut-être t'en donner davantage...

— Non, dit Tycho.

— Je ne t'ai pas entendu monter.

Dame Desdaio était plus pâle que d'habitude. Elle avait noué un mouchoir autour de son bras, abandonnant sur la table le ruban qui avait servi de garrot.

— Vous étiez occupée.

Tycho passa un bras autour des épaules de Desdaio pour l'éloigner du lit, et elle se cabra un instant contre cette familiarité inhabituelle avant de se laisser aller à poser la tête sur son épaule. Il sentit son corps se détendre contre lui.

— Je ne pense pas que Rosalyn fasse une crise de colère.

— Non, pas pour l'instant, confirma Tycho.

— Tu devrais la détacher.

— Elizavet le fera dans un moment.

Ils descendirent l'escalier ensemble, Desdaio toujours appuyée contre lui. Une fois sur le seuil, elle hésita.

— Un jour, tu m'as dit que tu me détestais.

— Je détestais tout le monde.

— Alors, dit-elle en passant outre sa réponse, tu me détestes toujours ?

Il déposa un baiser sur ses cheveux. Les efforts qu'il devait déployer pour ne pas céder au parfum de son sang rendirent son geste maladroit, et Desdaio lui lança un regard étrange. Se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa à son tour sur le front.

— C'était un mensonge, dit Tycho. Je ne vous ai jamais détestée.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Elle appuya une dernière fois sa tête sur son épaule, puis se retourna et fit signe à un porte-flambeau dans la rue qui bordait San Aponal et menait au petit *palazzo* de Tycho. Elle était peut-être venue sans serviteur, mais elle avait tout de même amené quelqu'un.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— San Marco...

— Vous avez payé un homme rencontré dans la rue pour éclairer votre chemin ?

— Pietro est malade. Je n'allais pas demander à Iacopo...

Ce n'était pas ce que voulait dire Tycho.

— Que direz-vous si le seigneur Atilo le découvre et vous demande où vous êtes allée ?

— J'étais avec la duchesse. (Desdaio releva le menton.) Nous prenions le thé dans ses appartements. Vous croyez qu'il osera m'accuser de mentir ?

Alexa était impressionnée. Qui aurait cru que cette fille disposait d'une telle ressource ?

Après le départ du Maure, elle avait rempli son bol par habitude, pensant se distraire ainsi pendant une heure avant de se coucher. Ce qu'elle vit, cependant, était plus intéressant que la réunion du Conseil qui venait d'avoir lieu, ou que la conversation peu édifiante qu'elle avait eue ensuite avec Atilo.

« *Vous croyez qu'il osera m'accuser de mentir ?* »

Et si cette gamine n'avait orchestré ses fiançailles avec le seigneur Atilo que pour adjoindre la réputation et l'influence de celui-ci à la fortune de son père ? Voilà qui rendrait la vie d'Alexa bien plus... intéressante.

Bien sûr, si c'était vrai, cela signifiait que l'adorable petite créature devrait être assassinée. Comme ce n'était qu'une amusante rêverie, Alexa abandonna rapidement cette pensée.

Allait-elle suivre Desdaio ou espionner Tycho ?

Ou alors, se concentrerait-elle sur le troisième protagoniste, embusqué celui-là ? Car c'était Iacopo, le sournois petit protégé de son beau-frère, qui avait permis à Alexa de poser les yeux sur la demeure de Tycho, quelques instants avant cette touchante séparation.

Certes, le monde n'était qu'un vaste théâtre où chaque homme et chaque femme avait ses entrées et ses sorties. Mais la coupe de jade ne lui permettait de suivre qu'un seul de ces acteurs à la fois. À chaque changement de scène, elle devait faire un choix.

Iacopo...

Elle décida de suivre le serviteur d'Atilo, qui avait emboîté le pas à Desdaio en marmottant. Celle-ci, bien sûr, gambadait de ruelle en ruelle sans s'inquiéter de rien. *Le thé chez la duchesse, vraiment...*

Alexa sourit et rapprocha sa coupe.

— Je t'ai eue, murmura Iacopo. Je t'ai foutu mon hameçon en plein dans le gosier, et ailleurs aussi. Tu sais depuis combien de temps je voulais te baiser ? Maintenant, c'est fait...

Charmant garçon, décidément, pensa Alexa.

Elle avait été le témoin invisible de son escalade de la demeure de Tycho. Elle l'avait écouté marmonner dans sa barbe et l'avait regardé se masser l'entrejambe en essayant de voir quelque chose à travers les volets fermés.

Elle avait donc entendu, comme lui, le hoquet de douleur de Desdaio, assez fort pour s'élever au-dessus du volume de leur conversation. Un hoquet suivi d'un gémissement et du murmure compatissant de Tycho.

— Comme si c'était pas toi qui la faisais gémir, avait chuchoté Iacopo.

Sa fureur avait surpris Alexa.

Voulait-elle s'insinuer plus profondément dans son esprit ?

Désirait-elle seulement l'observer de l'extérieur, ou aussi entendre ce qu'il entendait ? Ou souhaitait-elle plonger véritablement en lui, voir ce qu'il voyait, ressentir ce qu'il ressentait, penser ce qu'il pensait ? En le regardant se fondre parmi les ombres, se laissant régulièrement distancer avant de foncer comme une flèche à la poursuite de la bien-aimée de son maître, toujours en crachant son venin à voix basse, Alexa envisagea de le libérer complètement de son emprise et d'aller simplement dormir.

Mais son esprit était trop agité, et l'air de la cour trop pollué par les complots et les non-dits. Alonzo faisait des mystères, était toujours à moitié ivre et se cachait si ostensiblement dans les coins sombres pour discuter avec le seigneur Roderigo qu'elle le soupçonnait d'avoir en réalité de tout autres affaires en tête. Quelque chose à voir avec Iacopo, peut-être ?

Il n'y avait qu'une manière de s'en assurer.

Ouvrant son esprit à la cité tout entière, Alexa tiqua devant la cacophonie qui l'envahissait soudain. Pour dénicher Iacopo au milieu de ce brouhaha de pensées, elle examina son visage dans le bol et étudia les voix jusqu'à trouver celle qui correspondait aux mouvements méprisants de ses lèvres.

Le Maure aurait dû m'écouter.

Cette nuit-là, quand je lui ai dit que j'avais vu dame Desdaio sortir de la chambre de Tycho, alors qu'il était encore esclave... Oh, je me trompais sur un point, c'est vrai. Je pensais que Tycho l'avait prise ce jour-là et que la fameuse virginité de cette salope n'était qu'un mensonge. Mais non. Ils avaient sans doute papoté, s'étaient fait des bisous et des câlins. Tous les délices que permet un amour à sens unique. Mais sa virginité avait tenu le coup. Et quand la salope s'était déclarée chaste, vertueuse et honnête sur le pont du bucintoro, devant l'assemblée des nobles, elle avait dit vrai.

Mais plus maintenant.

À moins qu'elle ait eu l'intention de descendre pour le petit déjeuner en disant : « Au fait, vous vous souvenez de Tycho, votre ancien esclave et apprenti préféré ? J'étais dans son lit cette nuit. »

Atilo aurait du mal à fermer les yeux là-dessus.

Pas très joli, tout ça, pensa Alexa en s'arrachant à la jalousie poisseuse qui engluait l'esprit de Iacopo. Elle voulait connaître les pensées du jeune homme, elle voulait le suivre et découvrir si Alonzo avait volontairement alimenté sa colère, mais elle aurait aimé pouvoir le faire sans devoir se vautrer dans une telle fange.

Dame Desdaio s'éloignait de San Aponal par des ruelles qui comptaient parmi les plus étroites de la ville, sans autre escorte qu'un porte-flambeau schiavoni à l'allure patibulaire qui, en plus, connaissait mal le quartier. Alexa entendit Iacopo se gargariser de son secret.

— Et pourquoi est-ce que je me retiendrais ? marmonna-t-il. Pourquoi est-ce qu'un homme ne pourrait pas se venger du tort qu'on lui a fait ?

Ses réflexions étaient simples.

S'il ne pouvait faire tomber le maître qui n'avait jamais su apprécier sa valeur, le monstre qui l'avait remplacé, et la putain qui détournait les yeux chaque fois qu'il lui souriait, alors Iacopo n'était pas un Vénitien digne de ce nom. Il aurait à la fois sa revanche et la faveur du régent.

En entendant le nom d'Alonzo, la duchesse décida de continuer à observer ce coin-là du monde.

— Bon, mais maintenant, que faire ? s'interrogea Iacopo.

C'était une bonne question. Dame Desdaio avait ordonné à son porte-flambeau de l'attendre au bout de la ruelle. D'un coup d'œil sur le *sottoportego* derrière elle, l'homme reconnut le symbole gravé qui signalait un *corte*, c'est-à-dire une impasse. Elle n'avait donc pas l'intention de s'enfuir sans payer.

Iacopo la suivit dans la pénombre.

Le valet d'Atilo s'attendait sûrement à ce qu'elle relève sa robe, dévoile furtivement ses fesses et pisse sur le sol de brique. C'était en tout cas ce qu'Alexa avait imaginé. Au lieu de cela, le dos tourné à Iacopo, Desdaio dégrafa son corsage, fourra la main dans sa manche et en sortit un mouchoir.

Elle le jeta par terre comme s'il s'agissait d'une guenille, et non d'un bijou de dentelle maltaise, se retourna pour partir, puis hésita. Iacopo eut finalement droit à la vision espérée lorsqu'elle s'accroupit et urina avec un soupir.

Elle ne portait pas de combinaison sous sa robe.

Desdaio récupéra son mouchoir, l'examina d'un œil critique et le retourna jusqu'à trouver un coin assez propre pour servir une dernière fois. Puis elle s'en débarrassa à nouveau et pivota pour partir, tellement vite que Iacopo eut à peine le temps de se cacher.

Et pourtant, il était bien entraîné.

Il aurait dû se lancer à sa poursuite aussitôt pour pouvoir, plus tard, jurer solennellement ne jamais l'avoir quittée des yeux, mais il fut incapable de résister à l'attrait du mouchoir sur le sol de la petite cour.

Alexa replongea dans ses pensées quand il le porta à son nez.

Le tissu sentait la femme, l'urine, un corps par une chaude nuit d'été. Et autre chose, aussi... Iacopo s'aperçut alors que le mouchoir lui collait aux doigts. Pendant une courte seconde pleine de dégoût et d'excitation, il eut un soupçon, qui se révéla faux : c'était du sang. Encore mieux.

La semence de Tycho n'aurait fait que prouver qu'il y avait bien eu faute.

Le sang de dame Desdaio, en revanche, après des heures passées seule avec Tycho durant lesquelles elle avait retiré sa combinaison... Et ce hoquet de douleur que Iacopo pouvait jurer avoir entendu. La perspective d'obtenir enfin sa vengeance était agréable, mais celle d'avoir le prince Alonzo comme protecteur semblait plus délicieuse encore.

Indubitablement, pensa Alexa.

Tout le monde savait combien son beau-frère pouvait se montrer délicieux.

Dame Desdaio était presque arrivée chez elle et son fiancé ne devait pas être loin non plus. Il serait intéressant de voir lequel arriverait le premier et comment évoluerait la situation.

Alexa sonna pour appeler une femme de chambre, qui frappa timidement à sa porte. L'ayant autorisée à entrer, Alexa lui commanda de l'eau et un brasero pour faire du thé. Elle lui fit également savoir qu'elle désirait ne pas être dérangée.

— Monseigneur...

Le Maure porta la main à son poignard. À travers les yeux de Iacopo, il paraissait plus vieux que dans le souvenir d'Alexa. Visiblement, son propre regard était altéré par la tendresse et la familiarité. Elle devrait se surveiller à ce sujet.

Derrière Atilo se trouvait la gondole d'Alexa, qu'elle lui avait prêtée pour retourner chez lui. Le serviteur aida le Maure à prendre pied sur son appontement personnel, salua et s'en retourna dans la nuit, ramant à contre-courant vers les lueurs lointaines de Ca' Ducale.

Si Atilo n'avait pas aperçu Iacopo le premier, c'est sans doute qu'il avait beaucoup trop bu au cours de la réunion du Conseil. Il s'était fait beaucoup d'ennemis au cours de sa longue vie. Baisser ainsi sa garde était une grave erreur.

— Mon garçon, il est tard. L'aube arrive.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à l'est, où bientôt le soleil strierait de lumière la nuit finissante. La pesante chaleur de minuit avait laissé place à l'humidité qui précédait l'aurore. Une nouvelle journée torride s'annonçait.

— Il reste encore quelques heures, monseigneur.

Atilo parut surpris de son insolence.

— Que fais-tu là ?

— Je vous attendais.

Le Maure pinça les lèvres. Malgré sa barbe et ses cheveux grisonnants, les années n'avaient en rien apaisé la fougue de son caractère. Alexa le savait, et elle le regarda lutter pour se maîtriser. Comme d'habitude, il y parvint.

— Je le vois bien. Je veux savoir pourquoi.

— Aaah... Bien sûr.

On aurait presque dit que Iacopo essayait de le provoquer.

— Viens-en au fait, gronda Atilo.

Quand Iacopo recula pour se trouver soudain tout au bord de l'eau sombre et mouvante du canal, il laissa paraître pendant un instant le visage du petit orphelin crasseux qu'il était lorsqu'Atilo l'avait pris à son service.

— Monseigneur, je ne sais pas grand-chose...

— Dis-moi tout.

— C'est à propos de dame Desdaio. Mais... la dernière fois que j'ai voulu...

Atilo se figea. La dernière fois que Iacopo avait fait une remarque déplacée au sujet de la future maîtresse de Ca' il Mauros, Atilo lui avait entaillé la joue et était passé bien près de tuer son propre valet. Certains maîtres tuaient leurs serviteurs dans des accès de rage, mais Atilo n'était pas de ceux-là. Sans l'orgueil du Maure, Iacopo serait mort.

Alexa se demanda si l'un des deux hommes avait conscience de cela.

Il n'était apparemment pas venu à l'esprit d'Atilo que la duchesse puisse ne pas trouver touchante la façon qu'il avait alors de protéger l'honneur de Desdaio. Pas plus qu'il n'avait réellement estimé la violence de sa colère lorsqu'il avait emmené sa promise à Chypre contre les ordres du Conseil. Elle n'envisagerait de l'inviter à nouveau dans son lit que si elle avait désespérément besoin de son soutien.

— Iacopo, sois très prudent, l'avertit Atilo.

— Monseigneur, j'ose à peine...

Iacopo plongea la main dans sa poche et en tira un bout de tissu qu'il tendit sans un mot à son maître. Ses lèvres tremblaient et il semblait sur le point de pleurer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Regardez-le à la lumière, monseigneur.

Atilo l'ignora et retourna le mouchoir entre ses mains ; du lin bordé de dentelle maltaise. Ses doigts distinguèrent une broderie, deux initiales entrelacées comme du lierre, dans un coin. Instinctivement, il le porta à ses narines.

— Apportez-le à l'intérieur, monseigneur.

La lampe qu'alluma Iacopo repoussa les ombres et fit monter des volutes de fumée dans le vestibule tapissé de bois sombre. Ca' il Mauros avait récemment été redécoré afin de donner l'impression que la famille d'Atilo vivait ici depuis toujours. Alexa savait que c'était la même vanité qui avait, au début, poussé le Maure dans son lit, son désir d'être l'un des deux seuls hommes à jamais posséder son corps. Marco le Juste, duc de Venise... et Atilo il Mauros, son amiral.

La lumière ne fit que confirmer ce qu'Atilo savait déjà.

Les initiales étaient un D et un B entrelacés, et Atilo avait assez souvent tué pour reconnaître du sang lorsqu'il en voyait. Au bord, il était sec et s'écaillait sous son doigt, mais au centre froissé du mouchoir, il était encore humide et collant.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est à ma dame Desdaio.

— Je sais. C'est moi qui le lui ai donné. Lui est-il arrivé quelque chose ?

— Elle est en sécurité dans sa chambre, monseigneur. Elle se repose.

— Elle ne dort pas ?

— J'ai entendu ses pas dans l'escalier. Elle est descendue aux cuisines chercher de quoi manger, puis elle est remontée dans sa chambre... Elle devait avoir faim.

— Où as-tu trouvé ceci ?

Le jeune homme hésita à répondre.

— Je ne te ferai pas de mal si tu dis la vérité.

— Pourtant, c'est ce que vous avez fait la dernière fois, répliqua Iacopo, incapable de contenir l'amertume de sa voix.

Instinctivement, il mit la main à la cicatrice qui lui balafrait la joue. Sans doute prétendait-il qu'il s'agissait d'une blessure de guerre, et sa barbe en dissimulait maintenant la plus grande partie. Dans quelques années, elle lui donnerait l'air distingué, mais le souvenir en était pour l'instant encore trop frais dans sa mémoire.

— Est-ce que tu veux dire que... ?

— Sentez-le à nouveau, monseigneur.

Le vieux Maure suivit sa suggestion. Il ferma les yeux, porta le mouchoir à son nez et prit une grande inspiration, faisant confiance à son expérience pour identifier les différents parfums. Il les énuméra dans un murmure à peine audible.

— Sueur, femme, sang, urine, eau de rose.

La noirceur qui envahit les yeux d'Atilo révéla ce qu'il avait compris : il tenait entre les mains le mouchoir de Desdaio, et c'était bien elle qui l'avait utilisé.

— Tu jures que tu m'avais dit la vérité, la dernière fois ?

— Sur mon âme.

— Alors parle sans crainte.

— Quand je suis revenu, ce soir, le palais était vide. Presque vide. Pietro au lit avec la fièvre, la cuisinière dans sa cuisine. Je ne sais pas où se trouvait Amelia...

— Elle travaille.

— Bien sûr, monseigneur. Dame Desdaio était absente. Je suppose qu'elle est partie peu de temps après vous. Elle était chez Sir Tycho.

— Comment savais-tu que tu la trouverais là-bas ?

Atilo ne remarqua pas le regard irrité de Iacopo, qui le trouvait décidément bien obtus.

— Ce n'est pas la première fois qu'elle s'y rend, monseigneur.

— Combien de fois ?

— À chaque fois que vous...

Iacopo parut choisir soigneusement ses mots.

— Presque à chaque fois que vous êtes appelé d'urgence au palais. Elle part alors faire une visite, elle aussi.

Tiens, tiens, pensa Alexa.

— Vous voulez dire que dame Desdaio n'est pas chaste ?

— Je n'en étais pas sûr jusqu'à ce soir. Mais à présent... (Iacopo haussa les épaules.) Il vaut mieux que je vous raconte ce que j'ai vu et entendu.

Il narra l'épisode simplement. Il était arrivé devant chez Sir Tycho et avait entendu des voix étouffées derrière les volets. Usant de son entraînement d'Assassini, il avait escaladé le mur du palais de Tycho jusqu'au niveau des chambres, où il s'était placé tout contre la fenêtre. Il avait entendu dame Desdaio pousser un hoquet de douleur et Tycho la réconforter.

Dans la rue, alors qu'ils se disaient au revoir, elle s'était serrée contre lui et il lui avait embrassé les cheveux. Plus tard, Iacopo l'avait vue se débarrasser du mouchoir dans un *corte*. Bien qu'il ait honte de l'avouer, Iacopo avait posé les yeux sur elle tandis qu'elle s'accroupissait pour se soulager, et pendant ce court instant, avant de détourner le regard, il avait remarqué qu'elle ne portait pas de combinaison.

— Ce salaud l'a prise...

— Monseigneur, je ne peux pas l'affirmer avec certitude.

— Tu n'en as pas besoin. Il a volé sa virginité. Elle a épongé le sang de son pucelage avec ce mouchoir que je lui ai offert, et l'a jeté dans la fange. Puis elle a osé revenir ici et faire comme si de rien n'était.

Peut-être Atilo remarqua-t-il que Iacopo était secoué d'un frisson.

Ou peut-être n'eut-il pas besoin de cela pour se souvenir qu'il l'avait défiguré.

Quoi qu'il en soit, le Maure s'arracha aux sinistres réflexions qui l'agitaient et posa les yeux sur le jeune homme qui se tenait devant lui, les yeux baissés, avec l'air de souhaiter se trouver n'importe où ailleurs que dans le vestibule de Ca' il Mauros en compagnie de son propriétaire furieux.

— J'aurais dû te croire.

— C'était la vérité, monseigneur. J'avais vu Desdaio quitter la chambre de l'esclave et remonter dans la sienne. J'avais retiré mon témoignage parce que sinon, vous m'auriez tué, et je voulais... (Il releva la tête.) J'ai menti pour rester en vie.

Atilo acquiesça lentement. Il tendit la main et l'abattit sur l'épaule de Iaco.

— J'ai été injuste envers toi, à l'époque. Tout comme elle m'a trahi aujourd'hui.

Le Maure ne vit pas Iacopo sourire en entendant ces mots. Deux autres personnes, en revanche,

le virent. L'une d'elles les observait grâce à une coupe de jade remplie d'eau, et elle s'était aperçue de la présence de l'autre, un garçon brûlant de fièvre qui se croyait bien caché.

Pietro se baissa et rampa sous un banc alors qu'Atilo s'approchait pour emprunter l'escalier. Il semblait très jeune et terrorisé. Un peu moins jeune et moins terrorisé, cependant, que lorsqu'Alexa l'avait vu pour la première fois.

L'écho des bottes d'Atilo aurait réveillé les morts.

Pietro jeta un œil dans la cuisine et y vit un Iacopo souriant jusqu'aux oreilles déboucher une des meilleures bouteilles d'Atilo. Le valet s'affala sur le siège de la cuisinière et posa ses pieds crottés sur la table.

Alexa vit Pietro réfléchir.

Iacopo était plus fort, mieux armé et mieux entraîné. Le garçon n'était pas assez grand pour le forcer à ravalier ses mensonges, alors quelqu'un d'autre devrait s'en charger. Alexa savait déjà de qui il s'agirait.

Au bord du canal, Pietro fit le signe de croix. Au cas où cela ne suffirait pas, il embrassa le pauvre médaillon terni qu'il portait accroché à une ficelle autour du cou et qui représentait saint Gennaro, patron des orphelins. Puis il se signa une nouvelle fois, prit une profonde inspiration et sauta dans les eaux noires.

Regarde bien les graines du temps, et vois lesquelles vont grandir et s'épanouir...

La mère d'Alexa disait toujours cela. Elle avait été une mauvaise mère, mais une grande sorcière, issue d'une race qui engendrait presque autant d'enfants destinés à marcher avec les morts que de futurs bons archers. Le reste de l'humanité croyait-il sincèrement que de solides chevaux et de bons archers suffisaient à conquérir le monde ?

Alexa devait-elle suivre le garçon ou retourner à Ca' il Mauros ?

Elle se demanda, l'espace d'un instant, comment Tamerlan réagirait si elle lui demandait une autre coupe de jade, puis sourit de sa propre avidité. Le présent du khan des khans n'avait pas de prix, et le simple fait qu'il le lui ait offert prouvait toute l'importance qu'il accordait à l'amitié entre son empire et la cité adoptive d'Alexa. Du moins, elle espéra que c'était bien la raison de sa générosité.

Elle resterait du côté de Ca' il Mauros, pour l'instant.

Alexa déposa quelques feuilles sèches dans sa petite théière de fer et la secoua légèrement, répartissant ainsi les feuilles au fond du récipient avant d'ajouter l'eau bouillante. Elle attendit un moment, puis un autre pour se prouver qu'elle en avait la patience, et servit finalement le breuvage avec toute la lenteur et la grâce recommandées par maître Ensai dans son traité sur le thé.

Ce respect scrupuleux du rite lui fit manquer le moment où Atilo s'approchait de la porte de Desdaio, ainsi que les premiers mots qu'il prononça. Observerait-elle l'intérieur ou l'extérieur de la chambre ? L'utilisation de la coupe montrait à Alexa l'étonnante fréquence à laquelle elle devait faire de tels choix au sein d'une seule et même histoire. *L'intérieur.*

— Ouvrez cette porte...

— Monseigneur, minuit a sonné depuis longtemps.

— Il faut que je vous parle immédiatement.

— Demain, monseigneur. Quand l'effet du vin se sera dissipé.

— Je ne suis pas...

— Je l'entends dans votre voix.

Desdaio s'attendait visiblement à ce qu'Atilo tourne les talons, peut-être en bafouillant une excuse, avant de rejoindre ses propres appartements pour y cuver en paix son dîner bien arrosé.

— Ouvrez... cette... porte !

Elle tressaillit en l'entendant marquer chaque mot d'un coup de poing sur le battant, assez fort pour faire trembler les meubles. Des écailles de peinture blanche tombèrent du plafond.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, monseigneur ?

— Vous, ma dame. Votre comportement me préoccupe.

— Qu'ai-je fait de mal ?

Desdaio parut aussitôt regretter d'avoir posé cette question, et de l'avoir posée d'une voix tremblante. Si Alexa en croyait les rumeurs, Desdaio serait restée chez son père si elle avait voulu vivre dans la peur d'être battue. La jeune femme pressa les poings sur ses paupières pour repousser les larmes.

— Que me reprochez-vous ?

— Vous osez me le demander ?

Un nouveau coup frappé sur la porte la fit reculer.

— Attendez...

La voix de Iacopo s'éleva derrière Atilo, sournoise.

— Monseigneur, ceci n'est pas convenable. Parlez à ma dame lorsque votre colère sera retombée.

— Tu sais qu'elle m'a trahi.

— Il y a peut-être une explication, répondit Iacopo. J'ai peut-être mal vu, ou mal compris. Il faisait noir, monseigneur.

— C'est inutile, gronda Atilo. Je sais reconnaître la vérité lorsque je l'entends.

— Mais enfin, que croyez-vous que j'aie fait ? demanda Desdaio en gémissant.

— Où avez-vous passé la soirée ?

— Ici...

Desdaio n'aurait pas dû se laisser démonter. Les gens comme elle étaient de mauvais menteurs, et elle n'avait pas beaucoup menti dans sa vie. Sa bouche se tordit et son visage prit une expression de honte. Heureusement pour elle, Atilo ne pouvait pas la voir.

— Vous le jurez ?

— Monseigneur...

— Vous êtes prête à le jurer sur votre âme, sachant que si vous mentez, vous renonceriez à tout espoir de salut ? Alors ?

— Atilo, monseigneur...

— Jurez.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aimerais vous entendre vous damner pour l'éternité.

Visiblement, elle ne connaissait pas cet Atilo-là. Ce n'était pas le guerrier qui avait tenu tête au prince Alonzo et demandé, pour elle, qu'on épargne la vie de Tycho. Ce n'était pas non plus le prétendant austère qui lui avait fait la cour en lui récitant des poèmes. Cet homme-là avait pillé des cités et pendu des mutins. Il était l'amiral de la Méditerranée de Marco III.

— Je n'ai rien fait de mal.

— Pourquoi vous croirais-je, cette fois ? demanda Atilo d'un ton amer. Dans le passé, je vous ai fait confiance alors que vous m'aviez trahi.

— Il ne s'était rien passé.

— Vous m'aviez menti à propos de votre visite dans sa chambre.

— Je vous ai dit la vérité.

— Après m'avoir menti. Montrez-moi la combinaison que vous avez mise ce matin et le mouchoir que je vous ai offert. Le mouchoir en lin et en dentelle maltaise, avec vos initiales brodées.

Dame Desdaio plaqua une main sur sa bouche. Elle voulait de toute évidence dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Elle semblait paralysée par la panique.

— Pourquoi ? réussit-elle à dire.

— Parce que je vous l'ordonne.

— *Comment...* ? poursuivit-elle dans un murmure.

Alexa savait ce que Desdaio voulait demander à Atilo. Comment savait-il qu'elle l'avait perdu ? Sauf que cette petite imbécile ne l'avait pas vraiment perdu. Il ne pouvait être au courant que si quelqu'un avait suivi Desdaio et lui en avait parlé. Et si quelqu'un l'avait suivie, alors cette personne savait où elle avait passé la soirée.

Et Atilo aussi, visiblement.

— Attendons demain matin pour en discuter.

Elle n'aurait pas dû dire cela. Un coup brutal faillit faire sortir la porte de ses gonds, et des morceaux de plâtre dégringolèrent sur le plancher à ses pieds. Sous cette neige, le bonheur de Desdaio se fana, puis mourut.

Alexa s'inquiétait assez pour effleurer du doigt l'eau de sa coupe et dénicher le visage d'un petit garçon dans l'image qui se brisait. Elle avait envie de rester à Ca' il Mauros, mais son désir de suivre Pietro était plus fort.

Où était Tycho lorsqu'elle avait besoin de lui ?

Alexa fit retentir sa petite clochette et ordonna à sa femme de chambre de réveiller un de ses espions. Il devrait découvrir où se trouvait le docteur Crow et revenir aussitôt l'en informer. Il fallait également réveiller un messager du palais et lui demander de se tenir prêt au cas où elle aurait besoin de ses services.

Il était difficile de choisir entre observer et agir, entre découvrir ce qu'elle avait besoin de savoir sur Alonzo et empêcher un homme qui avait partagé son lit de faire une dangereuse bêtise. Alexa saisissait l'attrait qu'il y avait à laisser advenir ce qui devait advenir. Mais elle comprenait aussi que tout changement avait un prix, et qu'un gain immédiat pouvait représenter une perte sur le long terme. Les Vénitiens étaient si habitués à ne penser qu'à l'or qu'ils oubliaient souvent que d'autres utilisaient des devises plus complexes.

— Où est-ce que tu vas, comme ça ?

Pietro pivota, mit la main à sa ceinture, en tira sa lame et se baissa pour adopter une position de combat. Mais son poignard s'envola aussitôt sous le choc d'un coup de pied circulaire ; il pressa son poignet douloureux contre sa poitrine.

La duchesse Alexa reconnut immédiatement son adversaire.

De petits dés d'argent dansaient dans ses cheveux, et la duchesse aurait juré voir du sang sur ses mains. Amelia se lécha les doigts, puis les essuya sur sa robe déchirée. Le garçon et la fille s'affrontèrent du regard.

— Tu devrais être au lit.

— Toi aussi.

Avec un regard sur la lune croissante, la Nubienne répondit :

— Non. Cette nuit m'appartient, et demain je pars pour Paris. Ordres du seigneur Atilo.

— Tu vas tuer le roi ?

Amelia ricana.

— Non, je vais tuer le seul médecin qui pourrait le guérir de sa folie. Un bon roi de France est un roi de France fou. Même si avec les Valois, c'est difficile d'en être sûr... Allez, rentre et laisse-moi tranquille.

— Dame Desdaio...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Monseigneur Atilo est ivre et lui crie dessus. Il veut lui faire du mal, et Iacopo est derrière tout ça. Il faut que je trouve Sir Tycho.

Le regard de la Nubienne se fit perçant.

— Qu'est-ce que Tycho a à voir avec ça ?

Ses doigts s'enfoncèrent comme des serres dans l'épaule de Pietro.

— Dis-moi tout.

— Le seigneur Atilo pense que Tycho a couché avec elle. Il est soûl et fou de colère. Il a...

Amelia attendit.

— Un mouchoir plein de sang.

— Sainte mère !

La Nubienne s'assura que Pietro était sérieux avant de le tirer derrière elle dans Dorsoduro, en direction de San Polo, à une vitesse qui interloqua Alexa. La jeune fille emprunta des ruelles dont la duchesse ignorait l'existence, traversa des *sottoportegi* si sombres qu'ils semblaient mener droit en enfer et franchit des places pleines de voyous nicolotti qui leur jetèrent un coup d'œil rapide avant de détourner les yeux.

Quelques-uns se signèrent.

Avant qu'Alexa ait eu le temps de comprendre ce qu'elle voyait, la Nubienne s'arrêta devant une porte peinte en noir. Elle ignore le heurtoir et frappa du poing sur le battant selon un rythme qu'Alexa supposa être un signal des Assassini. Quand Tycho ouvrit la porte, il était parfaitement éveillé et habillé de pied en cap, un poignard à la main. Derrière lui se tenait une servante aux cheveux noirs qui remonta l'escalier dès qu'il le lui ordonna.

— Invite-moi à entrer, exigea Amelia.

Tressaillant au son d'un coup frappé à sa propre porte, Alexa recouvrit d'un linge sa coupe de jade, bien qu'elle soit la seule à voir ce qu'il reflétait. L'espion était revenu : le docteur Crow dormait dans son lit.

— Va me chercher une plume, de l'encre et du papier, ordonna Alexa à sa domestique. Dis au messenger qu'il va devoir porter une missive à l'alchimiste.

Amelia poussa Pietro devant elle et entra dans la demeure de Tycho comme si c'était la sienne ; elle tourna rapidement sur elle-même et renifla l'air, animale, le nez frémissant et les lèvres crispées en un rictus. Elle avait dans les yeux une lueur étrange que Tycho ne reconnut pas.

— Tu as baisé Desdaio ?

— ... Pardon ?

— C'est bien ce que je me disais, acquiesça-t-elle. Pas ton type. Pour ça, il faudrait que tu sois un pauvre petit garçon riche qui rêve de baiser sa maman. Qu'est-ce que tu lui as fait, alors ?

Tycho lui lança un long regard.

Il lui semblait la voir pour la première fois. Il avait l'impression d'être pris dans une bulle où le temps ne se mouvait pas à la même vitesse et où les couleurs prenaient de nouvelles nuances. Un raclement à l'étage fit lever les yeux à Amelia et Pietro. Le bruit s'accrut.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Raconte-moi d'abord ce qui se passe.

Amelia s'exécuta. Elle ne faisait que répéter ce que Pietro lui avait sans doute dit, mais avec des mots plus courts, des phrases plus concises. Amelia était en colère, très en colère même. Tycho voyait clairement à quel point elle aimait sa maîtresse. C'était là l'effet qu'avait Desdaio sur les gens.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien, rétorqua farouchement Tycho.

Il conduisit Amelia à l'étage, où une fille gisait en boule sur un lit. Pietro les suivait sagement, jusqu'à ce qu'il franchisse la porte.

— Comment as-tu... ? s'écria-t-il.

Avant que Tycho ait pu l'arrêter, Pietro traversa la chambre en un éclair pour serrer la fille dans ses bras et enfouir la tête dans son cou. Rosalyn pencha la tête, ouvrit la bouche pour mordre et hésita...

Une lueur d'intelligence éclaira son regard.

— Merci, fit le garçon. Merci. Merci...

Il y avait tant d'adoration dans sa voix que Tycho détourna les yeux.

— C'est ma sœur, dit Pietro à l'intention d'Amelia.

— Ta sœur est morte.

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Tu as laissé cette chose se nourrir de Desdaio ? demanda Amelia, incrédule.

Pietro ne comprenait visiblement pas le tour qu'avait pris la conversation, et Tycho tenait à ce que cela ne change pas. Il ne pouvait cependant ignorer le naturel avec lequel Amelia parlait de « se nourrir ». Elle n'était pas de la même espèce que lui, il s'en serait rendu compte... Il faudrait tout de même qu'il y réfléchisse. Mais pas maintenant.

— C'est Desdaio qui l'a proposé.

— Évidemment...

Amelia leva les yeux au ciel.

Non, pensa Alexa. Non, par pitié, ne sois pas stupide à ce point-là.

Les doigts de Desdaio tremblèrent lorsqu'elle saisit la clé et la tourna dans la serrure, dont le verrou s'ouvrit avec un déclic. Alexa savait que l'écho irrévocable de ce déclic ne résonnait que dans sa propre imagination.

Sur le visage de Desdaio, on pouvait lire des questions qui ne recevraient jamais de réponses. Pourquoi avait-elle cru pouvoir trouver le bonheur dans cette maison ? Comment avait-elle pu s'imaginer échapper à la prison qu'était sa vie ?

— C'est ouvert, monseigneur.

Atilo tourna la poignée avec méfiance, comme s'il ne la croyait pas. La lumière de sa lampe s'infiltra comme une lame dans l'embrasure de la porte. Desdaio s'écarta et lui fit signe d'entrer.

— Iacopo reste dans le couloir, dit-elle.

— C'est mon témoin.

— Témoin de quoi ?

— Montrez-moi le mouchoir que je vous ai offert.

Son ton était si brutal qu'à l'entendre, on aurait pu prendre Desdaio pour une servante qui n'avait pas fait son travail. La jeune femme releva le menton et son regard s'embrasa. Mais la flamme mourut alors qu'elle acceptait enfin ce dont elle s'était toujours doutée.

Elle n'était pas faite pour le bonheur.

— Je l'ai perdu.

— C'est tout ? grogna Atilo. « Je l'ai perdu » ?

— Que voulez-vous que je fasse, monseigneur ? Que je fasse semblant de le chercher ? Que je vide mon coffre ? Que je déclare qu'Amelia, où qu'elle soit, l'a sûrement volé, ainsi que la combinaison qui manque, elle aussi ?

Atilo fouilla dans sa poche et en sortit le mouchoir.

— Niez-vous avoir reçu ce présent de moi ?

— De ma vie, je n'ai jamais nié la vérité.

— Comment pouvez-vous dire... ?

— Pas quand c'était important, dit Desdaio sans le laisser terminer. Pas quand c'était une question d'honneur.

— Vous osez me parler d'honneur ?

— Et vous ? cracha-t-elle en retour. Qui se précipite dans le lit de la duchesse dès qu'elle le siffle, baise ses domestiques et fréquente les bordels ? (Elle lui jeta un regard furieux.) Vous pensiez que je ne savais pas pour Amelia ? Pour vos putains ?

Alors que la duchesse était encore occupée à digérer ces paroles, la voix de Desdaio se brisa. Sa voix se brisa, son courage s'évanouit et ses larmes noyèrent le feu dans ses yeux. Atilo se rua dans la chambre. Iacopo le suivit.

Que le portail de Ca' il Mauros soit ouvert était un avertissement en soi : il se passait quelque chose de terrible. Des lampes brûlaient dans le vestibule et dans la cuisine, qu'Atilo avait récemment fait déménager des combles au rez-de-chaussée.

Le palais lui-même était plongé dans le silence.

— En haut, dit Amelia.

Tycho gravit l'escalier en deux enjambées et fut devant la porte de Desdaio en un éclair. Il tourna la poignée avant de s'apercevoir que Pietro l'avait suivi.

— Non, dit Amelia en tentant de retenir le jeune garçon.

Ils arrivaient trop tard.

Pietro contourna Tycho et resta pétrifié devant le tableau qui s'offrait à lui. Desdaio était affalée sur une chaise, les pieds dans une flaque d'urine. Sur sa gorge, on distinguait des marques de doigts violettes. Elle avait la lèvre fendue. Mais c'était la vision du poignard d'Atilo dans sa poitrine qui avait arrêté le garçon.

— Ne bouge plus, ordonna Tycho.

Il rencontra le regard de Desdaio.

Elle saisit la poignée de l'arme et la retira. L'homme qui l'avait poignardée remarqua à peine le sang qui dégoulinait soudain entre les doigts de sa bien-aimée. Il avait les yeux fixés sur Tycho.

— Tu oses te montrer ici ? hurla-t-il.

Dans sa main ensanglantée, il tenait la jumelle de la dague employée contre Desdaio. Dans la plus pure tradition vénitienne, il l'avait d'abord étranglée, puis poignardée pour empêcher son fantôme de passer en lui par le contact de sa chair.

— Elle vit encore, dit Amelia.

— Plus pour très longtemps.

La voix de Pietro tremblait. Il tenait la main de dame Desdaio et lui caressait les doigts, les yeux plongés dans ceux de la jeune femme. Ses joues ruisselaient de larmes.

— Comment as-tu pu faire ça ? demanda Atilo à Tycho.

— Faire quoi ?

— Me déshonorer.

Sa bien-aimée était mourante, les Assassini discrédités, détruits peut-être, et cet homme pensait toujours avoir un honneur ? Quand Tycho saisit une dague à sa ceinture, ce fut avec la ferme intention de s'en servir.

— Est-ce que je n'ai pas droit à une réponse ?

— Vous n'avez droit à rien et son honneur, à elle, est intact. Je ne sais pas ce que Iacopo vous a raconté, mais il ne s'est rien passé ce soir qui l'ait entaché.

— Le sang de son pucelage...

— Quoi ?

Atilo tira un bout de tissu de sa manche et Tycho reconnut le mouchoir avec lequel Desdaio avait pansé sa blessure.

— Où avez-vous trouvé cela ?

— C'est Iaco qui l'a ramassé. Il l'avait suivie jusque chez toi, et il l'a vue s'en débarrasser sur le chemin du retour. C'est moi qui le lui avais offert. Et elle l'a utilisé pour...

— Elle s'était saignée.

— Tu mens, dit Atilo d'une voix tremblante.

— Non, répondit Tycho en faisant un pas en avant. Je dis la vérité. Vous avez tué celle que vous aimiez. Mais après tout, qu'attendre d'autre d'un homme qui a trahi sa famille pour obtenir une place aux côtés de Marco III ?

Le visage d'Atilo se crispa.

— Ce n'est pas ainsi que ça s'est passé.

— Bien sûr que si. Vous n'avez pas seulement tué celle que vous aimiez, vous avez tué le seul être dans tout Venise qui vous aimait d'un amour sincère.

— Iacopo disait...

— Il mentait.

Atilo ne fit pas un geste pour bloquer le coup de Tycho.

Lorsque la lame fut profondément enfoncée dans sa poitrine et que la garde heurta son torse, Atilo murmura :

— Termine. Termine toujours ce que tu fais.

Et Tycho lui coupa le cœur en deux, bien qu'ils sachent tous deux que celui-ci était déjà brisé.

Les cris pitoyables de Iacopo suppliant qu'on l'épargne ne parvenaient pas à étouffer les sanglots de Pietro.

— Fais taire ce salopard.

Amelia y parvint en posant le tranchant de sa dague sur la gorge de Iacopo.

— Tu n'as qu'un mot à dire, annonça-t-elle à Tycho. Je serais ravie de rendre service.

Dans la même nuit, Pietro avait retrouvé sa sœur et était en train de perdre la seule personne qui aurait pu être une mère pour lui. Il était à genoux près d'elle, le visage si dévoré d'angoisse que même la mourante avait détourné les yeux.

— S'il te plaît, implora Pietro. Aide-la.

Quand Tycho s'agenouilla à son tour, Desdaio tenta de se redresser pour regarder derrière lui, là où gisait Atilo. Une unique larme coula sur sa joue parfaite, en même temps qu'une goutte de sang sur sa lèvre. Lorsque Tycho toucha cette goutte, un goût amer emplit sa bouche.

— Je peux vous sauver.

— Magie de démon ?

Desdaio avait à peine la force de parler et sa voix était trop faible pour articuler clairement, mais Tycho comprit tout de même la question.

Il acquiesça.

— Le prix à payer est trop élevé.

— Desdaio...

— Et comment reverrais-je Atilo, sinon ?

Tycho tendit les mains et les plaqua des deux côtés du visage de Desdaio. Il sentit la douleur se déverser en lui comme de l'eau dans une cruche vide. Le désespoir disparut des yeux de la jeune femme et ses lèvres cessèrent de trembler. Le flot de sang qui s'échappait de sa poitrine diminua et Tycho retira ses mains, la gorge serrée de faim, la mâchoire douloureuse à l'endroit où ses canines tentaient de descendre, tout son corps brûlant de se transformer.

Sa plus grande souffrance, cependant, venait de ses larmes.

— Tu es le prochain à mourir, annonça Tycho.

Il n'était pas assez idiot pour penser que tuer Iacopo apaiserait sa colère ou ferait disparaître sa

douleur.

Mais il allait le faire tout de même.

Lorsqu'il lui fit signe, Amelia recula et rangea sa dague. La peur de Iacopo se lisait dans ses yeux : il savait ce qui l'attendait.

— Tu ne vas pas tuer un homme désarmé... ?

— Donne-lui son poignard.

Amelia rendit sa dague à Iacopo de mauvaise grâce. C'était elle qui l'avait désarmé et, à en juger par son air mécontent, elle aurait aimé le tuer aussi.

— Tu me devras une mort, dit-elle.

Tycho examina la pièce.

Iacopo et lui, face à face, poignards dégainés et regards rivés l'un à l'autre, décrivaient un cercle dont le corps d'Atilo marquait le nord. Celui de Desdaio était au sud. Pietro et Amelia marquaient respectivement l'est et l'ouest.

Amelia, qui s'était placée entre Iacopo et la porte, psalmodiait à voix basse, probablement des prières pour Desdaio. L'attention de Pietro était tout entière concentrée sur la dague de Tycho. C'est pourquoi aucun d'entre eux ne perçut ce qu'entendit Tycho : un bruit de pas dans l'escalier et le son d'une poignée qu'on tournait...

— Halte, aboya une voix.

Le régent se tenait à la porte de la chambre. Derrière lui, on distinguait un docteur Crow à l'air inquiet, le seigneur Roderigo, son sergent mongol et cinq gardes de la Dogana. Le prince Alonzo tenait à la main une lettre. Il balaya la chambre du regard et jura en voyant le corps de Desdaio. Son expression s'adoucit lorsqu'il s'aperçut qu'Atilo était mort aussi.

— Apparemment, ma belle-sœur a fait un autre de ses rêves. (Il brandit la lettre.) Son message au docteur Crow est à la fois d'une exactitude troublante et d'une imprécision bien commode. Quelqu'un voudrait-il m'expliquer ce qui s'est réellement passé ?

— Un meurtre, monseigneur, répondit Iacopo, des trémolos dans la voix. Tycho a assassiné ses anciens maîtres. Il doit être traîné en justice.

— Il ment, rétorqua Pietro.

— Ce gamin est le mignon de Tycho, et voilà sa putain, poursuivit Iacopo en désignant Amelia du menton. Ils ne font que répéter ce qu'il leur ordonne de dire. Regardez, monseigneur, vous voyez bien que c'est lui : sa lame est pleine de sang.

— Tu vas mourir, le menaça Tycho. Je le jure.

— Pas ici, en tout cas, coupa Alonzo en faisant signe à Roderigo.

Les gardes envahirent la pièce, leurs arbalètes pointées sur Tycho, Amelia et Pietro.

— Je vous arrête pour le meurtre du seigneur Atilo et de sa fiancée. Je doute que les tribunaux fassent preuve de clémence face à un acte aussi monstrueux.

Le régent posa à nouveau les yeux sur le corps d'Atilo, et il sourit.

La rumeur se répandit à la vitesse d'un feu de forêt, léchant les coins des tavernes, enflammant jusqu'aux plus petites ruelles. Les autorités laissèrent courir les bruits jusqu'à ce que la vérité se décline en douze versions différentes, chacune ayant cent témoins prêts à jurer de sa véracité. Quand la conflagration initiale commença à faiblir, échansons et petits commerçants s'empressèrent de l'attiser en redoublant de commentaires, de sous-entendus, et bien sûr de mensonges purs et simples.

Desdaio Bribanzo avait empoisonné le seigneur Atilo avant de se plonger un poignard dans le cœur.

Le Maure l'avait étranglée, puis s'était tailladé les poignets à la mode romaine, laissant un mot où il expliquait n'avoir jamais aimé que sa première femme. Des assassins mamelouks s'étaient introduits en pleine nuit dans le palais d'Atilo pour massacrer tous ses habitants...

La vraie famille d'Atilo, qu'il avait abandonnée à Tunis pour se mettre au service de Venise, s'était enfin vengée. Non, c'était l'acte de l'empereur Sigismund, qui avait voulu éliminer le plus sage des membres du Conseil. Ou celui de Jean V Paléologue, l'empereur byzantin, furieux de la grande victoire d'Atilo contre les Mamelouks.

En deux jours, la vérité fut piétinée aussi proprement que si Tamerlan lui-même était passé dessus avec toute son armée. Tycho, détenu dans un des cachots de Ca' Ducale, l'ignorait. Pietro, sur ordre d'Alexa, avait été renvoyé au palais de Tycho.

Amelia faisait route vers Paris.

L'importance et l'urgence de sa mission étaient les seuls points sur lesquels Alonzo et Alexa étaient tombés d'accord. La colère de la duchesse contre le docteur Crow avait failli mettre un terme à sa trêve avec Alonzo. Alexa avait froidement déclaré au Conseil que l'alchimiste l'avait trahie en alertant le régent, Alonzo répliquant que le docteur n'avait fait que son devoir, la situation à Ca' il Mauros étant d'importance à engager la responsabilité du prince autant que celle de sa belle-sœur.

— Alors Jean V Paléologue est derrière toute l'affaire ? L'empereur byzantin ?

Tycho semblait très intéressé.

— C'est sûr et certain, Excellence.

Le geôlier empocha la pièce qui l'avait convaincu de parler et Tycho employa cet instant à l'examen des faits... qui ne comportaient pas une once de vérité. Pas une seule des rumeurs écartées avec dédain par son geôlier ne s'approchait de la réalité, pas plus que celle qu'il pensait valable.

Puisque l'homme l'avait laissé le payer plutôt que de le dépouiller comme il l'aurait pu, Tycho avait compris qu'on allait lui donner une chance de s'exprimer et que tout n'était pas encore perdu. Il devrait présenter sa version des faits, tout comme Iacopo, et ce moment semblait venu.

— Excellence, toutes mes excuses...

— Pour quoi ?

Le garde désigna d'un geste la cellule avec ses murs de pierre, son lit de paille moisie, le seau d'aisance prêt à déborder et l'assiette de légumes rances.

— Cela doit vous changer de votre ordinaire.

— Comparé à la Fosse, c'est un paradis.

L'homme le regarda, bouche bée, se demandant sans doute quel genre de noble survivrait à la terrible Fosse pour la mentionner ensuite d'un ton badin dans la conversation. Le genre aux cheveux

gris lupin, tout de noir vêtu, qui dormait toute la journée allongé sur un sol de pierre glacée sans paraître se troubler outre mesure de son environnement.

Tycho sourit.

— Ouvrez la marche, je vous en prie.

Ce soir-là, le Conseil se réunit dans une salle où dix chaises dorées avaient été disposées en forme de fer à cheval dont le sommet, aplati, était occupé par un trône flanqué de deux sièges légèrement plus simples.

Le duc Marco était absent.

« *Il dort* », avait affirmé Alexa.

Étant donné les hurlements que l'on entendait clairement en provenance de sa chambre, tous savaient que la vérité était un peu plus compliquée. L'affection que Marco vouait à Desdaio était connue ; de plus, il aimait tout ce qui était familier, et le seigneur Atilo faisait partie de sa vie depuis longtemps.

Il y avait donc deux places vides dans l'assemblée : le trône du duc Marco et le siège normalement réservé à Atilo. Tycho ne pensait pas être le seul à avoir remarqué la fréquence à laquelle Alexa posait les yeux sur ce siège. Le Conseil s'était accordé pour n'entendre que les versions concurrentes de Tycho et de Iacopo. Alonzo, qui soutenait Iacopo, avait déclaré qu'Amelia était la putain de Tycho et ne ferait que se rendre parjure sur son ordre.

Iacopo fut le premier appelé.

— Êtes-vous prêt à jurer que vous dites la vérité ?

La main du prince Alonzo reposait sur la Bible des Millionni. Manuscrit et amoureusement enluminé d'or et de pigments rares, l'ouvrage était lourd et ancien, soutenu par un lutrin lui-même noirci par les ans.

— Je le jure, affirma Iacopo.

— Alors posez votre main sur le livre et jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Il s'exécuta.

Alexa l'observait avec une telle attention qu'elle tendait inconsciemment tout son corps dans sa direction. S'apercevant peut-être que Tycho l'avait remarqué, ou surprenant le regard étonné du régent, elle se redressa contre le dossier. Une seconde plus tard, personne n'aurait pu déduire de sa posture qu'elle ressentait autre chose qu'un ennui profond.

— Tycho, à présent, dit-elle.

Alonzo leva la main.

— Nous ne sommes pas sûrs de sa foi.

— Êtes-vous croyant ? demanda Alexa avec l'air de sincèrement vouloir connaître la réponse.

— Non, ma dame.

Le Conseil bruisa de murmures désapprobateurs.

— Ma dame Desdaio avait tenté de m'éduquer, mais je ne suis pas sûr d'avoir compris son enseignement. J'ai lu les livres qu'elle m'avait donnés, cependant. Et elle avait juré de m'en parler davantage...

À ces mots, quelques membres du Conseil parurent se radoucir légèrement.

— À quoi bon écouter sa version ? intervint Alonzo. Iacopo a déjà dit la vérité sous serment. Cela devrait nous suffire.

— Monseigneur..., dit un homme au visage flasque en se levant.

Le père de Desdaio était un prince marchand à l'ambition sans limites et à la fortune presque infinie également ; à présent, son chagrin d'avoir perdu la fille qu'il avait désavouée paraissait ne pas connaître de bornes non plus.

— Il vaudrait mieux qu'ils prêtent serment tous les deux. Nous devons connaître la vérité.

La dette de plusieurs milliers de ducats qui liait Alonzo au seigneur Bribanzo n'était un secret pour personne.

— Le père de Desdaio a raison, approuva Alexa. Et de toute façon, j'insiste.

— Sur quoi votre homme va-t-il jurer ?

— Mon homme ?

La duchesse regarda Tycho, qui comprit qu'il devait répondre lui-même à la question du régent.

— Sur ce qu'il y a de plus cher à mon cœur.

— Et qu'est-ce donc ?

— Je ne peux pas le dire.

Le voile d'Alexa empêchait Tycho de voir son visage, mais il aurait juré qu'elle posait sur lui un regard perçant.

— À quel point, demanda-t-elle, tenez-vous à cette... chose ?

— Je l'aime plus que ma vie.

Tycho jura que ses dires étaient authentiques, et lorsqu'il eut terminé son récit, le Conseil se trouva face à deux versions concurrentes des événements, toutes deux soumises à un serment inviolable portant en lui la menace de la damnation éternelle. Même Alonzo semblait troublé.

— L'un de vous est damné.

Non, pensa Tycho, *nous le sommes tous les deux*. Lui-même était déjà damné. Iacopo venait simplement de le rejoindre.

— Messeigneurs...

Comme toujours, le docteur Crow portait un vieil habit poussiéreux qui lui donnait l'allure d'un apothicaire des bas quartiers.

— Peut-être qu'aucun des deux n'est damné.

— Comment serait-ce possible ?

— Une rancune puérile les conduit à se renvoyer le blâme. Vos deux protégés ont juré leur innocence. Cela ne prouve qu'une chose, que la cité a déjà comprise : cette abomination a été commise par des étrangers. Ces deux hommes devraient être blanchis.

Le premier jour de septembre était un dimanche, et c'était également le jour choisi pour les funérailles du seigneur Atilo. Giulietta ne se souvenait pas avoir jamais eu plus chaud en septembre, et la foule qui l'entourait était sans nul doute dans le même état.

La Basilica San Marco avait la forme d'une croix grecque surmontée en son centre d'un vaste dôme et de coupoles plus petites sur chacun de ses bras. Chaque coupole était ornée de mosaïques délicates représentant des scènes bibliques.

Un millier de personnes se pressaient sur toute la surface de la croix, et plus encore au-delà des grandes portes et sur les marches. Ceux qui n'étaient pas assez importants pour mériter une place dans la basilique devaient se contenter de la grande place. Des gardes étaient chargés de contenir la foule, mais la solennité du moment suffisait à remplir cet office.

On pria et on chanta des psaumes.

Le nouveau patriarche fit un long discours louant la vie du Maure et son amour pour sa cité adoptive. Il passa bien trop vite au goût de Giulietta sur la jeunesse d'Atilo, qui l'avait vu devenir l'un des plus grands pirates de la Méditerranée. Naturellement, il omit aussi de parler de son statut de *Lame* du duc.

Si tous les étrangers qui l'entouraient avaient su que la *Lame* venait de mourir et qu'elle n'avait pas encore été remplacée – ce que Giulietta elle-même était censée ignorer –, ils auraient passé la journée à comploter au lieu de murmurer des prières.

Seuls elle-même, tante Alexa, oncle Alonzo et Marco étaient assis.

Tous les autres, y compris les nobles, les ambassadeurs étrangers et dame Eleanor, devaient rester debout. L'encens et la puanteur de la foule endeuillée rendaient l'atmosphère si étouffante que Giulietta craignit de s'évanouir en se relevant.

Par chance, le noir de ses vêtements de veuve dissimulait son inconfort. Son oncle Alonzo, dans son pourpoint violet taché de sueur, ressemblait à un Castellano en train de décharger un bateau. C'était d'ailleurs le cas de la majorité de l'assistance. Sa tante, évidemment, ne paraissait pas le moins du monde affectée par la chaleur. Ce qu'elle observait avec tant d'intérêt, en revanche, restait un mystère.

Giulietta risqua un œil sur un encensoir suspendu au-dessus de sa tête avant de s'obliger à réprimer le souvenir de la nuit où Tycho avait bondi dessus depuis un balcon pour se laisser ensuite tomber sur le sol avec une souplesse féline.

— D-derrière toi, chuchota Marco. Cinquième rangée.

Elle aurait aimé que son cousin cesse de dire ce genre de choses. Pour un niais, il lisait bien trop facilement dans ses pensées. Giulietta se rappela la façon dont Tycho avait suivi du doigt un filet de sang de sa hanche jusqu'à l'arrondi de son sein, et cette rêverie la fit fondre comme n'y parviendrait jamais le souvenir plus osé de la nuit où, sa robe remontée jusqu'aux hanches, elle s'était tenue devant Tycho agenouillé, et où le vent chaud de la nuit chypriote les avait tous deux enveloppés.

Se sachant observée par Marco, elle rougit.

Assez, se gourmanda Giulietta. Une de ses grand-tantes avait régné à seize ans, une autre était morte en couches après avoir défendu sa cité assiégée. Pourquoi Giulietta laisserait-elle le souvenir d'un garçon tombant du ciel bouleverser sa vie ?

Jusqu'à cette nuit-là, sa vie avait été supportable.

Non. C'était faux, et à présent tante Alexa la regardait d'un drôle d'œil, elle aussi. Sa vie n'avait pas été supportable, elle avait simplement été insupportable d'une manière ordinaire. Et depuis qu'elle avait rencontré Tycho... Une larme roula sur sa joue.

Pas ici, pas maintenant.

Elle était si triste qu'elle n'avait même pas dit bonjour à la Madone, en entrant, ce qu'elle faisait pourtant à chaque fois. Jamais elle n'avait manqué de la saluer, à chacune de ses visites, depuis l'enfance.

La mère de pierre, disait Tycho...

Giulietta sentit qu'on lui agrippait l'épaule et tenta de se dégager, avant de s'apercevoir que le service s'était interrompu parce que Marco s'était levé. Elle le regarda, horrifiée, s'accroupir devant elle. Il leva une main pour essuyer la joue de sa cousine et posa son front contre le sien.

— Il vaut mieux aimer avec déraison que ne p-pas aimer du tout.

Il s'écarta d'elle et se tourna vers sa mère :

— J-julie est triste. Elle p-pleure.

La duchesse Alexa acquiesça.

Tout le monde avait bien compris que Giulietta était triste.

— Atilo lui avait s-sculpté un ours quand elle était petite.

Marco annonça cela comme pour expliquer ses larmes et Giulietta hocha la tête, reconnaissante.

— Il faut vous rasseoir, à présent, dit Alexa.

Marco obéit.

Le service parut interminable, par cette longue et chaude journée d'été, dans une cathédrale pleine à craquer. Bien que la basilique serve en réalité de chapelle privée aux Millionni et demeure fermée à tout autre en dehors des jours de fête, et bien que l'enterrement d'Atilo ne soit pas un jour de fête, le Maure avait tout de même servi Venise en tant qu'amiral de la Méditerranée.

En l'absence d'héritiers, son palais revenait à la cité, ainsi que les meubles et les coffres à trésors qu'il contenait. Le prince Alonzo avait gracieusement accepté de rendre au seigneur Bribanzo tous les coffres dont il pourrait prouver qu'ils appartenaient à sa fille.

La fiancée d'Atilo, elle aussi, allait être enterrée. Ils reposeraient ensemble, sous les mosaïques, comme ils ne l'avaient jamais fait de leur vivant. Côte à côte, sur un lit de terre, les doigts entremêlés. Marco avait exigé qu'ils soient d'abord mariés, et rien de ce que put lui dire l'archevêque ne l'en fit démordre.

Ayant le choix entre s'attirer le courroux du duc ou celui du pape, l'archevêque choisit d'obéir au seigneur de la cité où il vivait. Le pontife étant occupé à négocier un traité pour réunir les deux papautés concurrentes, il était peu probable que deux morts mariés à la requête d'un fou le perturbent outre mesure.

Quant à Tycho... Il avait utilisé presque tout ce qui lui restait de l'onguent du docteur Crow afin de pouvoir assister à la cérémonie. Il ne lui restait plus que de quoi sortir un jour, peut-être deux s'il décidait de vivre dangereusement. Tycho savait à quel point il paraissait déplacé dans ses vêtements de soie huilée et de cuir noir, avec ses lunettes en verre fumé protégeant ses yeux du soleil.

S'il ne s'était agi que d'Atilo, il serait resté chez lui.

Desdaio, cependant... C'était différent. Elle avait voulu devenir son amie alors que personne ne donnait la moindre valeur à son amitié, alors que la plupart des gens le pensaient même incapable d'humanité. Elle lui avait appris à lire et s'était séparée de ses bijoux pour acheter sa liberté.

Tycho devait le respect à Desdaio.

Au côté de Tycho se tenait son nouveau page, dans sa livrée composée d'un pourpoint noir, d'un haut-de-chausses noir et de bottes noires. Le garçon en était exagérément fier. Pietro n'avait pas vraiment sa place dans la basilique, et sa présence leur avait valu de nombreuses moues désapprobatrices. Tycho avait alors décrété qu'il ne pouvait sortir en plein jour sans le garçon pour le guider, défiant ses voisins de lui opposer une objection.

— Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

Tycho mit un doigt devant sa bouche.

Le cercueil double allait être descendu dans une fosse.

Le fait qu'il soit soudé avec du plomb avait deux avantages : cela aidait à contenir la puanteur cadavérique, et son poids l'empêcherait de flotter vers la surface et de détruire les mosaïques lors de la prochaine *acqua alta*.

Lorsque toutes les prières auraient été prononcées, la fosse serait comblée, la terre tassée et le sol remplacé. Ensuite, un maître mosaïste replacerait les minuscules morceaux de verre descellés pour permettre l'inhumation. Que l'on soit allé jusqu'à démonter une mosaïque de San Marco prouvait à quel point Venise prenait ce crime au sérieux.

— Bientôt, chuchota Tycho.

Pietro leva les yeux.

— C'est presque fini. Tu vas pouvoir y aller.

Le garçon acquiesça avec reconnaissance. Tycho avait dû payer cher pour racheter l'apprentissage de Pietro et faire effacer des registres ses anciens délits. Le soutien d'Alexa avait été utile.

— Rentre directement à la maison.

Pietro hocha la tête en silence. Il apprenait vite.

Après avoir donné son nom, Tycho fut autorisé à entrer dans la salle où il avait prêté serment deux jours auparavant. À nouveau, les chaises étaient disposées en fer à cheval, avec deux petits trônes et un plus grand pour marquer les places d'Alonzo, d'Alexa et du duc Marco.

Une table de marbre garnie de friandises avait été placée le long d'un mur lambrissé. On y trouvait aussi du vin dans de hautes cruches d'argent, de la bière dans un tonneau de chêne, et un brasero pour le thé d'Alexa. Seuls manquaient des serviteurs pour servir ces breuvages, mais ils avaient été remerciés. On n'attendait plus qu'une personne.

Le duc Marco entra finalement d'un pas traînant, sans jeter un regard à quiconque. Il se laissa tomber sur son trône sans y être invité et s'avachit mollement, les pieds tapotant le sol dallé selon un rythme qu'il était le seul à entendre. Son bref échange avec Giulietta, dans la basilique, l'avait apparemment épuisé... ou avait épuisé sa réserve de bon sens.

Sous les yeux de tous, il fourra une main dans son haut-de-chausses, se gratta l'entrejambe, puis examina ses ongles.

— Alexa, est-ce vraiment...

— Oui, répliqua-t-elle. C'est indispensable.

Alonzo referma la bouche. Il ne protestait que pour la forme. Ils s'étaient réunis pour choisir la nouvelle Lane du duc : la présence de Marco était obligatoire, car elle conférait sa légitimité à leur décision. Comment auraient-ils pu la prendre sans lui ?

— Si vous permettez... ? demanda Alonzo.

Marco resta muet.

— Nous sommes ici pour choisir la nouvelle Lame et le débat est permis. (Il adressa un sourire au Conseil.) Vous savez qu’avec moi, il est même encouragé. La tradition veut que Marco tranche, cependant. Mon neveu étant incapable de faire ce choix, il sera effectué à sa place par son régent et par...

— Par ses régents, coupa Alexa.

Alonzo esquissa une moue moqueuse.

Tout le monde savait qu’il tolérait tout juste qu’elle règne à ses côtés, même si, pour Tycho, le fait qu’Alonzo soit en général appelé « le régent » et Alexa, selon son propre désir, « la duchesse » apaisait quelque peu l’amertume du prince.

— Par les régents, martela-t-il. Une fois que la Lame aura été choisie, tous ceux présents ici jureront de garder son nom secret jusqu’à leur mort.

Alonzo balaya la salle d’un regard qui glissa sur Marco, s’arrêta un instant sur Iacopo, s’attarda plusieurs secondes sur Alexa et ignora totalement Tycho.

Ce regard paraissait très étudié.

— Pour moi, ajouta-t-il, le choix est évident.

La duchesse Alexa se crispa puis se détendit et s’enfonça dans sa chaise sculptée pour caresser la main de Marco, apaisante.

— Je vous en prie, poursuivez...

— Venise ne peut rester sans Lame plus longtemps.

Le régent marqua une pause, laissant le temps à la duchesse Alexa de protester. Comme elle demeurait silencieuse, il hocha la tête. Tycho supposa que la duchesse savait qu’Alonzo la menait comme un cheval devant une série d’obstacles, et que la hauteur des sauts qu’il lui demandait risquait d’augmenter d’un instant à l’autre.

— Cela signifie que nous devons prendre cette décision aujourd’hui même.

Alexa garda le silence et fit un petit geste de la main indiquant au régent de reprendre. Alonzo rougit de colère.

— Il n’y a qu’un membre des Assassini à Venise.

La duchesse regarda Tycho.

— Non, fit Alonzo en secouant la tête. Tycho n’est pas Assassino. Il a échoué dans son apprentissage et a été renvoyé. Il est vrai que nous avons des Lames à Constantinople, à Vienne et à Cordoue, mais une seule à Venise. Une autre, une ancienne esclave nubienne, est actuellement en route vers le nord pour accomplir une mission qui lui a été assignée. De plus, je crois que l’histoire récente nous suggère de nous méfier un peu plus des esclaves. (Alonzo sourit.) La solution, par conséquent, se présente d’elle-même.

— Monseigneur ! s’écria Iacopo.

— Alonzo... Nous devons en discuter.

— De quoi pourrions-nous débattre ? Il nous faut une Lame, et il nous la faut vite. Le seul candidat acceptable à Venise est ici, devant nous. Il est le fils d’un homme mort en combattant pour notre cité comme rameur libre sur l’une de nos galères de guerre. Le fait qu’il existe des Assassini plus expérimentés à l’étranger est une bien piètre excuse pour retarder notre décision.

— Sir Tycho...

— ... ne remplit pas les conditions nécessaires pour être Assassino.

— Il a vaincu les Mamelouks.

— À ce que l’on raconte. Quelqu’un peut-il me dire comment il a remporté cette victoire ? Comment cette chose aurait-elle pu battre toute une armée ? C’était le fait d’Atilo, l’amiral de votre

mari.

Sur le trône, Marco cessa de s'agiter.

— A-alors, dit-il. C'est f-fini ?

Comme pour répondre à sa propre question, il se leva, goba une poignée des amandes caramélisées de son oncle, finit d'une seule gorgée la petite tasse de thé de sa mère, et se dirigea en titubant vers la sortie.

— Marco...

— F-fini, protesta-t-il.

Il n'accepta de faire demi-tour que lorsqu'Alexa vint lui prendre la main pour le ramener jusqu'à son trône.

— Vous insistez pour que nous choissions Iacopo ?

— Je pensais que vous seriez d'accord. Après tout, il était le valet de votre... vieil ami. Ils travaillaient ensemble et Iacopo a pu observer en de nombreuses occasions les méthodes du seigneur Atilo. Et puis, regardons les choses en face : il nous faut une *Lame* de toute urgence...

La *Lame* faisait partie du gouvernement au même titre que le Grand Conseil, le conseil intérieur et les Dix. Symboliquement, elle était aussi importante pour la cité que le *bucintoro*, la barque de cérémonie ducale, que l'étendard de bataille de San Marco ou que le calice et l'anneau grâce auxquels le duc épousait la mer.

— Il n'est pas noble.

— Au moins, il est vénitien. Et puis, ce problème-là est facile à résoudre.

Alonzo se leva et s'empara d'une épée ancienne, accrochée au mur à des fins décoratives. La lame avait été émoussée pour la rendre inoffensive, mais il n'avait pas besoin qu'elle soit tranchante.

Il se dirigea vers Iacopo et ordonna :

— À genoux.

Et en cet instant, en voyant l'arrogance et la fausse modestie se peindre sur le visage de Iacopo qui s'agenouillait, Tycho le haït plus que jamais. Iacopo avait poussé Atilo à assassiner Desdaio. Comment aurait-il pu ne pas le haïr ?

— Levez-vous, Sir Iacopo.

Iacopo s'inclina profondément devant les trônes.

Le sourire narquois qui flottait sur son visage concentrait tout ce que Tycho détestait en lui. En levant les yeux, il vit que Marco le regardait fixement.

— T-t-tycho...

Celui-ci crut un instant que le duc l'appelait, puis il comprit qu'il parlait de lui. Mais il était presque impossible de deviner ce qu'il essayait de dire. Marco avait tant de mal à s'exprimer qu'il se mit à taper du poing sur son trône, dépit. Tycho trouva à son manège un air de comédie, ou du moins d'exagération. Tout le monde disait que la raison de Marco était fuyante et ne lui revenait que rarement. Tycho commençait à se demander si elle le quittait vraiment aussi souvent qu'on le prétendait.

— I-i-il a qu-qu-quelque chose à d-dire.

— Est-ce vrai ?

Peut-être la question d'Alexa comportait-elle un avertissement caché ; l'expression hostile d'Alonzo, elle, l'énonçait très clairement. Iacopo se contenta d'un sourire supérieur. Il était la *Lame*, l'arme que brandissait Venise contre ses ennemis. Comment Tycho aurait-il pu l'atteindre, à présent ?

— Ils sont é-égaux, maintenant ?

— Oui, répondit Alonzo d'un ton condescendant. Égaux.

Le duc sourit, heureux.

Par la fenêtre, on pouvait voir des mouettes se quereller au-dessus de l'eau devenue sombre dans le soleil couchant. Moins d'une heure plus tard, la nuit serait tombée et Tycho se sentirait un peu mieux. Les bateaux de pêche feraient descendre leurs filets nocturnes. Au fil des petits canaux, les contrebandiers échangeraient leurs marchandises, sachant que la Garde, soudoyée ou intimidée, fermait les yeux.

Venise était Venise.

Telle qu'elle était et telle qu'elle serait peut-être toujours.

S'il ne parvenait pas vraiment à pleurer la mort d'Atilo, Tycho fut surpris de découvrir qu'il pouvait la regretter. Desdaio, en revanche... Il la pleurait, et il détestait son refus de le laisser la sauver, même s'il en comprenait les raisons.

— T-t-tycho ?

La jalousie de Iacopo et la négligence de Tycho l'avaient tuée. Il n'était pas sûr de savoir ce qu'il méprisait le plus. En un éclair, il traversa la pièce et gifla Iacopo d'un revers de main, le précipitant au sol.

— Tu as assassiné Desdaio.

La nouvelle lame se releva.

— C'étaient tes mains sur son cou, ta lame entre ses côtes. Tu as poussé Atilo à la tuer.

— Ils ont été tués par des assassins étrangers, intervint Alonzo.

Le régent jeta un regard d'avertissement à Alexa, qui hocha la tête. Desdaio était une amie d'enfance de Marco. Elle avait, autrefois, espéré les marier. Bouleverser Marco une nouvelle fois était la dernière chose qu'elle souhaitait.

— Tu peux choisir de me combattre, dit Tycho. Ou je peux te tuer ici même.

— Un d-duel ?

Tycho s'inclina en direction de Marco.

— Entre égaux. (Le duc sourit.) Quelle b-b-bonne idée a eue mon oncle de rendre cela possible.

Et Tycho comprit que c'était ce que Marco voulait depuis le début.

Le mot de dame Giulietta était très bref. « Vous l'aimiez ? » Tycho essaya d'imaginer la princesse Millionsi posant la question à haute voix, et dut s'avouer incapable de cerner ses intentions. Pendant une heure, il se demanda s'il pouvait se permettre d'ignorer le message.

Ayant finalement conclu qu'il devait y répondre, il passa l'heure suivante à se demander ce qu'il allait bien pouvoir écrire. Défier Iacopo avait été facile ; répondre à trois mots d'une fille qui le détestait le plongeait dans des abîmes de perplexité. Finalement, il opta pour la vérité, qu'il résuma en trois autres mots, soigneusement choisis, constitués de lettres qu'il ne connaissait que parce que Desdaio les lui avait enseignées.

« Elle m'aimait. »

C'était vrai. D'un amour complexe et inassouvi, celui d'une riche jeune femme fiancée à un homme plus vieux envers un esclave un peu plus jeune qu'elle. Elle avait donné ses bijoux pour lui, avait bravé l'opprobre pour le racheter au marché aux esclaves de Limassol alors qu'il était enchaîné et affaibli, juste avant qu'il ne soit vendu à un bordel.

Elle était pour lui ce qui se rapprochait le plus d'une vraie amie.

Iacopo devait mourir.

Tycho ouvrit une autre cruche de son meilleur vin et le sirota lentement en regardant s'égrener les heures. Comme il s'y attendait, le messager envoyé à Ca' Friedland revint sans apporter de réponse. Il aiguisa alors son épée et ses deux dagues, envisagea de revêtir un plastron qu'il avait acheté sans jamais le porter, mais rejeta finalement cette idée.

Il se battrait sans armure.

Comme avec Giulietta, s'aperçut-il soudain. Il partait toujours la combattre armé, mais sans armure, et à chaque fois, il ne comprenait que plus tard à quel point elle l'avait blessé.

Le prince Alonzo et Sir Iacopo arrivèrent ensemble sur le lieu du duel. Il s'agissait d'une place délabrée près de l'Arzanale et non loin du pont menant à San Pietro, l'île à l'est de Venise gouvernée par le patriarche.

Ils étaient flanqués du seigneur Roderigo, de son sergent d'origine mongole et d'une demi-douzaine de gardes de la Dogana brandissant des torches. Ces derniers portaient aussi des arbalètes, à l'exception du sergent Temujin, qui arborait un sabre recourbé. Le plastron de Iacopo étincelait à la lueur des torches, et il portait fièrement à la main un casque ouvert de style florentin. Le fait que le seigneur Roderigo et sa Dogana accompagnent le régent et Iacopo annonçait clairement qui soutenait qui, au cas où le doute subsisterait encore.

Alonzo dit quelque chose et Iacopo rit.

Une église au clocher à demi effondré, un puits cassé, un sol de briques descellées par les cochons ramasseurs d'ordures : le sort de toutes les places en ruine... Tycho laissa Alonzo et Iacopo conclure que l'endroit était désert avant de se laisser tomber d'un balcon. Pietro rampa hors d'un tunnel sale qui menait à une ancienne cuve.

— Qu'est-ce qu'il fait ici, lui ?

— C'est mon page.

Alexa fut la dernière à faire son apparition, dans son palanquin laqué de rouge aux rideaux soigneusement tirés. Ses deux porteurs mongols posèrent la chaise et se retirèrent au bord de la place

sans attendre d'en recevoir l'ordre. Alexa écarta les rideaux et ouvrit elle-même la petite porte de bois pour descendre sur le sol de brique fendue.

Sans rien dire, elle jeta simplement un regard sur l'horizon à l'endroit où se lèverait le soleil, puis posa les yeux sur Tycho, qui hocha la tête. Il était enduit d'onguent. Quand le pot serait complètement vide, il ne pourrait plus affronter ne serait-ce que le plus pâle rayon de soleil.

— Vous voilà, fit Alonzo.

Son ton suggérait qu'ils l'attendaient depuis des heures.

À son signal, Roderigo commanda à ses hommes de se placer en cercle et de lever leurs torches pour éclairer l'arène improvisée.

— Ceci est une affaire d'honneur.

Le seigneur Roderigo acquiesça aux mots d'Alonzo mais sembla perplexe. N'étant pas membre des Dix, il ignorait l'information vitale : Iacopo était à présent la Lame du duc. Tycho pensa qu'il devait trouver étrange de voir le régent et la duchesse Alexa s'impliquer si ouvertement dans une querelle triviale.

— Les règles habituelles s'appliquent, déclara Alonzo. Vous combattez jusqu'à ce que l'un de vous demande grâce. Si aucun des deux ne le fait, l'issue sera la mort...

Il regarda Iacopo, qui hocha la tête.

— C'est terminé ? demanda Tycho.

— Oui, répondit Alonzo. On dirait bien.

— Parfait...

Tycho projeta son épée en avant.

Iacopo lâcha son nouveau casque et trébucha sur le sol inégal lorsque la lame de Tycho ricocha sur son plastron. L'arme vola en direction d'un garde de la Dogana, qui dut s'écarter pour l'éviter. Entre-temps, Tycho avait déjà fondu sur Iacopo pour le désarmer d'un coup de pied. Il avait bougé si vite que Iacopo eut à peine le temps de crier avant que Tycho ait rattrapé son épée qui tombait, l'ait retournée et soit prêt à frapper.

— Halte ! cria Alonzo. Vous avez triché.

— Vous aviez dit que les préparatifs étaient terminés.

— Baissez immédiatement cette épée, ordonna le régent, furieux.

— Combien de temps croyez-vous qu'il restera votre Lame ?

À ces mots, la colère et la honte envahirent le visage de Iacopo. Tycho comprit que son adversaire doutait lui aussi de ses propres capacités. Doute, vanité et orgueil : un mélange dangereux. Iacopo tâta la bosse qu'avait laissée l'épée de Tycho dans son plastron. Il était clair qu'il ne se laisserait pas surprendre ainsi une seconde fois.

— Écartez-vous l'un de l'autre.

Tycho jeta dédaigneusement l'épée de Iacopo à ses pieds et ramassa la sienne, puis la brandit vers le ciel comme Atilo le lui avait enseigné. Le cercle qui les entourait redevint immobile et même Alexa retint son souffle.

— Vous pouvez commencer.

Cette fois, Iacopo attaqua le premier, d'un puissant coup de taille ciblant la hanche de Tycho.

Leurs lames se croisèrent et le choc fit vibrer les bras de Tycho jusqu'à l'épaule. S'ensuivit un échange sans pitié, chaque épée bloquant les coups cruels de l'autre, le son de l'acier qui s'entrechoquait résonnant contre les murs de la place. Les lames renvoyaient des éclairs fugaces à la lumière vacillante des torches. Iacopo aurait dû maintenir son offensive, mais il recula, le souffle court.

Tycho tira alors sa lame à lui puis se fendit pour toucher l'aine de Iacopo, la pointe de l'arme raclant son plastron. Comme il l'espérait un peu, l'imbécile baissa les yeux.

Quand Iacopo releva la tête, il reçut le coude de Tycho dans la gorge. Le hurlement de protestation d'Alonzo révéla qu'il savait son homme battu.

Iacopo fit quelques pas en arrière en portant la main à son cou. Il parvenait tout juste à respirer. Son épée pendait lamentablement dans son autre main. Il essayait de dire quelque chose.

— Je n'entends rien.

— Il se rend !

Tycho ne tint pas compte de l'intervention de Roderigo.

— Tu as menti à propos de Desdaio. Tu as manipulé Atilo pour le pousser au meurtre. Tu as dit qu'Amelia était ma putain et ce garçon mon mignon. Tu as volé le titre que tu portes à un homme plus méritant que toi.

Iacopo laissa tomber son épée et écarta les mains en un geste évident de reddition. Ses lèvres formèrent une supplique muette.

— Je n'entends rien.

— Tycho..., intervint Alexa.

Mais Tycho était déjà en mouvement. Il tournoya sur lui-même, ajoutant de la vitesse au poids de son arme, et en fit courir la pointe en travers de la gorge de Iacopo, se détournant avant même de voir le sang jaillir.

Je ne me retournerai pas.

— Arrêtez cet homme ! cria Alonzo.

Le seigneur Roderigo s'avança, mais fit halte quand Tycho leva son épée. Tycho planta ses yeux dans les siens. Lui seul savait que la férocité qui animait son regard était due à l'odeur du sang de Iacopo, un parfum si capiteux que Tycho parvenait tout juste à se retenir de le boire avant que sa victime n'ait fini de mourir.

La faim et l'indécision le clouaient au sol.

— Arrêtez aussi son mignon.

— Alonzo !

— Quoi ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Les tribunaux en jugeront.

— Pas sur ce point, rétorqua Alexa d'une voix ferme. J'emmène le garçon avec moi... Il est protégé, ajouta-t-elle au cas où Alonzo aurait du mal à comprendre le sens de ses paroles.

— Dieux, femme...

Alonzo empoigna son épée et décida dans la même seconde de plutôt passer sa colère sur Roderigo.

— Alors, vous êtes trop lâche pour l'arrêter ?

Roderigo fit un pas en avant et hésita.

Puis le sergent mongol résolut le dilemme de son capitaine en faisant signe à ses hommes, qui glissèrent des carreaux à pointe d'acier dans leurs arbalètes et les pointèrent sur Tycho.

— À vous de voir, dit Temujin à Tycho.

Lorsque celui-ci baissa son arme, Roderigo eut l'air soulagé et Alonzo sembla déçu.

— Vous serez jugé devant un tribunal.

— Pour quel crime ?

— Le meurtre d'un homme qui s'était rendu. Il était clairement établi que ce duel serait un

combat à mort, sauf si l'un de vous demandait grâce.

— Je n'ai rien entendu.

Alonzo devint rouge de colère.

— Vous l'avez assassiné.

— C'est à la justice d'en décider, intervint la duchesse d'une voix calme.

— Il est dépouillé de son titre et la demeure de San Aponal redevient la propriété de la cité.

Alonzo lança un regard furieux à sa belle-sœur, la défiant de protester.

Elle hocha la tête à contrecœur.

— Et vous et moi devrions nous demander, ajouta Alonzo, si nous souhaitons vraiment laisser la justice se mêler de cette affaire...

Tycho se demanda s'il était le seul à entendre, dans ces mots, une invitation à son propre meurtre.

— Dans l'intervalle, Roderigo va organiser l'enterrement de Sir Iacopo et le Mongol peut ramener l'esclave en prison.

Lorsque Tycho regarda le sergent Temujin dans les yeux, il y vit les étendues désolées et les cimes enneigées dont le sergent lui-même avait à peine conscience qu'elles lui manquaient. Il décela aussi sa peur, lointaine et bien cachée, à l'idée qu'il se trouvait face à un monstre.

— Vous savez ce que je suis ?

Temujin acquiesça de mauvaise grâce.

— Vous aviez raison, dit Tycho. Cette nuit-là, sur le bateau... Roderigo aurait dû me tuer. Vous vous souvenez de ce que vous aviez dit ? Que le khan possédait une créature comme moi, et qu'elle l'avait tué. Vous aviez raison et Roderigo avait tort.

La place en ruine était déserte.

Alonzo, Alexa et les autres étaient partis.

Connaissant sa haine de l'eau et craignant qu'il ne s'échappe s'il était transporté par les ruelles, le régent avait ordonné que l'on emmène Tycho jusqu'à la Fosse par bateau, le long de la côte nord de la ville. Cela prendrait un peu plus de temps, mais il se trouverait au-dessus de l'eau pendant la quasi-totalité du trajet.

On lui avait attaché les mains derrière le dos.

Le sergent Temujin, qui ne voulait prendre aucun risque, avait déniché un sac ayant autrefois contenu du poisson séché, qu'il comptait lui passer sur la tête. Le lougre qu'il avait commandé tanguait près d'une *fondamenta* au bord de la côte est de la cité.

— Remplissez le sac de terre, plutôt, suggéra Tycho. Si vous voulez m'empêcher de me transformer en démon, mettez de la terre sèche sous mes pieds.

— Pourquoi est-ce que vous voudriez m'aider ?

— Ça fait mal, répondit Tycho en toute sincérité. Se changer en démon, c'est douloureux. Mes os craquent, ma chair s'ouvre, mes muscles se déchirent...

Autour de lui, les gardes de la Dogana se signèrent.

— Toi, remplis ce sac de terre, ordonna Temujin. Et trouve-m'en un autre pour lui mettre sur la tête.

— Il n'y en a pas d'autre.

— Trouves-en un.

— C'était déjà assez dur de trouver celui-là...

L'homme s'éloigna en grommelant et fouilla plusieurs maisons autour du lieu du duel avant de revenir bredouille, arguant que le quartier était trop pauvre pour que ses habitants acceptent de se débarrasser d'un sac en bon état.

— S'il s'échappe, je te tiendrai pour responsable.

Les vagues noires qui léchaient la côte nord de Venise ne menacèrent qu'une fois d'inonder le pont du lougre, et Tycho tourna le dos à l'écume qui jaillissait. Il la sentit éclabousser ses épaules alors que les hommes de Temujin juraient en tentant de maintenir le cap malgré le vent.

Ils s'engagèrent enfin dans le spacieux canal qui séparait les quartiers de Castello et de Cannaregio. Arrivés à une fourche au milieu de laquelle trônait une maison ornée d'une proue, ils empruntèrent la voie la plus large et débarquèrent quelques minutes plus tard.

— Suivez-moi, ordonna Temujin.

Si le garde le plus proche de Tycho avait été attentif, il aurait vu celui-ci éprouver la solidité de la corde qui lui liait les poignets et hocher la tête d'un air pensif.

Ça pourrait être pire...

Par chance, la corde de chanvre était humide, ses poignets, minces, et le garde qui lui avait lié les mains, pressé. Ces trois éléments seraient utiles à Tycho. La foule matinale l'aiderait aussi, celle qui se pressait sur le quai autour des vendeurs de tourtes et des femmes faisant griller du poisson, rappelant aux hommes de Temujin qu'ils auraient bien mérité un petit déjeuner.

— Chef, on...

— Non, interrompit Temujin. On mangera plus tard.

La rue qu'il leur fit emprunter était si étroite que Tycho aurait pu en toucher les deux côtés en tendant les bras si ses mains n'avaient pas été entravées. Pour se calmer et se distraire de la douleur qu'il s'infligeait en frottant ses poignets contre la corde, Tycho se mit à compter ses pas.

Après cent pas, ils tournèrent à droite selon un angle abrupt, continuèrent sur cinquante pas et débouchèrent dans une cour exiguë, où des fenêtres condamnées les regardaient de leurs yeux aveugles depuis les hautes parois. Même en plein midi, la cour devait être sinistre. Pour le moment, il y faisait nuit noire.

La peur grimpa le long de l'échine de Tycho tandis qu'il laissait s'étendre ses sens.

Un malheur amer et gluant collait aux pierres sous ses pieds, et la douleur moisissait le long des épais murs de brique qui s'élevaient autour d'eux. Dans cette cité grouillante de fantômes, où il s'était habitué à se sentir observé par des êtres invisibles, il savait que même les esprits n'osaient hanter cet endroit.

Comment aurait-il pu ne pas avoir peur ? Il était déjà venu ici, même si la dernière fois, on l'y avait amené les yeux bandés. Cette fois, Tycho savait où il était. En silence, il lutta contre la corde aussi âprement que contre sa peur.

Une fois par jour, la marée haute s'engouffrait jusque dans la Fosse par des conduits, faisant monter le niveau de l'eau. Une poignée de prisonniers se pressaient sur l'îlot central, en forçant d'autres à patauger un peu plus loin dans le liquide nauséabond, tandis que ceux que l'on repoussait jusqu'au bord de la prison circulaire se trouvaient immergés jusqu'au cou, avec la conscience aiguë que les plus vieux, les plus fatigués et les plus faibles finiraient par se noyer.

C'était l'enfer, avec de l'eau en plus.

Sa chance et sa force lui avaient permis d'y survivre une fois. Mais aujourd'hui ? *Je ne suis pas sûr d'être la même personne.*

— Laissez-moi parler à Alexa.

Le sergent Temujin gronda pour lui intimer l'ordre de se taire, puis s'avança sur le seuil d'une lourde porte noire et se prépara à frapper.

Ne le laisse pas frapper, s'ordonna Tycho.

Il tordit les poignets si fort que la corde lui déchira la chair jusqu'à l'os. La douleur le terrassa, le faisant s'écrouler sur le côté. Le monde explosa contre sa tempe et il s'évanouit. Une seconde plus tard, un coup de pied dans le ventre le réveilla.

— Relevez-le.

Tycho sentit des mains le saisir et son corps se soulever sous les efforts d'un garde pour obéir à l'ordre de Temujin.

Fais-le maintenant.

Le temps ralentit lorsque Tycho se dégagea de ses liens, que le sang avait enfin rendus assez glissants.

Il s'empara d'une dague qui pendait à la ceinture du garde le plus proche, la fit pivoter entre ses doigts et se servit du pommeau pour assommer un autre soldat. Il vit la stupéfaction sur le visage du premier homme lorsqu'il se retourna et lui enfonça dans le foie ses doigts rigides comme l'acier. Le garde se fit dessus avant d'avoir touché terre. Les deux suivants moururent tout aussi rapidement.

— Tuez-le ! cria Temujin.

Tycho intercepta un carreau d'arbalète en plein vol et le relança avec assez de force pour transpercer le poignet du tireur. Puis il saisit son arbalète pour s'en servir comme d'un gourdin sur un autre garde, pendant que l'homme à la main blessée s'enfuyait en courant. Il valait mieux, car il emporta avec lui la tentation du sang frais.

Le combat fut terminé en quelques secondes.

— Je savais que tu m'apporterais la mort, dit Temujin.

Tycho regarda les yeux sombres et la peau tannée, le rictus bravache face à la certitude de la défaite. Derrière sa peau, le crâne de Temujin, jaune et luisant, souriait lui aussi. Le jeune homme et la tête de mort s'affrontèrent du regard.

— Je dirai à ton maître que tu es mort pour le sauver.

La bouche du sergent se contracta avec nervosité.

L'épée que dégaina Temujin était vieille et sa lame portait la trace de tant de batailles qu'aucun affûtage ne pourrait plus les effacer. Des volutes rouillées d'écriture mongole serpentaient sur toute la longueur de l'arme.

— L'épée de votre père ?

— Il l'avait laissée à ma mère comme preuve qu'il reviendrait. Il mentait.

Temujin leva l'épée et sourit.

— J'ai bien l'intention de lui demander des explications quand je le verrai.

Son premier coup aurait pu décapiter un bœuf.

Seules la chance, la peur et la faim donnèrent à Tycho la vitesse nécessaire pour l'éviter. Il trempa ses doigts dans le sang versé par la main de l'arbalétrier et lécha le liquide refroidi. La deuxième attaque de Temujin lui sembla moins rapide.

La troisième lui parut si lente qu'il eut le temps de décider où frapper dans l'armure de son adversaire, et sa dague s'enfonça à travers la corne de buffle et le cuir bouilli comme dans du beurre. La douleur déforma les traits du sergent mongol et ses yeux s'écarrillèrent lorsque son esprit comprit ce qui venait de lui arriver.

Son épée heurta le sol avec fracas. Très lentement, Tycho porta la main au sang qui coulait de la bouche du sergent.

— Qu'est-ce que tu es vraiment ? demanda Temujin.

— Je suis un Déchu.

— Qu'est-ce qu'un Déchu ?

— Attends, je vais te dire si tu le sais.

Tycho lécha son doigt, espérant trouver une réponse dans les fragments de cette vie qui s'éteignait. Mais il trouva peu de choses dans les souvenirs du sergent qu'il ne sache pas déjà. Même l'histoire du démon qui ressemblait à Tycho et avait assassiné le khan n'était qu'une rumeur que Temujin avait entendue lorsqu'il était enfant.

— Alors tu es bien venu à San Lazar pour...

— Bien sûr, répondit Temujin. Pour faire exploser le bâtiment où se trouvaient la fille et son gamin. Ordres d'Alonzo. Cet enfant a quelque chose d'étrange. (Il esquissa un sourire aigre.) Je suis sûr qu'un démon comme toi distingue ce genre de choses. À présent, il faut que j'aille me disputer

avec mon père. Termine le travail.

Tycho obéit.

La première porte non verrouillée qu'il trouva menait à une petite cour privée, par laquelle il entra dans une salle pleine d'enfants schiavoni à moitié nus, dormant les uns contre les autres sur un matelas puant. Il quitta la pièce sous le regard d'une Schiavoni assez sage pour garder le silence, peut-être à cause du sang sur les vêtements de Tycho.

Le vestibule du taudis était sordide, comme on pouvait s'y attendre, et le verrou de la porte d'entrée avait été brisé. Il sortit et emprunta une ruelle si étroite qu'il dut marcher en crabe. Au milieu, la ruelle s'élargissait pour devenir un entrepôt.

Après l'avoir traversé, il se trouva mêlé à la foule matinale d'un marché à viande, où son pourpoint maculé de sang attira moins de regards qu'ailleurs. Un clocher masquait le soleil levant, et les étales étaient surmontés d'auvents de toile. Pour tout le monde, sauf pour Tycho, il faisait encore presque nuit.

La lumière lui agressait les yeux.

Il vola un tablier de cuir sur une charrette et continua sa route, le tablier ensanglanté claquant sur ses genoux au rythme de ses pas. Il tenait un couteau, mais la moitié des gens qui l'entouraient portait également un couteau ou un fendoir.

La porte de l'église était ouverte, l'intérieur merveilleusement sombre et presque désert. Deux vieilles dames étaient agenouillées derrière une corde les empêchant de s'approcher de l'autel, où un jeune homme en soutane grise marmonnait une prière à voix basse, les yeux fixés sur quelque chose que Tycho ne voyait pas.

Il les abandonna tous les trois à leur dévotion et emprunta l'escalier menant au clocher.

Il savait qu'il y trouverait une pièce sans fenêtre, pleine d'un bric-à-brac trop décrépit pour intéresser quiconque et trop vénérable pour être jeté. La porte serait verrouillée, auquel cas il briserait le verrou. Ou pas, et alors il se contenterait d'entrer. Mais dans les deux cas, il bloquerait la porte de l'intérieur. Ce n'était pas la première fois qu'il s'abritait du soleil dans une église. Mais cette fois, il ne fuyait pas que la lumière du jour. Il était hors-la-loi. Lorsqu'il se réveillerait, sa tête serait mise à prix.

Pénombre, plain-chant, le bruit étouffé des étales qu'on démontait et des charrettes qu'on tirait sur les pavés... Tycho trouva rassurants les sons qui lui parvinrent à travers les murs, même si ce n'était que parce qu'ils indiquaient l'approche de la nuit. La pièce qu'il avait trouvée, située haut dans le clocher, juste en dessous du beffroi, n'était accessible que par une petite porte le long de l'escalier en spirale.

Il préféra monter plutôt que de descendre en direction de la messe qui avait commencé dans l'église. Du haut du clocher, il vit Venise se dérouler tout entière sous ses yeux. D'un côté, le coin nord-ouest de l'Arzanale, avec ses longues étendues de corde que l'on tressait pour les bateaux, éclairées par des lampes à huile. Dans la direction opposée, cinq minutes de marche suffisaient pour atteindre le *fondaco* des Tedeschi, où les marchands allemands appliquaient leurs propres coutumes et lois.

Droit devant Tycho s'étendait la lagune, et au-delà, le continent. Derrière lui se trouvait la Riva degli Schiavoni, la côte sud de la cité, où les bateaux venaient se ravitailler, les capitaines recruter leur équipage et les marins en escale profiter des bordels et des tavernes.

Le sergent Temujin lui avait posé une question dont Tycho aurait aimé connaître la réponse.

Qu'est-ce que tu es vraiment ?

Et en promenant son regard sur le *fondaco* des Tedeschi et sur le labyrinthe des rues adjacentes, Tycho sut où il pourrait trouver cette réponse. Dans la rue des Scribes, où les Juifs écrivaient des lettres pour ceux qui ne savaient pas écrire et en lisaient pour ceux qui ne savaient pas lire. Où ils étudiaient aussi un savoir qu'ils étaient, disait-on, les seuls à posséder.

Tycho se souvenait d'un nom, un nom qu'Atilo avait murmuré en dressant une liste des personnes que le Conseil devait faire surveiller...

— Rabbin Abram ?

Le vieil homme sourit.

— Entrez, dit-il.

— Mon maître... Feu mon maître parlait de vous en termes très élogieux.

Le rabbin hocha la tête sans lui demander qui était son maître ni pourquoi Tycho venait de faire son apparition dans l'encadrement d'une fenêtre.

— Il disait qu'aucun homme vivant ne connaissait plus de pateras que vous.

Les pateras, emblèmes sculptés des guildes, gangs ou familles, étaient omniprésentes dans la cité. On disait que ses murs en comptaient plus de cinquante mille, et c'était probablement vrai.

— Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Que vous savez lire dans les étoiles et voir la couleur des âmes à l'œil nu. Que vous connaissez les mille noms de Dieu.

— Qui ne doivent pas être prononcés en vain ni jamais catalogués. S'ils l'étaient, il faudrait les brûler comme il nous est dicté de le faire. (La voix du rabbin était devenue coupante.) Les pateras, les étoiles, les âmes, les noms de Dieu... Laquelle de ces choses très différentes vous amène à franchir ma fenêtre en pleine nuit ? Bien que, en réalité, ces choses n'en soient finalement qu'une seule. Les pateras des gangs ?

— On dit que vous êtes l'homme le plus sage de Venise.

— On dit, on dit..., soupira le rabbin. On ferait mieux d'étudier et de réfléchir. Que voulez-vous ?

Si ses mots étaient secs, son ton ne l'était pas.

— Je voudrais découvrir ce que je suis.

Le rabbin Abram saisit une bougie sur son bureau et fit le tour de Tycho en l'éclairant.

— Un garçon couvert de sang, dit-il enfin. Qui pense que la dague à sa ceinture fait de lui un homme. Pareil à cent autres, rien que dans cette rue. Cela me semble être l'option la plus vraisemblable. Qu'est-ce que vous pensez être ?

— Un démon.

Le rabbin le regarda avec plus d'attention.

Il tapota le visage de Tycho, lui examina les doigts, lui souleva ses paupières et lui fit ouvrir la bouche. Enfin, il pencha la tête pour écouter son cœur et se figea.

Une demi-heure plus tard, le rabbin Abram reposa sa carte du ciel, se dirigea vers une table et remplit deux grands verres de vin rouge sang. Il prit une gorgée de l'un et offrit l'autre à Tycho. Quand celui-ci refusa, le rabbin fronça les sourcils.

— Buvez.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Pas ce à quoi je m'attendais.

Tycho patienta.

— Je devrais pouvoir connaître votre passé, votre situation présente et votre avenir grâce aux étoiles et à mes calculs. Et pourtant, si je me fie à eux, vous n’existiez pas il y a un an de cela, deux tout au plus.

— Vous n’avez pas vu le désert et la folie ?

— C’est ce que j’aurais dû voir ?

— À ce qu’on m’a dit.

Le rabbin finit son verre de vin. À en juger par le regard qu’il jeta au pichet, il en aurait bien pris un autre, mais il se contenta de se laisser tomber sur un tabouret. Un instant plus tard, il ordonna à Tycho de rapprocher son siège.

— Avant de ne pas exister, vous existiez, mais ailleurs.

— Bjornvin.

— Vous saviez cela ?

— J’en ai des souvenirs.

— De vieux souvenirs ? Des souvenirs plus anciens que la vie ?

— J’ai l’impression que c’était hier.

C’était la vérité. Bjornvin lui semblait à peine plus lointaine que son premier souvenir de Venise, si proche qu’il avait l’impression de sentir encore la fumée de la grande salle en flammes.

— Quelle est la pire chose que vous ayez faite ?

— Prendre une vie.

— La moitié de Venise fait cela tous les jours.

Tycho parut sceptique.

— Certains avec une lame, d’autres avec des mots. La plupart en enjambant un mendiant ou en se détournant lorsqu’ils entendent crier. Si tuer fait de vous un démon, alors nous vivons dans une ville de démons et dans un monde qui n’est pas mieux. Parlez-moi de vous.

— Je vois dans le noir. Les rayons du soleil me brûlent.

Le rabbin pinça les lèvres.

— Alors, vous êtes venu à moi, dit-il finalement, quand j’aurais dû venir à vous ? Ma nièce Elizavet m’a parlé de vous, elle dit...

Il s’interrompit devant l’expression surprise de Tycho.

— Vous ne saviez pas que j’étais son oncle ?

— Non, répondit Tycho. Je pensais que c’était une espionne d’Alexa.

Le rabbin sembla peiné.

— Alors vous êtes peut-être plus qu’un garçon, ou peut-être pas. Seul Dieu peut en juger. Quelle est la meilleure chose que vous ayez faite ?

— J’ai sauvé Pietro. Il aurait fini noyé dans la Fosse, sinon. Noyé, tué ou priant pour l’être.

— Où est-il, à présent ?

— Je lui ai trouvé une maison.

— Un démon ferait-il une chose pareille ?

C’était une vraie question, comprit Tycho. Il répondit d’un haussement d’épaules.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Non...

Pour première fois dans cette conversation, il n’avait pas eu besoin de réfléchir avant de parler.

— Vous devriez. Si vous faites partie de ce monde, alors vous faites partie de lui. Il souhaite votre existence. Deux questions, donc : quelle est la chose la plus laide que vous ayez vue et quelle est la plus belle ?

- Je ne l'ai pas vue, je l'ai été.
- Le monstre... Et la plus belle ?
- Une jeune femme à moitié nue, à genoux dans la pénombre.
- Pas ma nièce ?

Tycho secoua la tête et le rabbin se détendit légèrement.

- Alors, dit-il, cette fille à moitié nue dans la pénombre... Vous l'aimez ?

Plus que ma vie. Sinon, pourquoi la désirerais-je autant ?

- Répondez-moi, insista le rabbin d'une voix tranchante.

- Oui... Je l'aime.

- Vous voulez l'épouser ?

Tycho regarda ses mains.

- Oui, dit-il après y avoir pensé un instant. Plus que tout au monde.

— Alors tout va bien... Allez la voir et faites la paix, si c'est possible. Implorez son pardon pour l'acte monstrueux que vous pensez avoir commis. (Le vieil homme sourit.) Mais la prochaine fois que vous venez me voir, entrez par la porte.

Le son du clavecin s'échappait par la fenêtre d'un balcon, tout en haut. La pièce ne semblait éclairée d'aucune lampe, et bien que la lumière mourante du soleil projette encore une lueur sanglante sur les toits de la ville, il devait faire très sombre à l'intérieur.

La musique était sauvage, passionnée.

Puis Giulietta manqua une note et plaqua les mains sur le clavier, furieuse. Tycho entendit un sanglot, une porte qu'on claquait et des pas qui s'éloignaient du balcon.

De vieux souvenirs ralentirent son ascension, tels des dizaines de petits crochets attachés à des fils invisibles s'accrochant à sa chair et le tirant si fort en arrière qu'il eut plusieurs fois envie d'abandonner cette idée stupide et de faire demi-tour. Par endroits, on avait arraché le lierre qui grimpait sur la façade pour réparer le mur abîmé en remplaçant le mortier et parfois les briques elles-mêmes. Les travaux n'étaient pas terminés, signe que Giulietta s'était lassée de cette idée ou avait eu un désaccord avec les maçons. Ce n'était certainement pas une question d'argent. Depuis la mort de Desdao Bribanzo, elle était la plus riche héritière de la ville.

Tycho se dirigea vers le balcon qu'il savait être le sien, avec sa haute fenêtre, étroite et pointue, et sa sobre balustrade de marbre, à moitié recouverte par le lierre qui n'avait pas encore été coupé. Les volets blanchis par l'âge, pourris au bord, auraient eux aussi bien mérité d'être réparés.

Tycho leur jeta une poignée de gravier qui les fit trembler. Une seconde plus tard, quelqu'un souleva le loquet et les volets s'ouvrirent.

— Qui est là ?

Sa voix émut Tycho plus que sa musique, qui l'avait pourtant déjà laissé pétrifié contre le mur pourri, au bord des larmes. Les mots de Giulietta lui tordirent les entrailles et lui serrèrent le cœur. Il était couvert de sang, s'entendait encore se qualifier lui-même de « démon », et la voir ouvrir les volets avec une telle insouciance l'emplit d'inquiétude. Comment pouvait-elle savoir qu'elle n'avait rien à craindre ?

La silhouette de Giulietta se découpa sur le ciel étoilé lorsqu'elle se pencha au balcon, comme si elle faisait tout pour offrir une cible facile. Tycho eut envie de lui ordonner de rentrer immédiatement, ou bien d'abandonner l'escalade, de se laisser tomber devant les gardes postés à sa porte d'entrée et de leur donner une ou deux leçons de professionnalisme.

— Je sais que vous êtes là, cria Giulietta.

Elle brandit un stylet pour montrer qu'elle était armée.

— J'espère qu'il est bien aiguisé...

— Tycho ?

La silhouette au-dessus de lui se figea.

— Je monte, dit-il.

Tycho empoigna une grosse tige de lierre et se hissa vers elle en s'aidant de ses pieds. Il se déplaçait à une vitesse normale pour éviter de l'effrayer.

— La lame est en argent.

Tycho s'arrêta.

— On ne peut pas aiguiser l'argent, d'après l'armurier. Mais je suis une princesse Millionni, et qui est-il pour me contredire ? Mon or l'a convaincu.

— Giulietta...

— Partez, ordonna-t-elle. Tant que vous le pouvez encore.

Elle ferma les volets avec une telle force qu'un ivrogne sur la *fondamenta* leva les yeux et secoua la tête avant de se remettre à pisser. Le dragonnet posté sur le parapet au-dessus d'eux, en revanche, ne détourna pas tout de suite le regard. Tycho écouta attentivement, s'attendant au fracas d'une porte qui claque et à des pas montant vers la chambre ou descendant avertir les gardes...

Il n'entendit que le silence.

Ca' Friedland était déjà vieux quand le grand-père de Leopold en avait fait l'acquisition. La plupart des palais, de ce côté-ci du Grand Canal, se trouvaient dans le même état de décrépitude. Le fait que Giulietta ait commencé à l'améliorer mais se soit arrêtée avant d'avoir terminé était, pour Tycho, révélateur de son état d'esprit. La rumeur disait qu'elle s'était drapée dans une froide splendeur patricienne. Tycho pensait qu'il s'agissait plutôt d'un profond chagrin. Il franchit la balustrade et atterrit soudainement sur le balcon.

— Je sais que vous êtes toujours là, dit-il.

— Allez-vous-en.

— Giulietta...

— Je vais vous faire emmener au palais. Ils vous arrêteront et vous serez exécuté. Ils vous étrangleront entre le lion et le dragon, vous éventreront, arracheront votre virilité avec des griffes de fer...

Tycho sentit ses testicules se crispier. Elle y avait vraiment bien réfléchi.

— Vous désirez ma mort ?

Un unique sanglot filtra par les volets fermés.

— Oncle Alonzo dit que vous avez tué le seigneur Atilo. Vous avez assassiné le serviteur d'Atilo, qui se rendait. Vous avez tué le sergent de la Dogana. Toute la ville ne parle que de votre trahison.

— Ça ne s'est pas passé comme ça.

— Comment, alors ?

— C'est Iacopo qui a tué Desdaio.

— Vous l'aimiez, n'est-ce pas ?

Tycho glissa sa lame dans la fente entre les volets pour soulever le loquet et resta devant la fenêtre, regardant la pièce plongée dans le noir. Il y avait des bougies partout, toutes éteintes, une cruche de vin non débouchée sur une table en marbre, un plateau de pain et de fromage qui semblaient durs et abandonnés depuis longtemps. Et une jeune femme rousse dont les yeux lançaient des éclairs.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sa main ne trembla pas lorsqu'il défit le fermoir en jais de son pourpoint taché et délaça le col de soie de la chemise qu'il portait en dessous. Il jeta le pourpoint à terre et retira sa chemise, la gardant à la main.

Giulietta retint son souffle.

— Voici mon cœur, dit Tycho en touchant sa poitrine.

Il devait être là, sous ses doigts. Tycho n'était pas sûr de le sentir véritablement.

Elle lui jeta un regard furieux.

— Tuez-moi, murmura-t-il.

— Je ne vous permets pas de vous moquer de moi.

— On ne se moque pas des gens qu'on aime.

La lèvre inférieure de Giulietta se mit à trembler. Son regard s'adoucit, puis elle se rembrunit.

— Je ne vous crois pas.

Ses yeux le défiaient de lui demander ce qu'elle voulait dire, mais il resta muet et se contenta de la contempler alors qu'elle s'avavançait vers lui.

Elle était magnifique.

La peine et la solitude avaient amaigri son visage. Ses cheveux couleur de flamme étaient plus courts que dans son souvenir. Le léger clair de lune ne faisait qu'ajouter à leur éclat. Ses vêtements, toujours aussi austères, soie noire et bijoux sombres, évoquaient un reflet troublant de la tenue de Tycho. La lame d'argent étincelant qu'elle tenait à la main avait visiblement été forgée par le meilleur artisan de Venise.

— Vous avez tué le seigneur Atilo.

Tycho riva ses yeux aux siens. Il y vit de la colère, du doute, le désir de croire ce qu'elle ne pouvait croire. Sa confusion avait donné à ses dernières paroles un ton interrogateur. Elle attendait qu'il nie.

Il ne dit rien.

— Et vous avez tué Leopold. Vous auriez pu le sauver, mais vous l'avez tué à cause... (Elle raffermi sa prise sur la dague.) À cause de moi. Et sur le *San Marco*, je vous ai laissé...

Ses mots se perdirent dans le silence.

— Giulietta...

— Vous avez profité de moi.

Tycho secoua la tête. Ces mots n'étaient pas les siens. Il ne reconnaissait pas cette jeune femme qui parlait, ni le traître qu'elle évoquait. *Je n'aurais pas pu sauver Leopold.*

— Je n'aurais pas pu...

— Si. Vous avez sauvé tout le monde à part lui. Pendant que nous étions enfermés dans le bateau, vous avez appelé les vagues et l'orage. Vous avez bondi d'un vaisseau à l'autre et tué tous les Mamelouks qui se dressaient sur votre chemin. C'est ce que croient les gens.

Elle semblait douter de ses propres paroles.

Quand Tycho acquiesça, elle brandit sa dague un peu plus haut, comme pour se remémorer à quel point il était dangereux. Lentement, elle fit un dernier pas vers lui, et lorsqu'elle posa la pointe de l'arme sur son torse, ses yeux s'écarquillèrent à la vue de sa chair qui grésillait.

— Je ne suis pas humain.

Elle recula et baissa sa dague.

— Alors, qu'est-ce que vous êtes ?

Si je le savais, je vous le dirais.

Quand elle leva son arme une nouvelle fois, elle l'enfonça plus profondément, ses yeux plongés dans ceux de Tycho. Quoi qu'elle y cherche, il ne pensait pas qu'elle le trouverait.

— C'était un meilleur homme que vous.

Je sais.

— Jurez que vous n'auriez pas pu le sauver.

Tycho ouvrit la bouche pour jurer, puis la referma.

Dame Giulietta recula de nouveau et laissa pendre mollement sa dague entre ses doigts tremblants. *Dieux !* Tycho frissonna de douleur. Cette fois, sa chair mit plus longtemps à guérir. Giulietta attendait qu'il parle, et il lui fallut plus d'une minute pour y arriver.

— Puis-je remettre ma chemise ?

Ce n'était probablement pas ce qu'elle s'attendait à entendre.

Le regard de Giulietta ne le quitta pas tandis qu'il passait le vêtement par-dessus sa tête et en lançait les rubans d'une main maladroite. Il ne restait plus en Tycho que le vide et la vérité, et il les lui

offrit.

— Quand Leopold m’a demandé de vous emmener sur le bateau d’Atilo, je pensais que nous allions tous mourir, qu’il ne souhaitait vous éloigner que pour mourir avec dignité, et pour ne pas avoir à vous tuer lui-même.

— Leopold n’aurait jamais...

— Il m’a supplié de le faire.

— Quoi ?

— Leopold était incapable de vous tuer lui-même, alors il m’a prié de le faire. Le seigneur Atilo m’a demandé la même chose. Il voulait que je tue Desdaio, et je lui ai dit que c’était à lui de le faire. (Tycho ne pouvait empêcher l’amertume de transparaître dans sa voix.) Je pensais que nous allions tous mourir.

— Et que Desdaio et moi préférerions mourir que d’être capturées ?

— Croyez-moi, dit Tycho, c’est le cas.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que j’ai déjà été capturé.

Tycho était arrivé à Venise sans le moindre souvenir, et le peu qu’il en avait retrouvé depuis ne lui donnait pas envie de connaître les autres. Il envisagea de remettre son pourpoint puis changea d’avis. Au lieu de cela, il demanda s’il pouvait entrer.

— Oui, dit Giulietta en s’écartant.

— Merci.

— Cette nuit-là, j’aurais aimé avoir le choix.

Elle regarda longuement Tycho et ajouta :

— Desdaio aussi.

Tycho saisit une cruche de vin et se tourna vers Giulietta en quête d’approbation ; elle parut surprise qu’il remplisse d’abord un verre pour elle.

— Je ne savais pas, dit-il en choisissant soigneusement ses mots, jusqu’à ce que je commence à combattre, que je pouvais altérer l’issue de la bataille. Je ne savais pas que je pouvais vous sauver avant de le faire.

— Me sauver ?

— Pourquoi croyez-vous que je l’aie fait ?

Il prenait soin de ne pas croiser son regard, de ne pas trop penser à ce qu’il disait et aux événements de cette nuit-là, lorsqu’il s’était transformé. Pendant une seconde, il lui sembla que ses paroles avaient suffi à la convaincre, mais le doute reprit place dans ses yeux.

— Dites-moi comment vous avez gagné la bataille.

— C’est si important que cela ?

Il la laissa le gifler. Il aurait pu attraper son poignet et l’écarter avec dédain, ou l’immobiliser dans une poigne d’acier, mais il laissa son coup l’atteindre. Il vit dans le silence qui suivit un autre genre de doute envahir le regard de Giulietta. Ce doute reflua alors qu’il l’observait en prenant garde de ne pas l’effrayer par un mouvement trop brusque.

— D’accord, céda-t-il. En quoi est-ce important ?

Il espérait que sa réponse serait supportable. Plus le temps passait et plus Giulietta semblait peiner à en formuler une.

— Nous sommes vivants, dit-elle enfin.

Tycho attendit la suite.

— Et pas Leopold...

— Vous vous sentez coupable d’être en vie ?

Elle voulut nier, mais il vit dans son regard qu’il avait raison.

— Vous auriez pu le sauver, répéta-t-elle tristement. Vous avez sauvé tout le monde.

— Il y a eu des milliers de morts.

Dame Giulietta faillit dire que ces gens n’avaient aucune importance mais se retint à temps.

Tycho avait compris depuis longtemps qu’une seule des vies volées par la bataille comptait pour elle, la vie dont elle le tenait pour responsable.

Tout le problème était là.

— Vous avez raison.

Les yeux de Giulietta s’agrandirent. La colère monta si vite en elle qu’elle l’entoura d’un halo violet. Tycho savait qu’il était le seul à le voir.

— J’aurais pu le sauver. Mais je ne le savais pas.

— Vous pensiez que vous alliez mourir ?

Il hocha la tête.

— Alors qu’est-ce qui a changé ?

— Moi, répondit Tycho en forçant le mot à sortir.

Les Vénitiens avaient un mot pour l’enfer où il vivait : *limbo*, les limbes.

Comme si rien n’existait au-delà des murs de Ca’ Friedland, ses fondations reposaient sur le vide et le ciel au-dessus était vide aussi. La cité n’était que l’invention de Tycho. Elle avait les mêmes fêlures que lui, et si seulement il pouvait en trouver une, il s’y glisserait pour se cacher de l’autre côté. Il y avait sûrement un mot pour ce sentiment-là aussi.

— J’ai passé un marché.

— Avec qui ?

— Le marché était simple.

— La victoire... ?

— Votre survie.

— En échange de quoi ?

— Mon âme, dit-il.

Giulietta se signa. Il fut sur le point de lui dire qu’il n’était même pas sûr d’en avoir une, mais ses yeux s’étaient emplis de larmes, et une rare douceur avait envahi les traits durs de son visage émacié.

— Vous avez donné votre âme pour moi ?

— Elle vous a toujours appartenu.

Les larmes embellirent ses yeux bleu pâle jusqu’à ce qu’il ait l’impression de s’y noyer.

— Tycho...

— Depuis la nuit où vous vous êtes agenouillée devant la mère de pierre.

Elle sourit en entendant le nom qu’il donnait à la Vierge, et rougit en se rappelant leur première rencontre. En voyant son embarras, Tycho se rendit compte que c’était la première fois depuis des mois qu’il la voyait sans son voile. Quand elle lui tendit la main, il crut qu’elle voulait le mener jusqu’à son lit.

Il se trompait.

— Elle est plus vieille que les Frères Loups.

Dame Giulietta souleva le long et étroit couvercle, frôlant du doigt la plaque en or. Celle-ci représentait un homme nu avec une fourrure. À l’intérieur se trouvait une deuxième boîte, plus simple,

sans or mais aux charnières en laiton. Sa surface en noyer avait été amoureusement polie.

— Soulevez-la.

Tycho fut étonné du poids de la boîte.

Il aurait juré l'avoir sentie frémir. Un volet claqua à l'étage du dessus, et le vent siffla entre les joints d'une vieille lucarne. Tycho essaya en vain de se souvenir si le vent soufflait ainsi avant qu'il ne touche la boîte. Peut-être que oui.

La boîte contenait une épée.

— La *Wolfseele*, commenta Giulietta. Je ne devrais même pas savoir son nom.

— Puis-je... ?

Giulietta hocha la tête.

Il saisit la poignée et, cette fois, fut certain de la sentir frissonner. L'épée palpitait sous sa main, comme vivante. Une note aiguë perça le silence, parfaitement inaudible pour Giulietta. Au fond du corps de Tycho, quelque chose s'agita en réponse, quelque chose de sombre et de primitif. Quelque chose qui se réjouissait d'être le monstre que le rabbin Abram avait cherché en lui. Tycho ressentait une joie affamée et un désir qu'il ne reconnut pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— D'où Leopold tenait-il cette épée ?

— Elle appartient aux Frères Loups. C'est leur plus précieuse relique. Chacun de leurs chefs l'a possédée depuis...

Elle nomma un prince des Huns dont Tycho n'avait jamais entendu parler. Elle dut lui expliquer ce que signifiait « Hun ».

Des doigts filiformes avaient commencé à s'étendre pour effleurer ses pensées. Instinctivement, il les écarta et les repoussa lorsqu'ils revinrent à la charge. Il reposa vivement la *Wolfseele*.

— Elle revient à votre fils.

— Non, répliqua fermement dame Giulietta.

— Vous avez entendu Leopold au baptême. Il a désigné Leo comme l'héritier de tous ses biens. L'épée appartenait à Leopold. Elle revient donc à Leo.

— Elle revient aux Frères Loups.

— Alors rendez-la.

— Comment ? Je ne peux pas aller à eux, et je ne pourrai jamais les laisser venir à moi.

— Parce qu'ils découvriraient que Leopold a fait de Leo un *Kriegshund* ?

Giulietta lui lança un regard stupéfait.

— Vous êtes au courant ? (Elle secoua la tête, agacée par sa propre bêtise.) Bien sûr que vous savez, puisque vous posez cette question. Est-ce que vous imaginez la réaction de mon oncle Alonzo s'il apprenait... ?

Tycho savait très bien ce que ferait le régent en pareil cas. Alexa ordonnerait sans aucun doute l'assassinat de l'enfant, elle aussi. Comment l'un ou l'autre pourrait-il se permettre d'épargner Leo ? Les *Kriegshunde* étaient les troupes de choc de Sigismund, le pire ennemi de Venise.

— Personne ne doit savoir.

— Je vous promets de me taire.

— Leo est à moi, martela Giulietta. Peu m'importe ce que Dieu pense de lui, ou de la façon dont il a été conçu. C'est mon enfant et je n'autoriserai personne à lui faire du mal ou à l'éloigner de moi.

Sous ses airs déterminés, elle paraissait jeune et terrifiée. Jeune, terrifiée, et extrêmement têtue.

C'était cette fille-là qu'il aimait.

SECONDE PARTIE

« Maintenant, je pourrais boire du sang tout chaud, et faire une de ces actions amères que le jour
tremblerait de regarder... »

Hamlet, William Shakespeare, traduit par F.-V. Hugo.

ALTA MOFACON

— Ma dame !

Le maire de Gorizia se précipita vers elle, l'air à la fois nerveux et enchanté de cette occasion d'impressionner sa maîtresse demeurée absente si longtemps.

— Les jeunes filles du pays...

Ses espoirs s'évanouirent lorsque dame Giulietta descendit de sa litière en robe noire et gants assortis, un voile de deuil sur le visage.

L'homme qui escortait Giulietta éperonna sa monture pour mettre pied à terre à côté d'elle et lui offrir son bras. Après un instant d'indécision, elle l'accepta.

— Ma dame ne souhaite pas...

— Roderigo.

L'homme hésita.

— Montrons-nous un peu aimables, murmura-t-elle.

Elle savait qu'en entendant ces paroles si déplacées dans la bouche d'une princesse Million, Roderigo se persuaderait aussitôt qu'elle avait vraiment aimé son petit prince allemand – ce qui était le cas – et que sa mort l'affectait autant que la rumeur le prétendait. En le voyant parvenir à cette conclusion, elle retint un sourire amer.

Il était vrai que la mort de son mari l'avait suffisamment bouleversée pour la conduire ici, à Gorizia. Cette ville du continent était située entre Port-Monfalcone, où elle venait de débarquer, et Alta Mofacon, le village dans les collines où elle se rendait.

Si elle étalait sa peine avec autant d'ostentation, ce n'était pas tant par comédie que parce qu'elle avait enfin baissé sa garde. Dès lors qu'elle s'était autorisée à pleurer véritablement Leopold, les larmes lui étaient venues naturellement. Il avait suffi d'une petite semaine de sanglots constants en public, lors d'un entretien avec le duc, alors qu'elle se promenait dans la rue ou sur sa gondole au fil du Canalasso, pour que sa tante Alexa lui fasse parvenir une convocation.

Giulietta avait alors renoncé à son escorte et à ses gardes, acceptant plutôt le palanquin que sa tante lui envoyait. Elle était arrivée au palais dans la soirée, presque seule, habillée simplement, et en larmes.

L'entretien fut bref. Heureusement, son oncle était absent. Ces temps-ci, il avait autant de mal à supporter la présence de sa nièce que Giulietta la sienne.

— Tu aimais Leopold à ce point-là ?

Giulietta cilla.

— C'est compliqué, dit-elle enfin.

Et ses yeux se remplirent de larmes, qui coulèrent sur ses joues sans qu'elle puisse les retenir. Elle se détourna, la gorge serrée. Cela faisait bien longtemps que sa tante ne l'avait pas cajolée, et pourtant elle étreignit fermement Giulietta et la serra contre elle un moment.

Alexa ne la lâcha qu'une fois ses larmes taries, mais pas avant de lui avoir caressé les cheveux et embrassé le front, comme lorsqu'elle était petite fille.

— Si jeune, soupira la duchesse.

— J'ai dix-sept ans.

— C'est bien ce que je dis. Tu crois que ta vie est finie, alors qu'elle a à peine commencé. De quoi as-tu besoin ?

Distraitement, Alexa essuya une larme sur la joue de sa nièce et glissa son doigt sous son propre voile pour la goûter.

— Il existe des potions contre le chagrin et des onguents contre la douleur, mais je ne peux pas faire disparaître ta peine sans étouffer une partie de ton être. Tu es trop proche de ta propre nature pour désirer une telle chose. Alors dis-moi : qu'est-ce qui te rendrait la vie plus supportable ?

— Je veux rentrer chez moi.

— Tu veux revenir à Ca' Ducale ? (La duchesse Alexa semblait surprise.) Je pensais que tu étais heureuse d'avoir réussi à partir.

— Non, dit Giulietta. Je veux rentrer chez moi !

Tante Alexa resta muette. Elle avait un certain talent pour cela.

— À Alta Mofacon, précisa Giulietta.

— Tu n'y as passé que trois étés quand tu étais enfant.

— Mais je m'y sentais chez moi, rétorqua farouchement Giulietta. Et inutile de me dire que j'ai des propriétés plus vastes, je le sais. J'ai consulté la liste. Deux villes, trois bourgs, cinq villages, douze manoirs, trente-six hameaux, deux forêts de chênes...

La duchesse hocha la tête en signe d'approbation. Les deux forêts avaient plus de valeur que tous les hameaux réunis. Le chêne servait à la fabrication des bateaux, les Mamelouks achetaient tout le bois qu'ils trouvaient depuis qu'ils avaient épuisé leurs propres réserves, les fonderies avaient besoin de charbon, un produit cher à l'achat et donc très lucratif à la vente. La duchesse Alexa aimait les forêts autant qu'elle aimait les mines d'argent.

— Tout cela, poursuivit Giulietta, sans compter les terres de Leopold et les fiefs de mon père dans les Carpates.

— Tu es riche.

— J'ai toujours été riche.

— Eh bien, tu l'es encore plus à présent...

Alexa sembla sur le point de dire autre chose mais se ravisa, et Giulietta fit semblant de n'avoir rien remarqué. Les paroles de Tycho résonnaient encore dans sa mémoire. Il lui avait à nouveau affirmé que sa tante était responsable de son enlèvement.

Après avoir fait du thé pour Giulietta, sa solution de base à la plupart des problèmes, la duchesse fit mander un scribe et lui ordonna de dresser un passeport autorisant Giulietta à quitter la cité. Puis Giulietta et elle partirent à la recherche de Marco, qu'elles trouvèrent sur le toit, occupé à offrir des morceaux de tarte aux pigeons. Il signa le document sans même prendre la peine de le lire.

— Chère c-cousine...

Giulietta se retourna et le vit qui lui souriait.

— Amusez-vous b-bien, dit-il. Dites b-bonjour aux grands p-pins pour moi.

Après lui avoir envoyé un baiser, il se remit à trier les friandises en plusieurs petites piles. Il offrait le raisin à un pigeon, l'écorce confite à un autre et la pâte dure, à peine comestible, à un troisième.

— Comment...

— Comment fait-il pour savoir tout ce qu'il sait ? (Alexa haussa les épaules.) Les niais sont particuliers. Très particuliers, parfois. Marco, lui, l'est énormément.

Dame Giulietta savait que sa tante ne lui disait pas tout.

C'est ainsi, en tout cas, qu'elle se retrouva à Gorizia, une ville fortifiée au pied des Alpes juliennes, au nord-est de Venise. La ville était à une demi-journée de cheval de Port-Monfalcone, que les Allemands appelaient Falconberg et que ses habitants désignaient d'un nom imprononçable. Falconberg, Gorizia, Alta Mofacon et les terres qui les entouraient avaient appartenu à la mère de Giulietta. Elles étaient maintenant sa propriété.

— Que ces jeunes filles dansent, ordonna-t-elle.

La moitié d'entre elles étaient jolies, la plupart avaient la poitrine généreuse et les joues rouges. Leur danse manquait de technique mais certainement pas d'entrain. Giulietta se traita intérieurement de pimbêche et se força à applaudir lorsqu'elles eurent terminé.

Encouragées, elles recommencèrent aussitôt.

— Très gracieux de votre part, ma dame, commenta le seigneur Roderigo.

Il supposa, à raison, qu'elle n'avait pas envie d'assister à la danse une troisième fois. Elle ne souhaitait pas non plus qu'il l'accompagne jusqu'à Alta Mofacon.

— C'est ici que nos routes se séparent.

— Ma dame, j'ai ordre...

— Peu importe. Nous sommes sur mes terres, à présent.

Elle avait raison et il le savait. La loi était sa loi désormais, pas celle de la cité lagunaire qu'ils venaient de quitter.

— Roderigo, ajouta-t-elle pour le convaincre, regardez-les. J'ai grandi ici. Ceci est mon peuple. Il ne me reste qu'une demi-journée de voyage à travers mes propres champs. Que pourrait-il bien m'arriver ?

Les sourcils froncés, le capitaine de la Dogana balaya du regard la litière de Giulietta, les trois énormes charrettes contenant ses biens, et la vingtaine d'hommes du pays qui constituaient sa garde. Oncle Alonzo avait certainement glissé un espion parmi eux. Tante Alexa également. Si cousin Marco n'avait pas été niais, il en aurait prévu un aussi.

— Enverrez-vous un messenger lorsque vous serez arrivée à destination, ma dame ?

— Et vous l'attendrez ici ?

— Si cela vous semble acceptable.

Dame Giulietta sourit sous cape. C'était encore mieux qu'elle ne l'espérait.

— Merci, dit-elle. Je suis sûre que monsieur le maire fera tout pour garantir votre confort pendant que vous patienterez.

Le maire, qui se trouvait près d'elle, hocha la tête.

Le seigneur Roderigo avait du mal à s'accommoder de cette nouvelle Giulietta. Cela plaisait à la jeune femme. Elle aimait se trouver dans sa ville, au milieu des collines, en chemin vers son endroit préféré au monde ; mais, n'étant pas stupide, elle savait que si elle était si heureuse, c'était en partie parce qu'elle avait épuisé toutes ses larmes.

Ce qui avait commencé comme une ruse s'était retourné contre elle : elle n'avait plus réussi à s'arrêter de pleurer. Sur Leopold, sur son fils et ce que lui réservait l'avenir, sur sa propre enfance malheureuse. Elle pleurait même en se rappelant les mauvais traitements qu'elle avait infligés à sa dame de compagnie, bien qu'elle n'ait aucune envie d'y penser à cause de la culpabilité qui l'envahissait alors. Et aussi pour Tycho...

Elle avait pleuré jusqu'à s'assécher les yeux et mêler des larmes à son lait.

On chuchotait qu'elle avait dit adieu à son mari avec une rage plus appropriée au deuil d'un chef barbare.

— Leo...

— Il dort, ma dame.

Dame Eleanor était apparue à ses côtés au moment exact où Giulietta avait voulu lui poser une question.

— Sa nourrice est avec lui ?

— Oui, ma dame.

— Et elle l'a...

— Il l'a dédaignée au profit des compotes.

Dame Eleanor sourit et jeta un regard autour d'elle, sur la tour fortifiée construite par un roi des Huns, et sur les collines se changeant au loin en montagnes.

— Fort comme un bœuf, cet enfant, ajouta-t-elle.

Dame Giulietta sourit à son tour.

— Vous, appela-t-elle.

L'homme qu'elle avait choisi parut surpris. Il était petit, d'allure négligée et pratiquement invisible aux yeux de quelqu'un comme Giulietta. C'était certainement un avantage dans son métier.

— Vous allez apporter cette lettre au seigneur Roderigo.

Il accepta la missive de mauvaise grâce.

Elle avait passé la moitié du trajet vers Alta Mofacon à tenter de deviner lequel des trois gardes les plus passe-partout était l'espion d'Alonzo et lequel était celui de sa tante.

— Je ne suis pas bon cavalier, ma dame.

— Vous n'irez pas à cheval. La route descend la plupart du temps, ce qui devrait vous faciliter la marche. Vous pourrez ensuite revenir à pied ou attendre le passage d'un charretier vers Alta Mofacon.

Elle avait volontairement mal cacheté sa lettre pour qu'il puisse l'ouvrir facilement. Bien sûr, s'il s'agissait vraiment d'un espion, il aurait de toute façon su faire fondre le sceau de manière à pouvoir le refermer ensuite sans l'abîmer.

L'homme s'inclina profondément.

Elle n'avait plus qu'à s'occuper de l'espion d'Alexa.

— Emmenez ces deux soldats, ordonna-t-elle à son sergent, et installez un poste de garde sur cette montagne.

Elle désigna du doigt un mont à double cime dont l'une était brisée, comme si la montagne avait perdu une dent. Sur son flanc accidenté grimpait un sentier à chèvres bordé de broussailles et d'herbes folles. Il leur faudrait au moins une demi-heure pour accéder au sommet ; d'ici là, la nuit serait tombée.

— Dites aux hommes de rassembler du bois, de construire un bûcher et de l'allumer s'ils distinguent une activité suspecte dans la plaine. Vous reviendrez ensuite, mais ils resteront sur place.

Elle était son propre capitaine.

Les gardes en avaient été informés. Ils obéissaient à son sergent, qui n'obéissait qu'à elle. Elle attendait d'eux qu'ils exécutent chacun de ses ordres sans broncher.

Giulietta sourit. Voilà pour l'espion d'Alexa, et si les deux hommes étaient innocents, alors aucun problème : son dernier suspect était le sergent lui-même.

— Je devrais peut-être rester ici, suggéra-t-il.

— Non, répondit-elle.

Elle les regarda entamer la randonnée, puis se retourna pour voir où en était l'espion d'Alonzo

sur le chemin de la côte. Il entrerait bientôt dans une orangerie. Les arbres qui le dissimuleraient alors au regard de Giulietta l'empêcheraient aussi de la voir, elle.

— Faites entrer mes charrettes dans la cour.

L'homme à qui elle s'adressait attrapa un bœuf par le collier et tira pour faire avancer la bête récalcitrante. Avec un grand soupir, celle-ci traîna la charrette à travers le portail et dans la cour déserte. Le parc du manoir serait un vrai cauchemar en hiver, mais pour l'instant, le soleil éclatant avait cuit la boue du printemps, la rendant dure comme du pain sec. Lorsque le bœuf de tête leva la queue pour lâcher une bouse, Giulietta sourit, indifférente au fait que la bête avait été bien près de salir sa robe.

Elle était chez elle.

Alexa pouvait bien arguer qu'elle n'y avait passé que trois étés, ce manoir était sa maison, car c'était là que sa mère avait connu le bonheur, seule au cœur de son fief.

— Je prendrai la chambre du haut, dans ce coin, déclara-t-elle.

— Ma dame...

Un seul regard au visage têtu de Giulietta, et le majordome ordonnait aux domestiques de déménager les meubles de la chambre qu'ils avaient préparée vers celle qu'elle demandait.

— Tu dormiras dans la chambre d'à côté, dit-elle à Eleanor. Dans ma chambre.

Sa dame d'honneur parut perplexe.

— Ma chambre d'enfant.

— Et Leo, ma dame ?

— Sa nourrice sera de l'autre côté de ma nouvelle chambre.

Ayant installé sa proche famille, dame Giulietta se consacra à des problèmes plus généraux. En dix minutes, ses affaires furent déchargées ; elle refusa un souper formel et exigea qu'on lui apporte plutôt du pain frais, du fromage et des fruits dans sa chambre.

— Mais d'abord, dit-elle, convoquez toute la maisonnée dans le hall. J'aimerais vous parler un moment.

La toile recouvrant la troisième charrette était si élimée que la dague de Tycho la trancha aussi facilement qu'une rafale de vent disperse la fumée. La cour était plongée dans les ténèbres, comme il s'y attendait, et déserte, comme Giulietta l'avait promis.

Les épais murs du manoir étaient faits d'une pierre jaune que Tycho n'avait jamais vue auparavant, le toit couvert de tuiles rouges et les encadrements de fenêtres en grès taillé. Tycho intégra d'un regard tous les détails de cet endroit qu'elle aimait tant. La bâtisse était moins impressionnante qu'il ne l'avait imaginée, mais robuste. Elle semblait se dresser là depuis cinq cents ans.

Plusieurs fenêtres luisaient dans la nuit, mais les étoiles étaient tout de même bien plus claires et plus belles que celles du ciel de Venise. C'était donc ici que la femme qu'il aimait se sentait si bien, dans ce manoir trapu à peine plus imposant qu'une ferme, où l'on entendait meugler les vaches au loin... Entre les toits que frôlaient les martinets résonnait le son d'un violon s'échappant d'une taverne toute proche. L'air sentait le feu de bois, les fleurs sauvages et le fumier.

« *Ma demeure est la tienne. Tu peux y entrer comme bon te semblera.* »

Elle avait murmuré ces mots en passant devant la charrette, alors qu'elle s'apprêtait à prononcer un petit discours à l'intention de ceux qui avaient pris soin de son domaine pendant les onze années qu'avait duré son absence. Des gens qu'il avait entendus la saluer avec respect, pleins d'une affection timide envers l'enfant qu'ils se souvenaient avoir connue.

Tycho tendit la main à Rosalyn.

Elle descendit de la charrette, vêtue de haillons si misérables qu'elle n'avait pu que les recevoir par charité ou en avoir dépouillé un cadavre. Dans le premier cas, les Frères des Pauvres avaient bien fait de s'en débarrasser, car Tycho voyait des poux grouiller sur les bords déchirés du tissu. Dans le second, le cadavre avait été riche. La robe était en soie, teinte en un noir uni.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Je l'ai volé.

Il faillit demander où et se ravisa.

Rosalyn tapa du pied sur le sol terreux et regarda autour d'elle, renfrognée.

— Alors c'est ici qu'elle veut vivre ?

Elle grimaça comme si la bouse de vache était pire que le soufre des fonderies vénitiennes et l'urine de ses fosses à tanner. Elle renifla encore, de dédain cette fois.

— Je compte sur toi pour bien te comporter.

Rosalyn fit une petite courbette.

— Dame Giulietta nous a sauvés.

La fille s'apprêtait visiblement à dire qu'elle n'avait pas besoin d'être sauvée, mais referma vite la bouche. Elle passa les doigts dans ses cheveux sales et lissa sa robe crasseuse.

— Où est-ce qu'on couche ?

— Dans une cave.

Elle se rapprocha et plongea ses yeux dans les siens. Ses yeux mouchetés d'ambre étincelèrent sous la lune, reflet presque parfait de la voûte étoilée. Tycho recula légèrement et l'expression de Rosalyn se durcit.

— Est-ce qu'on couche ensemble ?

Il mit un moment à comprendre sa question.

Elle s'écarta de lui et plaqua sa robe contre elle pour lui montrer ce qu'elle avait à offrir. Il vit une enfant décharnée, aux hanches saillantes, aux seins minuscules et aux cheveux gras. Les traits de son visage mince étaient plus délicats que dans son souvenir. Dans son regard luisait un éclat féroce qu'elle devait à la cruauté de sa vie, une cruauté qui avait commencé bien avant le jour de sa mort.

— Alors ? insista durement Rosalyn.

Il savait qu'elle avait connu des proxénètes, des protecteurs et même une sorte d'amoureux, et que sa vie dans la rue avait été aussi sordide que le quotidien de Bjornvin, bien que différente. Il comprit qu'elle lui offrait davantage que son corps.

— Rosalyn...

La lueur bestiale s'éteignit dans ses yeux et elle se détourna, les yeux rivés sur l'horizon vers quelque chose, supposa Tycho, qu'elle ne vit pas. Lorsqu'elle le regarda à nouveau, son visage était sans expression.

— Tu aimes ta princesse, dit-elle d'une voix égale.

C'était à la fois une affirmation et une question, mais surtout, elle le défiait de nier.

— Depuis la première fois que je l'ai vue.

— Bien sûr.

Rosalyn soutint son regard un moment, puis haussa les épaules pour signaler que la conversation était finie.

— J'ai faim. Où est-ce que je peux me trouver à manger ?

Tycho soupira de soulagement.

— Nulle part à moins de vingt minutes d'ici. Vingt minutes de trajet à ta vitesse à toi. Sois de

retour avant l'aurore.

— Et tu es sûr que Pietro...

— Je te l'ai dit, il est en sécurité à Ca' Ducale.

Tycho fut touché de la voir sourire à ses paroles.

Il se disait qu'à certains moments, elle devait totalement oublier son petit frère. Lui-même avait parfois tout oublié, hormis les ténèbres qui le hantaient. Rosalyn était devenue beaucoup moins irascible ces temps-ci, plus chaleureuse. Pendant la semaine qu'ils avaient passée cachés à Ca' Friedland, elle avait retrouvé beaucoup de son humanité.

— Va, l'encouragea-t-il. Va te nourrir.

— Oui, maître.

Tycho savait qu'elle se moquait de lui.

C'est exactement ce que je voulais...

Le lit était tel qu'elle se le remémorait : un énorme sommier de chêne garni de trois matelas : un de paille, un deuxième de laine, le tout surmonté d'un matelas en plumes d'oie de la plus grande qualité.

Sa tête reposerait sur un traversin.

Aux quatre coins du lit de sa mère s'élevaient des colonnes sculptées, pas tout à fait aussi immenses que dans ses souvenirs, mais d'une épaisseur suggérant tout de même que chacune avait été taillée dans une grosse branche de chêne. Les quatre côtés étaient munis d'épais rideaux rouges, maintenus ouverts par des cordelettes de velours. En hiver, ils la protégeraient du froid, mais pour l'instant, au cœur de l'été, elle voulait pouvoir admirer le ciel. Son ciel, puisqu'il surplombait son domaine.

En esprit, Giulietta voyait sa mère sur ce lit, terrassée par la migraine mais luttant tout de même pour sourire à la petite fille qui venait la voir. Zoë di Milliioni était assez riche pour s'offrir un lit à trois matelas dans chacune de ses demeures. La plupart des nobles emportaient leur lit partout avec eux, mais Zoë en possédait une demi-douzaine.

Ce soir, je vais dormir.

Pour la première fois depuis des semaines, elle fermerait les yeux dans la pénombre et les rouvrirait à la lumière du jour, sans faire de cauchemars ni se réveiller plusieurs heures trop tôt. Elle ne sursauterait pas en se sentant tomber d'un arbre, ne serait pas pourchassée par des assassins sans visage. Elle n'aurait pas non plus à se lever pour nourrir Leo. Le lit lui appartenait et son corps lui appartenait.

Elle y tenait. Ce soir, elle allait dormir.

— Je vais me laver moi-même, dit-elle à dame Eleanor.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. (Giulietta lui fit signe de partir.) À demain matin.

Elle l'embrassa sur la joue, à la grande surprise d'Eleanor, et sourit en entendant la porte se refermer.

Tycho ne devait pas être loin.

Il sillonnait sans doute les collines de Mofacon et contemplait la lune de son regard étrange, le vent dans les cheveux. Elle aimait bien cette image. Et la fille sauvage qu'elle l'avait aidé à cacher ?

Elle faisait la même chose.

Giulietta plia soigneusement ses vêtements, se lava les mains et le visage, puis les aisselles, avec le linge qu'on lui avait préparé. Enfin, elle s'agenouilla, comme elle s'agenouillait tous les soirs depuis toujours, et pria la « mère de pierre ».

Leopold s'était moqué de sa dévotion.

Il lui avait demandé qui, à son avis, pourrait bien l'entendre, caché dans les ténèbres. Ils avaient alors failli se disputer, pour la seule et unique fois. À la fin, Leopold s'était rendu, précisant tout de même que les femmes cherchaient souvent refuge dans la religion. Et si la querelle provoquée par cette phrase fut violente, elle ne leur fut pas fatale.

Après avoir terminé sa prière et avoir pensé à Leopold sans pleurer, pour une fois, Giulietta ferma sa porte à clé, se glissa entre les draps blancs, et dormit comme un bébé.

Rosalyn s'essuya la bouche et contempla le cadavre du vieux curé. Il avait mené une vie longue et difficile, mais néanmoins heureuse. Elle se demandait comment cela était possible. Cieux bleus, longs étés, rudes hivers, périodes de disette succédant aux périodes d'abondance.

Les souvenirs du vieil homme avaient le goût d'une vie qu'elle n'aurait jamais crue possible. Le goût de l'instant présent, minute après minute, en toute plénitude. Elle fut choquée de se surprendre à pleurer, et plus étonnée encore de comprendre qu'elle en voulait au monde de ne lui montrer l'humanité que maintenant, avec bien plus de force que lorsqu'elle était encore réellement en vie...

Tycho ressentait-il la même chose ?

Était-ce pour cette raison qu'il luttait avec tant de hargne pour s'empêcher de se nourrir ?

Parce qu'il était rongé par le sentiment de vulnérabilité que provoquaient en lui les souvenirs de ses victimes ? Rosalyn se demanda si elle devait se sentir coupable d'avoir pris une vie puis conclut que cela ne servait à rien. Cet homme était vieux, très proche de sa fin, il n'aurait de toute façon pas passé l'hiver. De plus, comment survivrait-elle si elle s'interdisait de manger ?

Il est temps de rentrer...

Il ne lui fallut que quelques secondes pour sortir du village et quelques minutes pour atteindre Port-Monfalcone. Elle contourna Gorizia et doubla le messenger de dame Giulietta qui revenait, exténué, à Alta Mofacon.

L'homme ne s'aperçut pas de sa présence, mais celui qui le surveillait, si.

Tycho était caché entre les pommiers d'un verger, sa chevelure argentée luisant au clair de lune, un drôle de sourire aux lèvres. Rosalyn eut subitement l'impression qu'il savait exactement ce qu'elle venait de faire, et ce qu'elle en avait appris.

— Cette robe est répugnante.

C'était plus une remarque qu'une critique. Du moins, c'est ainsi qu'elle le prit. Elle attendit donc de voir ce qu'il dirait ensuite.

— Lave-toi.

— Maître, répondit-elle.

— Avec du sable, si tu ne supportes pas l'eau. Et arrête de m'appeler comme ça.

— Oui, maître.

Elle sentit qu'il la suivait des yeux alors qu'elle quittait la route pour glisser le long d'un talus, faisant voler derrière elle la poussière et les graviers. Un instant plus tard, il la suivit ; sa descente fut plus adroite et moins espiègle. Ils se trouvaient à présent devant le lit asséché d'une rivière, comblé de sable charrié par l'eau depuis les montagnes.

— Enlève ta robe.

Elle s'exécuta en se demandant s'il avait l'intention de coucher avec elle, en fin de compte.

Ce ne serait pas la première fois pour elle, bien sûr, mais ce serait sa première fois avec lui, et la première fois depuis qu'elle... Rosalyn prit une grande inspiration en comprenant qu'elle devrait trouver un nom à ce qui lui était arrivé.

Mais Tycho se contenta d'attraper sa robe et de la secouer si fort que le tissu claqua comme un fouet. Puis il la frappa plusieurs fois contre un rocher et remonta le talus pour la tremper dans une conduite qui menait l'eau vers les terrasses agricoles, en contrebas. Il rinça vivement le vêtement et l'essora d'une torsion si brutale qu'elle fit céder plusieurs coutures.

— Les poux ne t'ont pas dérangée ?

Quels poux ? pensa-t-elle, et il soupira. Elle reprit la robe qu'il lui lançait et la remit sans vraiment savoir pourquoi.

— Tu as mangé ?

Elle hocha la tête.

— Bien, approuva Tycho.

Il lui saisit le poignet et y planta profondément ses crocs qui s'allongeaient, perçant la chair à la manière de deux aiguilles. En reculant, il fit rouler le liquide sur sa langue.

— Très riche, commenta-t-il enfin.

Sans doute voulait-il dire que son sang s'était enrichi de la vie qu'elle avait prise. Il mordit ensuite son propre poignet et ordonna :

— À toi, maintenant.

Rosalyn se dépêcha d'attraper la main qu'il lui tendait, au cas où il changerait d'avis. Elle mordit et chancela à la vue des couleurs qui illuminaient soudain les collines, des couleurs dont elle ignorait jusqu'alors l'existence. *Merde*, pensa-t-elle. *Quand il se nourrit, Tycho reçoit tellement plus que moi...*

Elle vit à des kilomètres, entendit le bruissement des ailes d'une chauve-souris qui les survolait et le cri d'une renarde trois vallées plus loin. Les parfums portés par le vent s'entrelacèrent comme de longs rubans illuminés. Pendant une seconde, elle perçut le monde tel que le percevait Tycho. Elle le regarda avec de grands yeux.

Visiblement, il se demanda si la révérence maladroite qu'elle esquissa était destinée à se moquer de lui ou non.

Il aurait dû se douter qu'elle n'aurait pas cette audace. Rosalyn se retourna et courut vers la pente qui menait aux murs blancs d'Alta Mofacon.

Elle n'avait besoin que de deux choses : l'approbation de Tycho et de la nourriture. Il lui permettait d'accéder à la seconde sans lui dire comment gagner la première. Finalement, elle avait simplement remplacé Josh par un homme plus gentil, bien que plus dangereux, d'une certaine manière.

Josh avait été le premier pour Rosalyn.

Elle était jeune, très jeune. Cela ne le dérangeait pas tellement. Il lui avait donné à manger et procuré un abri, et après un certain temps, lorsqu'elle était devenue dépendante de son affection, la lui avait retirée. À présent, Josh était mort, et elle, elle était...

Pas morte, pensa-t-elle faute d'un meilleur terme.

Elle se souvenait de sa mort, pourtant. Elle se rappelait la terreur abjecte, si violente qu'elle était restée paralysée, et le coup de poignard dans sa poitrine, le froid de l'acier entre ses côtes, tandis que le ciel étoilé s'estompait et que Tycho grimaçait, catastrophé de ne pas avoir réussi à la sauver.

Les rats grouillaient au fond des fosses à grain dans l'enceinte d'Alta Mofacon. Dans sa maisonnette, le gardien se disputait avec son épouse, et c'était elle qui avait le dessus. Le ton penaud avec lequel il admit ses torts rappela quelqu'un à Rosalyn.

Un instant plus tard, elle se rendit compte que c'était elle-même.

Dans une autre maison, plus loin, un autre couple se querellait malgré l'heure tardive. Leur dispute n'avait pas les relents de rancœur et d'amertume de la première. Alors que Rosalyn les écoutait, ils cessèrent de se chamailler et commencèrent à faire l'amour.

Le changement avait été aussi soudain qu'une variation dans le vent.

Un chien errant se tourna vers Rosalyn, l'air décontenancé. Un chat fit le gros dos. Elle entendit un bébé pleurer dans une maison, et les sanglots étouffés d'une jeune fille dans une autre. La brise nocturne agitait les branches des arbrisseaux, caressait les herbes folles qui poussaient entre les

dalles d'un jardin désert, taquinait les feuilles légères des grands arbres. L'air avait un autre parfum, un autre goût.

Elle aimait cet endroit.

Rosalyn grimpa sur une maison et passa du toit au mur d'enceinte du manoir. Une tuile se détacha sous son pied et s'écrasa dans une ruelle en contrebas.

— C'était quoi, ça ?

— C'était quoi quoi ?

Elle laissa les deux gardiens à leur dialogue de sourds.

Enfonçant ses doigts et ses orteils dans les fissures entre les briques, elle escalada le manoir de Giulietta, prit appui sur une corniche et se glissa à l'intérieur par une fenêtre ouverte. Elle atterrit doucement sur un palier qui surplombait le grand hall.

Derrière une des portes, elle entendit les renflements d'un bébé et les ronflements d'une femme. Dans l'air flottait l'odeur aigre de la sueur des domestiques qui dormaient sur des paillasses, au rez-de-chaussée.

— Hé, toi !

Rosalyn se retourna.

Une jeune fille la regardait avec stupeur, une main sur la bouche.

La vitesse à laquelle Rosalyn avait pivoté sur elle-même l'avait certainement troublée. L'inconnue portait une chemise de nuit dont l'ourlet s'arrêtait aux genoux. Ses pieds et ses chevilles étaient d'une propreté surprenante.

— Que fais-tu ici ?

Très jolie, pensa Rosalyn, sans savoir si elle parlait de la jeune fille à la peau mate ou de la combinaison blanche brodée qu'elle portait.

— Réponds.

— Pourquoi ?

L'inconnue rougit.

Aussitôt, Rosalyn perçut le sang sous sa peau et sentit le tracé des rivières et des ruisseaux qui irriguaient son corps. Si jeune et douce, si fraîche... Si différente de Rosalyn à tous points de vue.

— Viens avec moi, dit la jeune fille en tendant la main.

Quoi ? Rosalyn ne comprenait plus rien.

— Tu seras fouettée si on te trouve ici, expliqua l'inconnue.

Elle désigna d'un coup de menton une porte entrouverte en ajoutant :

— Je m'appelle Eleanor. Voici ma chambre.

Rosalyn se rendit compte avec étonnement qu'elle n'avait pas envie de boire le sang de cette fille. C'était une révélation, une fissure inattendue dans sa carapace.

— Je m'appelle Rosalyn.

— Tu as faim ?

Rosalyn secoua la tête.

— Je me suis déjà nourrie.

La jeune fille fronça les sourcils et des rides minuscules se formèrent aux coins de ses yeux sombres. Elle dépassa Rosalyn pour aller jusqu'à la fenêtre et estimer la distance qui la séparait de la cour, en bas, et du toit, en haut.

— Tu es entrée par la fenêtre.

— Je suis bonne grimpeuse.

— Je devrais peut-être alerter les gardes ? (La fille ne semblait pas convaincue du bien-fondé

de sa propre suggestion.) Mais alors tu serais fouettée, ce qui n'est jamais très agréable. Peut-être parlerai-je plutôt de toi à Giuletta, demain matin.

La chambre d'Eleanor était immense et son lit était garni de deux matelas superposés. Cinq bougies blanches brûlaient dans des chandeliers en argent. Cinq. Et blanches. Pas jaunes et puantes comme celles qui brûlaient chez les gens normaux, à condition même qu'ils puissent se les payer.

— Tu es sale.

Ce n'était pas une insulte, seulement une observation. Pourtant, Rosalyn était aussi propre qu'elle le pouvait ; elle ne l'avait même sans doute jamais autant été, puisqu'elle s'était frictionnée avec du sable.

— Et cette... robe...

Eleanor ne savait pas vraiment comment désigner les haillons dont Rosalyn était vêtue. Il y avait quelque chose dans sa façon de s'exprimer...

— Vous connaissez la duchesse ? demanda Rosalyn.

— Comment le sais-tu ?

— Vous parlez comme elle.

— Tu l'as déjà rencontrée ?

Rosalyn acquiesça.

— Une fois. Elle a été bonne pour moi.

— Vraiment ?

Et ensuite, elle m'a abandonnée à une mort certaine.

Rosalyn jugea plus sage de ne pas le préciser, car elle avait le sentiment qu'Eleanor la prenait pour une fille d'Alta Mofacon.

— Avant toute chose, il faut te laver, déclara Eleanor. Puis te trouver de nouveaux vêtements. Ensuite nous pourrons parler tranquillement.

Elle versa une cruche d'eau tiède dans une cuvette et s'empara d'un linge qu'elle mouilla.

— D'abord, le visage.

Le chariot bringuebalait sur la route d'Alta Mofacon et les deux filles gloussaient, d'un rire qui se mua en joyeux hurlement lorsque la plus jeune glissa de son siège de fortune et tomba sur le dos dans le houblon fraîchement récolté. Elles étaient ivres, ivres de l'odeur du houblon, du bleu du ciel et du blanc des nuages cotonneux dont il était parsemé.

L'intendant avait objecté, avec un sourire, qu'il ne seyait pas vraiment à dame Giulietta de voyager en chariot. Puis il avait ajouté avec un soupçon d'incrédulité que, bien sûr, madame pouvait venir aider dans les champs si tel était son désir.

Madame avait souri à son tour, heureuse, puis filé revêtir une simple robe de toile rustique – bien que légèrement mieux coupée que la moyenne – et nouer un fichu sur sa chevelure rousse pour la protéger du soleil. Elle ne portait plus les bijoux en argent, les atours noirs de grand deuil et la mine renfrognée qu'elle arborait en arrivant. Et si Eleanor avait remarqué que la bague de Leopold n'ornait plus le doigt de Giulietta, elle semblait heureuse pour elle et s'abstenait de commentaire sur la signification de ce changement. D'ailleurs, Giulietta savait que sa cousine avait ses propres secrets.

La moitié des robes d'Eleanor semblait avoir disparu, ainsi que son bracelet torsadé serti de lapis-lazuli, perdu, sans doute... À la place, elle accumulait maintenant les oranges, les dattes bien mûres, et de jolis galets marbrés qui semblaient avoir été ramassés sur une plage. Eleanor souriait plus souvent et ne rechignait pas à laisser Giulietta seule lorsque cette dernière en avait envie.

— Je me suis fait une amie.

Giulietta supposait qu'elle avait lié connaissance avec une jeune fille du pays.

Elle-même n'avait jamais connu les amitiés farouches qui unissaient les autres filles, car elle n'en avait jamais eu le droit. Mais pourquoi voudrait-elle en priver sa cousine ?

Quant à elle, elle passait la plupart de ses nuits à discuter avec Tycho.

Il semblait heureux de l'écouter et avide d'apprendre. Il lui posait des questions et elle y répondait : sur l'empire de Sigismund, sur les routes commerciales qui avaient fait la fortune de Venise, sur ce qu'il adviendrait de l'Empire byzantin à la mort de Jean V Paléologue. Comme elle, il trouvait bien plus facile d'apprécier Venise de loin. En fait, elle était sûre qu'ils pourraient en venir à adorer la ville, aussi longtemps qu'ils n'auraient pas besoin d'y remettre les pieds.

Pourquoi le voudraient-ils, alors qu'ils avaient Alta Mofacon ?

Giulietta veillait à ce que son blé soit coupé, battu et engrangé, son foin mis en bottes et sa paille ramassée. On réparait les clôtures, replantait les haies et creusait les fossés en prévision de l'hiver. Elle avait fait reconstruire la moitié des murets en pierre de ses terrasses agricoles. Il y avait du travail pour tout le monde. Quand l'intendant avait protesté, arguant avec sa douceur habituelle que le domaine ne pouvait se permettre une telle prodigalité, dame Giulietta lui avait donné ses bijoux en argent et ordonné de faire planter plus de pommiers et semer davantage de blé. Le jour de son anniversaire était arrivé et Giulietta l'avait laissé passer en toute discrétion, afin d'éviter que la population ne se mette en quatre pour le fêter. Tycho lui avait offert un baiser, et Eleanor un galet.

— Nous sommes arrivées, annonça Eleanor.

Giulietta sourit, quitta son siège, qui n'était en fait qu'un sac rempli de houblon flottant sur une mer de la même céréale, et se laissa tomber avec insouciance. Elle rit en se rattrapant au montant du chariot pour éviter de se faire mal.

— Ma dame !

— Je vais bien, dit-elle.

Elle tourna sur elle-même pour contempler sa cour. Les murs du manoir avaient été repeints d'un rouge profond qui, avec le temps, deviendrait progressivement rose, puis ocre, la couleur qu'ils avaient à son arrivée.

— Quelles nouvelles ?

Le majordome semblait mal à l'aise.

Cependant, elle devina que c'était avant tout par crainte de ruiner sa belle humeur. L'espion de sa tante s'était déjà éclipsé, sans doute pour rapporter à la duchesse que le chagrin de Giulietta avait été chassé par les vents chauds, consumé par les rayons ardents et délaissé au profit des travaux des champs. Tante Alexa ne verrait pas d'un bon œil cette dernière activité. Dame Giulietta n'était pas sûre de s'en préoccuper.

— Dites-moi, l'encouragea-t-elle gentiment.

— Encore un prêtre tué près de Port-Monfalcone. C'est le troisième.

— Sur mes terres ?

Le majordome secoua la tête, esquissant un demi-sourire.

— Non, ma dame. Comme toujours, juste après la frontière de votre domaine.

— Prévenez-moi si un de mes prêtres est assassiné. Y a-t-il autre chose ?

— Il y a des loups...

Giulietta se figea brusquement.

— Comme toujours, ajouta-t-il précipitamment. Ils descendent souvent des montagnes pour s'attaquer aux troupeaux. Les bergers ont des frondes pour les repousser.

— Alors pourquoi m'en parlez-vous ?

Sa voix avait perdu de son enthousiasme. Mais son ton restait raisonnable, et d'une courtoisie tellement inattendue de sa part que la majorité de ceux qu'elle avait côtoyés ces dernières années auraient eu bien du mal à la reconnaître.

Le majordome paraissait gêné.

— Vous connaissez les paysans, dit-il enfin comme s'il n'était pas lui-même issu d'une famille de fermiers. Ce sont des gens superstitieux.

— Maître Theo...

L'homme soupira.

— Un homme les tue avec une épée, ma dame. C'est ce qu'ils racontent. Il leur coupe la tête de sa lame étincelante et jette leurs cadavres dans des ravins.

— A-t-on retrouvé les loups décapités ?

— Non, ma dame. C'est exactement ce que je leur ai dit, ma dame. Si un homme décapitait des loups avec une épée, on trouverait des carcasses de loups sans tête.

— Tycho... Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

Tycho remonta les genoux contre sa poitrine, les entoura de ses bras et posa le menton sur ses mains jointes. Il était assis au bout du grand lit de dame Giulietta. Elle avait ouvert la fenêtre pour laisser entrer la lueur des étoiles, l'air de la nuit, et Tycho lui-même.

Il était très prudent avec elle.

Depuis des semaines, il prenait garde de ne rien faire qui puisse l'effrayer. Alors ils discutaient, ou plutôt elle parlait et il écoutait. C'était tout – ou presque tout. Parfois, ils s'embrassaient. Doucement, et elle était heureuse. Passionnément, et elle s'inquiétait. Il veillait à ne pas aller trop

loin pour ne pas la contrarier.

Récemment, elle avait pris l'habitude de s'endormir dans ses bras.

Giulietta, Tycho le savait, avait bien conscience qu'il attendait autre chose. Mais il était heureux d'apprendre tout ce qu'elle lui racontait sur Venise, sur l'histoire et la politique. Il se nourrissait de Rosalyn quand il y était obligé, et Rosalyn se nourrissait de prêtres, car elle aimait leurs souvenirs. Et parfois, il laissait Giulietta dormir pour aller traquer et tuer les *Kriegshunde* avant qu'ils ne puissent représenter une menace pour elle.

La vie de Tycho n'avait jamais été si proche de la perfection.

La brise qui s'infiltrait par la fenêtre sentait la lavande et la bouse, le houblon d'un chariot dans la cour et le feu de bois qui brûlait toujours dans un fourneau des cuisines. Il savait que cette combinaison de parfums serait toujours, pour lui, le symbole d'Alta Mofacon.

— À peu près une semaine, avoua-t-il.

— Une semaine ?

— D'accord, un peu plus longtemps. Les deux premiers sont apparus la nuit de notre arrivée.

— Et que veulent-ils ?

— Je ne le leur ai pas demandé. Ils viennent un par un, ou par deux.

— Et tu les tues aussi un par un ou par deux ?

— Je tue le premier, et le second n'ose généralement pas s'aventurer plus loin sur tes terres. Ce sont des *Kriegshunde*, bien entendu.

— Mon mari en était un.

Tycho ne put s'empêcher d'avoir l'air blessé.

— Jaloux ? demanda Giulietta.

— Toujours.

L'expression de Giulietta s'adoucit, mais elle soupira tout de même.

— Alors, vous l’avez trouvé ?

Le prince Alonzo rougit de colère. Amusée, la duchesse Alexa le regarda lutter pour conserver son sang-froid. Il n’était pas près de remettre la main sur Tycho, pas plus que lorsqu’il avait fait le pari de le retrouver en moins d’une journée, plusieurs semaines auparavant.

Ils s’étaient rejoints, selon le souhait d’Alexa, dans la salle des cartes. Peut-être celles qui ornaient les murs forceraient-elles Alonzo à se souvenir des dangers qui les menaçaient. Cela faisait plus d’un siècle que la carte de l’Europe n’avait pas été remplacée, et elle espérait qu’un autre siècle s’écoulerait avant que le besoin ne s’en fasse sentir. Elle avait renoncé à faire redessiner les cartes d’Asie pour inclure les nouvelles conquêtes de Tamerlan, demandant simplement au cartographe de Marco d’estomper d’un lavis vert pâle les anciennes frontières.

Le régent buvait, une fois de plus, ce qui était à la fois bon et mauvais. Ivre, son beau-frère était impulsif. Sobre, il était calculateur et pouvait jouir d’une intuition redoutable.

— Encore un peu de vin ? proposa Alexa.

Une servante se précipita pour s’emparer de la cruche avant que le régent n’ait eu le temps de saisir l’anse. Elle était jeune et jolie, avec des hanches généreuses, une peau sombre et une chevelure ondulée. Tout à fait du goût d’Alonzo. Alexa vit le visage de la fille se crispier alors que le régent posait la main à l’arrière de son genou et la faisait monter le long de sa jambe.

— Vous pouvez vous retirer, dit Alexa.

La fille lui fit un signe de tête reconnaissant. Alexa fit semblant de ne pas la voir onduler du bassin pour déloger la main d’Alonzo.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? protesta-t-il.

— J’ai des nouvelles à vous transmettre.

— Elle n’aurait rien répété.

Tous les domestiques de Ca’ Ducale recevaient des instructions très claires et, au cas où cela ne suffirait pas, ils savaient que leurs familles paieraient le prix de leurs éventuelles indiscretions. La servante n’aurait jamais pris ce risque.

— C’est une espionne.

— De l’empereur byzantin ?

De surprise, Alonzo reposa son verre de vin. Un instant plus tard, il s’en ressaisit.

— De Sigismund, corrigea Alexa. Par conséquent, je préférerais que vous évitiez de l’importuner.

C’était faux, bien entendu. Elle n’était qu’une fille de Vénétie pour qui son père, un marchand levantin, avait acheté une charge au palais. Alexa n’était pas intervenue. Le père était le véritable espion, et la duchesse pouvait tirer profit de la présence de sa fille auprès d’elle.

— Alors, quelles sont ces nouvelles ?

— Cela concerne Sigismund.

C’était heureux pour Alexa. La mention de l’empereur allemand achèverait de convaincre Alonzo de la véracité de ses dires au sujet de la servante. Cependant, il était temps pour la duchesse de cesser d’appâter son beau-frère et de voir si elle pouvait le rallier temporairement à sa cause. Sous le déguisement d’un objectif commun, bien sûr.

Comme la plupart des gens de sa race, Alonzo avait bien du mal à saisir toute la finesse

nécessaire pour protéger Venise d'elle-même autant que de ses ennemis. Alexa avait constaté bien longtemps auparavant que tout le problème de l'Europe était de n'avoir qu'un seul dieu. (Et quelle importance qu'il soit divisé en trois, si ces trois parties étaient toujours d'accord entre elles ?)

Comment les Européens auraient-ils appris l'art de paraître demander une chose afin d'en obtenir une autre ? Dans l'empire du khan, on vénérât plus d'une dizaine de dieux, dont chacun devait être constamment attendri et amadoué, convaincu d'être le plus important de tous, et manipulé pour en obtenir des promesses.

— Sigismund essaie de nous forcer la main.

— Comment ?

— Frederick est en route pour Venise.

Elle regarda Alonzo lutter pour saisir ses propos à travers la brume d'alcool qui lui brouillait l'esprit. Elle paria avec elle-même sur le temps qu'il lui faudrait pour écarquiller les yeux de stupeur et perdit à une seconde près, en faveur du régent.

— Un autre verre ? proposa-t-elle.

Il lui tendit sa coupe et elle versa le vin comme s'ils étaient de vieux amis, et non deux ennemis jurés dont chacun serait heureux de provoquer la mort de l'autre – s'il savait seulement pouvoir s'en tirer sans finir mort ou déshonoré.

— Quand doit-il arriver ?

— C'est ce que j'essaie de découvrir. Il est à la tête d'une armée.

L'empereur Sigismund était également roi de Hongrie, de Croatie et d'Allemagne. La Lombardie et Venise étaient sur la liste des territoires qu'il souhaitait conquérir. Sa principale ambition était de forcer les papes concurrents à s'entendre pour reformer une papauté unique. Sigismund comptait s'attirer ainsi les bonnes grâces de Rome et l'absolution de sa multitude de péchés.

Il réussirait sans doute à réunir les deux papautés. Seul son dieu, cependant, déciderait s'il méritait réellement le pardon. Quoi qu'il en soit, Alexa avait consacré les dernières années à maintenir Venise hors de sa portée, mais malgré tous ses efforts, ses plans semblaient sur le point d'échouer.

Sigismund n'avait pas eu d'enfant légitime, et seulement deux bâtards : feu Leopold, et Frederick. On disait qu'il les adorait tous les deux et qu'il les avait sacrés princes non pour contrarier l'aristocratie, mais bien parce qu'il souhaitait faire de Leopold son héritier. Frederick était le cadet. Sigismund avait environ cinquante ans à présent, son fils devait donc en avoir à peu près dix-huit. Alexa se promit de vérifier. Elle devrait aussi découvrir si Frederick était un *Kriegshund*, comme son aîné.

Ni l'un ni l'autre n'aurait pu prétendre au trône impérial, mais Sigismund les avait reconnus comme ses fils, avait créé des duchés pour eux, et leur avait accordé les mêmes titres et droits qu'à des princes impériaux. C'était le mieux qu'un père puisse faire pour ses enfants.

— Que faudrait-il lui offrir pour acheter la paix ?

— Mais enfin, réfléchissez... (Alexa se mordit la langue et fit un geste d'excuse.) Giulietta, bien sûr. Et avec elle, Venise.

Alonzo pinça les lèvres sous sa barbe. Il n'appréciait pas particulièrement cette conversation, mais peut-être lut-il sur le visage d'Alexa qu'elle disait la vérité, ou peut-être le vin avait-il pour une fois apaisé son orgueil au lieu d'attiser sa colère.

En tout cas, il lui fit signe de poursuivre.

— Marco n'aura jamais d'héritier.

Voilà, c'était dit. Alexa comprit à l'expression stupéfaite d'Alonzo qu'il ne l'aurait jamais crue

capable de l'admettre. Certes, elle se targuait de regarder les choses en face, mais cette vérité-là était exceptionnellement difficile à affronter. Alexa se demanda s'il aurait pu faire preuve du même courage.

— Et un enfant de moi ne saurait être légitime ?

— À ma connaissance, aucune de vos maîtresses n'est jamais tombée enceinte ?

En entendant cette question, Alonzo eut un rictus presque imperceptible, si fugace qu'il fallait posséder la finesse d'Alexa pour le remarquer. La duchesse sentit ses entrailles se crispier.

— À moins que je ne me trompe ? La nouvelle... la petite Dolphini ?

— Pas elle.

— Alonzo...

— Aucune d'entre elles.

Son ton véhément surprit Alexa.

Ils étaient toujours ennemis, cela ne faisait aucun doute. Cependant, face à l'ambition de Sigismund, il lui semblait que des adversaires comme Alonzo et elle pouvaient parvenir à un accord de circonstance, même si de telles alliances, selon son expérience, demeuraient toujours éphémères. Elle risqua un aveu sincère.

— J'ai réfléchi à la possibilité de marier Marco et de faire engrosser sa femme par un noble. Ou alors d'annoncer simplement une grossesse, et de présenter l'enfant d'un autre comme le sien.

— Pourquoi avez-vous écarté cette idée ?

— L'enfant doit être un Millionni.

— Et Marco ne montre aucun signe... ?

— J'ai même poussé un garçon dans son lit, confessa-t-elle d'une voix tendue. Pour voir si c'était cela, le problème. Un petit garçon que m'avait fourni Atilo, un bâtard de Theodore. Ils ont joué à faire flotter des petits bateaux dans le bassin de toilette de Marco. Il nous faut voir les choses comme elles sont. Si Marco venait à mourir, Giulietta serait duchesse.

— Et son fils deviendrait duc ?

Quelque chose dans la voix d'Alonzo fit lever les yeux à Alexa.

Qu'est-ce qui lui échappait ? La duchesse portait son voile et Alonzo était aux trois quarts souûl, ce qui le rendait moins à même de dissimuler ses émotions. D'ailleurs, il avait en général beaucoup de mal à les soustraire au regard d'Alexa. Mais cette fois, elle ne parvint pas à déchiffrer ses pensées. Chacun attendit que l'autre reprenne la parole.

— Son fils est l'héritier de Leopold, dit enfin Alexa.

— Ce qui lui donne droit aux terres de son père...

— Qui sont frontalières de celles de Giulietta.

— Nous étendrions donc notre pouvoir ?

— Peut-être. Mais abandonnons-nous Venise à Sigismund ? Voilà la vraie question. Giulietta peut régner en tant que veuve, mais Leo est le petit-fils de Sigismund, ce qui donnera un jour au Saint Empire romain le droit de réclamer Venise. Jean V Paléologue n'aimera pas cela du tout.

— Et si nous lui faisions plutôt épouser un prince byzantin ?

— Alors nous serions de retour au point de départ. Seulement cette fois, c'est l'empereur de Byzance qui bénéficierait d'une certaine influence. Charybde et Scylla, Alonzo. Nous sommes coincés entre le marteau et l'enclume.

— Nous devons donc accueillir Frederick à bras ouverts ?

— À moins que vous n'ayez une meilleure idée...

— Ah non, pas moi, répliqua Alonzo. Le cerveau, ici, c'est vous.

— Tu dors ?

Une bougie brûlait sur la table de nuit de Giulietta, une bougie qu'elle-même avait soufflée quelques heures auparavant. Tycho était assis au bout du lit et posait sur elle un regard intense.

Il sourit quand Giulietta attrapa le drap pour se couvrir, et elle rougit. Elle fit une moue qui signifiait que l'été n'était pas fini. Comment pourrait-elle dormir par cette chaleur si elle portait quoi que ce soit d'autre que cette chemise légère ?

C'était la préférée de Tycho, la blanche avec des broderies sur le devant et des rubans noués sur le cou. Il appréciait particulièrement la transparence du tissu.

— Pas de loupes, ce soir ?

— Pas depuis trois nuits, non.

— Que crois-tu que cela signifie ?

— Ils se sont résignés, suggéra Tycho.

Il espérait que ce soit vrai.

Il faisait encore très sombre, dehors, à mi-chemin entre minuit et l'aube. Rosalyn était quelque part dans les environs, et elle l'informerait de tout changement. Les étoiles baignaient Alta Mofacon d'une lueur pâle, et la lune, à demi pleine, se cachait derrière les montagnes. Mais Tycho savait où elle était. Il le savait toujours.

— Tu es là depuis longtemps ?

— Quelques minutes.

Ou pas beaucoup plus. Juste le temps de fixer chacun de ses traits, adoucis par le sommeil, dans sa mémoire. Alta Mofacon avait fait du bien à Giulietta. Elle semblait plus adulte que lorsqu'ils s'étaient rencontrés, et cependant plus détendue.

Le soleil avait enflammé ses cheveux roux et doré sa peau, assez pour faire apparaître les taches de rousseur qu'elle haïssait et qu'il adorait. Elle s'était écorché les mains en cueillant du houblon et avait de la terre sous les ongles, malgré sa toilette. Il se demanda ce que dirait la duchesse Alexa si elle pouvait la voir en ce moment.

— À quoi penses-tu ? demanda Giulietta.

— Tu as des égratignures sur les mains.

Elle les examina fièrement.

— Demain, nous aurons terminé. Et le malteur commencera son travail. Je dois rencontrer le brasseur à la fin de la semaine... (Elle s'interrompit, voyant qu'il souriait.) Quoi ?

— Rien.

Tycho s'approcha, prit son visage dans ses mains et l'embrassa doucement, sentant son propre cœur faire un bond dans sa poitrine. Après son troisième baiser, court, léger et le plus tendre possible, la bouche de Giulietta se fit plus douce et ses lèvres s'ouvrirent. Tycho porta la main au ruban du haut de sa tunique ; Giulietta se tendit légèrement mais ne le repoussa pas. Alors il l'embrassa de nouveau et tira sur le premier nœud.

— Assez...

Giulietta s'assit et rajusta le décolleté de sa chemise de nuit avant de renouer les trois rubans qu'elle l'avait laissé défaire. Elle leva la main pour effleurer ses propres lèvres. Elles devaient être

meurtres, car elle grimaça et sourit d'un air penaud.

— Tu es dangereux.

Ces mots surprirent Tycho.

— Non. Enfin, pas pour toi.

— Si, tu l'es, insista-t-elle. Je m'y connais assez pour en être sûre. J'ai côtoyé des gens dangereux toute ma vie. Tu es dangereux d'une autre manière.

Tycho ne répondit rien.

Attends, et les autres meubleront le silence. Ce qu'ils disent pourrait t'apprendre ce que tu as besoin de savoir. Ce que tu as besoin de savoir pourrait te sauver la vie. Survivre te permettra d'accomplir ta mission.

Les leçons d'Atilo accompagnaient toujours Tycho, même après la mort du vieil homme. Ce n'était pas seulement pour cela qu'il attendait, cependant.

Ils s'étaient embrassés comme il l'avait toujours désiré, avec fougue. Elle avait passé une jambe frémissante autour des siennes, l'avait pressé contre elle, puis s'était laissée partir loin, hors de la portée de Tycho, le visage enfoui dans son cou, en ravalant de longs soupirs qu'il n'était certainement pas censé entendre.

Quelque chose avait changé entre eux.

Depuis qu'il avait admis qu'il aurait sauvé Leopold s'il avait su en être capable... Depuis qu'il était venu lui demander son aide, n'ayant plus personne d'autre vers qui se tourner... Et depuis ce qu'ils venaient de vivre ensemble, à l'instant. Tycho savait que quelque chose avait changé.

— Ma tante empoisonne ses ennemis. Mon oncle... (Giulietta haussa les épaules.) Le meurtre est le moindre de ses péchés. Le Conseil pend, torture et décapite quotidiennement. Ce sont les gens qui m'ont élevée, ceux à qui j'appartenais. Et pourtant, aucun d'eux ne m'effraie comme tu m'effraies parfois. Tu as l'air d'avoir envie de me faire du mal, et puis tu m'embrasses. Et si, un jour, l'inverse se produisait ?

— Je ne te ferai jamais de mal.

— Tu l'as déjà fait, répliqua-t-elle d'une voix cassante.

— C'était il y a longtemps.

— Tandis qu'à présent, c'est différent ? Tu n'as rien d'autre à dire pour me rassurer ? Et pourtant, j'ai déjà décidé de te croire, et de te pardonner. Tu vois ? Ce que tu es n'est pas facile à cacher, et, me semble-t-il, difficile à feindre.

— Que suis-je ?

— Comme je l'ai dit, tu es dangereux d'une autre manière.

Elle lui donna une tape sur la main lorsqu'il l'approcha une nouvelle fois de sa tunique, puis le laissa dénouer le premier ruban lorsqu'il jura qu'il ne souhaitait rien faire de plus. Il glissa un doigt sous la chaîne qu'elle portait et la souleva, recueillant au creux de sa main l'anneau d'or qu'il avait senti, plus tôt, entre ses seins. Il avait la chaleur de son corps.

Son silence était une question.

— C'est la bague de Marco.

— Sa bague est à son doigt.

— Celle qu'il porte est une copie.

— Et celle-ci est l'originale ?

Dame Giulietta soupira.

— C'est de Venise dont nous parlons. La bague qu'il porte est devenue l'originale, et celle-ci n'en est qu'une ancienne réplique. Je l'ai emportée avec moi la nuit de mon enlèvement. Mon objectif

était de convaincre mon oncle et ma tante de me rechercher. J'ai pensé...

— Que s'ils ne venaient pas pour toi, ils viendraient pour la bague ?

— Au lieu de cela, ils en ont commandé une copie.

— Et ils ont fait assassiner le bijoutier pour protéger leur secret ?

— J'imagine que oui.

La tristesse qui s'était peinte sur son visage en forme de cœur suffit à clouer Tycho sur place, et il sut qu'il l'aimait. Tous les hommes se vantaient d'être prêts à mourir par amour. *Je peux offrir davantage. Je peux vivre par amour.* Avec l'aide de Giulietta, il arriverait à éloigner l'autre Tycho.

— Parle-moi de ton enfance, le pria-t-elle.

Tycho secoua la tête.

— Parle-moi de la tienne.

— J'étais très jeune lorsque ma mère est morte... lorsqu'elle a été tuée... lorsque mon père l'a fait assassiner.

Giulietta s'était forcée à articuler toute la vérité.

— Même si personne n'a pu le prouver, nul n'en a jamais douté non plus.

— Qu'est-il arrivé à ton père ?

— Atilo l'a fait tuer.

— Et personne n'a pu le prouver non plus ?

Giulietta sourit tristement.

— Atilo m'a portée dans ses bras, enveloppée dans une couverture, jusqu'à Venise. J'étais toute petite, terrifiée, et je pleurnichais constamment. Nous avons voyagé de nuit à travers les montagnes. Il m'a fait croire que nous vivions une aventure. Je me rends compte maintenant que nous étions traqués. Il m'a sculpté un ours en bois...

Tycho écouta avec attention, remarquant les silences et les hésitations de son discours, la façon dont le rythme de sa voix s'accélérait lorsqu'elle évoquait ce qu'elle aurait préféré taire. Aucun garçon, à la cour, n'avait su attirer son attention. Dame Eleanor était pour elle ce qui se rapprochait le plus d'une amie avant... *qu'elle ne rencontre Leopold.* Tycho combla lui-même ce silence.

Il ne dit pas « *Je peux être ton ami* », car il ignorait si c'était vrai. Du moins, pas de la manière dont Leopold et Eleanor avaient été ses amis. Il désirerait toujours davantage.

— Il n'y a aucune chance que Leopold puisse être le père de Leo ?

— Je te l'ai dit sur le *San Marco*. Je n'ai jamais... Nous n'avons même pas failli en arriver là. Tu ne m'as pas crue, quand je te l'ai dit ?

Il haussa les épaules, embarrassé.

— Je ne te mens jamais, dit Giulietta.

Dehors, un morceau de lune flottait encore au bord de la voûte céleste, et les étoiles s'estompaient, effrayées, le long de l'horizon où le jour viendrait bientôt les chasser. Dame Giulietta ne balbutia plus qu'une fois, après cela, ses mots lui échappant comme de l'eau dans du sable. Elle parlait de l'enlèvement, incapable de dire quoi que ce soit sur les heures qui l'avaient précédé.

— C'est là que...

Elle acquiesça sans pouvoir en dire plus.

La première hypothèse de Tycho était fausse. La conception de Leo n'avait rien à voir avec l'enlèvement lui-même, ou les jours qui l'avaient suivi. Giulietta était enceinte avant d'être attaquée dans la basilique.

Certains jours, Rosalyn haïssait profondément la princesse Millionni et son bébé.

Lorsqu'elle était arrivée à Venise, Eleanor était triste. Pendant des années, ensuite, elle avait été horriblement malheureuse. En tant que sa dame d'honneur, elle servait dame Giulietta du mieux qu'elle pouvait, et Giulietta la remarquait à peine. Oh, Eleanor aimait sa cousine, la vénérât même. Simplement, elle ne l'appréciait pas toujours beaucoup. Eleanor ne le disait jamais. Elle n'en avait pas besoin : Rosalyn déchiffrait les silences qui entrecoupaient ses phrases.

— Le jour est presque levé, dit Rosalyn. Il est temps que je m'en aille...

— Reste encore un peu.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux. Parle-moi de chez toi.

Dame Eleanor aimait les histoires que Rosalyn lui racontait sur sa famille. Son père qui coupait du bois, au bas de la montagne. Sa mère qui cuisinait très mal mais ne s'en lassait jamais. Son frère qui voulait apprendre le métier de charpentier. Leur petite maison de bois, non loin d'Alta Mofacon. Rosalyn avait peur de ce qui arriverait si sa nouvelle amie découvrait que ses récits n'étaient que des mensonges, mais elle les lui racontait tout de même.

Rosalyn les aimait bien, elle aussi.

— Demain soir.

— Non, maintenant.

— Chut, dit Rosalyn.

— Mais pourquoi ?

— Parce que quelqu'un vient.

Eleanor, allongée sur le lit à côté d'elle, se figea.

— Si c'est vrai, cette personne sort forcément de la chambre de dame Giulietta.

Rosalyn hocha la tête.

Un sourire éclaira le visage d'Eleanor, et elle commençait à se lever lorsque Rosalyn l'arrêta.

— On va se faire prendre, dit-elle.

Eleanor cessa de se débattre.

— Je n'entends rien du tout.

— Ça ne m'étonne pas. (Rosalyn sourit pour atténuer la dureté de ses paroles.) Et je sais à qui appartiennent ces pas. Je les reconnais.

— Tu arrives à reconnaître les pas des gens ?

— Ceux-là, oui.

Elle se leva, fit hâtivement demi-tour pour serrer Eleanor dans ses bras en guise d'au revoir, répondit au sourire qu'elle lui offrait et suivit Tycho dans l'escalier, en ce tout début d'aurore que d'autres auraient considéré comme une obscurité totale.

Les pas de Rosalyn s'accordèrent parfaitement à ceux de Tycho, ce dont elle s'enorgueillit.

Il lui apprenait tout ce que le seigneur Atilo lui avait enseigné. Elle fut tout de même surprise qu'il ne la repère pas, et plus surprise encore qu'il ait emprunté l'escalier. Quelque chose avait dû changer, pour qu'il sorte ainsi sans se cacher de la chambre de Giulietta.

Quelque chose s'était transformé pour elle aussi. Alors que Rosalyn descendait les marches menant au sous-sol, elle se rendit compte qu'elle était envahie d'un bonheur presque scandaleux. Elle aurait dû se douter, alors, que cela ne pouvait pas durer.

Au crépuscule, Tycho émergea d'un sommeil sans rêves. Il se trouvait dans l'obscurité poussiéreuse d'un cellier en brique donnant sur une cave vide, puis sur une cave pleine de vin, un vaste garde-manger et deux pièces contenant des réservoirs à grain. Au milieu de la cave vide se trouvait un puits creusé dans le sol, fermé par une vieille meule de pierre.

Les caves du manoir d'Alta Mofacon s'étendaient sur la même surface que le bâtiment lui-même. L'épais mur d'enceinte du manoir, ses meurtrières et son immense sous-sol lui permettraient, si nécessaire, de soutenir un siège.

Rien de tout cela ne rassura Tycho.

Il sut immédiatement que la demeure était vide – il l'entendit. Il se leva à la hâte, maudit sa vessie et son érection et pissa maladroitement, sans se formaliser du réveil de Rosalyn.

— Silence, siffla-t-il.

Derrière lui, Rosalyn se figea.

Il ne percevait aucun son au-delà de la porte.

Quelque part au-dessus d'eux, quelqu'un marchait sur le plancher de chêne. Une seule paire de pieds robustes. *Pas vide, donc. Juste un peu moins pleine...* La porte d'entrée s'ouvrit et il entendit une conversation à voix basse, trop éloignée pour qu'il puisse distinguer les mots, mais laissant deviner plus de contrariété que de panique. C'était déjà ça.

En se retournant, il trouva Rosalyn derrière lui.

Elle s'était déplacée silencieusement, et elle lui rendit son sourire approbateur. Leur relation avait évolué. Avant, elle le haïssait de l'avoir laissée mourir. À présent, elle semblait reconnaissante de ce qu'il avait fait pour la ramener au monde.

— On est enfermés ?

Tycho essaya d'ouvrir la porte pour s'en assurer. La porte était bien verrouillée, et la clé n'était pas dans la serrure. Dans la fente entre la porte et le mur, on pouvait voir que les deux verrous extérieurs avaient été tirés pour plus de sûreté. La serrure était solide, la porte épaisse, et les gonds presque neufs. Ils devraient sortir autrement.

— Il y a une bouche d'aération.

— Va, dit Tycho. Trouve-moi la clé.

Elle devint une fumée, un tourbillon de velours noir qui s'envola dans l'obscurité, laissant derrière elle un nuage de poussière. Seul dans le cellier, Tycho réfléchit à ce qui avait pu arriver, et ne trouva pas de réponse.

Avait-il effrayé Giulietta ? Elle l'aurait sûrement averti si elle avait prévu de s'en aller... ? Dans tous les cas, elle aurait laissé la porte du cellier ouverte, puisqu'elle était la seule de la maison à savoir que deux personnes y dormaient. Dans sa tête, il passait et repassait chaque seconde de chaque minute de la nuit précédente.

Il avalait les images, examinait chaque souvenir.

En esprit, il les tournait dans tous les sens pour les considérer sous différents angles. Il s'observait comme quelqu'un d'autre, quelqu'un qui marchait sur des œufs pour ne pas provoquer ce qui semblait pourtant bien avoir eu lieu – le départ de Giulietta.

À moins que ce ne soit pire. À moins que les *Kriegshunde*...

Il sentit sa gorge se serrer à cette pensée et prit une profonde inspiration, humant la poussière,

l'humidité et le renfermé. Aucune trace du parfum qu'il avait craint de percevoir, pas de lointaine mais fétide odeur de mort qui prouverait que ses domestiques avaient été massacrés.

Un grattement sur la porte du cellier lui apprit que Rosalyn avait trouvé la clé. Au cliquetis de la serrure succéda le fracas métallique des deux verrous qu'elle repoussait pour libérer la porte.

— Personne ne m'a vue, dit-elle avant qu'il n'ait pu poser la question.

Le grand hall était désert.

Dans la cour obscure, Tycho vit une charrette brisée. Sur le linteau de la porte d'entrée, du sang séché. Il s'accroupit et grimaça. Le sang était loin d'être frais. Il n'appartenait pas à Giulietta, et rien d'autre n'importait pour lui.

— Amène-moi quelqu'un.

Rosalyn hocha la tête.

— Discrètement.

Elle revint avec un petit garçon.

L'enfant, la morve au nez, accepta de cesser de pleurer une fois qu'il fut certain qu'il ne lui arriverait rien. La mère de Marco était fille de cuisine, et il travaillait avec elle ; son père était mort depuis longtemps. Tous les domestiques à l'exception de sa mère, la cuisinière, le majordome et un palefrenier étaient rentrés chez eux, faute de travail.

— Où est dame Giulietta ?

Marco affirma que sa famille était venue la chercher.

En creusant un peu, Tycho apprit que des soldats étaient arrivés avec l'ordre de la ramener à Venise sur-le-champ. Le grand seigneur qui les accompagnait était probablement Roderigo. Quand Giulietta avait refusé de les suivre, il avait annoncé avoir pour instruction de l'y obliger. C'est alors que le sergent de Giulietta s'était avancé. C'était son sang que Tycho avait trouvé sur le seuil.

— Qui a donné l'ordre de fermer les caves à clé ?

— Le majordome, après le départ de ma dame.

Le seigneur Roderigo était arrivé à l'aube, à la tête d'une petite troupe de cavaliers. Il apportait une lettre du Conseil et des chevaux pour dame Giulietta et dame Eleanor. Les autres membres de la suite de Giulietta devaient rentrer par leurs propres moyens, car la galère qui attendait au port ne patienterait pas indéfiniment.

— Qui est dans la maison, pour le moment ?

Le majordome, apparemment, était sorti. Le palefrenier était à la taverne. La cuisinière se soûlait dans sa cuisine. Et la mère de l'enfant... Celui-ci s'interrompit pour regarder Tycho.

— Personne ne lui fera de mal.

Elle s'efforçait de soigner le sergent qui avait voulu protéger madame. Elle avait demandé au palefrenier de l'aider à transporter le blessé dans sa chambre. Tycho eut la nette impression que la femme et le sergent se connaissaient déjà...

La porte de la chambre de dame Giulietta était ouverte. Son lit à trois matelas était toujours là, bien que celui en plumes ait été roulé pour le préserver. Tycho le déplia mais n'y trouva pas d'objet caché. Il ouvrit un coffre, qui contenait de vieilles couvertures et une peau d'ours moisie. Les coffrets d'or avaient été emportés avec Giulietta, bien entendu. La *Wolfseele* était attachée dans le dos de Tycho.

Alors pourquoi ai-je la sensation qu'elle...

Tycho trouva l'objet qui l'appelait dans une alcôve derrière une tapisserie. La version originale de la bague grâce à laquelle Marco épousait la mer. Il reconnut, noué sur l'anneau, un ruban provenant de la chemise de nuit de Giulietta. Le petit garçon ouvrit grand les yeux lorsque Tycho

passa la bague à son doigt et attacha le ruban à son poignet.

— Nous ne sommes jamais venus ici. C'est compris ?

— C'est un secret ? demanda l'enfant.

— C'est le secret de dame Giulietta.

Ce nom suffit à lui faire hocher la tête avec emphase.

— Maintenant, va faire ce que tu as à faire, et promets-moi de ne parler à personne de tout ceci...

— Atilo l'aurait tué, commenta Rosalyn.

— Je ne suis pas Atilo.

À l'expression de Rosalyn qui regardait le petit garçon s'en aller dans la pénombre, Tycho devina qu'elle voyait en lui son propre frère. Son frère en plus heureux, plus préservé, moins abîmé. Le garçon que Pietro aurait pu être.

— Il vit sûrement dans une maison de bois près d'Alta Mofacon, dit-elle. Quand il sera grand, il sera charpentier.

Tycho la regarda.

Il ajusta la *Wolfseele* sur son épaule, vérifia que les sangles de cuir maintenaient bien en place l'âme des Frères Loups, et s'assura que la cour était vide. Puis il se glissa dans les ténèbres et entendit un souffle derrière lui lorsque Rosalyn le rejoignit.

Un mince filet sanglant éclairait encore l'horizon.

Quelques minutes plus tard, il aurait disparu, se teintant de bleu jusqu'à prendre le noir d'un ciel nuageux. Le soleil manquait à Tycho. N'était-ce pas pervers ? Il se languissait d'une chose qui pouvait le tuer et qui portait en elle les souvenirs de jours meilleurs.

— Ça va ? s'enquit Rosalyn.

— Je me sens nostalgique.

Elle eut l'intelligence de ne pas demander « De quoi ? ».

— Tu peux courir, avec ça ?

Tycho désigna sa longue robe sombre, rendue noire comme la nuit par la pénombre que jetait sur eux le portail du manoir.

— Courir ?

— Par bateau, cela prendrait trop longtemps, et acheter notre traversée serait trop compliqué.

On passe par le rivage.

En outre, ils détestaient l'eau tous les deux.

— Tycho...

Il sut qu'elle était sérieuse. Rosalyn ne l'appelait jamais par son nom.

— Tu es hors-la-loi. S'ils te capturent, ils te tueront.

— Si je ne les tue pas avant, répliqua Tycho.

— Je ne plaisante pas.

— Moi non plus.

Elle le regarda, pensive.

Elle paraissait plus âgée que d'habitude, aussi Tycho l'observa-t-il plus attentivement. Non, elle était simplement plus propre, mieux habillée, et ses cheveux paraissaient différents.

— Tu pourrais le faire ? demanda-t-elle. Tuer toute une cité ?

Pour Giulietta ? Il pouvait toujours essayer.

Tycho mordit dans son propre poignet, l'offrit à la jeune fille et vit son soudain appétit effacer

la douceur qu'il avait remarquée un instant plus tôt. Elle but avidement et il dut crispier les doigts dans la chevelure de Rosalyn pour lui signifier qu'elle en avait assez pris.

— À moi, dit-il.

Il lui attrapa le poignet et se nourrit à son tour, sentant le goût de son propre sang dans celui de la fille. La nuit s'éclaira autour de lui, les contours de la cour s'aiguisèrent. Haut dans le ciel, les étoiles se mirent soudain à luire et scintiller.

— Et maintenant ?

— On court...

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, les pentes boisées se muèrent en champs fraîchement labourés. Plus loin, ils trouvèrent des bourgs, des vergers et des champs de houblon, avant d'atteindre la côte. Ils continuèrent à courir vers le sud-ouest, traversant un village de pêcheurs, longeant des claies de bois, la mer sur leur droite et la plaine à gauche. Ils virent des champs parsemés de buissons et, de temps en temps, une rizière. Puis, lorsque la terre fertile laissa place à une nature sauvage au goût de sel, jonchée d'arbustes chétifs et d'arbres tordus, l'herbe des marais leur fouetta les chevilles et leurs pieds firent jaillir des gerbes d'eau.

Leur course était hors du monde et hors du temps. Aussi loin qu'il s'en souvienne, Tycho n'avait jamais appartenu ainsi à cet espace au bord de tout, à la limite entre ce tout et le reste.

Puis ses yeux rencontrèrent une étendue d'eau étincelante qui n'était pas la mer et virent une lueur filtrer par les volets d'une cahute de pêcheur sur pilotis. L'air portait une odeur de fumée, d'iode, de maquereau et de mulet salé.

— Ça a été plus vite que je ne le pensais.

— La Laguna di Grado, dit Tycho en se remémorant la carte qu'il avait étudiée peu après son arrivée à Venise. On n'a pas encore fait la moitié du chemin.

Rosalyn sourit.

Ils ne s'arrêtèrent plus qu'une fois, lorsque le chemin qu'ils suivaient tourna sur lui-même et les força à revenir sur leurs pas. Une femme était assise dans l'ombre d'un séchoir à poissons, un sein sorti de sa robe blanche aux boutons de perle. À sa mamelle, elle portait un corbeau couvert d'algues. L'oiseau toisa froidement Tycho de son regard perçant.

— Qui êtes-vous ? lança Rosalyn.

— C'est moi qui devrais vous demander cela.

Elle tourna son attention vers Tycho avant d'ajouter :

— Prends garde aux poids que tu choisis de porter. Tu n'auras pas le droit de les reposer à terre.

Il la regarda fixement.

— Tu portes ma bague. Tu cours sur mon rivage. Tu vas combattre un homme qui déclare être mon mage... Ma sœur me parle de toi.

— Votre sœur ?

— A'rial. Elle dit que de Marco, tu es...

Les derniers mots que perçut Tycho furent « l'ange funeste », prononcés d'un ton si sarcastique qu'il était difficile de savoir s'il traduisait l'amusement ou le mépris.

À leur second passage, la même route continuait tout droit.

Alors ils bondirent par-dessus les mares et les ruisselets, prenant appui sur des touffes d'herbe ondoyantes avant de retomber sur une terre plus ferme. Ils étaient emplis de la puissance conférée par le sang échangé. Quand le marécage devint une piste, ils accélérèrent leur course.

Cent trente kilomètres séparaient Alta Mofacon de Venise. Tycho et Rosalyn en couvrirent la

moitié presque sans ralentir. Un camp d'oiseleurs apparut puis disparut derrière eux, et une flèche échoua à les rattraper. Leur route finit par s'avancer dans la mer, sur une pointe de terre qui saillait dans la lagune de Venise.

Si Tycho ne pouvait échapper à son destin, il préférerait courir à sa rencontre.

— De la lumière, fit remarquer Rosalyn.

Et des gens. Un petit groupe se tenait rassemblé autour d'un bateau en mauvais état qu'on avait tiré sur la vase. À l'approche de Tycho, ils se retournèrent vivement, leurs poignards à la main. Leur courage s'évanouit lorsqu'il porta la main à son épaule et tira la *Wolfseele* de son fourreau.

— Monseigneur, s'écria un homme portant une lampe. Nous ne sommes que de simples pêcheurs.

— Et ces rouleaux de soie dans le bateau, ce sont des poissons ?

Le visage de l'homme s'affaissa. L'un de ses compagnons jura, et Tycho en entendit un autre s'approcher silencieusement sur le côté pour tenter de surprendre les nouveaux venus.

— Mauvaise idée, dit Rosalyn.

Au raidissement soudain de l'homme qui avait voulu les attaquer, Tycho déduisit qu'elle lui pressait la pointe de sa dague contre le dos, assez fermement pour le convaincre de se tenir tranquille.

— Quelles sont les nouvelles de Venise ?

— Les nouvelles, monseigneur ?

Tycho grogna, irrité.

— Que se passe-t-il en ville ?

— Un banquet, répondit l'homme. Au palais.

— Somptueux, ajouta un autre.

Tycho fut tenté de dire qu'il y avait toujours un banquet. Il lui semblait que la moitié du temps, les nobles ne faisaient rien d'autre que manger, boire, et coucher avec la femme de leur voisin.

— C'est là que nous allons, déclara Rosalyn.

Tycho lui jeta un coup d'œil furtif.

Elle sourit et ajouta :

— Mon maître a besoin de se rendre à Venise aussi vite que possible. Vous pouvez l'y emmener, et il vous paiera. Ou alors nous pouvons vous tuer maintenant.

Ils choisirent de sauver leurs vies, évitant ainsi à Tycho le désagrément de devoir piloter un bateau lui-même, ce dont la pensée seule le rendait malade. Il leur fit répandre de la terre dans l'embarcation, déchirer un peu de leur soie, remplir le tissu de terre et poser ce coussin improvisé sur la lame de bois transversale qui leur servirait de banc.

C'était mieux que rien.

Trois membres du gang resteraient en arrière pour alléger le bateau. Leur chef déchargea le reste de ses précieux rouleaux en soufflant des avertissements sur ce qui arriverait s'ils salissaient la marchandise, ou s'il ne les trouvait plus là en revenant.

Tycho était un seigneur, riche, apparemment.

Il portait une épée. Une bourse d'or avait été promise. Le chef des contrebandiers s'avisa que la politesse lui dictait d'aider Rosalyn à embarquer. Elle montra les dents et il recula.

— Mettez-nous à flot, ordonna Tycho.

Le bateau, poussé par des bras robustes, se mit à voguer sur un courant favorable.

Lorsque le vent s'engouffra dans sa vague triangulaire et que le vaisseau s'élança vers les lumières de la ville, Tycho se rendit compte de la profondeur à laquelle la coque s'enfonçait dans

l'eau. Ses bords n'étaient qu'à quelques centimètres de la surface. Les trois ou quatre kilomètres qui les séparaient de San Pietro lui parurent une éternité, chaque seconde passée sur l'eau s'étirant jusqu'à la limite du supportable. À en juger par l'expression pitoyable de Rosalyn, elle était aussi malade que lui.

— Nous sommes presque arrivés, dit Tycho.

— En effet, monseigneur. Nous approchons de San Pietro.

— Laissez-nous au premier ponton que vous verrez.

— Mais monseigneur, les moines...

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

L'île de San Pietro appartenait au patriarche, qui veillait jalousement sur ses prérogatives. Ce soir-là, cependant, il aurait tort de causer des problèmes à Tycho.

— Accostez là.

— Où ça, monseigneur ?

— Il y a une jetée un peu plus loin.

Tycho sortit du bateau avant même que l'homme ait pu l'amarrer. En rampant sur la berge, à quatre pattes dans la terre, il sentit son trouble se dissiper et sa concentration revenir. S'il avait eu quoi que ce soit dans l'estomac, il l'aurait vomi.

— Monseigneur...

— Un instant.

Tycho tira Rosalyn hors du bateau et la porta jusqu'à la terre ferme avant de la laisser tomber sur le sol comme un sac.

— Je n'ai pas le pied marin. Ma servante non plus.

L'homme était assez malin pour ne pas faire de commentaire.

Tycho fouilla dans sa poche et en sortit une bourse. Il envisagea d'en extraire quelques pièces, mais se contenta à la réflexion de la jeter au contrebandier. L'homme avait tenu sa parole. Tycho pouvait tenir la sienne.

— Vous ne m'avez pas vu.

— Non, monseigneur. Bien sûr que non.

Le chef de gang poussa sur la jetée pour éloigner le bateau, puis s'attarda un moment pour examiner les pièces, les yeux plissés.

— Elles sont vraies, dit Tycho.

L'homme se mit à ramer.

Le pont de pierre qui reliait San Pietro à la frontière est de l'Arzanale était dépourvu de garde-fous, comme la plupart des ponts de la ville. Contrairement à beaucoup d'entre eux, cependant, il était assez large et assez solide pour permettre le passage d'une charrette à bœufs de la Riva degli Schiavoni au fief du patriarche. Tycho et Rosalyn le franchirent dans l'autre sens, bien au milieu, rassurés par l'épaisseur de la pierre sous leurs pieds.

— Tu as retrouvé ta force ?

Tycho désigna le toit d'un entrepôt en bordure de l'Arzanale, et Rosalyn hocha la tête. Un instant plus tard, ils baissaient les yeux vers un chantier naval à ciel ouvert. Plus loin se trouvait un chantier fermé, et plus loin encore, un entrelacs serré de rues et de canaux. Et puis les dômes de la Basilica San Marco, les toits du palais et un petit coin du campanile.

Lorsqu'une cloche se mit à sonner au loin, égrenant les heures, Rosalyn ne commença à compter qu'au deuxième coup pour troubler le diable, ajouta un au total obtenu et dit à Tycho ce qu'il savait

déjà. Il restait trois heures avant minuit.

— Regarde ! ajouta-t-elle.

Et les entrailles de Tycho se tordirent d'angoisse.

Une barge flottait sur la lagune, arborant l'étendard du prince Leopold.

En étudiant le tissu qui claquait dans le vent, Tycho décela cependant quelques différences. Même aigle noir aux ailes repliées, même bord dentelé indiquant la bâtardise. Mais au-dessus de la tête de l'aigle, la couronne était plus simple, et il tenait entre ses serres non pas un sceptre, mais un orbe.

Tycho obligea son regard à se river au-delà de la ville, sur le continent à l'horizon. Il vit des feux là où il n'aurait dû voir que l'obscurité, des taches blanches qui pouvaient bien être des pavillons. Le frère de Leopold était venu avec une armée.

— Oh, merde.

Tycho comprenait maintenant pourquoi Giulietta avait été rappelée.

Princesse Million de naissance, elle appartenait à la famille de Sigismund par son mariage. Leopold avait fait de Leo son héritier. Qui, hormis Tycho, Alonzo et Alexa, savait que Leo n'était pas le petit-fils de Sigismund ? Pour se libérer, Giulietta devrait nommer le père de l'enfant. Et elle ne pouvait pas, ou ne voulait pas le faire. Il ignorait laquelle de ces possibilités était la pire.

« *Poussière et cendres, morte et bien morte...* »

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rosalyn.

Elle fléchit sous la violence de son regard. Filer plus vite que le vent, abandonnant derrière lui les roseaux encore frémissants... Tout cela ne lui semblait à présent qu'enfantillages. Giulietta allait se remarier. Quoi qu'elle en dise, les paroles bravaches de la jeune femme n'y feraient rien.

Sans prendre la peine de vérifier que Rosalyn le suivait, Tycho courut le long du mur d'enceinte du chantier naval et bondit en travers d'un large canal pour atterrir sur le toit d'une dépendance. Il escalada le porche d'une église – ces fichues églises étaient vraiment partout – et longea un entrepôt, traversa une scierie dans un bâtiment en brique délabré, zigzaguant entre les tas de bois. Il sauta par-dessus un autre canal et continua à passer de maison en maison...

— Je devrais peut-être te laisser continuer seul ?

— C'est moi qui te dis si tu restes ou si tu pars.

Rosalyn fit sa petite révérence de fille des rues.

— Oui, maître.

— Je ne suis pas ton maître.

— Non, maître.

— Viens ici, ordonna Tycho.

Elle s'approcha lentement de lui en posant les pieds avec précaution sur le toit de tuiles. Elle survivrait facilement à une chute sur la petite place en contrebas ; ce qu'elle craignait, c'était la colère de Tycho. Celui-ci prit son visage entre ses mains, planta son regard dans le sien et y chercha l'enfant des rues qui avait été la première personne à le voir dans cette cité. Elle lui avait sauvé la vie, et en échange, il avait provoqué sa mort, bien qu'involontairement.

Le cycle des dettes devait s'arrêter ici.

— Cette nuit-là, dit-il. Quand tu m'as trouvé dans l'eau, près des marches de pierre...

— Les marches de pierre ?

— Tu m'as trouvé dans le Grand Canal et tu m'as tiré sur les marches, tu m'as délivré de mes menottes d'argent...

D'un hochement de tête, elle montra simplement qu'elle l'écoutait. Son visage garda le même air

d'attention pensive.

— Tu te souviens ?

Rosalyn voulut secouer la tête, mais Tycho la tenait trop serrée dans ses mains.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu parles.

Il la libéra.

— Ma dame... !

Après avoir frappé à la porte une fois de plus, dame Eleanor se retourna et jeta un regard implorant à la duchesse. La fureur qui émanait d'Alexa était telle qu'un espace vide s'était formé dans le couloir bondé autour de sa silhouette crispée.

— Comment ça, elle ne veut pas sortir ? hurla Alonzo.

Son arrivée suivit de peu sa question alors qu'il se frayait sans ménagement un passage vers la porte.

— Elle s'est enfermée.

Alonzo tourna la poignée, poussa et poussa encore, en vain. D'une voix forte, il somma sa nièce de sortir immédiatement de sa chambre. Giulietta refusant d'obéir, il s'autorisa à tambouriner du poing sur le battant, sous les yeux d'une demi-douzaine de courtisans.

— Sors de là ! exigea-t-il.

— Non, répondit Giulietta.

Alonzo réitéra son ordre, y ajoutant cette fois une bordée d'injures dignes d'un marin schiavoni.

— Qu-qu-que se passe-t-il ?

Le duc Marco s'était glissé avec une telle discrétion entre les courtisans tendus que sa mère ne remarqua pas sa présence avant qu'il apparaisse à ses côtés. Il portait dans les bras un chaton apparemment coiffé d'un bonnet.

— Giulietta refuse de sortir.

— M-m-mais c'est sa fête à elle !

Il écarta Eleanor pour coller son oreille à la porte.

— Elle pleure, dit-il. Je crois que vous devriez t-tous p-partir. P-partez tous. Sauf m-moi. Je vais lui parler.

Tycho avait d'abord pensé se poster sur le balcon de la basilique, mais il aurait été trop visible par la foule massée sur la Piazza San Marco, aussi abandonna-t-il cette idée pour grimper sur le toit de l'édifice, au sud-ouest. De là, il pourrait surveiller la place mais aussi se tourner vers le sud, par-delà la *piazzetta*, pour observer la lagune dans laquelle la barge impériale de Frederick avait jeté l'ancre.

Il tâchait de ne pas regarder dans cette direction, mais dut admettre que c'était la seule qui l'intéressait. Des marins s'activaient sur le pont tandis que d'autres se préparaient à mettre à l'eau une embarcation plus petite, mais non moins richement décorée.

Rester ici ou m'introduire dans le palais ?

La Piazza San Marco grouillait d'Arsenalotti qui se soûlaient de vin gratuit et dévoraient des morceaux de bœuf à demi rôtis. Ils en auraient la courante pendant une bonne semaine. Entre les feux à grillades et les colonnades de Ca' Ducale, la Garde veillait, jetant des regards mauvais à tous les va-nu-pieds qui faisaient mine de trop s'approcher.

Les gardes de la Dogana avaient pris position sur le Molo, la petite terrasse entre Ca' Ducale et l'eau mouvante du Bacino di San Marco. Ils étaient mieux armés que la Garde et plus expérimentés que les sentinelles du palais rassemblées sur la berge au pied du lion et du dragon.

Tout était prêt pour accueillir en grande pompe le fils de Sigismund.

Évidemment, les riches et les nobles arrivaient les uns après les autres depuis des heures, sans doute par ordre croissant d'importance. Le palanquin doré qui entra à ce moment-là sur la place ralentit lorsque ses porteurs se trouvèrent face aux Arsenalotti. Un ouvrier ivre s'éloigna de ses amis pour aller tirer d'un coup sec sur les rideaux de velours.

D'un signe de tête, il laissa la chaise continuer sa lente avancée au milieu de la foule, tandis que d'autres protecteurs autoproclamés de la cité se permettaient d'inspecter eux-mêmes les nouveaux arrivants. Seul un imbécile aurait contrarié les Arsenalotti en protestant contre ce comportement.

Sur le Molo, les gardes de la Dogana se mirent au garde-à-vous au signal du seigneur Roderigo. Même si les nuages ne s'étaient pas écartés pour dévoiler une lune à demi pleine, chacun aurait pu voir arriver la barque illuminée du prince Frederick.

D'autres nobles firent leur entrée sur la *piazza*.

Chaque palanquin était plus somptueusement décoré que le précédent.

Les serviteurs portant les litières arboraient des pourpoints plus élégants que la majorité des *cittadini*. Les lois somptuaires imposées aux autres serviteurs, aux *cittadini* et même aux membres de la petite noblesse ne s'appliquaient pas aux livrées des grandes maisons.

— Tycho..., murmura Rosalyn.

Oui, il avait entendu.

C'était un grattement rappelant les griffes d'un rongeur, provenant d'un dôme au-dessus d'eux.

Tycho ne tenait pas compte des rats, qui étaient partout, mais le crissement sourd de l'acier sur le plomb ne lui aurait jamais échappé.

Quand Rosalyn se leva, Tycho lui attrapa le poignet et la retint un moment pour lui faire comprendre qu'elle devait se changer en pierre, se fondre dans la pénombre du parapet. Elle saisit immédiatement et s'enveloppa de ténèbres, au point que même Tycho eut du mal à la distinguer.

Atilo aurait été fier d'elle.

Non loin au-dessus d'eux, des hommes armés s'efforçaient de rester silencieux. L'un d'eux jura à voix basse, maudissant ses muscles noués et ses os douloureux, mais ses compagnons lui soufflèrent de se taire. Tycho entendit les pas de quatre hommes s'éloigner.

— Suis-moi, chuchota-t-il.

La cachette que les hommes venaient d'abandonner était constituée d'un drap noir tendu entre un dôme et un toit en pente. Tycho était inquiet d'avoir mis cinq minutes à s'apercevoir de leur présence, car cela signifiait qu'ils étaient particulièrement doués. Perdu dans ses pensées maussades, il avait bien failli les manquer. Mais le sel répandu tout autour de leur petit camp l'inquiétait davantage.

— De la magie ? demanda Rosalyn.

— Cela empêche d'être repéré par la voyance.

Leopold avait employé du sel pour protéger Giulietta.

En contrebas, le bateau doré s'aligna avec le Molo, et le seigneur Roderigo s'inclina devant un jeune homme souriant, aux joues couvertes d'une courte barbe. Sa chevelure sombre et bouclée lui tombait jusqu'aux épaules. En débarquant, le frère de Leopold posa sur Roderigo ses yeux foncés, légèrement inquiets. Il ressemblait à Leopold, en beaucoup moins effronté.

Les hommes de Roderigo serrèrent les rangs et les gardes du palais se joignirent à ceux de la Dogana. Tout le groupe traversa ensuite le sol de brique moucheté d'embruns du Molo pour s'engouffrer dans le palais.

Les lourdes portes se refermèrent et le prince Frederick se retrouva en sécurité à l'intérieur.

Essayer de tuer le prince à une telle distance aurait été trop risqué pour les hommes embusqués.

Ils voulaient simplement identifier leur cible, vérifier s'il était accompagné de ses propres gardes, et s'assurer par eux-mêmes qu'il était bien arrivé. Il semblait évident qu'ils avaient l'intention d'assassiner le prétendant de Giulietta. Tycho devait-il les laisser faire ?

Il trouva un grappin accroché au parapet derrière Ca' Ducale et une corde qui descendait jusqu'à un balcon, un peu plus bas. Tycho l'empoigna, se laissa glisser et atterrit silencieusement. Juste derrière la fenêtre gisait une jeune fille aux cheveux noirs, le cou brisé.

— Salauds, dit Rosalyn.

Tycho déboucha sur un corridor étroit au plâtre effrité. Les tapisseries moisies et les fresques écaillées indiquaient qu'il n'était emprunté que par les domestiques. Il existait sans doute un grand nombre de couloirs semblables, permettant au personnel de se déplacer dans le palais sans être vu. Lorsqu'un rire retentit devant eux, Tycho attrapa Rosalyn et l'entraîna avec lui dans une remise, laissant la porte légèrement entrouverte.

Trois serviteurs souriants passèrent, avec à la main une cruche de vin, une coupe de poires et une tarte, le tout sans doute chipé aux cuisines. Un quatrième les suivait, les mains vides et l'air inquiet. Son inquiétude se transforma vite en terreur.

— Où est le prince Frederick ?

L'homme, incapable de comprendre comment il s'était brusquement retrouvé dans un débarras, la dague de Tycho sur la gorge, avait du mal à parler. Lorsqu'il le fit, ce fut avec plus de courage que Tycho ne s'y était attendu.

— Je ne vous le dirai pas.

— Alors tu vas mourir, déclara Rosalyn.

Tycho soupira.

— Nous sommes des Assassini, dit-il, s'autorisant un mensonge. Nous sommes là sur ordre du duc. Comment t'appelles-tu ?

— Tonio.

— Très bien. Tonio, j'ai besoin de ton pourpoint, de ton bonnet et de ton aide. Quel est le chemin le plus rapide d'ici à la salle du banquet ?

— Il faut descendre cet escalier et passer par les cuisines.

— As-tu vu passer des inconnus, dans le coin ?

Tonio secoua la tête en signe de dénégation.

— Garde l'œil ouvert, et si tu en vois, retrouve-moi pour m'en informer.

— J'ai vu trois gardes du palais avec des arcs, admit Tonio. Et leur sergent. Ils descendaient quand je suis monté.

Visiblement, cela ne l'avait pas intrigué jusque-là.

Tycho soupira.

Entre la mine peu amène de Rosalyn et la livrée de Tycho, ils dépassèrent sans problème une bonne dizaine de chefs, cuisiniers, plongeurs et filles de cuisine, contournèrent les grilles en fonte, les fours rougeoyants et les tonnelets crasseux dans lesquels on rinçait les casseroles. Tout paraissait normal, à une exception près : le docteur Crow se tenait à côté d'un gâteau en forme de paon. Il regardait un apprenti badigeonner de jaune d'œuf la queue de pâte.

— Pars devant, dit Tycho à Rosalyn.

Celle-ci continua son chemin. Malgré sa robe de velours poussiéreuse, elle arborait un air si sûr d'elle et un regard si froid que les garçons de cuisine détournèrent les yeux sans qu'elle ait besoin de les y forcer.

Tycho la regarda disparaître ; lorsqu'il se retourna, l'apprenti s'éloignait à la hâte de son gâteau. Un instant plus tard, le docteur Crow tirait une petite boîte de son pourpoint et en extrayait deux perles scintillantes. Il faillit les lâcher lorsqu'il sentit la dague de Tycho lui effleurer l'échine.

— Pas d'esclandre, surtout.

— Ce n'est pas sage d'être venu, murmura Hightown Crow d'une voix tremblante. Les ordres d'Alonzo sont de vous tuer à vue. Et je n'avais pas le choix, vous savez. Le régent peut se montrer extrêmement...

— C'est Alonzo qui vous envoie ?

Le soulagement se peignit sur le visage du docteur Crow. Cet empressement de l'alchimiste à confirmer qu'il agissait bien sur ordre d'Alonzo...

Qu'est-ce que j'ai manqué ?

Le talent du docteur Crow pour la manipulation était fondé sur sa faculté à se contrôler lui-même aussi bien qu'il contrôlait les autres. Il avait failli révéler une vérité dangereuse ; Tycho en sentait encore les ondulations dans l'air, comme une anguille sent la piste d'un poisson qui vient de passer. Le docteur Crow essayait bel et bien de camoufler la première pensée qui lui était venue.

— Cette épée..., commença l'alchimiste.

— N'a aucune importance pour l'instant. Mais ça, oui.

Le docteur Crow observa l'œil doré qu'il venait d'ôter du paon de pâtisserie puis les deux répliques qu'il tenait au creux de sa paume.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tycho donna un petit coup de sa dague pour lui ordonner de répondre. Comme il se taisait, il raffermirait encore son ordre, et vit l'alchimiste blêmir. Ce dernier savait parfaitement ce qui lui arriverait s'il criait ou essayait de bouger.

— Alors ?

— Dame Giulietta est triste, si triste qu'elle s'est barricadée dans sa chambre. Le prince Alonzo a pensé que...

— Qu'est-ce que c'est ? répéta Tycho avec impatience.

— Des pilules d'amour. La dorée est pour lui et l'argentée pour elle. Ce sont des truffes, ajouta Hightown Crow comme si cela justifiait tout. Marinées dans du cognac et peintes à la feuille d'or et d'argent. Du vrai or et du vrai argent.

— Ils tomberont amoureux l'un de l'autre s'ils les mangent ?

— Ma vie en dépend.

La véhémence dans la voix du docteur Crow poussa Tycho à l'observer plus attentivement. Le petit alchimiste replet était terrorisé. Hightown Crow ouvrit la bouche pour protester, mais Tycho avait déjà fourré les deux pilules dans sa poche.

Chaque table était illuminée par des chandelles et des torches brûlaient vivement aux murs.

Un millier de personnes étaient assises dans la salle du banquet, sur les chaises installées pour le festin. Près de cinq cents serviteurs déambulaient autour des invités. Cinquante gardes se tenaient près des portes et des fenêtres, alignés le long des murs et en haut des échafaudages laissés par les ouvriers. Ceux-ci n'avaient quitté la salle presque achevée que pour permettre à la soirée d'avoir lieu.

Le spectacle de carnaval habituellement donné sur la place avait été transporté à l'intérieur.

Des nains blagueurs se caressaient l'entrejambe d'un air lubrique. Des cracheurs de feu soufflaient de grands panaches enflammés au-dessus des convives. Des danseurs roulaient d'une

galipette sous les tables et des acrobates bondissaient par-dessus d'un saut périlleux. Des contorsionnistes grimpaient au milieu des couverts et entremêlaient bras et jambes avec une telle souplesse qu'ils regardaient les hôtes en logeant leur tête entre leurs propres cuisses.

Une dizaine d'enfants à demi nus tenaient en équilibre sur des socles placés contre les murs. Ils avaient été dorés ou argentés, ornés de colliers de plumes ou de coquillages. On pouvait en voir certains vaciller de fatigue.

Tycho songea qu'ils étaient sans doute là depuis des heures.

La plupart des convives semblaient s'ennuyer. Certains des plus irascibles affichaient même un air de profonde exaspération, car le festin tardait à commencer.

Lorsque l'horloge de la duchesse se mit à sonner l'heure, Tycho balaya la pièce d'un regard scrutateur. Il découvrit Rosalyn tapie en haut d'un échafaudage et la rejoignit avant que l'écho du dernier coup ne s'évanouisse dans le silence.

— Dix heures à l'horloge, dit-elle sans le regarder.

Elle avait bien choisi sa place. L'échafaudage couvrait la moitié du mur d'une extrémité de la salle, presque directement au-dessus de la porte des cuisines. Il était plongé dans une semi-pénombre, car cette partie était réservée aux domestiques. Mieux encore, les tentures de soie destinées à masquer l'édifice contribuaient à les soustraire tous les deux aux regards.

Un ciseau de charpentier était posé près de Rosalyn. De cette hauteur, il aurait suffi de le laisser tomber pour tuer le jeune garçon qui apportait du vin aux tables des *cittadini*. Des serviteurs mieux habillés servaient les tables plus prestigieuses. Le vrai festin n'avait pas encore commencé.

— Où sont-ils ?

Rosalyn se mordilla la lèvre, l'air préoccupé.

Tycho examina la salle en quête d'amis et d'ennemis, mais il n'avait pas d'alliés dans cette pièce. Alors, il chercha d'abord les ennemis de Frederick, puis les personnes les plus susceptibles de vouloir le tuer, lui, le hors-la-loi. Cinquante gardes, dont quatre étaient probablement des imposteurs...

Un de chaque côté des grandes portes, qui regardaient droit devant eux. Tycho les écarta d'emblée, estimant qu'ils n'étaient là que pour intimider. Les dix gardes de la Dogana, le long du mur le plus éloigné, étaient invisibles depuis la table d'honneur mais avaient, eux, vue sur toute la salle. Quatre gardes se tenaient sur le rebord d'une très haute fenêtre donnant sur la *piazzetta*. Excellent emplacement si l'on souhaitait tuer un convive de la table principale, mais ils étaient tous de simples gardes : aucun sergent parmi eux.

Trois autres occupaient un balcon donnant aussi sur la *piazzetta*, plus près de Tycho cette fois. D'autres encore étaient alignés par paires le long des murs, en vis-à-vis. De toute évidence, les *Millioni* ne voulaient prendre aucun risque.

Mais où se cachaient les quatre hommes qu'il cherchait ?

Tycho élimina des possibilités les poutres de chêne qui soutiendraient le futur plafond. Il tenta alors de déceler un bruit qui n'aurait pas dû exister, de repérer une forme qui essaierait de se faire passer pour ce qu'elle n'était pas. Malheureusement, l'assemblée elle-même dégageait un bruit, une émotion et une impatience étourdissants en se préparant à vivre le plus somptueux banquet qu'ait connu Venise... du moins, depuis le dernier.

Au bruit sec des haliebards frappant le sol répondit soudain la clameur des trompettes.

Les grandes portes s'ouvrirent brutalement pour laisser entrer Alonzo et Frederick, Alexa à un pas derrière eux. Les hôtes se levèrent et Alonzo guida le jeune prince allemand jusqu'à son siège, une main sur son coude. Le garçon semblait nerveux, et Alexa soucieuse. Du moins sa démarche était-

elle raide, et elle parut ne s'asseoir qu'à contrecœur. Ce qu'elle pensait vraiment restait caché dans l'ombre de son voile.

Tous les hôtes installés à table avaient les yeux rivés sur l'entrée. Ils attendirent, et attendirent encore. Finalement, les grandes portes se refermèrent, et Alonzo jeta un regard mauvais à Alexa. Il aurait dit quelque chose si Frederick n'avait pas été là. Dame Giulietta se montrait manifestement plus difficile à persuader qu'ils ne l'avaient prévu.

Grâce au calme soudain qui accompagna la déception générale, Tycho trouva ce qu'il cherchait : une minuscule trace de détermination. Elle venait des trois gardes assis en tailleur sur le balcon qui donnait sur la *piazzetta*. À première vue, ils paraissaient observer les invités. Mais un trait d'ombre, derrière l'un d'eux, révélait un arc caché. À moins qu'ils n'aient apporté leurs uniformes avec eux, trois femmes de la cité étaient déjà veuves sans le savoir.

— Il faut identifier leur sergent.

Tycho pouvait presque sentir Rosalyn fouiller la pièce du regard.

Le bruit des sentinelles se mettant au garde-à-vous derrière la porte principale détourna l'attention de la jeune femme. Lorsque les hallebardes heurtèrent le sol, l'un des trois gardes à la fenêtre posa son arbalète et s'enfonça un peu plus profondément dans l'ombre. Il saisit une flèche longue de près d'un mètre et détacha la petite gaine de cuir qui en couvrait la pointe.

Empoisonnée, sans le moindre doute.

Il s'empara de l'arc avec un signe de tête à ses compagnons, qui examinèrent la pièce pour s'assurer que personne ne les regardait. Ils secouèrent la tête pour lui signifier que tout allait bien.

Le bruit dans le corridor s'intensifia, et l'homme cala la flèche sur le tendon torsadé de son arc.

Dans le corridor menant à la salle du banquet, dame Giulietta s'arrêta et se tourna vers son cousin qui lui souriait :

— Ce qui est triste, c'est que... Enfin, vous ne comprenez pas un mot de ce que je vous raconte, n'est-ce pas ? dit-elle.

Marco hocha la tête avec enthousiasme et reporta son attention sur un lion romain volé durant le sac de Constantinople, deux siècles auparavant. La plupart des trésors les plus intéressants de Ca' Ducale avaient été obtenus de la même manière. Marco caressa la tête du fauve avec tendresse et lui planta un baiser léger sur le front.

— Je ne sais même pas pourquoi je prends la peine de vous parler.

— Parce que vous n'avez p-personne d'autre ?

La voix de son cousin était ferme, claire et compatissante.

— Nous nous ressemblons beaucoup, vous s-savez, poursuivit-il.

Giulietta lui jeta un regard stupéfait.

Pendant un instant, Marco eut l'air parfaitement normal, sans tic au coin de l'œil, sans relâchement de la bouche. Il ne bavait pas, ne se caressait pas l'entrejambe, mais se tenait droit et soutenait calmement son regard. Ni les gardes à cinq pas derrière eux, ni ceux qui gardaient la porte de la grande salle, un peu plus loin, ne pouvaient voir cette transformation.

— J'ai des m-moments de lucidité.

— Je suis désolée, lâcha Giulietta en rougissant. Je ne voulais pas...

Rien n'a changé, pensa-t-elle. Je continue à faire n'importe quoi. Je ne veux plus être ici. Je ne veux pas entrer dans cette salle. Je n'ai même plus envie de vivre à Ca' Friedland.

— Nous avons tous besoin d'un Alta M-mofacon, fit Marco en hochant la tête.

Elle n'avait pourtant pas mentionné le domaine de sa mère, ni, en fait, prononcé le moindre mot. Il poursuivit :

— Vous, au moins, vous avez un endroit où vous cacher, ce qui vous rend déjà plus chanceuse que moi.

Giulietta en resta bouche bée.

— Moi, je suis obligé de me cacher dans ma propre tête, avoua-t-il.

— Dans votre tête ?

— Où d'autre... ? Je ne p-peux pas partir. Pour cela, il me faudrait la permission des deux r-régents et du C-conseil tout entier. Quelles sont les chances que cela arrive ? Alors je t-tremblote et je bave, je dégoûte mon iv-vrogne d'oncle et j'agace ma m-mère. Lui ne se d-doute de rien, et elle n'arrive pas à distinguer ses doutes de ses espoirs, a-alors elle ne se permet ni les uns ni les autres. Jusqu'ici, cela a suffi à me m-maintenir en vie.

— Vous simulez ?

Marco haussa les épaules :

— Pas complètement. J'embellis un p-peu. Vous avez vos colères et vos l-larmes, j'ai mes t-tics.

— Mais pourquoi ?

— Alonzo a presque réussi à me tuer, quand j'étais enfant.

— La fièvre qui vous a rendu fou... ?

— C'était Alonzo. Je l'ai vu v-verser le poison dans ma coupe.

— On dit que vous auriez dû mourir.

Et que vous n'auriez pas survécu si vous n'aviez pas eu une sorcière pour mère. Dame Giulietta garda pour elle cette rumeur-là.

— Je s-sais ce qu'on raconte, répondit Marco. Elle m'a veillé jour et nuit. Alonzo m-m'observait, attendant de voir ce dont je me s-souviendrais. Et je n'ai r-rien dit. Je ne me suis jamais souvenu de rien. Je s-suis devenu Marco le Niais.

— Marco l'Inoffensif ?

Marco tendit la main pour lui effleurer la joue, puis enfonça doucement les doigts dans ses cheveux, se pencha et posa un baiser léger sur ses lèvres. Les gardes à la porte prirent grand soin de détourner le regard.

— Quel d-dommage que nous soyons cousins, dit-il. Et que je ne sois pas quelqu'un d'autre. Vous savez que je vous aime ? Que si ce n'était pas v-vrai, je ne vous aurais jamais dévoilé le vrai m-moi ? Et je ne prononcerais pas ces paroles ?

Les joues de Giulietta se mouillèrent de larmes.

— Mais vous ne m'aimez p-pas. Et vous n'aimez c-certainement pas Frederick, p-puisque vous ne l'avez encore jamais rencontré. Vous aimiez Leopold, bien sûr. Mais même avec lui, ce n'était pas si s-simple, n'est-ce pas ? Après tout, il n'a même pas c-couché avec vous.

— Vous êtes au courant ? s'exclama Giulietta, surprise.

Marco haussa les épaules.

— C'est évident.

Les flots étaient sombres par-delà le Molo, et le vent du large s'engouffrait par la fenêtre, riche de sel, d'embruns et de l'odeur iodée de la mer. Elle sentait aussi la fumée des feux sur la *piazza*. Les yeux rivés sur ce paysage familier, Giulietta lutta pour retenir ses larmes.

— Mon amour...

Il ne l'avait jamais appelée ainsi. Ce n'était pas convenable.

— Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi Sigismund veut vous faire épouser F-frederick ? Parce que je n'aurai jamais d'enfants, et que le vôtre r-régnera un jour. Vous deviendrez régente à la mort de ma m-mère. Frederick serait alors régent aussi.

— Pourquoi dites-vous que vous n'aurez jamais... ?

— Même vous, je ne c-crois pas que je vous aime de cette façon-là. Plutôt Leopold, ou votre b-bel ange, peut-être. S'il n'était p-pas amoureux de vous. (Marco sourit tristement.) J'ai toujours s-su que vous l'aimiez.

— C'est pour cela que vous nous aviez assis côte à côte ?

— Au banquet de la V-victoire ? C'était p-pour que v-vous deveniez amis. (Sa bouche prit un pli malicieux.) Mais cela n'a pas marché. S-si ?

— Leopold...

— ... était m-mort. Et il vous aurait p-préféré T-tycho, de toute façon.

— C'est...

Dame Giulietta ne fut pas sûre de ce que Marco lut dans ses yeux, mais il tendit la main et essuya une larme sur sa joue, puis l'attira pour la serrer fort dans ses bras.

— S-soyez heureuse. Soyez courageuse.

— Marco...

— La plupart du temps, j'aimerais m-mieux ne pas être m-moi. J'aimerais que mon père n'ait p-pas été assassiné. Il aurait pu avoir d'autres f-fils. Et le Conseil aurait pu ch-choisir un autre

héritier...

— Assassiné ? répéta Giulietta avec stupeur.

— Vous d-devez bien le savoir ?

— Mais qui aurait osé... ?

— Mon oncle, b-bien sûr.

Marco ne sembla pas comprendre sa surprise, comme s'il n'avait fait que mentionner la plus banale des rumeurs.

— Il avait une liaison avec ma m-mère.

— C'est impossible.

Dame Giulietta s'attendait à ce qu'il reprenne ses allégations, mais il tourna soudain vers elle un visage bizarrement tordu, l'œil agité de tics. Elle leva les yeux et vit Roderigo approcher. Lorsqu'il les rejoignit, Marco repoussa Giulietta et se précipita vers un faune de marbre pour l'étreindre avec allégresse.

— Vous êtes arrivée, ma dame.

— On dirait bien, en effet.

Roderigo devint rouge.

— Y a-t-il un problème ?

— J'attends le duc.

— Aaah...

La suite des événements fut décidée par Marco lui-même : il lâcha soudain son compagnon de marbre, prit la main de Giulietta et commença à la tirer vers la salle du banquet.

— Nous sommes en r-retard. Ce n'est pas bien. Mère n'aime p-pas qu'on soit...

Alors que les gardes commençaient à ouvrir les lourdes portes, une jeune fille vêtue de velours maculé de boue bondit à travers la brèche qui venait de se créer, tournoya sur elle-même pour refermer les battants d'un coup de pied, et plaqua Giulietta et le duc Marco sur le sol dallé.

Avec un rugissement, elle les traîna loin de la porte et les lâcha derrière le socle du faune de marbre. Lorsque Roderigo fonça vers eux, la fille arracha un couteau de sa ceinture, montra les dents et se plaça devant ses deux prisonniers en crachant comme un fauve.

— Attendez, aboya Marco.

Roderigo mit un instant à comprendre qu'elle les protégeait.

Quelques secondes avant que Rosalyn ne se rue sur le duc et sa cousine pour les mettre en lieu sûr, le garde au balcon de la salle du banquet leva son arc caché, les yeux rivés sur la grande porte.

— Marco et Giulietta, dit Tycho.

Rosalyn sauta de l'échafaudage et atterrit souplement sur le sol. Elle fonça à travers la salle, sa robe remontée jusqu'aux cuisses, fit un saut périlleux au-dessus d'une table et glissa entre les jambes d'un échassier.

Les quatre véritables gardes postés à la fenêtre la plus éloignée étaient absorbés par la contemplation des convives en train de s'enivrer et ne faisaient pas attention aux occupants de l'autre balcon... D'autant moins qu'ils les prenaient pour leurs collègues.

Rares furent ceux qui remarquèrent Rosalyn lorsqu'elle sauta de l'échafaudage, tournoya entre deux cracheurs de feu et s'échappa d'une culbute par la porte vite refermée. Ceux qui la virent furent sans doute persuadés qu'elle faisait partie des saltimbanques. L'homme à l'arc, en revanche, se posa probablement quelques questions – tout comme Tycho l'aurait fait à sa place.

Ce dernier était si occupé à surveiller l'archer qu'il sentit à peine qu'on lui tirait sur la manche. Il leva tout de même la main pour fendre l'air de sa dague, manquant de peu une enfant rousse qui s'était baissée pour éviter le coup. Elle portait des haillons dévoilant des épaules maigres, une fesse plus maigre encore, et des pieds sales.

Elle afficha un sourire méprisant.

— Tu n'es pas ici.

— Non, en effet, répondit A'rial. Je suis à l'étranger, en mission pour la duchesse.

Elle désigna la dague de Tycho d'un coup de menton et ajouta :

— Pouvons-nous discuter sérieusement, à présent ?

Elle planta ses yeux aussi vieux que la lune dans ceux de Tycho et hocha la tête, apparemment satisfaite.

— Il n'y a pas si longtemps, tu aurais frémi. Désormais, tu soutiens mon regard.

— Qu'est-ce que ta présence ici a à voir avec moi ?

— Tout et rien.

— Je n'ai pas le temps de t'écouter.

— Regarde autour de toi, répliqua sèchement A'rial.

La fumée d'une torche sur le mur s'était figée en volutes de marbre noir. L'archer était tapi, immobile, sur son balcon, ses intentions toujours inconnues de la foule qu'il surplombait. Un *cittadino* semblait hésiter à porter sa coupe de vin à ses lèvres. Sous les yeux de Tycho, le gobelet se rapprocha suffisamment pour que la première goutte de liquide se déverse sur sa langue.

— Tu vois ? Nous avons tout le temps qu'il nous faut.

Les maîtres verriers de Murano disaient que le verre était liquide et que les fenêtres coulaient vers le bas, décennie après décennie, si bien que leur partie inférieure devenait plus épaisse. Si le verre était liquide, alors la fumée de ces torches l'était aussi. Elle suivait toujours son chemin, à une fraction infime de sa vitesse habituelle.

Deux yeux verts et froids le scrutaient.

Antiques, pleins de savoir, et d'une cruauté de charognard.

— J'ai cru comprendre que tu avais rencontré ma sœur aînée. Tu lui as plu.

La femme au sein découvert et au corbeau était donc bien la sœur d'A'rial ? Tout le monde disait qu'A'rial était la *stregoi* d'Alexa. Peu importe ce que pouvait bien être une *stregoi* – Tycho avait la nette impression qu'A'rial n'en était pas vraiment une.

— C'est aussi bien, d'ailleurs. Sans son aide, je n'aurais jamais réussi à couler la flotte mamelouke. J'ai cette dette envers elle, comme tu l'as envers moi...

Tycho sentit sa gorge se serrer tandis qu'il se remémorait sa conversation avec A'rial, sur le pont du *San Marco*, alors que la bataille semblait perdue.

« *Un meurtre. De mon choix.*

— *Du choix de ta maîtresse ?*

— *Du mien*, avait-elle dit d'une voix dure. *Un jour, je te demanderai un meurtre. Tu me l'accorderas sans poser de question.*

— *Ni Giulietta, ni Desdaio, ni Pietro. »*

A'rial lui avait adressé un sourire acide.

« *Tu n'es pas en position de marchander. Mais peu importe, je suis d'accord. Aucun de ces trois-là. »*

À présent, Desdaio était morte, Giulietta cachée dans le corridor à l'extérieur, et Pietro... en sécurité, du moins Tycho l'espérait-il.

— Oui, dit A'rial. Je suis là pour recevoir mon dû.

— Qui, alors ?

Si c'était le prince allemand, Tycho s'en consolerait. Diantre, il serait même ravi de le tuer. Alonzo... Tycho espérait que ce ne serait pas Alexa, se demandant si A'rial aurait l'audace d'exiger de lui le meurtre de sa maîtresse.

— Hightown Crow.

Tycho la regarda, bouche bée.

— Tout le monde déteste ses rivaux.

Il lui parut peu probable que ce soit si simple. À Venise, peu de choses l'étaient.

Tycho repéra le sergent qu'il cherchait, appuyé contre un mur. Il s'était placé à l'opposé des fenêtres donnant sur la *piazzetta*, à mi-chemin entre les deux, sur un petit socle de marbre destiné à recevoir une statue. Il faisait des signes à l'intention de ses hommes, au balcon, ses doigts articulant un code qu'Atilo, s'il le connaissait, n'avait pas enseigné à Tycho.

Les trois hommes au balcon scrutèrent le rang de trônes dorés où Alexa, Eleanor, Frederick et Alonzo s'étaient assis. Ils hochèrent discrètement la tête et le sergent leva son arbalète.

Tycho se mit en mouvement.

Les couleurs changèrent et les lumières devinrent plus fortes, les contours de la salle s'affinèrent pour devenir durs et acérés. Tycho vola plus qu'il ne glissa le long d'une des poutres qui soutiendraient un jour le plafond décoré. Une petite fille leva vers lui de grands yeux étonnés, et il atterrit, entraînant le sergent dans sa chute.

Le sang jaillit en fines gouttelettes et aspergea une table derrière eux, faisant hurler une femme. Tycho aurait juré sentir les ongles de ses pouces s'allonger lorsqu'il creva les yeux de l'homme. Les cris se multiplièrent quand Tycho projeta une dague dans la gorge de l'archer du balcon. Alors que l'homme commençait à tomber en arrière, son voisin connut le même sort.

Dans le dos de Tycho, la *Wolfseele* frissonna.

À part Tycho, toutes les personnes présentes dans la salle n'étaient que des figurants, même celles qui se prenaient pour le sujet principal de la pièce, qui pensaient que leurs décisions

changeaient le cours de l'histoire. Tycho bougea à nouveau et la cité elle-même s'anima.

Elle attendait de découvrir ce qu'il allait faire.

Il était une flamme.

Aussi froid que la glace et aussi chaud que le feu.

Tycho vit un enfant *cittadino* lever les yeux vers lui, le visage décomposé par la surprise, alors que la salle entière se trouvait brièvement plongée dans les ténèbres. Une bête gigantesque masquait le soleil. Un papillon de nuit projetait son ombre immense sur un mur que l'imagination ne pouvait concevoir. Si la peur du soleil était la faiblesse de Tycho, alors l'obscurité était la leur.

Leur lumière empoisonnait son monde. Sa noirceur pouvait envahir le leur. Il y aurait dans le monde plus d'ombre que de lumière... La cité retint son souffle pendant que Tycho considérait cette idée durant l'éternité d'une fraction de seconde. Puis l'archer qu'il avait tué finit de basculer et dégringola par la fenêtre.

Alonzo cherchait sa dague à tâtons. Les gardes de la Dogana, derrière lui, levèrent leurs arbalètes. Des cris d'horreur retentirent dehors, sur la *piazzetta*.

— Tuez-le, tonna Alonzo.

Tycho fondit sur le docteur Crow, l'arracha à son siège et dressa son corps entre lui-même et les tireurs. Il s'empara du couteau à viande de l'alchimiste et le pressa contre sa gorge.

— Tirez ! ordonna Alonzo.

Les hommes du seigneur Roderigo hésitèrent, craignant d'atteindre l'alchimiste du duc. Alonzo semblait paniqué, constata Tycho juste avant de donner lui-même un ordre au docteur Crow.

— Éteignez tout.

— C'est trop... Je ne peux pas.

— Je vous ai vu créer du feu.

— L'éteindre est beaucoup plus difficile !

— Ça peut bien vous tuer, je m'en moque, siffla Tycho.

Il pressa le couteau sous le menton du docteur Crow et le tira vers lui, faisant perler du sang le long de la lame.

— Allez-y, exigea Tycho.

Tout autour d'eux, les torches se mirent à crépiter, les chandelles à vaciller et les lampes à décliner. Le front du docteur Crow se gonfla d'un labyrinthe de veines et son visage devint aussi rouge qu'une soutane de cardinal. Quand la lumière commença à se raffermir, Tycho donna un coup sec sur le couteau.

Alors que les gardes hésitaient et qu'Alonzo continuait à vociférer, l'alchimiste poussa un cri étranglé et toutes les torches, chandelles et lampes que contenait la salle s'éteignirent d'un coup.

— Voilà pour Giulietta.

Tycho trancha la gorge du docteur Crow. Il trouverait quelqu'un d'autre pour lui révéler ce que Giulietta avait subi. Alonzo, si nécessaire.

Au-dessus de lui, il entendit le grincement d'un arc qu'on tendait.

Tycho bondit dans les ténèbres, louvoyant entre les tables et les gardes de la Dogana pour se jeter sur le prince Frederick et le plaquer au sol. À côté d'eux, une femme cria. La flèche aveugle avait trouvé une cible.

Le prince Frederick se battait, pas très bien ni très efficacement, mais avec une détermination féroce. Il sanglotait de frustration plus que de terreur. Tycho lui happa les poignets et grogna :

— J'essaie de vous protéger.

Le prince s'immobilisa.

Stupide, mais capable de comprendre.

Une énorme chauve-souris s'engouffra par une fenêtre, frôlant une femme *cittadino* qui couina si fort que Tycho sursauta. L'animal décrivit un cercle autour de Tycho et Frederick avant de se figer en plein vol et de tomber maladroitement au sol.

— Eleanor ! cria Alexa.

La flèche destinée à Frederick saillait sous la poitrine de la jeune fille, le sang ruisselant lentement le long de sa longue robe de soie blanche. Elle tenta de se lever et retomba aussitôt sur sa chaise, une main sur la hanche, ne sachant si elle devait la retirer ou pas.

— Allumez les lampes, ordonna Alexa.

— Ma dame, nous essayons.

La salle était plongée dans le chaos. Les nobles se tenaient debout dans la pénombre, leurs poignards à la main. Alonzo s'époumonait sans relâche à l'intention des gardes. Un *cittadino* armé d'une pierre à feu s'efforçait d'allumer une chandelle, provoquant des étincelles ressemblant à de la magie de fête foraine.

Il serait si facile de tuer Frederick... *Giulietta n'aurait plus de prince à épouser*. Personne ne saurait ce qu'il avait fait. Enfin, sauf peut-être Alexa, si cette fichue chauve-souris était toujours dans les parages.

— Merci, dit Frederick.

— Partez, tant que vous le pouvez encore.

— Qui êtes-vous ?

— Tycho Bell' Angelo Scuro.

— Le, le... de Giulietta... ?

Tycho entendit le jeune homme déglutir.

— Retournez sur votre barge et faites très attention à vous. Il y a des gens ici qui ont grandement envie de vous tuer.

Il guida le prince le long de la salle obscure en direction de la porte des cuisines, lui indiquant les tables à éviter et l'endroit où enjamber le corps d'un archer. Une lampe brûlait au bout du couloir entre la salle et la cuisine. Avant de partir, Tycho vit un cuisinier indiquer son chemin à Frederick. Le prince n'était qu'un jeune garçon frêle et blond, qui tremblait comme une feuille et luttait de toutes ses forces pour ne pas avoir peur.

Puisqu'il sortit par la porte du Molo, le prince ne rencontra pas le duc Marco, Giulietta ni Rosalyn. Cette dernière montait toujours la garde auprès des deux autres, brandissant son poignard et montrant les dents... Elle fit un brusque signe de tête à Tycho, mais il posa les yeux derrière elle.

— Je savais que tu viendrais, dit Giulietta.

Les yeux d'Alexa passèrent de son fils à la jeune fille agenouillée sur le lit près de dame Eleanor. Vêtue d'une robe tachée de boue, elle tenait un couteau dans une main et ce qui restait des vêtements d'Eleanor dans l'autre. Sous le regard d'Alexa, la jeune fille jeta les loques sur le sol, porta la main au sang qui coulait sur les côtes de dame Eleanor, et parut hésiter.

— Qui est-elle ?

— M-mon amie.

Les pieds de la jeune fille étaient incrustés de terre, sa robe déchirée jusqu'aux genoux. Alexa ne savait même pas comment elle avait fait pour arriver à cet étage, jusqu'à l'ancienne chambre d'Eleanor et Giulietta. Elle supposa que Marco y était pour quelque chose.

L'être qui prêtait sa vision nocturne à Alexa, épuisé, dormait la tête en bas dans un placard de son bureau. Le choc qu'avait ressenti la duchesse à la vue de sa nièce blessée avait instantanément séparé son esprit de celui de la chauve-souris apprivoisée.

— Elle a quelque chose de...

Familier, allait dire Alexa.

Mais la jeune fille se tourna vers elle et lui jeta un regard hostile. Visiblement, la voix d'Alexa l'irritait, duchesse ou non. Elle saisit la flèche et en cassa la hampe, sans demander la permission.

— Bien j-joué, dit Marco.

Il était assis dans l'encadrement de la porte, les genoux ramenés sous le menton.

Il bloquait le passage aux domestiques, et seule Alexa avait osé l'enjamber. En lui suggérant d'un ton acide de libérer le passage, elle n'avait réussi qu'à lui faire secouer la tête d'un air de défi.

— J-j'attends.

— Quoi donc ?

— Les anges.

Le prince Frederick était en sécurité sur sa barge, ce dont Alexa se félicitait. Le seul événement plus grave que cet attentat contre la vie du prince aurait été qu'il réussisse. Elle essayait déjà d'imaginer la fureur de Sigismund lorsqu'il apprendrait ce qui venait de se passer. Elle serait certainement d'une violence extrême.

Il avait perdu Leopold, son fils aîné, lorsque ce dernier combattait au côté de troupes vénitiennes. Le second avait failli être assassiné au sein même de la cité. Il tiendrait Alexa et Alonzo pour responsables.

— Où est l'affreux docteur C-c-crow ?

— Mort, répondit la fille en haillons sans prendre la peine de se retourner.

Marco applaudit et demanda :

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout.

Elle n'ajouta rien et se mit à laver l'abdomen d'Eleanor, puisant de l'eau froide dans une cruche posée près du lit. Le sang qui gouttait des lèvres de la jeune blessée était aussi noir et visqueux que de la mélasse.

— La flèche est empoisonnée, déclara la fille.

Comment le sais-tu ? se demanda Alexa.

La duchesse se leva, s'approcha du lit, effleura le front d'Eleanor et inspira profondément. Elle

sentit une odeur aigre, bien plus intense que celle de la sueur. Alexa toucha du doigt le filet de sang et le goûta. Lorsqu'elle se retourna, la fille étrange la provoqua du regard, semblant presque défier la duchesse de se rappeler qui elle était.

— Ma petite...

Pourquoi Alexa avait-elle dit cela ?

La fille sourit, puis jeta un coup d'œil à Eleanor, et son bonheur s'évanouit. Dans ses yeux, Alexa lut tant de colère qu'elle en frissonna.

— Je connais les poisons, dit doucement Alexa.

— Je connais le sang.

Néanmoins, la fille se rendit à son expertise.

Le corps de dame Eleanor avait été empoisonné d'un mélange de belladone, d'aconit et de digitale. Quand la flèche serait finalement extraite, ils découvriraient que sa pointe avait été percée et les petits trous remplis de pâte toxique. Alexa en aurait mis sa main au feu.

Un instant plus tard, elles entendirent qu'on s'agitait dans le couloir.

Les sentinelles, à la porte, avaient tiré leurs épées, mais le nouvel arrivant les écarta d'une main comme s'il ne les voyait pas vraiment. Ses yeux étaient noirs, mouchetés d'ambre, et ses cheveux d'un gris lupin tressés en nattes que terminaient de petites bagues d'acier.

La fureur émanait de lui comme un halo orageux.

Alexa était soulagée d'être la seule à percevoir ces ténèbres chatoyantes. Il était vêtu de noir, à l'exception d'un pourpoint arborant la livrée des Millions jeté par-dessus son épaule. L'autre nièce d'Alexa marchait à ses côtés. Il tenait la main de dame Giulietta dans la sienne, d'une poigne si ferme qu'elle en avait les jointures toutes blanches.

La duchesse Alexa comprenait que ses gardes aient eu un moment d'hésitation.

Marco se leva pour étreindre sa cousine et lui chuchota quelque chose qui la fit rougir. Il regarda longuement Tycho puis abattit les mains sur ses épaules ; en cet instant, il ressembla à son père comme jamais, aussi loin que s'en souvienne Alexa.

— Sans cet homme, je serais m-mort.

— Marco...

— Croyez-moi, insista Marco.

Il lâcha les épaules de Tycho et entra dans la chambre dont il avait bloqué l'entrée à tous les autres. Arrivé devant la fille en haillons, il lui tourna le visage vers la lueur d'une lampe et sourit en voyant ses yeux.

— Je suis M-marco...

Il fit une pause.

— Rosalyn, dit la fille.

À cet instant, Alexa fut heureuse de porter un voile.

Lorsqu'elle fut remise de sa surprise, Marco souriait toujours, et deux personnes la regardaient fixement. Tycho, qui semblait dans l'expectative. Et Rosalyn.

— Mère, commença Marco. V-voici...

— Nous nous sommes déjà rencontrées.

— Vraiment ?

— Voici un an, environ. Il y avait eu un...

Les mots détenaient le grand pouvoir de définir le monde, et Alexa pensait parfois qu'ils l'écrivaient. Quoi qu'il en soit, ils avaient toujours un rôle à jouer.

— Accident n'est pas le bon terme. Quelque chose est arrivé qui n'aurait pas dû se produire.

Rosalyn... a été blessée. J'étais furieuse, surtout contre moi-même, pour ne l'avoir pas empêché.

— Mais elle va m-mieux, maintenant ?

— On dirait bien, oui.

Les yeux de la jeune fille brillaient d'un éclat sauvage. Cela dit, cet éclat se retrouvait dans les yeux de la plupart des enfants des rues, comme s'il s'allumait lorsqu'ils se blottissaient dans les caniveaux, livrés à eux-mêmes et à l'animal qu'ils étaient obligés de devenir pour survivre.

— Tu vas mieux, c'est vrai ? demanda Alexa.

— Je suis vivante.

La duchesse hocha lentement la tête.

Elle avait exigé cela de Tycho du temps où elle croyait qu'il deviendrait la Lame du duc. Elle lui avait demandé une armée d'êtres comme lui, des soldats pour défendre Venise dans sa guerre secrète contre les *Kriegshunde*. La cité ne pourrait survivre à une offensive de la même ampleur que celle lancée par Leopold le jour où Giulietta...

S'était enfuie, se rappela Alexa.

Sa nièce s'était enfuie pour échapper à son mariage avec le roi Janus de Chypre, et presque toutes les Lames avaient été tuées en l'espace d'une seule nuit afin qu'Atilo puisse la ramener saine et sauve. Cette destruction presque totale des Assassini était un secret dont la protection demandait beaucoup d'énergie à Alexa.

Elle avait aussi ordonné à Tycho de tuer le monstre de l'île au Mendiant.

Si elle ne se trompait pas, ce monstre se trouvait devant elle, et Tycho lui avait désobéi. Ou avait-il conclu que l'ordre de créer une armée annulait celui de détruire le monstre ? À moins, enfin, qu'il n'ait eu ses propres raisons d'agir ainsi.

— Du thé, dit-elle. Il me faut du thé.

Marco rit.

— Mais d'abord...

Alexa, imitant son fils, tourna le visage de Rosalyn vers la lumière. Elle contempla ses yeux. Alors que la fille se laissait doucement aller à son contact, Alexa s'aperçut qu'un enfant se cachait au fond de la bête, que quelque chose vivait à l'intérieur de ce qui avait été mort.

— Aidez Ellie, supplia Rosalyn.

— Vous êtes amies ?

La fille hocha simplement la tête.

La robe pleine de boue avait appartenu à Eleanor, ce qui expliquait qu'Alexa lui ait trouvé un air familier. Le bracelet qu'elle portait, une torsade sertie de lapis-lazuli, était un bijou que Giulietta avait donné à Eleanor lorsqu'elle s'en était lassée. À la vue du visage dévoré d'angoisse de Rosalyn, Alexa comprit que si le bracelet avait changé de main une nouvelle fois, c'était dans de tout autres circonstances.

— Tu étais au courant de cette amitié ?

Visiblement, dame Giulietta n'en avait pas la moindre idée.

— Rosalyn peut rester.

Les autres comprirent que par ces mots, la duchesse leur ordonnait de se retirer.

— Ma tante Alexa connaît la fille en haillons ?

— C'est une longue histoire, répondit Tycho.

— Mais comment ont-elles pu se rencontrer ? Et d'ailleurs, comment ta fille en haillons a-t-elle pu rencontrer Eleanor, et même se lier d'amitié avec elle ?

— Elle s'appelle Rosalyn, dit-il doucement.

Ils étaient assis près d'une fenêtre, à demi cachés par un rideau qui claquait dans la brise de cette fin de nuit. Ignorant le visage boudeur de Giulietta, Tycho fit courir une pierre à aiguiser le long de la *Wolfseele*. La pierre était incrustée dans un petit bloc de bois de cèdre.

— Non, vraiment, comment est-ce arrivé ?

Tycho haussa les épaules, fit glisser la pierre sur la lame et espéra qu'elle ne répéterait pas sa question, car il n'avait pas de réponse à lui donner. Par chance, les soins qu'il prodiguait à la *Wolfseele* détournèrent son attention.

— A-t-elle vraiment besoin d'être aiguisée ?

Sans lui en demander la permission, Tycho saisit un de ses cheveux roux et le fit passer sur la lame. Aussitôt, le cheveu tomba en deux morceaux.

— Cela plaît à l'épée.

Giulietta ricana.

Tycho lui envoyait sa foi. Elle ne doutait pas le moins du monde que tante Alexa disposait des antidotes aux poisons appliqués sur la flèche, que l'on trouverait des chirurgiens capables de la retirer proprement, et qu'Eleanor serait toujours la même après sa guérison.

Pour Giulietta, la vie ne pouvait pas se montrer mauvaise à ce point.

— Tu te rends compte que cela aurait pu être...

Giulietta se mit une main sur la bouche, l'air de se dégoûter elle-même.

— Quelle pensée méprisable. J'ai failli dire...

— Que cela aurait pu être toi ?

— J'allais dire que cela aurait pu être tante Alexa.

Dame Giulietta avait l'air honteux, une expression rare sur son visage ; Tycho n'était pas sûr de l'y avoir déjà vue.

— Eleanor est tout de même ma cousine. Quand ses parents... (Elle haussa les épaules.) C'est une histoire compliquée, mais sa venue ici aurait dû lui rendre la vie plus belle. Elle était heureuse de ne plus vivre chez elle, et moi...

Tycho attendit.

— Je ne voulais pas partager tante Alexa, alors j'ai passé mes propres chagrins sur Eleanor. Je ne sais même pas pourquoi tu es amoureux de moi...

— Giulietta...

— Je suis sincère. Elle est plus douce, plus jolie, plus gentille.

Tycho sourit.

— Elle n'est pas toi.

Dame Giulietta le prévint qu'il allait la trouver trop lourde lorsqu'il la souleva pour la poser sur ses genoux. Elle ne pesait presque rien. Dans les minutes qui suivirent, elle lui ordonna de surveiller ses mains, et il parvint presque à obéir.

Cela n'aurait pas été le cas un an plus tôt.

Une certaine maîtrise de lui-même le retenait de se nourrir des mourants ou de se transformer en présence de sang, comme dans la salle du banquet. Cette même maîtrise lui permit de garder les yeux sur la lagune et d'acquiescer à ce que Giulietta disait, même avec la main sur sa hanche et en la sentant remuer sur ses genoux. Son parfum était riche de contradictions.

Il pourrait dire tant de choses et devrait en taire tant d'autres. La plupart des histoires d'amour devaient être ainsi, si c'était bien de cela qu'il s'agissait. Son adoration pour Giulietta lui paraissait tout aussi compliquée que la situation du monde extérieur. Il faudrait apaiser la colère de l'empereur. Frederick était sur sa barge. Et Tycho était toujours officiellement un hors-la-loi.

Quand il le lui dit, Giulietta rit.

Visiblement, les ordres donnés aux nouvelles sentinelles postées devant la chambre d'Eleanor n'incluaient pas le fait que Tycho avait sauvé le prince Frederick, ni qu'il avait toute liberté pour circuler dans le palais. D'un autre côté, dans sa nouvelle tenue, il faisait un officier de la garde particulièrement intimidant.

— Monsieur, vous ne pouvez pas...

— Si, interrompit Marco. Il p-peut.

Alors que le duc s'arrachait du sol, Tycho se demanda s'il était le seul à avoir remarqué que son bégaiement et ses tics avaient presque disparu. Allaient-ils réapparaître le lendemain matin ? Giulietta lui avait parlé du changement de Marco, de la redoutable intelligence qu'il lui avait soudain révélée.

— N-nouveaux habits ?

— C'est temporaire. Giulietta me les a trouvés.

— Ils v-vous vont bien.

— Votre Altesse, on m'a parlé d'un prisonnier.

— Je c-crois qu'un homme a été capturé alors qu'il tentait de s'échapper.

— Puis-je l'interroger ?

— Bien sûr. (Marco eut un instant d'hésitation.) Je suis content que vous aimiez Giulietta. Elle a besoin d-d'être aimée. Mais vous serez g-gentil avec elle, n'est-ce pas ?

On aurait cru un frère et un ami s'inquiétant pour la petite sœur du premier. Pour le duc Marco, ses gardes n'existaient tout simplement pas.

— Vous voulez voir ma m-mère d'abord ?

Tycho hocha la tête.

Le duc frappa lui-même à la porte.

La chambre de la malade était envahie d'une fumée épaisse, étouffante, qui s'échappait d'un brasero où se consumaient des herbes. Lorsque Tycho entra, la duchesse baissa son voile et se retourna avec humeur. Quoi qu'elle ait pensé dire, elle se ravisa en voyant son uniforme et hocha seulement la tête.

— Ce n'est pas un mauvais déguisement.

Rosalyn était agenouillée près du lit d'Eleanor, tenant un bol et une éponge avec laquelle elle lavait la jeune fille allongée. Elle fit un geste pour couvrir la nudité d'Eleanor, mais la duchesse secoua la tête.

La blessée était encore bien proche de l'enfance.

Rosalyn, à ses côtés, n'était pas beaucoup plus âgée ; pourtant, la détermination avec laquelle l'une soignait l'autre était si adulte qu'elle leur donnait à toutes deux un air encore plus infantin.

Quand Tycho se retourna vers la duchesse, celle-ci le dévisageait.

— Il faut que nous parlions.

— Plus tard, ma dame. Je dois me rendre aux cachots.

— Pour dormir ? Tandis que votre apprentie risque...

La duchesse Alexa désigna la fenêtre du doigt. Lorsque le jour serait levé, Rosalyn serait à la merci de quiconque déciderait de tirer les rideaux ou d'ouvrir grand la porte pour laisser entrer le soleil. Mais Tycho avait l'intuition que la duchesse ne le permettrait pas.

— Je vais interroger le prisonnier, avec la permission de Marco.

— La permission de... ?

Tycho hocha la tête.

— J'attends de vous que vous me rapportiez vos conclusions.

Et j'ai l'intention de les rapporter à Marco... s'il est toujours le même demain. Sinon, c'est à vous que je m'adresserai.

En partant, Tycho entendit le déclic de la porte qu'on verrouillait. Il sut qu'Alexa protégerait Rosalyn du soleil et qu'elles demeureraient toutes les deux au chevet d'Eleanor. Les mêmes gardes étaient toujours à leur poste dans le couloir. Le duc Marco, lui, planté près d'une fenêtre, regardait les mouettes.

— Venise, commenta le duc en montrant du doigt les oiseaux qui se disputaient de la nourriture.

Il parut hésiter et s'armer de courage avant de poursuivre.

— Voulez-vous que je v-vous accompagne ?

— Non, Altesse. Je pense qu'il vaut mieux que j'y aille seul.

Bien des siècles auparavant, ceux qui avaient construit les cachots les avaient renforcés avec de la roche istrienne pour empêcher l'eau contenue dans le sol d'inonder les cellules. Malgré tout, l'humidité s'infiltrait entre les blocs de pierre, traversant un mortier censé être imperméable.

À Rome, les jetées de pierre qui s'avançaient sur le Tibre étaient toujours debout, mille ans après leur construction. Mais la formule de l'*opus signinum* s'était perdue. La version vénitienne de ce mortier s'en approchait cependant beaucoup, et le geôlier s'attendait à ce que Tycho s'émerveille de l'étanchéité de sa prison.

Tycho désigna du menton une porte verrouillée.

— L'obscurité est totale ?

— Absolue. Les murs sont assez épais pour soutenir les réserves, au-dessus.

— Et la lumière du couloir ?

Le gardien connaissait l'identité du visiteur. Ne sachant pas lire, il n'avait pu déchiffrer lui-même les affiches offrant mille ducats de récompense pour la capture de Tycho ; mais elles lui avaient été lues et montrées à l'église. À présent, le hors-la-loi se tenait devant lui, vêtu d'un uniforme de la garde ducale. Il était libre, sûr de lui, et attendait visiblement qu'on réponde sans sourciller à toutes ses questions.

— La lumière filtre-t-elle autour de la porte ?

— Un petit peu. Tout en bas.

— Vous avez des sacs de sable ?

Il en avait, bien entendu. Tous les bâtiments officiels de Venise en étaient pourvus afin de pouvoir se protéger de l'*acqua alta*, la marée haute qui inondait régulièrement la cité.

— Allez m'en chercher avant de partir.

— Mais, monseigneur, je pensais que vous auriez besoin de mon... (Il s'interrompit et posa les

yeux sur l'uniforme de Tycho.) Ça risque de ne pas être bien beau, là-dedans.

— Cela ne va pas être beau du tout.

Le ton calme de Tycho et la noirceur de son regard accentuèrent la nervosité du geôlier. Tycho percevait sa peur. Son esprit, déjà flétri par les années passées dans cet endroit, ne faisait que se racornir davantage.

— J'avais demandé un Crucifer Noir.

— Eh bien, ce n'est plus la peine qu'il vienne, maintenant.

Ces mots presque blasphématoires achevèrent le geôlier, aussi s'inclina-t-il bien bas et revint-il quelques instants plus tard courbé sous le poids de trois sacs de sable. Il prit ensuite congé et ferma la porte du couloir derrière lui. Tycho n'avait pas besoin que l'homme verrouille la geôle une fois qu'il serait à l'intérieur : le prisonnier n'irait nulle part.

L'air du cachot puait la merde répandue sur le sol humide, des siècles de souffrance s'agglutinaient sur les épais murs de pierre, et l'obscurité était totale. Enfin, elle le serait pour tout autre que Tycho. Il sentit quelque chose s'agiter en lui. La bête qu'il affamait depuis des jours secouait frénétiquement les barreaux de ses côtes, le sourire aux lèvres.

Tycho l'ignora.

— Je ne vous dirai rien.

Mamelouk, pensa Tycho. Ou grec, peut-être ? L'homme parlait un mauvais italien, avec la rudesse des gens du Sud.

— Croyez-moi, vous n'aurez pas le choix.

Le seul survivant du groupe d'assassins plissa les yeux pour tenter de percer les ténèbres. Son entraînement lui avait appris à déterminer la position de son adversaire, mais Tycho s'était déjà déplacé. Et même si l'homme parvenait à se libérer du solide bloc de bois où ses pieds avaient été cloués, rien dans son enseignement n'aurait pu lui permettre de doubler Tycho, ni le préparer à ce qui allait suivre.

— Je ne sais rien, de toute façon.

On se rapprochait déjà plus de la vérité, mais l'homme en savait davantage que ce qu'il croyait, et Tycho voulait tout, même ce que l'homme pensait ignorer.

— Je prendrai ce que vous avez.

Le plafond était voûté et les blocs de pierre d'une taille impressionnante.

Des esclaves, jugea Tycho. Des esclaves avaient sacrifié leur vie pour construire cet endroit. Leurs fantômes hantaient ces cachots bien avant que le premier captif n'y meure. Tycho examina ce qui l'entourait en se forçant à attendre, pour se prouver qu'il en était capable. Pendant ce temps, la terreur du prisonnier ne fit que grandir. L'homme s'attendait à de nouveaux sévices, mais pas au silence. Tous deux ouvrirent la bouche en même temps.

Le prisonnier pour supplier, Tycho pour se nourrir.

Tous les murs de la pièce s'illuminèrent, comme si le sol de pierre froide était couvert de braises. Les crocs de Tycho déchirèrent une chair qui se mit à se consumer. Des flammes dansantes se reflétèrent sur les murs luisants et étreignirent le corps de Tycho sans le brûler.

La petite cellule s'emplit de cris.

Des cris de douleur et de peur, et des cris de joie sauvage.

Tycho sentit sa cage thoracique se serrer dans sa poitrine, ses membres furent soudain envahis d'une douleur atroce. Il lui semblait qu'on lui broyait les os à coups de marteau pendant qu'un maître cruel lui faisait grimper un escalier de pierre sur ses genoux et ses coudes brisés.

La bête en lui se jeta contre les barreaux et il la repoussa. Elle gronda et montra les dents, tenta

de déchirer son esprit pour se libérer, mais Tycho ne se transforma pas. La chair qui s'était déchirée, les os qui s'étaient tordus lors de la bataille de Chypre restèrent intacts. C'était la plus grande victoire de sa vie, et nul autre que lui ne pouvait le savoir.

Le prisonnier était un espion byzantin, extrêmement bien entraîné et transportant des amulettes qui le protégeaient de la majorité des sorts de voyance. Même sans ses talismans, il s'était montré assez doué pour survivre plus longtemps que la plupart de ses compagnons.

Mille pièces d'or pour chaque femme Millionni morte, cinq mille pour Marco, cinq mille pour Frederick. Marco devait mourir le premier... L'homme aurait dû se méfier de ce travail. Sa famille allait lui manquer. Personne ne pourrait prétendre que Tycho n'était pas aussi doué qu'un Crucifer pour purger les péchés.

Voilà ce que Giulietta ne devait jamais voir.

Une cellule couverte de sang et la dépouille desséchée de ce qui avait été humain, autrefois. Et, prête à dormir toute la journée sur les dalles à côté de la première, une autre dépouille, qui craignait de ne plus être humaine depuis longtemps.

La barge de Frederick resta ancrée dans la lagune pendant une semaine après le désastreux festin dans la nouvelle salle de banquet. L'équipage ne quitta pas son bord. Les messages de la Dogana restèrent sans réponse. Lorsqu'il devint évident que le vaisseau ne bougerait pas de sitôt, Alexa y fit apporter du pain frais, du bœuf, des pommes, du vin, de la petite bière et trois de ses plus fidèles goûteurs.

Le prince lui fit parvenir un message d'une ligne. Il la remerciait de sa courtoisie et espérait qu'elle se portait bien. Alexa le soupçonna de l'avoir écrit lui-même.

Même ceux qui n'avaient entendu parler de l'attentat qu'à travers des témoignages de troisième ou quatrième main s'accordaient à dire que le prince attendait la réponse de son père à son rapport, envoyé juste après le festin. La cité attendait donc avec lui, et dame Eleanor restait suspendue entre la vie et la mort, fiévreuse et larmoyante, soignée par les meilleurs docteurs qu'Alexa avait pu trouver, et veillée par la jeune pauvre dont la duchesse avait ordonné qu'on la laisse entrer et sortir à sa guise.

La demeure de San Aponal avait été restituée à Tycho.

C'était la décision de Marco, ce qui avait redonné espoir à Alexa. Il bégayait moins, semblait plus sûr de lui et paraissait comprendre presque tout ce qui se passait autour de lui. Alexa s'était un peu attendue à ce que Giulietta reparte à Ca' Friedland : elle se demandait si Tycho la suivrait, et, le cas échéant, si elle-même devrait s'y opposer. Mais Giulietta couchait à Ca' Ducale, Tycho aussi, et Alexa se surprit à n'y voir aucun inconvénient.

Malgré tout, elle n'avait pas dormi depuis trois nuits et la fatigue commençait à se faire sentir. À force de survoler inlassablement la barge de Frederick en quête d'un détail qu'Alexa aurait laissé passer, son dragonnet était au bord de l'épuisement.

Quant à Néron, son énorme roussette noire, il était passé du statut de rumeur à celui de mythe. Il écumait la ville toutes les nuits, tournoyant au-dessus des marchés, zigzaguant le long de la Riva degli Schiavoni, à la recherche de l'information manquante. Alexa était certaine que quelque chose n'allait pas, et elle ne trouverait pas le sommeil avant de savoir quoi.

— Ma dame... ?

— De l'eau bouillante, ordonna-t-elle, dans mon bureau. Et apportez-moi de l'eau fraîche du baquet à pluie, du vin blanc et des fruits frais. Ensuite, vous pourrez retourner vous coucher.

Sa femme de chambre s'inclina et sortit de la pièce à reculons.

L'eau chaude servirait à faire du thé et l'eau froide à remplir la coupe de jade que son neveu lui avait offerte. Elle jetterait le vin après un verre seulement. Elle ne voulait pratiquer la voyance qu'avec les idées claires. Les fruits frais, enfin, étaient le seul aliment qu'elle prenait plaisir à manger dans cette cité. Quelques jours après son mariage avec Marco III, celui-ci lui avait suggéré d'apprendre à manger la même chose que son nouveau peuple. Il avait paru surpris qu'elle accepte de si bonne grâce, ignorant qu'elle avait déjà été clairement instruite de cette obligation.

Lorsque le thé fut prêt et la coupe de jade pleine, Alexa se pencha et demanda à voir ce qui l'avait privée de sommeil. Le dragonnet était roulé en boule à ses pieds, savourant un repos bien mérité. Néron boudait dans un placard. Alexa avait appelé le dragonnet *Dracul*, qui signifiait « petit dragon » dans la langue de sa mère.

— Montre-moi..., murmura-t-elle.

Elle s'attendait à voir des conspirateurs dans une taverne, des républicains réfléchissant à la manière de tourner le désordre actuel à leur avantage, ou un bateau approchant de la barge de Frederick, apportant un message qui lui compliquerait terriblement la vie. Mais tout ce que la coupe lui dévoila fut l'embouchure de la lagune, obscurcie par un épais brouillard. Ce brouillard n'avait en lui-même rien d'étonnant : les petits matins brumeux étaient courants à Venise en cette période de l'année. Mais qu'était-elle censée comprendre de l'image d'une langue de terre où personne, ou presque, ne se rendait jamais ?

Elle réfléchissait toujours à la question lorsque le brouillard commença à s'estomper. La manière dont il se dissipa la troubla.

La brume se fendit comme la mer Rouge, révélant une galère à trois rangs dont les rames superposées se soulevaient majestueusement au son feutré d'une timbale. Le vaisseau, immense, était muni d'un éperon bardé de cuivre qui perçait les vagues devant lui.

Alexa le reconnut immédiatement.

Au mât de *La Volonté de Dieu* flottait l'aigle à deux têtes surmonté d'une couronne sur fond écarlate. L'emblème qui ornait la poitrine de l'aigle était celui de l'empereur byzantin. Un vent violent gonflait la voile triangulaire, soufflant plus fort que partout ailleurs. Ses rames argentées portaient la galère sur les flots à une vitesse que leur nombre n'aurait pas dû permettre.

Un magnifique jeune homme aux cheveux blonds était appuyé sur la balustrade bleue, vêtu d'une robe bordée de la pourpre impériale. À son côté se tenait un grand homme mince, rasé de près et portant une simple robe blanche. Alexa ne pensait pas qu'Andronikos ait jamais été beau, mais il avait sans aucun doute toujours été impressionnant.

Des incrustations de lapis-lazuli ornaient la balustrade. La voile était en soie huilée et les rames recouvertes d'une fine couche d'électrum. Le brouillard finit par se dissiper totalement, révélant une flotte de guerre tout entière à l'embouchure de la lagune de Venise. Aucun bateau de commerce ne pourrait quitter le port face à un tel barrage, et aucun ne pourrait y entrer sans y être invité.

Alexa n'avait pas pressenti son arrivée.

Alors qu'une vieille femme, sur le rivage sablonneux, se retournait pour donner l'alarme, le grand homme mince prononça un mot, un seul. Dans le monde derrière ce monde, quelque chose remua.

Des ailes noires se déployèrent. Un espace infini et froid fut traversé tandis que le voile entre les mondes se déchirait, en un instant hors du temps. Sur la rive, la vieille femme porta la main à sa poitrine, sentant son cœur faiblir derrière ses côtes frêles. La mort la prit, un peu plus tôt seulement que prévu, et le vaisseau du seigneur Andronikos poursuivit sa route.

Le Conseil des Dix s'était réuni à la hâte, non sans raisons. On n'avait pas vu de prince byzantin à Venise depuis que la cité avait rompu avec Constantinople, six cents ans auparavant. De temps en temps, une princesse avait été envoyée dans un sens ou dans l'autre. Et, bien entendu, les Vénitiens avaient pillé Constantinople deux siècles auparavant. Mais une visite de l'un des fils de l'empereur, à bord du propre navire du souverain... ?

Dans une chambre en haut de Ca' Ducale, le Conseil étudiait le rapport du seigneur Roderigo. Les premiers gardes que l'on avait envoyés à *La Volonté de Dieu* étaient morts : leur barque, retrouvée flottant sur la lagune, avait rapporté leurs corps intacts, sans trace d'aucune violence.

Le seigneur Roderigo s'était ensuite déplacé lui-même.

Il était parti seul, portant son écharpe de capitaine de la Dogana et les atours qui seyaient à un noble vénitien. Pour la première fois depuis son entrée à la douane, il avait abordé un vaisseau

étranger en demandant la permission, au lieu de l'exiger.

On lui avait réservé un accueil poli, mais froid. Son principal interlocuteur, un grand homme mince, s'était présenté comme le tuteur du prince Nikolaos, bien qu'Alexa, au moins, sache qu'Andronikos était aussi le conseiller de l'empereur.

Le jeune homme qu'Alexa présumait être le prince Nikolaos, car il n'avait pas été présenté à Roderigo, était resté muet. Alors qu'il ne se pensait pas observé, son regard avait semblé dériver au-delà du flanc de *La Volonté de Dieu* en direction de Venise. Il n'avait pas semblé impressionné, plutôt déçu, comme s'il s'attendait à mieux.

— Et vous êtes sûr qu'ils ont mouillé sans l'aide d'un pilote ?

— Oui, monseigneur.

Le seigneur Roderigo s'inclina devant Alonzo. Ce détail inquiétait particulièrement le régent, ainsi que Roderigo et, supposait Alexa, le Conseil tout entier.

La lagune était la garantie de la sécurité de Venise. C'était la plus grande douve du monde, et l'unique raison pour laquelle Ca' Ducale se passait de fortifications. La flotte d'un ancêtre de Sigismund s'était autrefois échouée sur ses bancs de vase, et son armée avait été massacrée. Les barbares, venus vague après vague au fil des siècles passés, n'avaient jamais réussi à atteindre la cité.

La Volonté de Dieu était entrée sans l'aide de personne.

Si la fragile beauté de Ca' Ducale – avec ses murs rose et crème soutenus par de ravissantes colonnades de marbre sculpté et son élégant balcon surplombant la grande étendue de la lagune, dont on disait qu'il offrait la plus belle vue de toute l'Europe – représentait un message de défi, alors ils venaient de recevoir la réponse de l'empereur byzantin.

— Peut-être ont-ils enlevé un pilote, suggéra Alonzo.

Les pilotes n'avaient pas le droit de quitter Venise, et ceux qui essayaient étaient exécutés. La même sentence s'exerçait sur les souffleurs de verre. Cependant, il arrivait qu'un pilote soit enlevé. Il incombait alors aux Assassini de tuer le malheureux avant que quiconque puisse traduire son savoir sous forme de cartes. Mais les pilotes étaient accrédités, sous le contrôle d'une guilde, et pour l'heure aucun n'était porté disparu.

De plus, Alexa savait qu'ils n'avaient pas eu besoin de pilote.

Elle avait vu Andronikos seul sur le pont, à l'exception du jeune homme, et avait senti l'écho de sa magie s'intensifier alors qu'ils s'approchaient de la ville ; les vrilles de sa perception avaient exploré les flots pour discerner les endroits dangereux et ceux qui ne l'étaient pas.

Si Venise possédait cent îles, l'empereur byzantin en possédait mille, deux mille peut-être. La Grèce méridionale était un vrai labyrinthe de rochers battus par la mer. Le Basilius tirait son pouvoir de la Méditerranée elle-même, tout comme les *Kriegshunde* de Sigismund tenaient le leur des montagnes et des forêts. Pourquoi les gens croyaient-ils que Venise épousait la mer chaque année ? La ville avait besoin de toute l'aide disponible.

— Il faut qu'ils respectent la quarantaine. Ils sont...

Cette remarque ne pouvait émaner que du seigneur Corte, dont la peur de se voir transmettre des maladies par les étrangers lui valait une réputation peu flatteuse. Certes, son père avait survécu à la Colère de Dieu, lorsque la peste avait emporté plus de la moitié des habitants de Venise et ravagé l'Europe de l'Ouest avec la même ardeur qu'une armée mongole. Son anxiété était donc compréhensible, mais la virulence avec laquelle il l'exprimait, un peu moins.

— Ils observeront la quarantaine, promet Alonzo.

— Monseigneur, dit Roderigo. Andronikos refuse.

La pièce se remplit d'indignation.

— Leur mission est urgente. Et... (Le seigneur Roderigo déglutit avec effort : ce qu'il allait dire aurait du mal à passer.) Il garantit que *La Volonté de Dieu* n'est infectée d'aucune maladie.

— IL LE GARANTIT ?

Roderigo se tassa en entendant le ton du régent.

— Ce n'est pas tout, monseigneur. Une fois que le prince Nikolaos sera installé à Ca' Ducale, sa future maison, le seigneur Andronikos serait disposé à offrir ses services pour guérir dame Eleanor, qui, il l'a entendu dire, est souffrante.

— Sa future maison, Roderigo ? Nous n'accueillons pas d'invités ici. C'est une de nos règles de base : seuls les Millioni logent à Ca' Ducale.

Et les serviteurs, pensa Alexa. *Ainsi que, Dieu nous vienne en aide, Tycho*. À moins qu'Alonzo ne le considère déjà comme faisant partie de la famille, mais elle en doutait.

— Monseigneur..., ajouta Roderigo.

— Quoi ? rétorqua le régent d'une voix cassante.

— Il paraît certain que ses exigences seront respectées.

— Eh bien, vous allez devoir le persuader du contraire.

Le seigneur Roderigo avala sa salive.

Le petit dragonnet accomplissait le même travail que la roussette d'Alexa, mais il le faisait durant la journée, avec plus d'aisance, et en tirait des avantages inattendus. Autour du palais, on s'était si bien accoutumé à la présence du lézard chinois d'Alexa qu'il se voyait souvent offrir des friandises. Ces gens étaient loin de soupçonner que leur gentillesse ne passait pas inaperçue.

Nuit et jour, Néron et le petit dragonnet lui offraient le ciel. Elle devait cependant se projeter en eux pour voir par leurs yeux, et donc se trouver seule et isolée afin de se concentrer. Pour une duchesse, ce n'était certes pas une difficulté insurmontable. Mais le dragonnet lui offrait encore bien plus que cela.

Qu'elle ait alors possédé son esprit ou non, il se souvenait parfaitement de tout ce qu'il voyait, avec autant de précision que si elle avait été présente. L'avantage était indéniable : elle disposait d'une paire d'yeux supplémentaires là où son propre regard était absent. L'inconvénient était qu'elle ne pouvait récolter ses souvenirs que plus tard, lorsque le dragonnet et elle se trouvaient réunis.

La grande valeur des deux présents du khan des khans était à la fois flatteuse et inquiétante. Beaucoup plus inquiétante maintenant qu'elle mesurait tout le pouvoir du dragonnet. La première semaine, avant que leurs deux têtes ne se frôlent et qu'elle ne tressaille sous ce flot soudain de souvenirs, elle ne l'avait pas cru plus exotique que sa chauve-souris.

Elle n'avait pas encore trouvé comment l'introduire sur *La Volonté de Dieu* lors de la prochaine visite de Roderigo, et cela la préoccupait beaucoup.

Finalement, elle le fit simplement survoler le vaisseau d'Andronikos de loin et se poser sur le gréement au moment précis où le bateau de Roderigo rejoignait la galère. Par précaution, elle lui suspendit aussi des amulettes au cou. À la façon dont le dragonnet se rengorgeait, elle pressentit qu'elle aurait du mal à les récupérer.

Ce fut bien le cas.

Cependant, ces quelques bijoux déjà affaiblis lui parurent un prix raisonnable à payer en échange de la vague d'événements qui se déversa en elle lorsqu'elle pressa son front contre celui du dragonnet. À la différence de celui-ci, elle comprenait ce qu'il ne faisait que voir.

Le pont de *La Volonté de Dieu* était d'une immobilité de marbre, alors que tous les autres bateaux de la lagune tanguaient sous la poussée des vagues. Ses voiles, naguère gonflées par des vents qui n'existaient pas, étaient à présent paisiblement enroulées sur elles-mêmes alors que celles du bateau de Roderigo claquaient au rythme des bourrasques de l'après-midi. Roderigo avait abordé seul et sans armes, et à première vue, personne n'en braquait sur lui.

Peut-être Andronikos croyait-il Venise trop apeurée pour que Roderigo représente un quelconque danger. Ou peut-être n'imaginait-il pas qu'on puisse être assez fou pour attaquer le fils de l'empereur. Pendant un instant, Alexa regretta de ne pas avoir accepté le plan d'Alonzo, qui était de faire assassiner Nikolaos par Roderigo, ne serait-ce que parce que son échec aurait coûté au régent l'un de ses plus puissants alliés à la cour.

Le seigneur Andronikos s'amusait de la nervosité de Roderigo.

Comme Alexa s'y attendait, son amusement ne survécut pas au message porté par le Vénitien. L'argument selon lequel les Millionari ne pourraient accueillir le prince Nikolaos à Ca' Ducale sans accorder le même honneur à Frederick le rendit même fou de rage.

— Vous ne pouvez pas les comparer.

Aux oreilles d'Alexa, cela sonnait comme un ordre. Un ordre assené avec une telle assurance que même Roderigo comprit qu'Andronikos n'était pas seulement le tuteur du prince.

— Monseigneur...

— Les Électeurs allemands ont-ils choisi Sigismund ? Non, ils étaient simplement trop terrifiés pour refuser. Et un chef élu par trois archevêques et cinq princes vous paraît-il légitime ? C'est Dieu qui désigne le Basilius, depuis mille ans.

Il avait fallu des siècles aux Byzantins pour reconnaître au Saint Empire romain le droit de porter le nom d'empire. La fureur d'Andronikos aurait peut-être duré plus longtemps si Roderigo n'avait pas mentionné l'endroit où Venise se proposait d'installer Nikolaos.

— Dans la propre demeure de dame Giulietta ?

— Oui, monseigneur.

— Vraiment ? s'enquit une nouvelle voix. Le palais qui appartenait auparavant à Leopold Zum Bas Friedland ?

Ainsi, Nikolaos avait suivi leur conversation...

Alexa l'avait cru trop occupé à rajuster son armure.

Beau, vaniteux, sans doute tout à fait conscient de son pouvoir de séduction sur les jeunes filles qu'il rudoyait... Alexa avait déjà rencontré des hommes tels que lui. La plupart cachaient leur peur d'aimer les autres hommes derrière un mépris agressif envers les femmes. Les mœurs de son propre peuple étaient plus simples. L'*anda*, la coutume des frères de sang, permettait aux jeunes hommes ces amitiés farouches. Même le grand Gengis Khan s'était ainsi uni à son ami d'enfance Djamuqa.

— Oui, Altesse. L'ancienne demeure de Leopold.

— Nous l'acceptons.

Le grand homme mince au côté de Nikolaos fronça les sourcils mais fit un signe de tête en direction du prince pour indiquer qu'il acceptait sa décision.

— Je veux le lit de Leopold, décréta le prince Nikolaos.

— Altesse, je présume que c'est là que dort dame Giulietta.

— Je serais ravi de l'y retrouver.

Avec un coup d'œil à son tuteur, le prince marmonna quelque chose dont Alexa saisit deux mots : « plus agréable ». Andronikos réprima son dégoût lorsqu'il se souvint que Roderigo les observait.

— Et l'Allemand ?

— Nous proposerons à Frederick une demeure appartenant à Alexa.

— Vous pouvez vous retirer, dit Andronikos comme si c'était lui qui avait convoqué le capitaine de la Dogana.

Il regarda le grèvement d'un air agacé.

— La prochaine fois, dites à votre duchesse de garder ses yeux pour elle.

— Vous lui avez proposé... quoi ?

La duchesse Alexa continua à s'occuper de sa chandelle.

La fin d'après-midi s'était muée en début de soirée tandis qu'elle attendait que Giulietta réponde à sa convocation. Durant ces quelques heures, le vent du sud-est avait arrosé d'embruns la Riva degli Schiavoni et trempé ceux qui s'agglutinaient, silencieux, pour contempler *La Volonté de Dieu*, la plus grande galère qu'il leur ait jamais été donné de voir.

À présent, sa nièce était là, et elle l'avait rarement vue aussi furieuse. Apparemment, savoir Venise acculée par les puissances combinées des Byzantins et des Allemands ne l'inquiétait pas outre mesure.

Quelques individus fantasques murmuraient qu'ils voyaient la flotte byzantine ancrée à l'embouchure de la lagune. Alexa en doutait. Elle-même arrivait à peine à la distinguer depuis le célèbre balcon ouvragé de Ca' Ducale, à l'aide de la longue-vue en cuivre et peau de son mari. Cinquante vaisseaux, chacun muni de trois rangs de rames.

Les galères étaient sans aucun doute armées de feu sorcier, de soldats aguerris, d'archers émérites, et de ces énormes arbalètes capables de harponner les vaisseaux ennemis. Elles surpasseraient aisément les galères vénitiennes en termes de vitesse si les esclaves maniaient correctement leurs rames. Alexa espérait que la profondeur de leur quille les rendait difficiles à manœuvrer.

Au-delà de tout cela pesait une menace encore plus grande.

Les artificiers byzantins étaient en train d'assembler une plate-forme flottante à partir de pièces que leur fournissaient des navires de transport stationnés derrière la flotte. Si Alexa ne se trompait pas, ils construisaient un plateau d'où leurs canons pourraient bombarder Venise jusqu'à ce qu'elle se rende, au cas où elle refuserait de préférer Nikolaos à son rival allemand.

La situation n'aurait pas été si critique si la plus grande partie de la flotte vénitienne n'avait pas été coulée dans la bataille au large de Chypre. Alexa aurait dû se douter que les empereurs byzantin et allemand agiraient au premier signe de faiblesse.

Nous sommes en mauvaise posture, Giulietta, voulait-elle dire. *J'ai besoin de ta coopération.*

Alexa se demanda à quoi pensait sa nièce raide de fureur devant elle. Plutôt que de lui poser la question, elle dit :

— Viens donc voir leur flotte.

Viens donc voir... ? C'était ridicule.

— Je n'ai pas envie d'aller voir cette fichue flotte.

Tante Alexa soupira.

— Ma petite, dit-elle, il faut bien que nous logions le prince Nikolaos quelque part. Et tu ne te sers même plus du palais.

— Ce n'est pas à vous d'offrir l'usage de Ca' Friedland. Il appartenait à Leopold. À présent, il m'appartient. Vous n'avez aucun droit d'en disposer.

Giulietta sentit tout son corps se crispier de colère.

— Ma petite...

— Et arrêtez avec vos « ma petite ».

Giulietta jeta un regard hargneux à ces satanés vaisseaux sur la lagune.

Elle vit la barge à haute proue de Frederick, de style nordique, au-dessus de laquelle flottait un aigle noir sur fond rouge sang, et la trirème dorée de Nikolaos, si étincelante qu'elle ferait passer le *bucintoro* de Marco pour un bateau à excréments. Elle les détestait tous les deux.

Elle détestait tout ce qu'ils représentaient.

Sur le bureau de sa tante se trouvaient des lettres des deux empereurs. Tous deux exigeaient qu'elle épouse leur fils. Tous deux prétendaient avoir primauté de droits sur l'héritière de Venise, insistaient sur les liens ancestraux qui les unissaient à la cité, mentionnaient les nombreux avantages qui accompagneraient ce mariage, et ne faisaient que sous-entendre ce qui arriverait si leur demande était rejetée.

Giulietta se savait prise au piège.

Elle n'était pas idiote. Elle avait toujours su qu'elle était un atout, un élément de négociation. La mort de Leopold était pourtant censée la délivrer de tout cela.

Le Conseil des Dix lui avait offert un sursis en annonçant avoir besoin de deux jours pour évaluer les mérites des deux prétendants. Leur décision serait annoncée le surlendemain matin. Étant donné qu'en choisir un ferait de l'autre un ennemi, qu'une flotte byzantine attendait à l'embouchure de la lagune et que l'armée de Frederick campait sur le continent, ils n'étaient pas faciles à départager.

Ils ne pouvaient qu'espérer que le pouvoir de l'un contrebalancerait la menace de l'autre. Finalement, il incombait à Giulietta de choisir celui qu'elle préférait, et Venise « *subirait les conséquences de son choix* ».

Comment tante Alexa pouvait-elle dire une chose pareille ?

Le régent leur avait abandonné cette partie de la discussion, arguant que les deux femmes seraient plus à l'aise pour aborder ce délicat problème en son absence. Le seul point sur lequel elles étaient tombées d'accord était leur mépris pour sa lâcheté.

— Tu dois choisir.

— Non.

— Giulietta, écoute-moi...

— Pourquoi vous écouterais-je ?

Giulietta se retourna brusquement et braqua sur sa tante un regard plein de rage, redirigeant vers elle la haine ressentie contre les deux vaisseaux.

— C'est vous qui m'avez fait enlever.

Elle prononça chaque mot froidement, délibérément, chacun d'eux claquant telle une gifle.

Alexa se figea.

Lorsqu'elle s'anima à nouveau, ce fut pour relever son voile et regarder Giulietta droit dans les yeux, comme pour la défier de mentir.

— Qui t'a dit cela ?

— Tycho.

— Un jeune homme dangereux. (Alexa fit la moue.) Mais tu as d'abord refusé de le croire, bien sûr. Car pourquoi t'aurais-je fait enlever... ?

Le son de sa voix la faisait paraître bien plus âgée que d'habitude.

— Oui, pourquoi aurais-je fait enlever ma nièce préférée la veille de son départ, alors qu'elle s'apprêtait à quitter Venise, en larmes, pour s'engager dans une union haïssable, avec un homme qu'elle devrait tuer après avoir couché avec lui ?

Giulietta sentit les larmes lui piquer les yeux.

— Vous saviez que j'étais malheureuse ?

— Le palais entier le savait. Mais moi, j'ai décidé d'agir. Je ne pouvais pas te le dire parce que j'avais besoin que tu sois triste. Si ton chagrin avait subitement disparu, Alonzo se serait douté de quelque chose. Je ne pouvais pas prendre ce risque.

— Pourquoi n'avez-vous pas...

— Je viens de te le dire. Mon plan était loin d'être mauvais, d'ailleurs. Des mercenaires déguisés en Mamelouks. Un pavillon dans le jardin mongol, que mon époux m'avait offert à notre mariage, devait te servir de cachette. Mon ancienne femme de chambre devait prendre soin de toi.

— Je suis désolée, dit Giulietta.

Elle se remémora cette femme mourant pour la protéger, tout comme son mari.

— Leopold les a tués.

— Je sais.

— Il s'apprêtait à me tuer, moi aussi.

Elle voulait en dire plus, mais ne savait comment le formuler. Tante Alexa, cependant, était disposée à patienter jusqu'à ce qu'elle ait rassemblé son courage et retrouvé sa langue.

— Il a dû penser que, vivante, je vaudrais davantage, dit-elle enfin.

— Peut-être les choses étaient-elles plus compliquées que cela.

Dame Giulietta ne tint pas compte de sa remarque.

— Il m'a gardée prisonnière dans une pièce à l'étage, jusqu'à mon évvasion le soir... le soir où vous avez capturé Tycho.

En contemplant le visage découvert de tante Alexa, Giulietta se rendit compte de tout ce qu'elle-même passait sous silence, tout ce qu'elle savait mais n'osait pas lui révéler. Elle avait grandi. Pas autant qu'elle ne l'avait cru, peut-être pas autant qu'elle ne l'aurait dû, mais elle avait grandi tout de même. En devenant mère.

C'était la seule lumière qui ne cessait jamais de briller dans les ténèbres.

— Tu penses à Leo ?

Dame Giulietta hocha la tête.

— Tu comprends maintenant ce que je ressens envers Marco. À chaque fois que je le regarde, je vois toutes les faiblesses de son père et aucune de ses forces. Cela me brise le cœur... Peux-tu me dire, à présent, qui est le père de Leo ?

Dame Giulietta secoua la tête.

— Dans le laps de temps entre le premier enlèvement et l'attaque de Leopold, tu as rencontré le père de ton enfant ?

— Non, je l'avais rencontré avant.

— Tycho ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Cette tension entre vous. Il s'est approprié ton âme. Le premier amant d'une jeune fille...

— Tycho n'est pas le père de Leo.

— Alors qui est-ce ? demanda Alexa d'une voix tranchante.

— Je ne peux pas le dire.

— Giulietta...

— Je ne peux pas le dire. Ne comprenez-vous donc pas ?

Giulietta se débattit lorsqu'Alexa attrapa son visage pour le tourner vers la lumière de la bougie. Ce qu'elle y découvrit la laissa si interdite qu'elle relâcha son emprise, fronçant à peine les sourcils quand Giulietta repoussa violemment sa main. En un éclair, Giulietta fut devant la porte, sans même prendre le temps de saluer Néron, suspendu au cadre d'un tableau.

- Attends, la pria sa tante.
- Je retourne dans la chambre d'Eleanor.
- Je peux demander à mes gardes de t'empêcher de partir.
- Je peux appeler à l'aide.

Derrière la fenêtre, les ténèbres s'étiraient sur la lagune.

— Et vos gardes mourront, car Tycho viendra. Où que je sois. Où qu'il soit. Il viendra.

— Demande à Tycho de te parler du prisonnier qu'il a interrogé.

— Quel prisonnier ?

— Avant de t'éprendre trop profondément de lui, demande-lui ce qu'il a fait au dernier des assassins, après le banquet en l'honneur de Frederick. Et souviens-toi que c'est là l'homme dont tu es amoureuse. Tu serais plus heureuse avec Frederick. Moins avec Nikolaos, même si nous pourrions toujours le faire assassiner plus tard.

— Je n'ai pas l'intention...

— Écoute-moi ! ordonna Alexa. La flotte byzantine bloque l'accès à la lagune. L'armée de Sigismund contrôle les rives du continent. La faim tourmente déjà les pauvres de la ville. Combien de temps penses-tu que nous puissions tenir ?

Giulietta haussa les épaules.

— Je me bats depuis des années pour préserver l'indépendance de cette cité, poursuivit la duchesse. Mais ce n'est plus possible, et bien que cela me désole de l'avouer, ton oncle Alonzo est d'accord avec moi. Il penche légèrement en faveur des Byzantins. En ce qui me concerne, je hais équitablement les deux empires. Frederick fera un meilleur époux, et le père de Nikolaos, un allié moins exigeant.

— Tante Alexa...

— La décision t'appartient. Le sort de Venise est entre tes mains.

— Et qu'a fait Venise, s'enquit Giulietta, lorsque mon sort était entre ses mains ?

Elle se félicita de réussir à ne pas claquer la porte.

— Ma dame...

— Quoi ? répondit-elle, irritée.

— Sir Tycho est à l'intérieur.

— Alors laissez-moi entrer immédiatement.

Le jeune garde remua nerveusement sous son regard, hésitant à protester de nouveau. Il se contenta de dire :

— Oui, ma dame.

Désormais, il circulait autant de rumeurs sur Tycho qu'il y en avait eu sur le docteur Crow, et la plupart étaient tout aussi fausses. Quand le garde détourna les yeux en ouvrant la porte, Giulietta pensa qu'il avait peur de Tycho. En réalité, il avait sans doute peur d'être témoin de la scène qui se déroulait dans la chambre.

— Tycho...

Un couple à demi nu était allongé sur les draps.

Rosalyn se tenait au pied du lit, le visage tendu, les poings serrés. Eleanor était nue à l'exception de son bandage, qui était à nouveau rouge de sang. Tycho ne portait que son haut-de-chausses, et il serrait la blessée dans ses bras.

Ses muscles avaient la blancheur de l'albâtre, son torse l'éclat du marbre après la pluie. Le désir transperça le corps de Giulietta, et elle s'avança.

— N’approchez pas, gronda Rosalyn.

Tycho avait passé un bras autour d’Eleanor et pressait son corps contre le sien. Il lui caressait doucement la joue, embrassait son front et lui susurrait des mots étranges. Giulietta ignorait comment Rosalyn pouvait endurer ce spectacle.

— Il chante pour l’éloigner du précipice. C’est un esclave de la race de ses ennemis qui lui avait appris à le faire. Les Skaélingar connaissent ces choses-là.

Giulietta se rapprocha encore un peu, et cette fois, Rosalyn la laissa faire. Elle découvrit que la jeune fille disait la vérité. Tycho chantait des mots étranges, aigus, et son visage était empreint d’une concentration surnaturelle qui fascina Giulietta.

— Je ne pense pas qu’il ait assez de pouvoir.

— Pour faire quoi ? demanda Giulietta.

— Pour convaincre Ellie de vivre.

— Comment vous êtes-vous rencontrées ?

Giulietta voulait dire : « Comment as-tu rencontré ma dame de compagnie, et pourquoi n’étais-je pas au courant ? » Mais Rosalyn crut qu’elle parlait de Tycho.

— J’ai tiré le corps de Tycho du Grand Canal.

— Son corps ?

— En échange, il m’a ramenée d’entre les morts.

Dame Giulietta se signa, par habitude. Elle avait passé sa vie à se signer pour éloigner le mauvais sort, à la mention de catastrophes, quand quelqu’un disait quelque chose qui la choquait. Elle ne savait pas réellement pourquoi. De fait, elle avait dans sa vie fait bien des choses sans vraiment savoir pourquoi.

— Je suis désolé, dit Tycho.

Ayant reposé Eleanor sur le lit, il la recouvrit à moitié d’un drap fin et se tourna vers Rosalyn.

— Parfois, cela réussit, se contenta-t-il d’ajouter.

La sueur faisait luire sa peau d’albâtre, lui conférant une ressemblance troublante avec une statue funéraire. Quand il retourna se placer au-dessus d’Eleanor, Giulietta s’aperçut que l’on pouvait dire la même chose de sa cousine, et elle eut envie de pleurer.

— Elle est mourante, dit Rosalyn.

— Ma tante a un nouvel alchimiste.

— Pas aussi bon que le précédent, répondit Tycho. Il n’a pas grand-chose à suggérer.

— Alors il ne fera pas long feu. Tante Alexa aime les réponses, pas les problèmes. S’il échoue à guérir Eleanor, elle se débarrassera de lui.

— Même ta tante ne peut rien faire pour arrêter cela.

— Mais toi, tu peux ! hurla presque Rosalyn.

— Il vient d’essayer, dit doucement Giulietta. (Un ton surprenant, dans sa bouche.) Et il n’a pas réussi non plus. Tu as bien vu qu’il faisait de son mieux.

— Je ne parle pas de chansons pour la convaincre de rester.

Rosalyn parlait d’une voix enflammée et Giulietta devina que quelque chose s’était libéré en elle, quelque chose qui y était resté enfermé toute sa vie.

— Je parle de la laisser partir, puis de la ramener.

Elle ne suggère quand même pas...

— Il l’a fait pour moi. Il peut le faire pour elle. Il a une dette envers moi... Je l’ai tiré du Canalasso. Sans moi, il serait mort.

Rosalyn tremblait, les épaules voûtées sous la vieille robe d’Eleanor. Quand Tycho la regarda,

Rosalyn leva la tête et soutint fièrement son regard. Mais même Giulietta pouvait lire la panique dans ses yeux.

— Rosalyn..., dit Tycho.

— Je n'ai jamais aimé personne de ma vie. Ni jamais eu personne pour m'aimer. Oh, on m'a utilisée. (Elle regarda Tycho d'un œil furieux.) Mais personne ne m'a aimée, jusqu'à...

Giulietta, dans un réflexe fort peu conforme aux habitudes des Millionni, se surprit à étreindre la jeune fille en pleurs. Elle la serra si fort que celle-ci s'effondra entre ses bras.

Tycho les laissa seules.

— Attends-moi...

Tycho se retourna. Il aperçut les gardes s'efforcer de ne pas voir la princesse qui se précipitait à sa poursuite, dans l'escalier de marbre menant au rez-de-chaussée et à la fraîche obscurité du dehors.

— J'ai une question, dit-elle.

— Je t'écoute.

— Pas ici...

À cet instant, il se souvint qu'elle était à peine plus âgée qu'Eleanor, et que cette dernière était encore presque une enfant. Il se rappela ensuite ne pas être beaucoup plus vieux lui-même, et se demanda comment il avait pu l'oublier.

— Je partais marcher.

Giulietta hésita, et Tycho comprit qu'il n'irait pas marcher, finalement. Elle ne voulait ni l'accompagner, ni rester là, et il prit conscience que cet escalier, sur lequel les gardes et les serviteurs passant dans la cour s'efforçaient tous de ne pas lever les yeux, ne lui semblait pas l'endroit idéal pour discuter.

— Où est Leo ?

— Tu veux le voir ?

Tycho acquiesça et elle sourit à travers ses larmes.

Il remonta l'escalier à sa suite. Ils passèrent sous une arche et empruntèrent un étroit couloir, puis un escalier plus petit menant à l'étage supérieur. De vieilles tapisseries ornaient les murs le long des marches. Sur l'une d'elles, un garde mongol escortait une chaise dorée aux rideaux rouges. Le prince qui la précédait portait une bannière ornée de longs crins de cheval.

— Alexa ?

Giulietta hocha la tête.

— C'était encore une enfant.

— Elle n'a pas eu le choix ?

— C'est très rare, d'avoir le choix. Tu le sais bien.

— Je suis né esclave, lui rappela Tycho. Je n'ai jamais su ce qu'était le choix. Ni le mariage, d'ailleurs. Les femmes se couchaient quand on le leur ordonnait. Les garçons aussi. Tuer un esclave n'était pas un meurtre, en forcer un n'était pas un viol.

— Tycho...

— Même à nos propres yeux, nous n'étions pas des hommes. Les chiens de chasse avaient plus de valeur que nous.

Il haussa les épaules. Il ne trouvait toujours pas cela étrange : après tout, l'entraînement des chiens de chasse durait plus longtemps.

La chambre de Leo jouxtait celle de Giulietta. En les voyant entrer, la femme assise sur une chaise près du berceau se leva à la hâte.

— Ma dame...

— Ne vous inquiétez pas. Je voulais juste...

La femme s'empara d'un pot de chambre, le couvrit d'un linge avant de passer près d'eux, les gratifia d'une petite révérence et s'enfuit.

— Lequel de nous deux la terrifie à ce point ?

— Les deux. Mais quand moi, je pourrais la faire fouetter, toi... (Giulietta prit une grande inspiration.) Je dois savoir. Qu'as-tu fait au prisonnier ?

Comment donc es-tu au courant de cela ? se demanda Tycho.

— Alors ? insista-t-elle.

— Je l'ai délivré.

— De quoi ? s'enquit Giulietta.

Elle souleva son enfant, porta la main aux boutons qui fermaient son décolleté, puis parut hésiter.

— De la vie. Veux-tu que je m'en aille pour te laisser nourrir Leo ?

— Il est presque sevré... Et je ne sais pas vraiment qui de nous deux trouve le plus de réconfort dans l'allaitement. Peut-être nous consolons-nous mutuellement. (Elle laissa retomber sa main.) Parle-moi donc du prisonnier, car ma tante croit que je dois savoir la vérité.

Alexa changerait-elle de camp ?

Tycho sentit des sables invisibles se mouvoir sous ses pieds.

Il savait n'avoir jamais eu qu'un petit rôle à jouer dans les desseins d'Alexa. Mais il avait tout de même cru qu'ils posaient tous deux le même regard amer sur le monde.

Il pourrait mentir à Giulietta, bien sûr. Cependant, le mensonge le dérangeait. L'esclave qu'il avait été aurait jugé cette subtilité ridicule, s'il avait su alors ce que « subtilité » et « ridicule » signifiaient.

— J'ai pris une âme, je crois. Ou peut-être que je l'ai libérée.

— Je ne suis pas sûre que cela m'aide beaucoup. Qu'as-tu fait ? martela Giulietta.

Tycho le lui raconta. Lorsqu'il eut terminé, son visage était blême et elle serrait Leo si fort qu'il craignait qu'elle lui fasse mal. Ses larmes s'étaient taries et elle paraissait plus âgée, comme si ses paroles avaient volé les derniers vestiges de son enfance.

— Tu t'es nourri de son sang ?

— Son sang m'a offert des réponses.

— Ravie de l'entendre, répliqua-t-elle d'un ton dur. N'y avait-il pas un autre moyen ?

— Sous la torture, les hommes mentent. Ils disent ce qu'ils pensent pouvoir te plaire et inventent des complots qui n'existent pas. Ils avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis. Je voulais la vérité.

— Pourquoi ?

— Parce que l'armée de Sigismund campe sur le continent et qu'il y a une flotte byzantine à l'embouchure de la lagune.

— On croirait entendre ma tante.

— Votre cité est bloquée des deux côtés.

Sa voix était aussi dure que celle de Giulietta, et les paroles qu'il prononça ensuite résonnaient d'amertume.

— Deux princes désirent t'épouser et l'un d'eux va être déçu. À moins, crois-tu, qu'ils soient d'accord pour te partager ?

Au son de la gifle de Giulietta, Leo se mit à pleurer.

Une fois l'enfant calmé, Tycho quitta sa place près de la fenêtre.

— J'en souffre, dit-il. Tu le sais. Deux hommes qui ne t'aiment pas peuvent t'avoir avec la bénédiction de tous, mais celui qui t'aime, non.

Dame Giulietta ne protesta pas lorsqu'il lui prit son enfant des bras. Elle s'attendait apparemment à ce qu'il repose Leo dans son berceau. Au lieu de cela, Tycho défit les langes qui

l'emmaillotaient.

— Tu comprends ce que signifie sa cicatrice ?

— Il est *Kriegshund*.

— Exactement. L'héritier de Leopold en toutes choses...

Elle hocha la tête en l'entendant répéter les mots prononcés par Leopold dans la chapelle, le jour de leur mariage. À la vue de ce hochement de tête, et au souvenir de Leopold lui demandant, à lui, s'il était le père du bébé, Tycho sentit une partie du casse-tête s'imbriquer dans son esprit. Leopold avait dû demander à Giulietta l'identité du père de l'enfant, et elle ne la lui avait pas donnée non plus.

— C'est la magie qui t'empêche de révéler le nom du père de Leo ?

Elle acquiesça.

— Hightown Crow ?

— Il était là quand mon fils a été conçu. Pour s'assurer que Leo serait un garçon. Ils ont dit qu'il fallait que je donne un fils à Janus.

— Ils... ?

— Oui, répondit-elle. Ils.

La nuit de noces des mariées nobles était toujours publique sur le continent italien, mais cette tradition, destinée à prouver la validité du mariage, avait été abandonnée par Venise bien des années plus tôt. Un souvenir s'imposa à Tycho, celui du père prieur disant : « *Je perçois du sang Millioni dans ses veines.* » Ces mots ne l'auraient pas alerté si dame Giulietta n'avait pas semblée si désespérée, devant lui, à cet instant.

— Ils t'ont fait coucher avec Marco ?

— Avec Marco, j'aurais pu le supporter. Et je n'ai « couché » avec personne.

D'une main, Tycho balaya les cruches qui encombraient une table près d'eux. Le fracas qui en résulta fit taire les conversations dans le couloir. Puis il sortit sa dague et la planta dans le bois.

— Si tu ne peux pas le dire, alors grave-le là-dessus.

Il la vit saisir la poignée d'une main tremblante, qui pâlit lorsqu'elle libéra l'arme. Elle grava « Alonzo » sur la table sans se donner le loisir d'hésiter. Et avant que Tycho ne puisse réagir, elle affirma :

— Je n'épouserai aucun des deux. Je l'ai clairement fait savoir à tante Alexa.

— Le contraire m'aurait étonné.

— Je suis sincère.

— Je sais.

— Bien, approuva Giulietta. Parce que c'est toi que je vais épouser.

Bon, pensa Giulietta en s'enfonçant dans l'oreiller, le souffle court. *C'était...* Elle ne savait pas quel mot employer. *Inattendu* ? Tycho était penché au-dessus d'elle dans la semi-pénombre. Sur son visage, la lueur de la bougie livrait bataille à l'ombre. Pendant l'acte, elle avait été maladroite, et lui étonnamment doux. Elle n'avait connu ni l'extase que chantaient les ménestrels, ni l'enfer de souffrance promis par sa nourrice le jour où elle avait saigné pour la première fois.

Mais elle savait que c'était fait, désormais.

Elle ressentait une douleur sourde à l'endroit de son corps en train de s'adapter à cette nouvelle version d'elle-même. Si, en dépit de sa bonne volonté, elle n'avait pas atteint les sommets espérés, cela finirait par arriver. C'était comme de savoir que sa destination se trouvait juste derrière le prochain tournant.

La deuxième fois fut plus brutale que la première, et la troisième plus tendre que les deux autres, tel un doux balancement qui l'amena jusqu'à la cime et la délivra. Elle n'aurait pas qualifié cela d'extase, mais cette agréable tiédeur la rendit heureuse. Elle aimait aussi la façon dont Tycho s'était couché, la tête sur ses seins, la voix ensommeillée.

— Merci, dit-il.

— Pour cette nuit ? demanda Giulietta sans savoir si elle devait se sentir insultée.

— Pour la nuit dans la basilique... Pour ne pas avoir mis fin à tes jours... Pour avoir accepté que nous redevenions amis.

— Tycho...

— Tu dois me laisser le dire.

Elle attendit qu'il poursuive, mais il avait fini. Elle prit alors la parole. L'horloge de la *piazza* sonna quatre heures lorsqu'elle commença à lui parler de son enfance, du voyage dans les montagnes avec Atilo, du début de sa vie à Ca' Ducale, mais ce n'est pas avant cinq heures qu'elle en vint à parler de ce qui la tourmentait vraiment.

Elle lui raconta l'histoire de la conception de Leo, depuis le moment où le secrétaire de son oncle l'avait aperçue dans un couloir jusqu'à ce qu'on l'oblige à attendre, sur le dos, les genoux en l'air. Le docteur Crow était parti depuis longtemps lorsqu'on l'avait enfin libérée.

— Ils ont utilisé... une plume d'oie ? dit-il, incrédule.

— Les Seldjoukides s'en servent pour les chevaux. Ils transportent les plumes sur de la glace pilée quand la jument ne peut être menée à l'étalon, et que l'étalon a trop de valeur pour être déplacé.

Le ton de Giulietta était pragmatique.

Elle avait déjà décrit la façon dont Hightown Crow lui avait figé la mâchoire pour l'empêcher de crier, dont sa magie l'avait empêchée de raconter ce qui s'était passé. À présent, toutefois, elle comprenait que la honte seule avait peut-être rempli cet office.

Tycho, visiblement, s'attendait à la voir folle de rage.

Au contraire, elle avait gardé son sang-froid et parlé d'une voix calme, sans même pleurer. Étrangement, ayant passé plus d'un an à souhaiter plus que tout dire la vérité, elle était soulagée par le simple fait d'en parler. Elle regretterait peut-être un jour de lui avoir tout révélé, et avec le temps, peut-être regretterait-il de l'avoir écoutée, mais pas ce soir-là, dans cette chambre. À ce moment-là et en cet endroit-là, les mots la libéraient de son malheur, aussi sûrement que si elle coupait l'un après l'autre des liens empoisonnés.

Il lui restait une dernière chose à dire.

— Dis-le, une bonne fois pour toutes...

— Arrête de faire ça.

— Faire quoi ? demanda Tycho d'un ton perplexe.

— De savoir ce que je pense.

Elle sentit qu'il souriait dans l'obscurité.

— Je ne sais rien du tout, dit-il. La plupart du temps, en tout cas. Quand je crois savoir, avec toi, je me trompe. Alors dis-moi.

Le pouvait-elle ?

— Écoute... Cela n'a vraiment rien à voir avec le fait que nous ayons couché ensemble, et tu peux refuser, je comprendrais. Mais je sais que tu as fait de la magie, le soir de la bataille. Tout le monde le sait. Le seigneur Atilo était le dernier sur le pont, et après cela, il avait peur de toi.

— Giulietta, que cherches-tu à me demander ?

— Tante Alexa dit que je dois épouser ou Frederick, ou Nikolaos. L'un a une flotte, et l'autre une armée, et j'ai pensé, « *Tycho a battu les Mamelouks...* ».

Elle sentit ses épaules se crispier, et quand il s'écarta d'elle, son propre cœur se serra dans sa poitrine. Il s'assit, le dos tourné. Alors Giulietta se mit derrière lui, lui entourant les hanches de ses jambes, et posa le menton sur son épaule. La peau de Tycho était froide, ses muscles noués, et elle le sentait si fermé qu'elle redouta d'avoir eu tort.

— Tycho, je suis désolée...

— Attends, dit-il d'une voix tranchante.

Mais elle refusa, préférant lui caresser les épaules, lui embrasser les cheveux et l'étreindre jusqu'à ce que sa chaleur se diffuse en lui. Tout en sachant qu'il voulait qu'elle le lâche, elle le garda contre elle, jusqu'à ce qu'il se détende et qu'elle le sente soupirer.

— Quoi que j'aie fait cette nuit-là, tu veux que je le refasse ?

Giulietta acquiesça.

— Pour toi, déclara-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Pour toi, je ferais même ça.

Comme il n'y avait ni papier, ni encre, ni plume dans sa chambre, dame Giulietta envoya chercher les trois à la demande de Tycho. Elle se tint derrière lui lorsqu'il s'assit et écrivit un mot à sa tante Alexa. Il écrivait lentement et soigneusement, luttant pour bien former les lettres comme Desdaio avait dû le lui apprendre.

— Ça va ? demanda-t-il quand elle s'appuya sur son épaule.

— Oui, répondit-elle.

Il ne lui dit pas ce qu'il venait d'écrire, ne lui demanda pas de ne pas regarder. Sa missive était courte et concise. « À quel point tenez-vous à l'indépendance de Venise ? Assez pour tout risquer ? »

Les volets, les rideaux et le drap roulé en bas de la porte suffisaient à bloquer la lumière : Rosalyn était en sécurité dans la chambre d'Eleanor. Les chirurgiens ne venaient plus. Le nouvel alchimiste de la duchesse Alexa avait déclaré forfait. Rosalyn avait son amie pour elle toute seule.

Elle avait vu la mort assez souvent pour en reconnaître les signes.

Eleanor mourrait avant la nuit. Il lui restait peut-être deux heures à vivre, tout au plus. Une petite partie de Rosalyn avait envie de braver la lumière du jour, découvrir où Tycho dormait et le supplier de sauver son amie. Le reste de son esprit se souvenait de la terreur qui avait suivi son réveil dans la tombe. L'horreur des souffrances provoquées par le soleil. La douleur qu'elle avait ressentie en comprenant qu'elle était différente. Vraiment différente.

Si Eleanor avait été consciente, Rosalyn lui aurait demandé de choisir. Malgré son désespoir, Rosalyn ne se sentait pas le courage de prendre cette décision seule. Si elle avait pu mourir à la place d'Eleanor, elle l'aurait fait. Si elle avait pu mourir avec elle, aussi. Au lieu de cela, elle prit sa tête entre ses mains, lui caressa les cheveux et essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux, ignorant les larmes sur ses propres joues. Le pouls d'Eleanor était plus léger que le battement d'ailes d'un papillon, et il faiblissait encore. Son cœur palpitait comme un lièvre apeuré.

Bientôt... Rosalyn serait de nouveau seule.

Le hurlement qui résonna dans le couloir de marbre et s'échappa entre les colonnades fut si déchirant que, deux rues plus loin, les passants s'arrêtèrent, paralysés de terreur, et se signèrent avant de poursuivre leur chemin.

Tous les habitants du palais surent que la dame d'honneur de Giulietta venait de mourir.

Aucun domestique d'Alonzo ou d'Alexa ne fut assez idiot pour aller vérifier. Le jeune Crucifer arrivé la veille pour prier auprès d'Eleanor était reparti avec plusieurs côtes brisées et la mâchoire déboîtée.

Dame Giulietta fut la première à la porte.

Elle arriva au crépuscule. Ses cheveux étaient lâchés et elle semblait nerveuse. Elle frappa, s'annonça, et attendit jusqu'à entendre le fracas métallique des verrous et voir la lourde porte s'ouvrir. Les deux jeunes femmes se dévisagèrent, puis Rosalyn lui fit signe d'entrer.

— Je vais attendre dehors, dit-elle.

— Vous êtes au courant, pour dame Eleanor ? demanda Alexa.

— Oui, répondit Tycho d'un ton égal. Je suis au courant.

— Mais ce n'est pas pour cela que vous êtes venu, n'est-ce pas ? Vous êtes venu pour me dire que vous ne laisserez ma nièce épouser aucun des deux princes.

— À moins qu'elle ne le souhaite.

— Étant donné que vous avez passé la nuit dernière et le plus clair de la journée enfermés dans sa chambre, j'en doute fort.

En se levant de sa méridienne, Alexa souffla :

— J'espère que vous avez été doux. Elle avait besoin de réconfort.

Que pouvait-il répondre à cela ?

Tycho comptait lui demander pourquoi elle avait parlé du prisonnier à Giulietta, mais il avait

déjà deviné la réponse. Alexa voulait tester la force du lien qui les unissait. Tycho sortant de la chambre obscure de sa nièce, et de ses draps froissés, pour proposer de tuer les deux princes, constituait sans doute une réponse assez claire.

— Vous voulez assassiner Nikolaos et Frederick, n'est-ce pas... ?

En voyant son expression, elle ajouta :

— Oui, c'est bien ce que je pensais. Vos idées manquent de finesse. Vous devrez faire attention à cela si nous envisageons de travailler ensemble à l'avenir.

Travailler ensemble à l'avenir ?

— À quel point aimez-vous ma nièce ?

— Plus que ma vie.

— Cela nous aidera pour la suite.

Elle lui indiqua où s'asseoir. C'était un siège de cuir qui ressemblait à une selle, avec de petits pieds en bois. Sa surface était élimée, son bois avait pris une patine foncée. Mongol, supposa Tycho. De chaque côté du siège, sur les deux murs qui se faisaient face, étaient accrochés de petits miroirs.

— Regardez bien dans chaque miroir.

Tycho regarda, et se vit lui-même. Une infinité de Tycho, cheveux argentés, pommettes hautes, yeux sombres mouchetés d'ambre. Il les toisa et ils soutinrent son regard avec une intensité qui le fit frissonner intérieurement.

— Que voyez-vous dans celui-ci ?

— Moi-même.

— Et dans celui-là ?

— La même chose...

Alexa afficha un sourire acide.

— Typique. Je les avais fait faire par le docteur Crow. L'un montre votre plus grande faiblesse, et l'autre votre plus grande force. En échange de ces miroirs, j'avais convaincu Marco de l'employer. Vous avez tué le docteur Crow, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Tycho.

— Vous voulez bien me dire pourquoi ?

— Il va falloir que vous vous adressiez à votre nièce, ma dame.

— Croyez-moi, dit Alexa, je le ferai.

Tycho sut qu'elle disait vrai.

— Votre demande d'audience m'a épargné l'effort de vous convoquer. C'est aussi bien, car même moi, je répugne à envoyer des gardes au pied du lit de ma nièce.

— Elle est avec Rosalyn.

— Vous savez bien ce que je voulais dire... Avez-vous entendu les rumeurs sur l'arme byzantine dont tout le monde parle ? (Alexa déroula un parchemin.) C'est un plateau à canon dans le style chinois.

— Jusqu'à quelle distance...

— Depuis l'embouchure, jusqu'à l'Arzanale sans aucun doute. Plus près du centre, c'est également possible. Peut-être même ce palais. Nous le saurons bien assez tôt.

Elle semblait étrangement calme, pour quelqu'un qui évoquait la possible destruction de sa cité.

Tycho comprit vite pourquoi.

— Nous prévoyons d'attaquer les premiers.

— Sous le commandement du prince Alonzo ?

— Ne croyez pas que je ne sois pas tentée. Bien sûr, s'il remportait la victoire, le régent

deviendrait insupportable, mais si son plan devait marcher, je l'accepterais tout de même. De toute façon, ce serait une glorieuse défaite. Je laisse donc Roderigo et Alonzo ourdir leur plan de leur côté, et j'en prépare un du mien.

— Puis vous choisirez entre les deux ?

— Pas exactement. Mon plan sera déjà en action lorsque le régent me présentera le sien. (Elle haussa les épaules.) Je le connais déjà : dire aux deux factions que nous les avons choisies, et employer le temps gagné pour recruter des assassins de Florence ou rapatrier les nôtres.

Tycho y réfléchit un moment.

— J'ai vu pire, dit Alexa en hochant la tête.

— Et quel est votre plan à vous, ma dame ?

— Nous attirons Andronikos, Nikolaos et Frederick quelque part, puis vous et votre fille en haillons les massacrez. Vous ne faites pas de prisonniers et ne laissez aucun témoin. Vous n'avez jamais été là. Ces morts sont le résultat d'un affrontement entre les troupes de Frederick et de Nikolaos, qui ont tenté d'user de stratagèmes les uns contre les autres.

— Ma dame...

— Alonzo ne le saura jamais.

— On dit qu'Andronikos possède des pouvoirs magiques.

— Et vous, vous aurez ceci...

Soulevant le drap qui couvrait un guéridon, Alexa dévoila un objet qui avait l'allure d'un pistolet muni d'une platine à mèche, mais beaucoup plus petit que les modèles habituels. Les armes italiennes de ce style ressemblaient à de grands mâts de fer, et même celles des Mamelouks, pourtant réputées comme les meilleures du monde, paraîtraient d'une taille démesurée comparées à celle-ci.

L'arme était à peine plus longue que l'avant-bras de Tycho.

Le « S » de métal auquel on fixait habituellement la mèche était absent de sa crosse.

À la place, un long trou rectangulaire avait été creusé dans le bois. La crosse s'arquait ensuite en un demi-cercle concave pour accueillir la main du tireur. Sur le dessus, le bois était plus clair, révélant qu'une plaque de métal décorative avait été ôtée.

— La décoration était en argent, expliqua Alexa. (Elle sourit en entendant frapper à la porte.) Voici l'artificier.

Un petit Mongol en tablier de cuir passa devant la sentinelle, dépassa les deux miroirs sans leur accorder un seul regard, et se prosterna face contre terre aux pieds d'Alexa. Pour Tycho, elle était la duchesse. Pour lui, une princesse mongole.

Il se redressa lorsqu'elle lui en donna l'ordre.

Tirant une plaque de fer ornementale de son tablier, il y inséra l'extrémité de la crosse en grognant, puis y appliqua deux coups d'un petit marteau pour la fixer. Les deux pièces s'imbriquaient parfaitement. Une pointe en fer verticale saillait maintenant sous la poignée.

L'homme montra ensuite à Alexa un mécanisme en forme de roue. Elle hocha la tête et, à l'aide de tenailles, il comprima un petit ressort d'acier qu'il plaça sous la roue. Quand il relâcha les tenailles, le ressort prit sa place dans le mécanisme. L'homme l'inséra alors dans le trou rectangulaire de la crosse et vissa une plaque d'acier par-dessus pour le cacher. Enfin, il ajouta en haut de la crosse la dernière pièce manquante. Elle avait la forme d'une tête de cobra tenant une petite pierre à feu entre les mâchoires.

— Une idée de Marco. La tête aplatie du serpent protège la pierre de la pluie.

— Votre mari ?

— Mon fils.

Elle tendit à Tycho le pistolet, et une clé.

En remontant le mécanisme, il entendit les rouages cliqueter et sentit le ressort caché accumuler la tension. Il comprenait déjà le fonctionnement de l'arme. En appuyant sur la détente, on faisait tourner la roue et s'abaisser le cobra. Le frottement de la pierre à feu contre la roue créait une étincelle qui mettait le feu à la poudre.

— Maintenant, abaissez la pierre.

Alexa sembla impressionnée lorsqu'il tira sur le petit levier sous la crosse. Elle s'attendait manifestement à devoir lui expliquer le mécanisme. La roue crissa et des étincelles jaillirent avant de retomber aux pieds de Tycho.

— Vous pouvez vous retirer, dit la duchesse à l'artificier.

Le Mongol s'inclina en une profonde révérence, récupéra ses tenailles, son marteau, ses clous et ses vis, puis sortit de la pièce à reculons. Il ne se retourna que lorsque la porte commença à se refermer après son passage. Tycho aperçut alors un sourire sur ses lèvres.

— Mon peuple se sert de canons depuis trois siècles, mais ce pistolet est le premier de cette sorte. J'enverrai le deuxième à mon neveu, le khan des khans, comme maigre remerciement de ses récentes bontés...

Alexa changeait régulièrement de terme pour désigner Tamerlan. « *Mon cousin* », « *mon neveu* », « *mon cher frère* »...

Elle retourna sa bourse et deux balles de pistolet roulèrent sur la table. Alexa attrapa le poignet de Tycho lorsqu'il tendit la main vers l'une d'elles. La balle était en argent, gravée d'inscriptions rouges. L'autre était noire et couverte d'une écriture dorée si dense que l'objet semblait uniquement constitué de mots.

— Vous pouvez toucher la dorée.

Tycho lisait l'italien, parlait le langage de son enfance et pouvait en reconnaître les runes, mais les mots sur la balle noire ne signifiaient rien pour lui.

— C'est de l'énochien, précisa Alexa.

La flotte et l'armée étaient deux monstres.

Deux monstres énormes, puissants, dangereux et affamés. Alexa ne croyait pas sa cité adoptive assez forte pour les vaincre sur le champ de bataille, ni même pour les affronter en face. Tycho devrait donc tout simplement leur tendre une embuscade.

Le « *tout simplement* » plut beaucoup à Tycho.

— Andronikos possède le vrai pouvoir. Nikolaos n'est qu'une figure de proue. Ces balles sont donc destinées à Andronikos et Frederick. (Elle sourit.) Nikolaos, n'ayant aucun pouvoir, devrait être facile à tuer. Une fois ces trois-là éliminés, tout deviendra facile.

— Facile, ma dame ?

— Nous dirons à l'Empire byzantin et aux Allemands que si un camp attaque, nous nous allierons contre lui avec l'autre. Nous leur suggérerons de se retirer tous les deux.

— Pourquoi accepteraient-ils ?

— Pousser Venise dans les bras de l'autre faction serait un péché bien pire que de nous laisser tranquilles. Sigismund et le Basilius ne sont pas des hommes cléments. Si j'étais leur général, je préférerais demander leur avis avant de me condamner à mort. Vous devrez tuer nos trois cibles demain avant l'aube.

— Ma dame... ?

— Giulietta vous aidera.

— Rosalyn et moi travaillons seuls, ma dame.

Alexa leva son voile pour le toiser. Ses yeux étaient froids et distants, son expression soudain durcie, mais ce qui le frappa le plus fut sa beauté à couper le souffle. Il avait oublié que l'âge ne la ternissait toujours pas.

— Vous devriez être terrifié.

— Je tremblerai une autre fois, ma dame.

Alexa ricana.

— Vous ne réussirez pas sans Giulietta. (Elle laissa retomber son voile et s'assit sur un coussin.) Ma nièce fera office d'appât, et votre fille en haillons pourra couvrir vos arrières. Je ne pense pas que vous arriveriez à empêcher Giulietta de s'en mêler, de toute façon. J'ai déjà planté les graines. Vous n'avez plus qu'à les laisser fleurir.

Il attendit qu'elle développe son propos.

— Les Allemands intercepteront un de mes espions à minuit. Il leur révélera que vous vous apprêtez à emmener Giulietta hors de Venise, sur un bateau devant quitter l'île de Giudecca avant l'aube. Vous prévoyez de lui faire traverser les marécages au sud de la Vénétie.

— Comment savez-vous que l'espion sera capturé à minuit ?

— Il part dans deux heures et sa carte est fausse. C'est le temps qu'il lui faudra pour atteindre leurs lignes. Vu la cruauté des *Kriegshunde*, il avouera vite. Andronikos, qui possède ses propres espions dans le camp allemand, sera informé rapidement. Andronikos et Frederick fonceront tous les deux à Giudecca pour vous intercepter.

» Mon attention sera... (Alexa jeta un coup d'œil furtif sur une coupe de pierre blanche rempli d'eau.) Vous serez seuls. Je ne peux pas me permettre de me faire remarquer d'Andronikos.

— Rosalyn pourrait se déguiser en Giulietta.

— Vous réussiriez peut-être à duper le *Kriegshund*, mais Andronikos saura. Il sent la présence de ma nièce. Il sait toujours où chaque Millioni se trouve.

— Cela vaudrait la peine d'essayer.

— Tycho... Dès l'instant où Andronikos pensera que nous faisons évader dame Giulietta, les bombardements commenceront. Si vous voulez la garder en sécurité, emmenez-la. Oh... Et prenez aussi cette satanée épée dont je ne suis pas censée connaître l'existence.

— Ma dame... Elle me verra me transformer.

Alexa soupira.

— Ma nièce est gâtée, mais elle est loin d'être idiote. Le seigneur Atilo vous craignait. Vous avez battu Leopold Zum Bas Friedland sur le toit de sa propre demeure. Vous avez détruit une flotte mamelouke. Vous avez assassiné la nouvelle Lame de sang-froid, tout en sachant que ce crime vous condamnait à mort. Elle sait déjà que vous êtes un monstre.

Derrière la fenêtre du palais, cent barges, commandées à la hâte, tanguaient au milieu de la lagune. Au-dessus de chaque embarcation flottaient une demi-douzaine de boules lumineuses attachées à des cordes.

— De la magie ? s'enquit Tycho.

— En quelque sorte.

Les globes étaient constitués d'une ossature de bambou tressé recouverte de papier de soie. Un petit pot de braises leur permettait de se maintenir en l'air, malgré le poids de la lampe à huile fixée en dessous. Les femmes qui tressaient les cordes à l'Arzanale avaient passé des jours à tous les assembler.

Le grand-père d'Alexa, un général mongol, avait apparemment vu les Chinois utiliser ces lampions pendant une campagne. Un artificier chinois prisonnier lui avait révélé leur secret, et le peuple d'Alexa s'en servait depuis lors, habituellement pour s'éclairer lors des attaques. Mais ce soir-là, ces lumières devaient se faire passer pour Venise.

Une heure auparavant, le Conseil des Dix avait exigé l'extinction totale des feux dans la cité. Y compris ceux des fonderies, qui brûlaient pourtant jour et nuit.

Avec un peu de chance, les globes ressembleraient, de loin, aux lumières de la ville, et les canonnières de la flotte byzantine tireraient sur la lagune. Quand les lampes s'éteindraient, les soldats s'imagineraient que l'extinction totale avait été ordonnée dans la ville, et continueraient à bombarder au même endroit à travers la brume.

— Et soyez sûr qu'il y aura de la brume. Faites-en bon usage.

Tycho emporta le conseil d'Alexa à bord du bateau qu'elle leur avait fourni.

Quelques mots, deux balles, le pistolet de l'artificier mongol, et un avertissement : le sort de Venise et la vie de sa nièce étaient entre ses mains. Tout en s'inquiétant de ces dernières paroles, en écoutant les vagues clapoter contre la coque et en essayant de ne pas penser à la profondeur de l'eau sous ses pieds, Tycho regarda Giulietta.

Il se demanda si elle savait vraiment qu'il était un monstre.

— J'ai peur, rétorqua-t-elle sèchement lorsqu'il lui demanda ce qui n'allait pas. Et tu n'arrêtes pas de me dévisager. N'importe qui aurait du mal à se détendre, à ma place.

Leo choisit ce moment pour se réveiller.

Dix minutes s'écoulèrent tandis que dame Giulietta essayait de le rendormir. Le plan tout entier avait bien failli s'écrouler à cause de son refus d'être séparée de son fils. Si elle-même était plus en sécurité avec Tycho puisque Venise allait être bombardée, alors son bébé le serait aussi. Alexa avait fini par lui donner raison.

Giulietta ne lui avait pas vraiment laissé le choix.

Leur bateau prit le plus court chemin entre Ca' Ducale et un hameau de pêcheurs à l'est de Giudecca, frôlant au passage la côte de l'île de Giorgio Maggiore. Le voyage ne fut supportable que grâce au bateau prêté par Alexa : c'était celui construit par le docteur Crow pour le transport de Tycho vers Ca' il Mauros. Comme la première fois, il se mouvait sans rames et sans voiles.

— Lorsque vous aurez débarqué, avait indiqué Alexa, le bateau partira tout seul vers le sud de Giudecca, près du cimetière juif. Andronikos sentira son aura surnaturelle et pensera que vous souhaitez vous échapper avec. Laissez-le venir jusqu'au bateau. Traversez l'île pour le prendre par

surprise.

— Et le *Kriegshund* ?

— Tuez d'abord Andronikos. Il est bien plus dangereux.

Au souvenir de ces mots, Tycho se demanda soudain s'il avait suffisamment réfléchi à ce qu'il s'apprêtait à faire. Il avait du mal à se concentrer. La fille qu'il aimait était assise près de lui, le visage sombre, et celle qu'il avait ramenée d'entre les morts restait accroupie au sol dans un coin de la cabine, indéchiffrable.

— Quelle est la vraie raison de ma présence ? demanda brusquement Giulietta.

« *Ta sécurité...* » Voilà ce que Tycho aurait dû dire. Au pire, il aurait dû répondre : « *Ce sont les ordres.* » Au lieu de cela, il avoua :

— Tu es l'appât. Nous avons besoin de toi pour attirer Andronikos et le prince Nikolaos.

— Tante Alexa n'aurait jamais accepté.

— C'était son idée.

Giulietta blêmit.

— Pas celle d'Alonzo ?

— Ton oncle ne sait rien.

Le tonnerre gronda au-dessus d'eux, et tous se baissèrent d'instinct. Une seconde plus tard, ils entendirent l'eau gicler au loin, comme frappée par le tir d'une baliste gigantesque. Un autre roulement de tonnerre fut suivi d'un deuxième bruit semblable. De toute évidence, le bombardement de Venise avait commencé.

— Je monte sur le pont.

Giulietta acquiesça, sans proposer de l'accompagner. Quant à Rosalyn, elle ne prit même pas la peine de le regarder. Son regard, obscur et cruel, resta rivé en elle-même. Sa colère semblait d'autant plus dangereuse qu'elle était terriblement froide. À son poignet brillait toujours le bracelet que Giulietta avait autrefois donné à Eleanor, et elle avait gardé la robe de velours de son amie.

Et au poignet de Tycho ?

Le ruban de la chemise de nuit de Giulietta était toujours là.

L'alliance ducale avait retrouvé sa place entre ses seins, cachée à Tycho et au monde sous le tissu de sa robe. Comme Tycho fut le seul à monter sur le pont, il fut aussi le seul à distinguer A'rial qui, sur un banc de sable, faisait monter la brume avec des gestes impérieux. Une seconde plus tard, elle avait disparu.

— Je crois que tu devrais descendre.

Il se retourna et trouva Rosalyn derrière lui.

— Ta bonne femme pleure. Elle a peur pour Leo.

— Et toi, tu n'as pas peur ? demanda Tycho en connaissant déjà sa réponse.

Rosalyn confirma ce qu'il pensait. Elle était seulement en colère.

— Tu es là pour ta sécurité... (Tycho haussa les épaules.) C'est la vérité, et c'est ce que j'aurais dû dire. J'ai demandé à Alexa de laisser Rosalyn se faire passer pour toi. Ta tante m'a répondu que tu serais plus en sécurité avec moi.

— Et Leo ? Est-ce qu'il est plus en sécurité ici ?

— Je vous protégerai tous les deux.

— Ce n'est pas une réponse.

— Que pourrais-je dire de plus à la personne que j'aime ?

Il serra Giulietta dans ses bras tandis qu'elle sanglotait. Elle marmonna d'un ton hargneux

qu'elle ne savait même pas pourquoi elle pleurait, et il la laissa s'essuyer les joues sur son pourpoint. Une minute plus tard, elle s'écarta. Il lut sur son visage qu'elle avait quelque chose à dire.

— Tante Alexa m'aime, je crois, bien qu'elle ne l'admettrait jamais à haute voix. Même Leopold... Il a seulement dit qu'il m'aimait « bien ». La dernière personne qui m'a dit qu'elle m'aimait, c'était...

— Ta mère ?

— Il faut que tu arrêtes de faire ça.

Il embrassa son visage mouillé pour faire disparaître ses larmes. Il était lui, et il était un monstre. Elle était elle, compliquée, gâtée, simple et généreuse. Ils se retrouvaient tous les deux dans l'œil d'un cyclone qu'ils n'avaient jamais désiré. Il ne pouvait pas l'abandonner maintenant, et il n'avait aucune intention de le faire, pas plus qu'elle ne l'avait abandonné la nuit où il était venu la voir après avoir assassiné Iacopo.

Il détestait toujours la cité de Giuletta. Il détestait l'eau supposée protéger la ville. Il haïssait ses ruelles bondées, ses canaux puants, la guerre latente des Castellani et des Nicolotti, la cupidité des *cittadini* et le mépris des nobles envers tous les autres. Il détestait la misère déchirante des pauvres, qui reflétait ses insatiables appétits.

Seulement, au milieu de toute cette haine, elle était là.

La fille qu'il tenait dans ses bras. Elle se détendit et ses larmes se tarirent. Les sanglots cessèrent de secouer son corps avec cette violence d'adulte furieux contre un enfant. Tycho n'arrivait pas vraiment à imaginer l'enfance de Giuletta, ses humiliations et ses cruautés, pas plus qu'elle n'avait d'idée de la brutalité de celle de Tycho, des horreurs qu'il avait subies et fait subir.

— À quoi penses-tu ? demanda Giuletta.

Il le lui dit.

— Nous pouvons changer cela.

Tycho tenta de décrypter son « *cela* ».

— Les Nicolotti ont des frères et des sœurs... (La voix de Giuletta se brisa.) Ils ont des enfants et des amants. Les Castellani, les Maures et les Hébreux aussi. « *Si vous nous coupez, ne saignons-nous pas ?* » Le trésorier de mon oncle a dit cela avant d'être exécuté. Il est né pauvre, et il est mort pauvre, car mon oncle lui avait pris sa fortune.

— Marco le Juste ?

— Le Juste... Quand on était noble, ou *cittadini*, ou qu'on lui était utile à quelque chose.

Tycho n'avait jamais entendu Giuletta parler ainsi.

— Si je survis à tout cela, je ne deviendrai pas comme eux. Et quand je serai duchesse, et que Venise m'appartiendra, j'abolirai la dynastie des Millioni et je ferai de Venise une vraie république, comme avant. Tu pourras m'aider.

Tycho ignorait que répondre à cela.

Venise, autrefois, n'était constituée que de huttes sur pilotis. Mais cela remontait à plus de mille ans, et désormais, elles se faisaient rares sur les grandes îles. Les quatre cabanes surnageant dans la brume à l'est de Giudecca paraissaient délabrées et désertes.

Le hameau, surélevé de presque un mètre au-dessus du niveau de l'eau, se dressait à trois mètres du rivage. Une passerelle étroite menait de la terre ferme jusqu'à la première hutte, et des passerelles plus petites les reliaient toutes entre elles.

Si Tycho avait voulu tendre un piège aux passagers d'un bateau débarquant à cet endroit, il se serait caché dans une hutte. Il fit donc descendre tout le monde du côté tourné vers la lagune, pour cacher son petit groupe derrière la cabine.

— On marche tous ensemble.

Il prit la tête de la file, Rosalyn derrière lui, Giulietta et Leo fermant la marche. Ainsi, d'éventuels archers seraient obligés de viser Tycho et Rosalyn en premier. La vase lui collait aux pieds, et Tycho se sentit mieux dès que la terre devint plus sèche, sachant à quel point ce sol poisseux l'aurait ralenti.

Alors que le bateau du docteur Crow reculait pour se diriger vers le cimetière juif, au sud, ils atteignirent la passerelle menant aux huttes. Quand Tycho y posa le pied, elle vacilla légèrement et émit un grincement sinistre.

— Tycho...

Il se retourna.

Giulietta observait la passerelle d'un air horrifié.

Pas de garde-fou, la moitié des planches pendant dans le vide, l'un des piliers qui la soutenaient cassé en deux, un autre fendu... Tycho tenta de voir la passerelle à travers ses yeux et de s'imaginer dépourvu de son sens de l'équilibre, avec un bébé dans les bras.

— Rosalyn, reste avec Giulietta.

— Oui, maître.

Le ton qu'elle employa lui fit clairement savoir ce qu'elle en pensait.

Tycho sortit sa dague, courut le long de la passerelle et s'engouffra dans la première hutte. Elle était vide. L'unique pièce, au plancher pourri, avait été débarrassée de tout objet de valeur. Là où des planches avaient été détachées pour réparer d'autres huttes, on apercevait les vaguelettes venant lécher le rivage. Les trois huttes suivantes étaient identiques. Tycho examinait la dernière lorsqu'il entendit un cri, subit et haut perché.

Étouffé sur-le-champ.

Il bondit à travers le coin de la hutte, faisant voler en éclats les cloisons de bois, puis en traversa une autre et une autre encore pour rejoindre la passerelle. Il courait sans une pensée pour l'eau sous ses pieds ni pour le bois chancelant, avalant la distance jusqu'à l'endroit où chancelait Rosalyn. Les yeux de Tycho glissèrent sur la jeune fille, cherchant à apercevoir Giulietta ou Leo.

Il attrapa Rosalyn au moment où elle s'effondrait.

— Où est-elle ?

La voix de Tycho était dure, son ton impitoyable. Il vit Rosalyn tressaillir devant sa cruauté avant de remarquer les coupures sur son visage et les déchirures sanglantes de sa robe. Un millier d'entailles minuscules couvraient ses bras et ses jambes.

— Que s'est-il passé ?

— Il a crié contre moi.

Tycho la fit répéter. Il tourna lentement sur lui-même en scrutant la brume mouvante, traquant le parfum de Giulietta dans le vent. Il ne trouva que la sensation de son absence.

— Est-ce qu'elle ou Leo ont été blessés ?

— Non, répondit Rosalyn. Il n'a pas crié contre eux.

Son visage commençait déjà à guérir. Sous les yeux de Tycho, ses entailles cessèrent de saigner, se refermèrent et commencèrent à cicatriser. Rosalyn avait la même faculté de guérison que lui : quoi que lui ait transmis son sang, elle en avait aussi reçu ce pouvoir. La bouche de la jeune fille reprit sa forme habituelle lorsque la coupure qui lui barrait les lèvres s'estompa.

— Décris-le-moi, ordonna Tycho.

— Grand, dit Rosalyn. Mince, en robe rouge foncé. Il avait des yeux comme les tiens.

— Comme les miens ?

— Durs, expliqua-t-elle. Furieux.

Ce n'était pas l'idée que Tycho avait de lui-même.

Il reconnut cependant l'agresseur, la description de Rosalyn correspondant à celle fournie par la duchesse Alexa... Andronikos, le mage de l'empereur byzantin. L'homme que leur bateau devait attirer sur la côte sud de l'île. Il avait dû les sentir arriver et attendre que Tycho soit hors de portée.

Stupide...

En fait, Rosalyn avait raison.

Tycho était furieux. D'une fureur amère, farouche et anormale. Il se demanda si Andronikos n'avait pas empoisonné la brume qui l'entourait, si cette violente colère n'était pas en réalité une faiblesse, et non une force.

— Dis-moi exactement ce qui s'est passé.

Rosalyn s'exécuta tandis qu'il la soutenait jusqu'à un mur éloigné, percé d'une arche, que surplombait la silhouette trapue d'un monastère. Derrière le mur s'étendait un verger dont les arbres bien taillés étaient couverts de pommes. Certains fruits avaient pourri si longtemps qu'ils emplissaient la brume de la douceur du cidre. Ce parfum masquait l'odeur que Tycho désirait retrouver.

L'histoire de Rosalyn fut brève.

Giulietta, Leo et elle étaient seuls.

Puis ils ne le furent plus. Elle n'avait pas vu ni entendu l'approche du grand homme mince : elle ne savait même pas qu'il était là avant d'entendre sa voix, derrière eux, appelant Giulietta.

— Et là, qu'est-il arrivé ?

— Elle est allée vers lui.

— Tout simplement ? « Elle est allée vers lui » ?

— Quand il a dit « tournez », elle a tourné. Quand il a dit « marchez », elle a marché. (Rosalyn haussa les épaules.) Elle a pris Leo avec elle.

— Et toi ?

— J'ai attaqué. (Elle lui lança un regard maussade.) C'était une riche idée.

Ils trouvèrent un ruban de la robe de Giulietta accroché à la branche d'un pommier et découvrirent ses empreintes dans la terre meuble d'un fossé d'irrigation. On aurait dit qu'elle avait suivi le chemin le plus boueux possible, et Tycho espérait qu'elle l'avait fait exprès. Il suivit les traces sur le sol. Arrivé au milieu du verger, il repensa aux paroles de Rosalyn.

— Il a crié sur toi ?

— C'était comme recevoir cent coups de couteau. Enfin, j'imagine que ça doit être la même sensation. Mais il n'a lancé qu'un mot.

— Quel mot ?

Elle se détourna.

Lorsque Tycho insista, elle resta d'abord silencieuse, puis elle mentit en affirmant que ce mot était peut-être dans une langue étrangère. Il savait que c'était un mensonge.

Elle savait qu'il le savait.

L'idée de mots qu'on lançait rappela à Tycho les inscriptions dorées sur la balle noire d'Alexa. Il s'apprêtait à exiger une réponse franche quand Rosalyn se figea, et il suivit son regard.

— Entre les deux arbres.

— J'ai vu.

Ce n'était pas Andronikos, cela aurait été trop simple. Le mage se trouvait sans doute à mi-chemin du bateau, à présent.

C'était une ombre qui se dessinait devant eux.

Une autre apparut à ses côtés, puis une autre et encore une autre. Après quelques instants, plus d'une dizaine de silhouettes mouvantes se dressaient devant eux, grands corps tordus aux griffes recourbées et aux crocs acérés. La brume faisait luire la fourrure argentée de la meute. Sous le regard de Tycho, les silhouettes se redressèrent, leur transformation achevée.

— Mon Dieu, souffla Rosalyn.

Elle avait déjà vu des *Kriegshunde*, la nuit où ils avaient massacré les Lames dans leur tentative de capturer dame Giulietta. Tycho avait entendu parler de cette nuit-là par Rosalyn, par le seigneur Atilo, par Giulietta elle-même... Cette version différait d'eux en tout, sauf pour leur cruauté sanguinaire. Le seul Frère Loup qu'il avait combattu était Leopold, et il avait eu du mal à lui arracher la victoire. Il se trouvait à présent face à une meute tout entière.

Certains jours, Giulietta se sentait trop vieille pour ses dix-sept ans ; certains autres, elle se jugeait trop jeune pour faire face à tout ce qui lui arrivait.

Ce soir-là, évidemment, elle ressentait l'un et l'autre.

Jeune et terrifiée par l'homme qui la tirait vers les portes du cimetière ; et si lasse de la cruauté de sa vie, ces dernières années, qu'elle se serait volontiers laissée mourir si elle n'avait pas eu Leo. Mais elle le tenait, là, serré bien fort dans ses bras.

Et Tycho n'était pas très loin.

Quelle inconvenance, tout de même, d'aimer un ancien esclave !

« Inconvenance »... Un mot dont elle avait appris le sens à coups de fouet. De toute façon, détester Tycho était manifestement beaucoup plus logique. Il avait trahi Leopold et il la trahirait, elle aussi. S'il n'avait pu sauver son mari, comment pouvait-elle s'attendre à ce qu'il la sauve, elle ?

Bien sûr, il avait juré n'avoir pas pu sauver Leopold, mais il avait menti. *Ce n'est pas vrai*, se corrigea Giulietta. *Il a avoué qu'il aurait pu le sauver s'il avait su comment faire*. Elle avait perçu dans la voix de Tycho assez de dégoût envers lui-même pour être sûre qu'il disait la vérité. Et si quelqu'un savait reconnaître ce sentiment, c'était bien elle. Dame Giulietta l'Inutile. Sa vie était pathétique et elle méritait ce qui lui arrivait. Voilà : elle le méritait, elle l'avait toujours mérité. En levant les yeux, Giulietta se rendit compte que le visage de son ravisseur reflétait exactement le mépris railleur qu'elle ressentait envers elle-même. C'était lui qui avait introduit ces pensées dans sa tête.

— Je ne mérite pas cela, s'exclama-t-elle.

Andronikos haussa les épaules, et elle le haït plus que jamais.

— Nous y sommes presque.

— Où ? demanda Giulietta.

Elle regretta aussitôt sa question. Elle n'aurait pas dû lui parler, mais plutôt garder le silence et réfléchir à un plan pour s'échapper. Cependant, comme elle n'arrivait pas à rassembler assez de volonté pour cela, elle se contenta de mettre un pied devant l'autre jusqu'à ce que les portes baignées de brume du cimetière soient derrière elle, et que les pierres tombales se dressent alentour comme une armée courtaude, à demi émergée.

Ils empruntèrent un pont de bois au-dessus d'une crique boueuse. Un jour, quelqu'un poserait des briques sur tout son contour, créant de nouvelles *fondamente*. On planterait des poteaux de mélèze dans la vase pour y édifier des maisons. Giulietta avait le pressentiment qu'elle ne serait plus là pour le voir.

— Comme promis, déclara Andronikos, je vous ai apporté un présent.

Le grand homme mince la poussa en avant. Giulietta trébucha, fit deux pas pour essayer de retrouver son équilibre avant de tomber à genoux. Elle ne réussit que de justesse à ne pas lâcher Leo.

— Essaie de ne pas la casser, celle-là.

Devant elle, Giulietta vit une paire de jambes musculeuses et bien galbées. Des lanières de cuir pourpre s'entrecroisaient sur les mollets. Elle sentit des doigts puissants se refermer sur ses cheveux et lui pencher la tête en arrière, la forçant à poser les yeux sur leur propriétaire.

Le prince Nikolaos ressemblait à un dieu échappé d'un mythe grec, avec ses longues boucles blondes et ses larges épaules. Il portait un plastron noir frappé d'une tête de Méduse dorée. Une épée

étrangement courte pendait à son côté. Sa cape était pourpre et courte elle aussi. Les bracelets qu'il pressait sur le visage de Giulietta étaient lourds et richement ornés.

— Tu m'avais dit qu'elle était laide.

L'homme parlait latin, avec les inflexions caractéristiques de l'accent byzantin.

— Ce n'est pas bien de mentir.

Il pensait peut-être qu'elle ne comprenait pas ses paroles.

Andronikos répondit dans la même langue.

— Et vous devriez m'écouter avec plus d'attention, votre Altesse. J'ai dit que la majorité de mes sources la jugeait laide. Fine, petite poitrine, hanches étroites, mauvais caractère...

— Mais c'est ainsi que je préfère les femmes.

— Dans ce cas, je suis sûr que vous vous en sortirez à merveille. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller m'assurer que le petit chien d'Alexa et nos amis velus sont bien en train de s'entre-tuer.

Il se faufila entre les tombes et disparut plus vite que le brouillard n'aurait dû le permettre, laissant Giulietta à genoux aux pieds du jeune prince.

— Puisque tu es dans cette position...

Giulietta leva les yeux sans comprendre.

— Oh, quelle candeur adorable. Tu es déjà mère, pourtant.

Nikolaos l'aida à se relever, prenant un de ses seins dans sa main au passage. Alors que Giulietta reculait, bouche bée d'indignation, il sourit.

— Je sens que tout cela va me plaire. Le prince Nikolaos, duc de Venise... avec sa belle et impétueuse épouse.

Giulietta eut envie de vomir.

— Enfin, dit-il, ce n'est pas encore l'heure de s'amuser. Nous ferions mieux de bien nous tenir, comme l'a recommandé Andronikos. Il lui arrive de se mettre en colère, et ce n'est pas beau à voir. Bien sûr, je suis le prince, et lui n'est qu'un conseiller... Mais soyons sages tout de même.

Quelque chose chez Nikolaos lui rappelait son cousin Marco, en plus sinistre et plus dangereux, comme si des reflets du côté obscur de son miroir avaient réussi à s'échapper.

— Quel âge avez-vous ?

Le prince Nikolaos leva les sourcils. Il donnait l'impression de s'être entraîné à le faire.

— Moi, j'ai dix-sept ans, ajouta Giulietta.

— Tu essaies de m'amadouer ?

— J'essaie de savoir quel âge vous avez.

Elle voulait en découvrir le plus possible sur cet homme. Ses défauts, ses faiblesses, tout ce qu'elle pourrait retourner contre lui. Le prince Nikolaos avait l'air déçu.

— Je ne veux pas que nous devenions amis. Ce n'est pas drôle, si nous sommes amis.

— Oh, ne vous en faites pas, rétorqua sèchement Giulietta. Cela ne risque pas d'arriver.

Nikolaos afficha un sourire heureux.

— Dix-neuf ans, admit-il enfin.

Giulietta l'ignore. Son sourire s'élargit encore.

Au bout d'un moment, le prince dégaina un poignard à manche d'ivoire et se mit à se curer les ongles en fredonnant gaiement. Lorsqu'il fut satisfait, il s'empara d'un peigne en écaille qui semblait sortir de nulle part et se mit à coiffer soigneusement ses cheveux blonds, jusqu'à ce qu'ils tombent parfaitement sur ses épaules. Giulietta supposa qu'il essayait de la mettre en rage.

Il y parvenait très bien.

Les Millions, au pouvoir depuis cinq générations, ne se mariaient qu'avec des membres d'autres familles royales, et ils avaient engendré Marco. Les nobles byzantins s'épousaient, se massacraient et se torturaient au sein de leurs propres familles depuis un millier d'années. C'était un miracle que Nikolaos ne soit pas encore pire.

— Qu'est-ce que tu marmottes ?

— Que je suis sans doute républicaine.

Il rit comme un enfant ravi.

— Cela va vraiment être drôle. Alors, qu'allons-nous faire en attendant le retour d'Andronikos... Une idée ? Sinon, j'en ai quelques-unes.

Giulietta réprima un frisson et se mit à réfléchir intensément.

Sous la lune et dans la brume, les *Kriegshunde* paraissaient énormes. Leurs silhouettes fantomatiques et gigantesques dressées le long de la dernière rangée de pommiers, avant la sortie du verger, coupaient toute retraite. L'un d'eux leva la tête et poussa un hurlement lugubre.

Sa fourrure était du même gris que les cheveux de Tycho. Au bout de ses longs bras tordus luisaient des griffes acérées. Il empestait comme un putois, avec une aigreur d'urine. Les yeux rivés sur Tycho, il balançait la tête en arrière, et un *Kriegshund* plus petit, au bout de la rangée, s'accroupit, enfouit ses poings dans le sol et se mit à courir.

Rosalyn bougea en même temps que lui.

Leurs flancs se heurtèrent violemment et chacun continua sur sa lancée en tournoyant.

Le *Kriegshund* s'arrêta, furieux de voir son sang couler des griffures qui lui zébraient le torse. Rosalyn siffla et claqua des doigts, comme pour appeler un chien. Le deuxième choc fut frontal : leurs deux corps se heurtèrent de plein fouet, avec un bruit sourd qui résonna entre les arbres.

Pendant une fraction de seconde, ils s'étreignirent comme des amants, puis ils s'écartèrent à nouveau.

Le sang du *Kriegshund* gouttait du menton de Rosalyn, et il portait au cou la trace de sa morsure, rouge sur la fourrure noire. Rosalyn était blessée elle aussi. Lorsqu'elle se retourna pour affronter une nouvelle fois son adversaire, ce fut d'un mouvement légèrement moins rapide qu'auparavant, même si les deux combattants se déplaçaient encore à une vitesse surhumaine.

Putois, derrière toi.

Tycho fléchit les genoux et se projeta en arrière en un saut périlleux qui envoya à terre son agresseur *Kriegshund* d'un coup d'épaule dans l'estomac. Tycho projeta son talon sous le menton de la bête et sentit craquer le cartilage. La transformation commença. Quelques instants plus tard, un jeune homme étouffait sous les yeux de Tycho. Celui-ci tira la *Wolfseele* du fourreau attaché dans son dos et frappa.

La lame chanta.

Quand Tycho se retourna, un garçon gisait mort aux pieds de Rosalyn. Le reste de la meute quitta alors l'ombre des arbres pour se ruer en avant, abandonnant toute idée de combat singulier. Tycho dégaina sa dague et la lança. Une enjambée suffit à le mener à sa cible. Tycho appuya sur le poignard qu'il avait jeté dans la poitrine du *Kriegshund* et le lui enfouit dans le cœur, puis il pivota pour en égorger un autre derrière lui.

— Celui-là était à moi, cria Rosalyn d'un ton furieux.

Tycho brandit la *Wolfseele*.

— Il en reste plein.

— Alors pourquoi prends-tu les miens ?

D'un même mouvement, Rosalyn esquiva le coup d'un *Kriegshund* et bondit sur la bête. Elle lui enserra étroitement le cou de ses jambes avant de continuer à tourner sous l'impulsion de son saut. Les vertèbres se brisèrent dans un craquement terrible.

Tycho s'attendait à ce qu'elle en attaque un autre.

Au lieu de cela, elle se laissa retomber et planta ses crocs dans le cou du *Kriegshund*, le maintenant debout pendant qu'il commençait à se transformer. Lorsqu'elle eut terminé de se nourrir, elle laissa s'écrouler une silhouette frissonnante, à peine un jeune homme. Entre les arbres retentit un hurlement si atroce que Tycho se retourna. Un immense *Kriegshund* se précipitait sur lui, la gueule grande ouverte sur un cri qui n'en finissait pas.

Le coup de Tycho le trancha en deux.

Son épée chanta et pendant une seconde, Tycho rugit, euphorique.

Les contours du monde devinrent plus durs et plus vifs. *Voilà ce pour quoi je suis né*, pensa-t-il. La cruauté de son enfance à Bjornvin, la faim, le froid et la lutte pour survivre, tout cela avait fait de lui le combattant qu'il était.

Il tuait comme les autres respiraient : instinctivement, sans réfléchir. Tycho fit courir son pouce le long de sa lame, porta le sang *kriegshund* à sa bouche et sentit sa gorge se serrer. Dans sa main, la *Wolfseele* frémit.

Elle émit une note aiguë, qu'aucun humain n'aurait pu entendre. Tycho sentit alors une force se déverser en lui, celle du géant à barbe rousse qui gisait mort à ses pieds.

Tycho se retourna et fonça vers l'ennemi le plus proche.

Le *Kriegshund* recula en montrant les crocs, sa langue répugnante pendant entre ses larges mâchoires. Ses dents étaient jaunes et son haleine empestait dans l'air de la nuit. Tycho brandit son épée comme Atilo le lui avait appris, de façon à pouvoir porter un coup sur la gauche ou sur la droite, ou bien de haut en bas afin de fendre son ennemi en deux. Rosalyn, derrière lui, surveillait ses arrières.

Le souffle de Tycho lui râpa la gorge.

Elle était blessée, lui non. Plus il faisait durer le combat contre les Frères Loups, plus les blessures de Rosalyn auraient de temps pour guérir ; cependant, la bataille était cruelle et les coups tombaient à une cadence alarmante. S'il en avait eu le temps, il les aurait terrassés un par un. Mais il n'avait pas ce loisir. Andronikos tenait Giulietta.

Tycho devait tuer leur chef.

Il étudia le comportement de la meute qui les encerclait. Les survivants jetaient de temps à autre un coup d'œil en direction d'une bête aux larges épaules. Le *Kriegshund* scrutait Tycho et tournait en rond sans attaquer, apparemment perturbé par la vue de son épée.

Il s'agissait certainement de Frederick. En le tuant, Tycho effraierait les autres. Si cela ne suffisait pas à briser leur détermination, il les aurait au moins désorientés et se concentrerait alors sur celui qui semblerait avoir le plus d'autorité après le prince.

— Prends mon épée.

— Tycho...

— Je sais ce que je fais.

Rosalyn leva les bras, tâtonna pour trouver la poignée de la *Wolfseele* et chancela légèrement sous le poids de l'arme. Elle la brandit alors que la meute continuait de tourner autour d'eux, sans faire mine de vouloir attaquer.

Sous les regards hostiles et les grondements menaçants des *Kriegshunde*, Tycho sortit la balle rouge et l'inséra dans le canon du pistolet d'Alexa, avant de l'y pousser à l'aide d'une tige. Puis il

ouvrit le couvercle du réservoir, révélant l'amorce de poudre.

Celui qu'il pensait être Frederick recula.

Lorsque Tycho leva le pistolet, la bête s'éloigna davantage. Tycho jeta un œil autour de lui, se demandant s'il n'était pas en train de tomber dans un piège. Mais les *Kriegshunde* qui l'entouraient semblaient aussi incertains que leur chef. Quelque chose, la balle ou la *Wolfseele*, les terrifiait.

Peut-être les deux.

— Tue-le, grogna Rosalyn.

Tirailé entre le désir d'attaquer et celui de fuir, le chef contracta ses pattes griffues. Quelque part derrière ces yeux brûlants se cachait une âme humaine luttant pour garder le contrôle de l'animal. Tycho connaissait cette sensation. Bien que l'animal ne sache probablement pas ce que la balle lui ferait, il sentait son pouvoir.

Le *Kriegshund* resta immobile, formant une cible idéale.

— Ça ? dit Tycho en agitant le pistolet. Ou ça ? (Il désigna l'épée que brandissait Rosalyn.) Qu'est-ce qui vous fait le plus peur ?

La bête jeta un regard à l'épée.

— Alors même que je pointe ce pistolet sur vous ?

Tuer le chef des *Kriegshunde*, trouver Giulietta et Andronikos, le tuer aussi ; ajouter Nikolaos à la liste des trépassés. Il devait bien exister un moyen plus rapide de la sauver. Tycho y réfléchit un instant, se demandant à quel point il pourrait se montrer stupide. À ce point-là, vraiment ?

— Je vous ai sauvé la vie, un jour. Vous vous rappelez ? Dans la salle du banquet ? Je l'ai fait en mémoire de Leopold.

Lentement, Tycho déversa l'amorce de poudre sur le sol, referma le réservoir et jeta le pistolet au sol.

— Vous voulez l'épée de Leopold ?

Le *Kriegshund* qui était Frederick acquiesça.

Tycho se souvenait de sa propre transformation en un monstre mystérieux, cette nuit-là sur le *San Marco*. Il n'était pas devenu un *Kriegshund*, mais bien plus que cela. Quelque chose de plus obscur, de plus ancien. Quelque chose de sinistre et de cruel. Une ombre qui regardait son âme de haut l'avait observé patiemment. L'ombre voulait du sang, mais pas ce sang-là.

— Rends-moi la *Wolfseele*, ordonna Tycho.

Rosalyn s'exécuta.

Sous leurs yeux, le chef des *Kriegshunde* entama sa transformation. Sa fourrure argentée fondit sur sa peau et sa chair se déchira, sanglante. Les os soudain découverts se fendirent, et leurs éclats luisants glissèrent pour se mêler à nouveau. Pendant une fraction de seconde, toute la cage thoracique du prince Frederick fut visible, tandis que son torse se brisait avant de se reconstituer.

Ses doigts se raccourcirent et ses ongles s'estompèrent. Un coup de poing invisible écrasa sa mâchoire, puis son front s'allongea pour reformer son crâne. Il se tint debout un instant, le sexe dressé, le corps à vif, les lèvres retroussées, et hurla de douleur. Puis un jeune homme au torse mince, qui avait les yeux de Leopold, tomba à genoux.

Sans défense.

Tout autour de lui, les autres *Kriegshunde* se transformèrent eux aussi.

Des gémissements d'agonie s'élevèrent, poussés par des bêtes qui hurlaient de fureur à peine une minute auparavant. Certaines firent sous elles, d'autres sanglotèrent lorsque leur métamorphose fut terminée. Les déformations que subissait leur chair étaient plus aberrantes que la pire des tortures. Tycho dégrafa sa cape et la posa sur les épaules de leur chef.

— L'enfer est vide, déclara Tycho, et les diables sont ici.

— C'est vrai, répondit Frederick. Tous ceux d'entre nous que Noé avait bannis de l'arche n'ont pas eu la bonne grâce de se noyer.

Il avait le même sourire triste que son demi-frère.

Frederick drapa la cape autour de son épaule pour esquisser une gracieuse révérence. :

— Frederick Zum Bas Friedland, dit-il. Je ne crois pas avoir eu l'honneur...

Rosalyn mit un certain temps à comprendre qu'il lui demandait son nom.

— Je suis Rosalyn.

— Enchanté.

— Vous connaissez déjà mon maître.

— L'ami de dame Giulietta... ?

— Et de Leopold, dit sobrement Tycho. L'homme qui a combattu aux côtés de votre frère lors de sa dernière bataille. Et l'amant de sa veuve.

Frederick ouvrit de grands yeux.

— Vous le reconnaissez ?

— Nous voulons nous marier. Je deviendrai ainsi le gardien de Leo. Vous savez sans doute que le fils de Giulietta est l'héritier de Leopold en toutes choses.

Tycho s'était douté qu'il visait juste. Frederick n'en savait rien.

— C'est... un *Kriegshund* ?

— Oui. Leopold l'a reconnu comme son fils. Il l'a juré devant le roi Janus et le prieur Ignatius, dans une église pleine de chevaliers crucifères. Le roi a donné sa permission, le prieur sa bénédiction.

— Alors l'épée appartient à Leo.

— Giulietta me l'a confiée. L'arme lui rappelle trop vivement l'homme qu'elle a perdu.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais cela devrait suffire. Tycho ajouta :

— Elle n'aimera plus jamais un homme comme elle aimait votre frère.

Cela, en revanche, c'était vrai. Et Tycho devrait vivre avec.

Tycho posa la lame de l'épée sur son avant-bras et en offrit la poignée au frère de Leopold.

— Vous êtes sincère ?

— Jusqu'à ce que Leo soit assez vieux pour la brandir.

— Je le jure, dit Frederick. Je lui donnerai cette épée lorsqu'il aura seize ans, lorsqu'il sera un homme. Sur mon âme, j'en fais le serment.

Les deux hommes savaient que Frederick venait de capituler. Et tous deux savaient également qu'en lui donnant l'Âme des Loups, Tycho venait d'offrir à Frederick la place de chef incontesté de tous les *Kriegshunde* pour les quinze prochaines années.

Brièvement, tandis que les Frères Loups s'approchaient, ayant compris qu'ils étaient autorisés à écouter, Tycho exposa son problème.

— Andronikos détient Leo ?

— Et sa mère.

— Je doute qu'il se rende compte de ce qu'il tient.

— Je ne pense pas non plus qu'il en ait conscience, qu'il s'agisse de Leo ou de Giulietta, répliqua Tycho.

Le prince Frederick le dévisagea.

— Vous l'aimez ?

— Depuis l'instant où j'ai posé les yeux sur elle.

— Leopold m'avait écrit que vous étiez dangereux. J'ai répondu qu'à ce qu'on disait, vous

ressembliez à une fille. Mais il a rétorqué qu'il faudrait être idiot pour vous sous-estimer.

Frederick jeta un regard appuyé à la chevelure tressée de son ennemi, à son pourpoint de soie noire, puis aux morts qui gisaient autour d'eux.

— Je ne suis pas idiot. Et mon demi-frère ne l'était pas non plus.

— Vous vous battez ?

— « Celui qui meurt ce soir en est quitte pour le lendemain. »

Pendant un moment, Tycho crut voir Leopold, avec son courage bravache et son grand cœur. Frederick aboya un ordre et commença à se transformer, imité par ses compagnons. Leur métamorphose fut si rapide, si rude et si violente que même Rosalyn, dont les yeux brillaient toujours de colère depuis la mort d'Eleanor, détourna le regard.

L'ensemble d'îles qui constituaient Giudecca ne faisait pas partie du centre de Venise, à l'entière satisfaction de ses habitants. En plus des cabanes de pêcheurs, on y trouvait des monastères, des couvents, des entrepôts, des bordels, quelques places entourées de maisons et plusieurs petites fermes. Sans oublier, comme partout à Venise, des églises.

Les riches *cittadini* y possédaient des résidences secondaires, de petites maisonnettes coiffées de tuiles rouges et frangées de jardinets bien entretenus. Le patriarche y avait un enclos à moutons. À la différence du centre de Venise, dont elle était séparée par un large détroit, Giudecca était parsemée de champs et de vergers, de sapins et de cimetières.

Elle tenait son nom des Juifs qui y vivaient, les *Giudei*, ou bien des *Giudicati*, des nobles trop importants pour être exécutés et trop dangereux pour ne pas être exilés. Les insulaires se définissaient comme *Giudecchini* d'abord et Vénitiens ensuite. Parmi les plus âgés, beaucoup refusaient même purement et simplement d'être qualifiés de Vénitiens.

Les Schiavoni, les Juifs et les Grecs – tous considérés comme hérétiques – possédaient leurs propres cimetières sur la côte sud de Giudecca, hors de vue de la cité, et assez éloignés pour ne déranger personne par leur différence. C'est dans cette direction que se rua ce qui restait de la meute *kriegshund*, avec une telle assurance que Tycho les laissa ouvrir la marche.

Ils coururent au bord des ténèbres, entre la promesse menaçante de l'aube et le sanctuaire obscur de la nuit. Tycho les suivit, conscient de vivre comme eux en équilibre sur la corde fragile de son humanité.

La *Wolfseele* semblait grotesque, attachée ainsi en travers du dos de Frederick. Tycho se demanda si le prince, sous sa forme de *Kriegshund*, serait même capable de la manier. Peut-être n'était-elle pour lui qu'un totem ou un signe de distinction. Un jour, Tycho lui poserait la question.

Comme Tycho, comme Rosalyn, la meute fendait le brouillard à une vitesse surhumaine. Pour tout observateur, ils n'auraient semblé qu'une succession d'ombres floues dans la brume. Mais personne n'était là pour les voir. Les habitants, barricadés dans leurs maisons, volets fermés et lumières éteintes, écoutaient les canons rugir comme de lointains coups de tonnerre.

Les *Kriegshunde* longèrent un nouveau verger aux feuilles agitées par le vent, puis déboulèrent sur une petite place où leur flot se scinda autour d'un puits trapu. Ils empruntèrent d'étroites ruelles qui se muèrent vite en chemins de terre avant de se fondre dans les champs. En une poignée de secondes, ils atteignirent la plus grande île et en traversèrent la moitié. Ils dépassèrent ensuite une ferme et dévalèrent une pente qui les mena à un cimetière noyé de brume. La côte sud de Giudecca se trouvait juste derrière.

Les pins qui les entouraient emplissaient l'air d'une puanteur résineuse, et sous leurs pieds, les aiguilles fermentées exhalaient une forte odeur d'urine. Le brouillard les enveloppait comme une fumée mouvante. Il les empêchait de voir devant eux, mais les dissimulait aussi aux regards.

— On laisse les *Kriegshunde* attaquer...

Rosalyn acquiesça.

Les Frères Loups, considérés comme les troupes de choc de Sigismund, n'étaient pas censés survivre très longtemps, pas plus que des unités d'infanterie. Ces troupes de choc étaient bien entraînées, à l'inverse de l'infanterie, mais les uns et les autres n'étaient destinés qu'à une chose : mourir. Les esclaves faisaient également partie de cette liste d'êtres humains jetables.

Quand Tycho était enfant et que Bjornvin était attaquée, les esclaves étaient toujours les premiers à mourir. Sous ses yeux, l'homme qu'il prenait alors pour son père avait été poussé hors du village, par-delà la palissade, armé d'une pauvre épée et abandonné à une mort certaine. Même lorsqu'un esclave se retournait pour courir vers les portes verrouillées de la cité, les Skaélingar se fatiguaient à le traquer et à le tuer. Les sauvages peints en rouge avaient ensuite plus de mal à affronter les guerriers de Bjornvin, qui brandissaient de vraies armes.

Le brouillard tournoya en volutes devant leurs yeux, et Rosalyn trébucha.

Elle lança un coup de poing à Tycho quand il la rattrapa. L'ayant manqué, elle l'insulta sous un autre nom que le sien. Elle semblait accablée, et ses mots, d'abord furieux, prirent l'inflexion du désespoir. « *Josh* »... Josh avait-il été son maquereau, son protecteur, son amant ? Tycho n'en était pas certain.

— Cours, dit Tycho à Rosalyn.

Celle-ci se frotta les poignets comme s'ils lui faisaient mal. Au contact du bracelet d'Eleanor, elle perdit son expression hagarde.

— Des démons, dit-elle d'une voix tremblante.

Soudain, le brouillard en face de Tycho se solidifia. Il prit la forme des portes de Bjornvin. Elles étaient constituées de pieux taillés en pointe, et encadrées d'épais montants de bois qui se raffermirent de plus en plus sous les yeux de Tycho. De chaque côté, la palissade semblait s'évanouir dans la brume. Les portes s'ouvrirent en grand.

Tycho courut, mais elles demeurèrent hors de sa portée.

À travers l'ouverture, il vit un chef Skaélingar saisir une fille nue par le bras, enfonçant les doigts dans sa chair. Le chef tira la tête de la fille en arrière et trancha.

Tycho hurla.

Afrior, sa demi-sœur, sa non-sœur, son premier amour...

Qui qu'elle ait été, Afrior était morte. La première fille qu'il avait aimée. La seule personne qu'il avait jamais cru pouvoir aimer. Elle était morte aux portes de Bjornvin, le visage dans la terre, frissonnant, s'étouffant et saignant, répandant dans la boue quatorze années d'une vie cruelle.

— Tycho...

Il sursauta et tourna la tête.

— Ils sont dans ma tête aussi. Les mauvais souvenirs.

Rosalyn vomit sans cesser de courir et cracha sur le côté. Frederick, apparemment épargné par les visions, lança à Tycho un sourire de loup. Et à travers les portes de brouillard qui se dissipaient, Tycho vit le monde réel s'imposer.

Un mur de boucliers byzantins.

Des *menavlatoi*, l'infanterie d'élite de l'empire. Ils étaient alignés devant un pont dont ils barraient l'accès. Chaque soldat portait une lance de plus de deux mètres terminée par une lame de quarante centimètres. Ils tenaient leurs armes la pointe en avant, afin d'empaler les *Kriegshunde* qui bondiraient à leur rencontre, tandis que l'autre extrémité était solidement enfoncée dans la terre tapissée d'aiguilles de pin, derrière eux.

La meute de Frederick avait le choix : affronter les *menavlatoi* et leurs lances, ou dévaler la berge, patauger à travers une petite crique et remonter la rive de l'autre côté. S'ils choisissaient cette dernière option, leur flanc serait exposé à toute offensive latérale.

— Suis-moi, dit Tycho à Rosalyn.

— Mais tu avais dit...

Je sais. On laisse les Kriegshunde attaquer.

— J'ai changé d'avis.

En face de lui, un *menavlatoi* au visage dur raffermi sa prise sur sa lance, sûr de sa supériorité. Tycho empoigna l'arme juste sous sa lame, enfonça le manche encore plus profondément dans la terre et s'en servit comme d'une perche pour se projeter en l'air. Il retomba derrière le soldat byzantin et lui brisa la nuque avant que l'homme ait eu le temps de faire un geste pour se défendre.

Deux soldats plus loin, Rosalyn l'imita.

Tycho planta sa dague juste sous la mentonnière du fantassin qui les séparait et, d'un coup puissant, enfonça la lame à travers son palais, empalant l'homme jusqu'au cerveau. Il libéra son arme et le corps sans vie du soldat s'écroula à ses pieds. Les *Kriegshunde* s'enfoncèrent aussitôt dans la brèche créée par Tycho et commencèrent à tuer.

S'ils avaient couru sans s'attarder, ils auraient pu prendre le pont.

Mais les *Kriegshunde* combattaient individuellement, sauvagement, sans plan clairement identifiable, jusqu'à ce qu'un grognement de Frederick leur ordonne de se regrouper pour lancer une nouvelle attaque. Les Byzantins employèrent ce laps de temps pour reformer leur mur de boucliers.

À cet instant seulement, Tycho comprit à quel point Rosalyn avait dû être terrifiée, la nuit où la meute de Leopold avait massacré les Lames sous ses yeux. Et Giulietta encore davantage... Toutes ces bêtes féroces qui les encerclaient, tous ces *Assassini* qui mouraient pour la protéger...

— Cette fois, on attend, ordonna Tycho.

Rosalyn hocha la tête.

Alors qu'un soldat byzantin menaçait un *Kriegshund* de sa lance, la bête s'empara de l'arme et tira violemment, brisant la rangée des *menavlatoi*. La viande hurlante fut réduite au silence. Un autre *Kriegshund* reçut une lance dans l'épaule, la brisa en deux et arracha la gorge de son ennemi à l'aide de ses griffes tranchantes. La bataille, d'une violence inouïe, se serait terminée en carnage si une silhouette mince n'avait pas quitté l'ombre des sapins, de l'autre côté du pont, pour ordonner aux *menavlatoi* de s'écarter.

Personne n'aurait pu ignorer sa voix.

Elle était moins sonore que les grondements des *Kriegshunde* ou que les hurlements des soldats agonisants, et pourtant, elle les couvrit sans effort. L'homme était suivi de deux personnes : un jeune homme blond au sourire narquois que Tycho supposa être Nikolaos, et dame Giulietta. Nikolaos tenait le poignet de la jeune femme fermement serré dans sa main. Le prince jeta un œil au bébé qu'elle portait et dit quelque chose qui la fit blêmir.

Andronikos avait les yeux fixés au sol.

Une seconde plus tard, il les leva vers le ciel.

— À terre, dit Tycho.

Comme Rosalyn restait immobile, Tycho lui balaya les jambes d'un coup de pied, se plaqua contre elle et fit rouler leurs deux corps dans un fossé fraîchement creusé, le long d'un chemin de gravier.

— Quoi... ?

— Andronikos.

Le fossé les protégea des mots qui tombaient en cascade de la bouche d'Andronikos, mais Tycho vit leur effet sur un *Kriegshund* qui avait tenté de charger le mage. La bête recula, chancelante, se prit une patte dans une racine et tomba non loin d'eux. Sa fourrure s'évanouit, ses os se tordirent et sa face de loup fondit, révélant le visage d'un garçon de l'âge de Tycho. Sa peau était déchirée et ses yeux crevés, comme s'il avait reçu des dizaines d'éclats de verre tranchants.

— Reste là, lui dit Tycho.

Il sortit sa dague de son fourreau et rampa jusqu'au jeune homme, qui haletait et suppliait dans une langue que Tycho ne comprenait pas. Il planta sa dague entre les côtes du garçon, arrêtant son cœur. Un dernier souffle s'échappa de ses lèvres, et Tycho ferma les yeux. On aurait dit que le mort venait d'être torturé.

— Dis une prière, ordonna Tycho à Rosalyn.

Elle lui lança un regard perplexe.

— Je n'en connais aucune, insista-t-il. Dis une prière pendant que je charge cette arme.

Elle récita celle que même les putains et les enfants des rues connaissaient, celle en laquelle ils avaient besoin de croire, plus que quiconque. Une prière qui n'appartenait même pas à son peuple. En écoutant Rosalyn égrener le *Pater Noster*, et en se demandant si elle était vraiment convaincue de sa véracité, Tycho tapota le pistolet pour en faire sortir la balle de Frederick, sans toucher à l'amorce enveloppée de soie.

Puis il mit en place la balle noir et or. Il remplit le réservoir de poudre, ferma le couvercle et remit le chien en place. Il n'aurait droit qu'à une tentative. Où que son tir l'atteigne, Andronikos serait blessé, mais il n'en deviendrait sans doute que plus dangereux encore.

Alexa avait été très claire sur ce point.

— Attends, dit Tycho lorsque Rosalyn tenta de regarder par-dessus le bord du fossé.

Le mage parla à nouveau et la nuit résonna de hurlements bestiaux. Les mots d'Andronikos réduisaient même les *Kriegshunde* redevenus humains à l'état de pitoyables animaux. Tycho se mit à genoux et s'aperçut que toute la meute de *Kriegshunde* avait repris forme humaine. Certains étaient morts, d'autres mourants. Frederick et l'un de ses compagnons, grièvement blessés, gisaient près d'une souche en décomposition.

Le prince avait le torse lacéré, une joue balafrée, comme si son corps avait été cinglé par des branches de ronces. Il souleva faiblement la *Wolfseele*, l'offrant à Tycho, puis la laissa retomber. Il n'avait plus la force de bouger.

Tycho leva son pistolet en réponse.

Dame Giulietta se trouvait sur le pont, Leo dans les bras. Le prince Nikolaos, à ses côtés, avait les yeux rivés sur la cachette de Tycho. Il cria quelque chose à son tuteur. Andronikos acquiesça. Sur son ordre, les *menavlatoi* restants – à peine un quart de la troupe de départ – se mirent en marche en direction de Tycho.

Ils étaient trois. Sans l'intervention soudaine d'Andronikos, ils seraient déjà morts. D'un regard sur leurs visages, Tycho comprit qu'ils en étaient bien conscients. Mais s'ils craignaient d'attaquer Tycho, ils craignaient Andronikos encore davantage. Tycho se leva et lança sa dague dans la gorge de l'un des trois.

— Encore deux... Il faut que tu protèges Giulietta.

Rosalyn lui jeta un regard hostile.

— Je sais que tu la détestes.

Elle ne prit pas la peine de le nier.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Mourir, si nécessaire.

— Pour elle ?

Rosalyn fit la moue.

— Fais-le pour moi, alors.

— Je ne suis pas sûre que les gens comme nous puissent mourir.

Rosalyn essaya de sourire, mais son regard était triste et désolé. Pour elle, les mots du *Pater*

Noster, qu'elle y croie ou non, ne s'appliquaient pas aux gens de son espèce, comprit Tycho. Elle n'était même pas sûre d'être encore une personne. La douleur dans ses yeux semblait presque physique.

— Tu vois cet homme, là-bas ?

Elle jeta un regard au prince Nikolaos.

— Il a envoyé l'archer qui a assassiné Eleanor, affirma Tycho.

— Tu le jures ?

— Sur mon âme.

Voilà comment parlaient ceux qui croyaient en ce genre de choses. Jusqu'à son arrivée à Venise, Tycho n'avait même jamais entendu le mot « âme ». Il doutait qu'à Bjornvin, quiconque en possède une.

Pour Eleanor...

Elle le tuerait pour Eleanor. La cicatrice sous le sein gauche de Rosalyn n'était qu'une plaie refermée. Ce coup-là n'avait fait que prendre sa vie. L'archer du prince, en revanche, avait détruit ce qui faisait battre son cœur, y remplaçant par de la glace la chaleur d'Eleanor.

— Rosalyn...

Manifestement, Tycho avait deviné le reste de ses pensées.

La guerre était violente et imprévisible. Des gens mouraient toujours au combat. Si dame Giulietta était tuée dans les secondes qui suivraient, serait-ce vraiment la faute de Rosalyn ?

Elle vit Tycho tirer le levier en forme de cobra de son pistolet, se préparant à affronter le grand homme mince qui se dressait, plein d'assurance, devant le pont.

— Je compte jusqu'à trois, dit Tycho.

Toujours trois. Atilo le lui avait appris.

Quand Tycho se mit à reculer le long du fossé, accroupi pour ne pas être vu, Rosalyn comprit ce qu'il voulait faire. Il retiendrait l'attention d'Andronikos pendant qu'elle se glisserait sur le côté, vers le prince byzantin.

Elle hocha la tête et il se mit à compter.

— Deux...

— Trois.

Tous deux se dressèrent d'un seul mouvement. Le regard d'Andronikos passa de l'un à l'autre, et il parut hésiter à la vue de l'étrange arme de Tycho. Il n'en fallut pas plus à Rosalyn pour bondir à la hauteur d'un *menavlatoi*, le tuer en passant, contourner Andronikos et se ruer vers Nikolaos. Celui-ci lâcha Giulietta et saisit hâtivement son épée.

— Courez, hurla Rosalyn à l'intention de Giulietta.

Il aurait fallu être stupide pour ne pas courir.

Mais dame Giulietta resta plantée là, le regard rivé sur Tycho, et pendant un instant, Rosalyn eut envie de la tuer elle-même. Puis elle cessa de penser à Giulietta, bannit Andronikos de son esprit et heurta le prince Nikolaos de plein fouet. Elle le fit tomber en arrière et le plaqua au sol.

Le prince jura, montra les dents, et baissa les yeux.

Soudain, il sourit comme s'il venait de voir quelque chose d'irrésistiblement drôle. En suivant son regard, Rosalyn comprit ce qui l'amusait et sentit le froid de l'acier dans ses entrailles. L'épée de Nikolaos avait traversé le corps de Rosalyn pour ressortir de l'autre côté. Un sang noir suintait de la plaie.

— Quelle stupide petite garce.

Elle reconnut le mépris dans sa voix. C'était celui des gens qui n'avaient jamais pris la peine de comprendre la difficulté de la vie dans la rue, qui ne s'imaginaient pas que rester même à demi humaine, pour une enfant des rues, était une victoire en soi. Toujours souriant, Nikolaos se mit à tourner la lame dans son ventre. Le ciel se teinta du rouge de l'agonie.

— Non, dit-elle. Arrête.

Nikolaos écarquilla les yeux quand elle agrippa son poignet et l'empêcha de remuer l'épée.

— Tu n'aurais pas dû tuer Eleanor.

— Je n'ai rien fait de tel. Theodora, en revanche... Vous n'avez pas idée de la colère de son

père quand il l'a appris.

— Ça suffit.

Tout en maintenant solidement sa prise sur le poignet du prince, Rosalyn saisit son plastron noir et or pour le tirer à elle, ignorant l'épée qui s'enfonçait encore plus profondément dans son ventre. Puis elle recula en l'obligeant à la suivre, pour ne plus se trouver au-dessus de l'eau.

— Détournez les yeux, ordonna-t-elle à Giulietta.

Rosalyn planta les crocs dans le cou du prince et but ses infâmes souvenirs à grandes goulées. Elle avait besoin d'absorber sa force, pour guérir et pour combattre. Lorsqu'elle fut trop écœurée par l'ignominie de cette vie pour continuer, elle fit glisser la lame hors de son corps et laissa s'écrouler le cadavre de Nikolaos.

— Nous sommes tous quittes, maintenant, lui dit Rosalyn. Toi, tu es mort. Et ma dette envers la femme de Tycho, qui m'avait emmenée à Alta Mofacon, est payée.

— Merci, dit Giulietta d'une voix mal assurée.

— Je ne veux pas de votre reconnaissance.

— Tu n'étais pas obligée de me sauver.

— Non. (La voix de Rosalyn se brisa.) J'aurais pu vous tuer, à la place.

Le dernier des lanciers devait être mort, à présent. Pour preuve, toute l'attention d'Andronikos était concentrée sur Tycho. Cela permit à Rosalyn de plaquer Giulietta contre un sapin et de lui empoigner le visage d'une main cruelle.

— Votre enfant n'aurait pas survécu un mois.

— Quoi ? s'écria Giulietta.

Rosalyn se força à relâcher son emprise.

— Il avait l'intention de le tuer. Vous n'auriez pas eu cette chance. Il voulait vous enfermer quelque part jusqu'à ce que vous lui donniez un fils à lui. Ensuite, avec un peu de veine, il vous aurait peut-être tuée aussi.

Giulietta vomit.

Rosalyn ignorait laquelle des atrocités de cette nuit-là l'avait rendue malade. Et elle s'en fichait.

Tycho était armé d'une lance. Au bout d'une dragonne accrochée à son épaule pendait le pistolet d'Alexa, chargé et amorcé. Andronikos avait reculé jusqu'au milieu du pont. Au début, Tycho avait cru que le mage battait en retraite. Il comprenait maintenant qu'il voulait simplement se trouver au-dessus de l'eau.

— Alors... Voici donc le petit chien d'Alexa.

Le vomissement de Giulietta dut avertir le mage que quelque chose se passait derrière lui, mais la lance de Tycho l'empêcha de se retourner pour découvrir quoi. Tant que Tycho la tiendrait dressée, prête à jaillir, l'attention de son adversaire demeurerait fixée sur lui.

Andronikos avait besoin de se concentrer, mais dès l'instant où il se figerait pour absorber l'énergie de l'eau qu'il surplombait, Tycho lui jetterait sa lance. Ils le savaient tous les deux, et chacun tentait d'épuiser la patience de l'autre. *Il faut que je me rapproche*, pensa soudain Tycho. Il n'avait jamais essayé ce pistolet et n'était pas sûr d'atteindre le cœur d'Andronikos à une telle distance.

— Venise a donc choisi Sigismund ?

Tycho dévisagea le mage.

— C'est du moins ce que je présume, puisque vous protégez... ça.

Andronikos jeta un coup de menton dédaigneux en direction de Frederick et de son dernier compagnon vivant, à demi cachés derrière une vieille souche.

— C'est surprenant. Quand on sait que son frère a massacré les Lames.

— J'ai l'ordre de le tuer.

— Et vous osez désobéir ? demanda Andronikos.

— Il est rare que j'obéisse aux ordres d'Alexa.

— Croyez bien qu'avec moi, vous ne prendriez pas cette habitude.

— Je ne prendrai jamais d'ordres de vous.

Le mage plissa les yeux et Tycho sut que la conversation était terminée. Il supposa que son unique objectif avait été d'éprouver sa loyauté.

Tycho projeta sa lance avec une puissance telle qu'un témoin ignorant aurait cru la voir disparaître. Puis il s'élança à sa suite, mais Andronikos écarta l'arme d'un geste négligent. Tycho fit halte aussitôt, ses bottes creusant des sillons dans le tapis d'aiguilles mortes. Il comprit qu'il venait d'offrir à Andronikos tout le temps dont il avait besoin.

Détournant les yeux du ciel, le mage scruta un instant la crique, puis observa Tycho. Lorsque celui-ci comprit ce qu'Andronikos était sur le point de faire, le mage sourit. Il ne cria qu'un mot :

— ESCLAVE.

Tout ce qu'il contenait fut projeté sur Tycho.

La nuit où il avait failli mourir de froid sous la neige. Les coups de fouet, et pire encore. Les jours passés enchaîné à la porte de Bjornvin, nu, un collier à pointes autour du cou.

Une rafale de souvenirs tranchants comme du verre s'abattit sur Tycho. La douleur lui noua les muscles et son cri se bloqua dans sa gorge. Son corps se mit à saigner de cent coupures à la fois, et pendant un instant, Tycho chancela sous le poids de l'enfance qu'il s'était efforcé d'oublier.

Puis le flot de sang ralentit, et ses plaies commencèrent à guérir.

Tu es assez fort pour supporter ça, se dit-il, tentant de s'en persuader. Mais Andronikos avait

déjà absorbé une autre vague de pouvoir : il attendait simplement que sa victime lui accorde à nouveau son attention. Cette fois, il ne sourit pas. Son visage restait impénétrable. Dans le brouillard désormais presque transparent, sa silhouette semblait aussi fine et obscure que les sapins derrière lui. Pour détruire les *Kriegshunde*, il leur avait jeté des phrases entières, hurlant des mots aux accents germaniques qui les avaient laissés aveugles et titubants.

Il leva à peine la voix pour articuler les syllabes suivantes.

— Bjornvin.

Et le cauchemar qui animait la brume envahit Tycho.

Il gémit lorsque de nouvelles entailles lui lacérèrent le torse, dévoilant une chair humide et luisante. Le pourpoint de soie censé dissimuler ses péchés se déchirait aussi sous la lame du souvenir. Tycho tenta, en vain, de lever son pistolet.

Il était terrassé par le remords.

Depuis la chute de Bjornvin, il n’y avait plus de Vikings au Vinland. Seulement des Skaélingar au corps huilé, au visage ocre, avec leurs arcs et leurs couteaux de pierre. Les ronces avaient recouvert le village désert. Tycho avait offert le dernier bastion viking à ses ennemis. La vague de culpabilité reflua tandis que ses blessures se refermaient, que la peau recouvrait les veines et les tendons.

Au loin, il entendit Giulietta crier.

Tycho vit passer l’ombre noire de Rosalyn, qui bondit sur le mage. Celui-ci la projeta en arrière et elle tomba au sol en un tas sanguinolent. Quand elle fit mine de se relever, l’homme se tourna vers elle.

— Non, croassa Tycho. C’est après moi que vous en avez.

Andronikos rit.

Et Tycho sentit ses entrailles se nouer de colère.

La nuit avait atteint la dernière frontière avant l’aurore.

De pâles touches de couleur, annonciatrices du jour, menaçaient à l’horizon. Tycho distinguait ce que Giulietta ne pouvait voir, mille nuances subtiles de lumière là où, pour elle, l’obscurité régnait encore. Tout ce qu’Andronikos avait à faire, c’était empêcher Tycho de partir.

Les rayons du soleil courraient sur les bancs de sable à l’embouchure de la lagune, puis à travers les flots couleur de plomb fondu, jusqu’à l’endroit où Tycho se tenait en ce moment, et il mourrait sans avoir pu sauver la femme qu’il aimait. S’il voulait la sauver, il fallait qu’il laisse revenir le monstre dont il avait pris la forme sur le pont du *San Marco*.

Alors elle saurait ce qu’il était vraiment.

Tycho reporta son regard sur l’homme qui lui faisait face. Il vit alors qu’Andronikos n’attendait que cela : il voulait que Tycho concentre toute son attention sur lui. Cette arrogance inattendue était une faiblesse.

Tycho sut quel serait le mot suivant avant même que le mage ne le murmure.

Les souvenirs d’Afrior lui labourèrent la chair comme un millier de lames de verre, l’écorchant jusqu’à l’os. Battue, maltraitée, trahie. Son regard planté dans celui de Tycho alors que le chef skaélingar lui tranchait la gorge. Le corps d’Afrior, ce corps pour lequel il avait trahi sa famille, s’effondrant dans la boue en répandant son sang.

L’enfer était entré dans Bjornvin.

— Tycho...

Lorsqu’il entendit le cri de Giulietta, Tycho s’aperçut qu’il avait reculé de plusieurs pas. Le sang suintait de ses blessures ; chez un autre que lui, il aurait jailli, torrentiel. Son bras gauche était

cassé et l'os fendu saillait de la plaie. Un trou dans son ventre laissait apercevoir un fouillis d'entrailles.

Son pouvoir de guérison le maintiendrait en vie. En revanche, Tycho n'était pas sûr de pouvoir supporter la douleur.

— Doux dieux, souffla-t-il. Aidez-moi.

Seul le silence lui répondit. Il n'avait jamais rien connu d'autre que le silence. Il leva les yeux et vit une expression de triomphe sur le visage d'Andronikos. Cette fois, le mage se contenta d'articuler, sans même parler :

— C'était ta sœur.

Tycho lutta pour répondre alors que la peau s'arrachait de son visage. Il sentit sa chair tomber en lambeaux, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un crâne. Il accueillerait la mort avec délice, si seulement elle parvenait à l'atteindre.

— Elle n'a jamais été ma sœur, martela Tycho entre ses dents brisées. Je n'étais pas comme eux. Ils n'étaient pas comme moi. J'étais Déchu. J'ai toujours été Déchu.

Le flot du temps hésita et s'interrompit, subitement endigué.

Seuls Tycho et Andronikos demeurèrent éveillés. Les autres semblaient figés, comme peints sur la toile des toutes premières lueurs du matin. Le temps hésita de nouveau, et Tycho vit la stupeur envahir le visage de son adversaire. Andronikos n'arrivait manifestement pas à vaincre la magie qui l'enserrait.

— Alexa ? demanda Tycho.

La voix eut un ricanement dédaigneux.

— Tu es venu dans ma cité, dit le *genius loci*. À présent, je viens à toi.

La bouche de Venise trouva celle de Tycho, en un baiser de charogne.

Son ventre lui faisait mal et il avait un goût amer dans la bouche. Tycho ignorait ce qui s'était passé, mais il avait toujours soupçonné la cité lagunaire de Venise d'être vivante. Elle était trop étrange, trop différente pour ne pas abriter un ancien esprit. Cependant, quand la version résolument adulte d'A'rial s'était levée pour le saluer, elle lui avait semblé plus ancienne encore que dans son imagination.

Beaucoup plus ancienne que ne le prétendait l'histoire.

Si Venise paraissait étrange, c'était parce qu'elle l'était bel et bien.

Un labyrinthe de mort et de sexe, de sang, d'amour et de haine lié par l'eau, qui enfermait les fantômes et la mémoire jusqu'à ce que chaque rue et ruelle, chaque canal et chaque bassin débordent des souvenirs accumulés de ses habitants. Les mots qu'A'rial avait prononcés en le quittant étaient encore frais dans son esprit.

— J'ai été jeune en même temps que toi.

— Que moi ?

— Que les premiers de ton espèce.

Et il s'était souvenu des paroles de Leopold, la nuit où il l'avait vaincu. Tycho avait épargné la vie de Leopold pour Giulietta, parce qu'il était incapable de lui dire non, tout en sachant qu'il se condamnait à l'horreur des galères. Leopold avait dit : « *Vous devriez être mort.* »

« *Je suis vivant* », avait-il alors répondu.

Il l'avait répété ce soir. Des mains invisibles l'avaient applaudi. Peut-être pour le railler, peut-être par admiration sincère.

— Deviens toi-même, avait dit la cité.

— Je suis moi-même.

— Alors deviens davantage...

Le temps reprit son cours et la présence d'A'rial s'enfonça comme une charogne dans la vase et l'eau, entre les pilotis et les graviers, jusqu'à ce qui devait être le repaire de l'esprit maternel de Venise. Tycho regarda le monde redevenir à peu près normal, ou aussi normal qu'il puisse l'être dans la plus étrange des cités.

Il vit Andronikos ciller.

Le mage se tourna vers Giulietta, blottie au sol avec Leo, et vers Rosalyn qui montait la garde à leurs côtés. Puis il jeta un regard au prince Frederick et au Frère Loup blessé gisant près de leur souche.

L'homme se demandait ce qui avait changé.

Mais ce qui avait changé se tenait devant lui.

Andronikos regarda Tycho et parut surpris de le voir debout. C'était une bataille de mots autant que de force, comprit Tycho. L'amour conférait la force de supporter les pires des blessures infligées par la peur.

Il le savait, désormais.

Tycho tenait toujours le pistolet d'Alexa, et Frederick la *Wolfseele*. Mais l'arme dont Tycho avait besoin se trouvait au bout de sa langue. Soudain, il sut exactement ce qu'il devait faire. La main posée sur le ruban effiloché qui ornait son poignet...

Tycho prononça un mot, un mot bien à lui.

— Giulietta.

L'alchimiste sourit.

Il ouvrit les bras pour montrer qu'il était indemne, que le mot de Tycho ne lui avait fait aucun mal. Andronikos allait lever les yeux vers ce ciel d'avant l'aurore pour absorber du pouvoir, quand son sourire s'évanouit.

Et Tycho sentit son propre mot le consumer.

Sa bouche s'ouvrit en un hurlement muet tandis qu'une vague de flammes s'emparait de son corps puis refluit après l'avoir couvert de lumière. Des ombres s'élancèrent dans toutes les directions, sortant des arbres et des tombes pour décrire de larges cercles autour de lui. Ce n'était pas la transformation qu'il avait attendue. Dans sa poitrine, il sentit un cœur.

Une flamme d'un blanc pur, comme une lumière dans les ténèbres.

Le feu courut dans ses veines et de grandes ailes ardentes se déployèrent dans son dos, brûlant les aiguilles des sapins alentour. Un parfum de résine envahit l'air tandis que Tycho levait le pistolet d'Alexa et l'armait. Il ne prit pas la peine d'appuyer sur la détente. Il posa simplement son pouce sur l'amorce, et la regarda s'enflammer.

Andronikos tenta trop tard d'articuler un mot. Il était trop effaré par la transformation de Tycho pour contre-attaquer. Lorsque la balle pénétra son cœur, la peau du mage se couvrit d'inscriptions noir et or. Le corps qui s'écroula au sol n'était rien de plus que celui d'un vieil homme.

Après avoir inspecté le cadavre, Tycho dégrafa la cape d'Andronikos, traversa le pont et enveloppa Rosalyn dans le vêtement pour la protéger du jour qui ne tarderait pas à se lever.

— Les soldats d'Alexa vont arriver.

Giulietta hocha la tête. Sur son visage se mêlaient la crainte et l'admiration.

— Ce n'est pas moi, dit Tycho. Le Tycho que tu peux ignorer va revenir très vite.

Même si elle prétendait pouvoir ignorer aussi la version de lui qu'elle venait de voir, tous deux

sauraient que c'était faux. Aucun d'eux ne pourrait jamais l'ignorer. Tycho ne deviendrait pas la créature monstrueuse du *San Marco* ; celle-ci n'était qu'un intermédiaire, à mi-chemin de la forme qu'il avait brièvement adoptée un instant auparavant.

— Leo va bien ?

Giulietta acquiesça.

— Bien, dit-il. Emmène-le dans la première maison que tu trouveras. Dis-leur que tu as besoin d'un asile jusqu'à l'arrivée des soldats. Attends là-bas.

— Oui, maître.

Sa voix était plus moqueuse que ne le serait jamais celle de Rosalyn. Elle s'éloigna sans se retourner.

Tycho sourit.

— Ne permettez pas à dame Giulietta de me voir ainsi, supplia le prince Frederick.

Rosalyn tenait à la main la cape que Nikolaos avait portée de son vivant. Après avoir aidé le prince *kriegshund* à se relever, elle la drapa soigneusement autour de son corps nu, couvert de contusions.

— Pourquoi pas ?

— Elle ne voudrait plus m'épouser.

— Elle ne va pas vous épouser, objecta Rosalyn. C'est avec lui qu'elle va se marier. (Elle désigna Tycho d'un signe de tête.) Et elle est partie, de toute façon. Si j'étais vous, je rentrerais chez moi.

— Mon père...

— ... sera très impressionné que vous lui rapportiez l'Âme des Loups, dit Tycho. Vous pourrez aussi faire valoir le fait que vous êtes en vie, alors qu'un prince byzantin concurrent et un mage sont morts. Leo est l'héritier de votre frère. Votre père a l'avantage. Il peut bien patienter un peu.

Le prince Frederick hocha lentement la tête.

Le jour était sur le point de se lever et le cimetière devenait d'une blancheur de plus en plus vive. Tycho devait désormais plisser les yeux pour voir, au prix d'une douleur insupportable. À son côté, Rosalyn se cachait le visage dans les mains.

— Vos yeux..., dit le prince Frederick.

— Ils souffrent.

— Ça se voit, acquiesça le prince.

Tycho distinguait les moindres détails dans l'obscurité la plus profonde, mais cette bénédiction se changeait en torture dès l'approche de l'aube. Sa tête lui faisait mal et il ressentait une nausée qui lui donnait envie de se cacher. Les derniers vestiges de l'être qu'il était devenu se fanèrent, sans trace de la souffrance flamboyante qui accompagnait d'habitude son retour à la forme humaine.

Il était de nouveau lui-même, tout simplement.

— J'ai besoin de votre aide.

— Je vous écoute, dit Frederick. Que dois-je faire ?

— Il y a une tombe à demi creusée, au-delà de ce talus, indiqua Tycho. Recouvrez-nous de terre et d'aiguilles de pin, et n'en parlez à personne. Dites seulement que nous avons disparu. Faites vite.

Une semaine entière s'était écoulée depuis le bombardement de la lagune de Venise. Le soleil se couchait sur l'horizon lorsque l'amiral de la flotte byzantine prit congé des Dix. L'entretien avait été formel, d'une extrême politesse.

Sur ordre du Conseil, Venise lui avait rendu les corps du seigneur Andronikos et du plus jeune fils de l'empereur Jean V Paléologue. Ils pourraient ainsi être enterrés chez eux, comme le dictait la tradition.

Le prince Alonzo s'y était publiquement opposé, jusqu'à ce que la duchesse Alexa, en privé, lui mette le nez sur l'évidence. Ce qui pouvait passer pour un acte de bonté était en réalité un avertissement. « Vous voyez, disait ce geste, il suffit de nous attaquer pour récupérer votre plus grand mage et un prince impérial dans des tonneaux, vidés de leurs entrailles et marinés dans de l'eau-de-vie. »

Par la suite, le régent s'était tenu tranquille.

Il se tiendrait encore plus tranquille après la conversation qu'Alexa prévoyait d'avoir avec lui le lendemain, toujours en privé. La duchesse lui ferait part des révélations de Giulietta selon lesquelles Tycho avait été envoyé à Venise pour tuer Alexa, et peut-être Marco et Giulietta elle-même. Certes, Tycho avait été capturé par des chasseurs seldjoukides et préparé par des mages mamelouks, mais c'était Alonzo qui avait financé toute l'affaire.

Alonzo protesterait en rugissant qu'elle n'avait aucune preuve. Alexa lui montrerait alors un ordre non daté mais signé par Marco dans un de ses moments de lucidité, qui devenaient de plus en plus fréquents. L'ordre exigeait que le régent soit arrêté et jugé pour trahison. Alexa espérait que son beau-frère serait reconnaissant qu'elle lui offre d'abord le luxe de s'exiler, car un procès pour trahison signifierait la réouverture des enquêtes sur l'explosion de San Lazar, la tentative d'empoisonnement de Marco et l'attaque contre Giulietta.

La sentence, s'il était reconnu coupable d'empoisonnement, serait la mort.

Mais d'abord, Alexa devait s'occuper de Giulietta. Une semaine auparavant, celle-ci était rentrée à l'aube, sale et muette, Leo serré contre sa poitrine. Elle avait fermement refusé de lui révéler ce qui s'était passé à Giudecca la nuit précédente.

Giulietta dormait dans sa nouvelle chambre, à Ca' Ducale, et n'avait quitté le palais qu'une seule fois, pour l'enterrement de dame Eleanor. Elle avait d'ailleurs passé l'essentiel de la cérémonie à scruter les portes de la basilique, comme si elle attendait quelqu'un. Sir Tycho, sans doute. À moins qu'elle n'ait espéré voir la fille en haillons qui s'était liée d'amitié avec Eleanor.

Aucun des deux ne se montra.

Depuis, dame Giulietta flottait le long des couloirs de marbre de Ca' Ducale, aussi muette qu'un fantôme. Sa politesse et sa douceur envers les gardes et les domestiques troublaient Alexa au moins autant que son arrogance d'autrefois. Giulietta mangeait peu, dormait encore moins.

Le dragonnet était en ce moment même à la recherche de Sir Tycho, et la roussette d'Alexa écumait les rues de Venise toutes les nuits. Ses espions avaient reçu l'ordre de lui communiquer toute information utile. Elle avait discrètement offert des récompenses.

Le prince Frederick savait quelque chose, Alexa en était persuadée. Il était venu en personne la remercier pour lui avoir rendu les cadavres de ses hommes. Le jeune homme s'était montré taciturne et réservé, manifestement choqué par la perte de ses amis et les mystérieux événements de cette nuit-

là. Il avait demandé à la duchesse l'autorisation de dire au revoir à Giulietta. Celle-ci avait refusé de le recevoir.

— Ma dame...

Une femme de chambre se tenait dans l'embrasement de la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Des nouvelles de Sir Tycho.

Alexa posa sa tasse et se leva. Elle n'arrivait pas à déterminer ce qui serait pire : que le garçon soit vivant ou mort, qu'il soit à Venise ou au service de quelqu'un d'autre. Bien qu'elle ait du mal à l'admettre, elle s'était en quelque sorte attachée à lui.

Et puis, il y avait Marco.

Son fils lui demandait sans cesse, avec une précision et une clarté étonnantes, où se trouvait Tycho, s'il allait bien, s'il était heureux. « *Mon ange funeste* », comme il l'appelait.

— Faites entrer le messager.

Celui-ci, un pêcheur à l'allure misérable, ne s'attendait pas à se trouver en présence de la duchesse mongole. Il bégaya un peu avant de reprendre contenance. La famille de sa femme, expliqua le Nicolotto, vivait à Giudecca. Il haussa les épaules comme pour signifier qu'il l'aimait bien quand même. Elle attendait un enfant et avait donc souhaité retourner chez sa mère.

La nuit précédente, un jeune homme aux cheveux gris avait offert de l'argent au pêcheur pour qu'il l'emmène, avec une fille en haillons, de Giudecca jusqu'en Dalmatie. L'homme avait accepté. La fille était restée sur le continent et le jeune homme était revenu avec lui.

Le pêcheur n'avait pas réfléchi... S'il avait su...

— Quand êtes-vous revenus ?

— Il y a une heure, ma dame.

— Et où se trouve cet homme, à présent ?

— Il m'a dit qu'il allait se changer, qu'il fallait qu'il aille voir une fille. Il m'a remercié pour le voyage et il m'a payé.

— Combien d'argent vous a-t-il donné ?

Le Nicolotto hésita.

— Deux fois le montant promis, répondit-il.

— Et quelle exigence étrange a-t-il émise concernant votre bateau ?

À cette question, le pêcheur ouvrit de grands yeux et conclut manifestement que tout ce qu'on disait sur les pouvoirs magiques de la duchesse était vrai. Cette dernière esquissa un sourire acide.

— Eh bien ?

— Il m'a fait remplir mon bateau de terre.

Ayant fait tinter une clochette en verre, Alexa ordonna à une servante de donner au pêcheur cinq grossi d'argent, de lui faire servir un bon repas aux cuisines et de dénicher une couverture propre pour son épouse. Le bébé en aurait besoin cet hiver.

L'homme se retira en balbutiant de reconnaissance.

Distribuer terreur et faveur sans laisser les gens deviner laquelle des deux ils allaient recevoir : tel était le mécanisme sur lequel Alexa fondait sa réputation. Un instant plus tard, la porte de son bureau s'ouvrait avec fracas et Giulietta se ruait à l'intérieur. Au noir de ses vêtements de deuil, elle avait substitué une robe de velours cramoisi. Ses cheveux étaient relevés, comme il seyait à une femme ayant été mariée ; mais ils s'échappaient si obstinément de tous côtés en mèches flamboyantes que sa chevelure, au moins, semblait douter de son statut exact.

— On m'a dit que Tycho était en ville.

- Il a débarqué il y a une heure.
- Alors pourquoi n'est-il pas encore là ?
- Giulietta...
- Il devrait être ici.

Giulietta regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à le trouver caché quelque part dans la pièce.

- Il est rentré chez lui pour se changer.
- Il ne va pas tarder, dans ce cas...

Tu n'en sais rien, pensa Alexa. Mais Giulietta en était apparemment persuadée, car elle repartit comme elle était venue, trotinant prestement le long des colonnades, sans prêter attention aux gardes qui se redressaient sur son passage.

Il y avait une bousculade sur le Cortile del Palazzo. Un jeune homme tout de noir vêtu se frayait un chemin sans délicatesse parmi les sénateurs en robe écarlate quittant la réunion du Grand Conseil.

Ses cheveux gris argent brillaient à la lueur des torches qui éclairaient la cour. Ignorant les protestations des sénateurs indignés, il leva les yeux vers la galerie. Il savait déjà où poser son regard et fit un signe de la main à la personne qu'il était venu voir.

Le grand escalier de marbre avait été conçu spécialement pour permettre au duc et à son cortège de passer avec grâce de la galerie à la cour intérieure. Les plus grands architectes d'Italie s'étaient associés pour en dessiner les plans, non sans disputes du côté des architectes, et non sans dépense du côté de feu le duc.

La duchesse Alexa, princesse mongole et veuve de ce même duc, regarda sa nièce, fille d'une princesse Millionni et d'un prince byzantin, dévaler quatre à quatre l'escalier de marbre pour se jeter dans les bras du jeune homme qui l'attendait. Celui-ci la souleva dans ses bras et la fit tourner comme une enfant.

Depuis sa fenêtre, Alexa pouvait entendre le rire de Giulietta et observer la stupeur des sénateurs. Puis l'assemblée entière du Sénat, les serviteurs et les gardes dans les galeries et dans la cour eurent le loisir de voir le jeune homme plonger les doigts dans la chevelure de Giulietta, et lever son visage vers lui pour l'embrasser.

Chacun d'eux vit également la nièce d'Alexa passer les bras autour de son cou pour l'étreindre comme si sa vie en dépendait.

Alexa se détourna de la fenêtre en soupirant.

Épilogue

— L'argentée me ferait tomber amoureuse de toi, et la dorée te ferait tomber amoureux de moi ?
Giulietta sourit, referma la main de Tycho sur les deux pilules et lui embrassa les doigts.

— Garde-les précieusement, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Pour le jour où je cesserai de t'aimer... Je plaisantais, ajouta-t-elle en voyant son expression. Je n'en ai pas besoin, ni maintenant ni jamais.

Tycho rangea les dernières créations du docteur Crow dans leur bourse de cuir et jeta celle-ci sur le tas de ses vêtements qui, retirés à la hâte, gisaient près du lit.

— Tu crois que ma tante sait que tu es là ?

— Le palais entier est au courant.

Giulietta rougit délicatement à la lueur des bougies. Leurs étreintes avaient été frénétiques d'abord, plus languides ensuite, mais bruyantes tout du long. Elle n'avait pas pu s'en empêcher. Il avait fait des choses dont elle n'imaginait pas l'existence.

— Demain, dit Tycho, la cité tout entière le saura. Et ensuite, le monde. Cela change quelque chose pour toi ?

— C'est Venise, dit-elle. Le monde n'en attend pas moins de nous.

Sa remarque suivante effaça le sourire de Tycho.

— Tu te rends compte que tante Alexa a l'intention de t'offrir la *Lame* ?

— J'ai échoué dans mon apprentissage.

— Tu as tué Iacopo, le maître précédent. Tu as attiré les *Kriegshunde* dans un piège, à Giudecca, leur infligeant des pertes aussi sévères que celles qu'ils nous ont causées l'année dernière. Tu as renvoyé Frederick chez lui la queue entre les jambes...

Giulietta posa un doigt sur les lèvres de Tycho pour l'empêcher de protester, et gloussa quand il la mordit.

— C'est ce que croit tante Alexa. Et si tu étais malin, tu éviterais de la détromper.

— Elle ne sait pas que j'ai donné la *Wolfseele* à Frederick ?

— La quoi... ? Elle veut te faire baron, te donner la demeure d'Atilo en plus de la tienne – avec l'entier soutien des Dix. Je suis sûre qu'elle te ferait même membre du Conseil si tu n'étais pas si jeune.

— Je n'ai pas accepté d'être une *Lame*.

— Mais tu vas le faire.

Quand la dernière bougie s'éteignit, ils restèrent allongés dans le noir, couverts d'un simple drap. Celui-ci ne semblait pas tenir assez chaud à Giulietta, car elle se blottit contre Tycho. Il passa un bras autour d'elle pour la serrer bien fort.

— Je peux te demander quelque chose ? dit Giulietta.

Tycho hocha la tête, s'attendant à une question sur la *Lame*, ou sur la façon dont il avait tué Andronikos. Ni lui ni Giulietta n'avaient encore reparlé de ce que Tycho était devenu, cette nuit-là. Il ne savait pas exactement ce qu'elle avait vu ni de quoi il avait eu l'air, vu de l'extérieur.

— Tu savais que Rosalyn était l'amie d'Eleanor ?

— Non. Et toi ?

Giulietta secoua la tête.

— Est-ce pour cela que Rosalyn est partie ?

— J’imagine...

Tycho fit claquer sa langue, agacé contre lui-même. Il ne disait pas toute la vérité.

— Du moins, c’est une des raisons. Elle a de mauvais souvenirs à Venise. Je lui ai donné de l’argent. Elle a... quelques talents. Je suppose que nous entendrons à nouveau parler d’elle, un jour.

— Rosalyn est amoureuse de toi.

Tycho se figea. Giulietta ne semblait pas excessivement troublée par ce qu’elle venait de dire. Mais avec elle, on ne pouvait jamais être sûr.

— Ça m’étonnerait.

Elle sourit et lui embrassa le front.

— Tu es un homme bien, mais un peu idiot par moments. Bien sûr qu’elle est amoureuse de toi. Ce n’est pas parce qu’elle était proche d’Eleanor qu’elle ne pouvait pas t’aimer aussi...

Giulietta soupira.

— Je n’étais pas amoureux d’elle, dit Tycho.

— C’est pour cela qu’elle est partie. Elle n’avait plus Eleanor et elle ne t’avait pas, toi. Tu sais, ma mère possédait des domaines dans les Carpates. Des villes et des villages que je ne connais pas.

— Je ne suis pas sûr que...

— Ils ne viendraient pas de moi. Ils viendraient d’Alexa, avec l’accord de Marco, en récompense des services que Rosalyn a rendus à Venise. Tu as compris que je suis sérieuse, quand je dis que je vais t’épouser et refaire de Venise une république ?

Tycho sourit.

REMERCIEMENTS

D'après une rumeur assez bancale et tout à fait déplacée, les chats seraient des créatures indépendantes, daignant éventuellement manger votre nourriture et dormir dans votre lit, mais disparaissant toujours au petit matin. Ils préféreraient de loin les longues marches solitaires à votre compagnie, dont ils n'auraient pas besoin et qu'ils parviendraient tout juste à tolérer. En réalité, ils ressemblent beaucoup aux autres animaux de compagnie, mais disposent d'une publicité plus flatteuse. Les écrivains sont un peu pareils. Nous survivons uniquement parce qu'il existe tout un réseau de soutien autour de nous, constitué d'amoureux et d'amis, d'agents et d'éditeurs prêts à nous récupérer quand nous nous débrouillons pour nous coincer en haut d'un arbre ou quand nous marchons sur des branches trop fines pour supporter notre poids.

Je leur adresse mes remerciements.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

néoAddix
Le Dragon de Lucifer
reMix
rougeRobe

Assassini :
1. *Lame damnée*
2. *Lame bannie*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Outcast Blade*

Copyright © 2012 by JonCGLimited

Publié originellement en Grande-Bretagne en 2012 par Orbit

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Carte :

Cédric Liano, d'après la carte originale

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0652-8

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr